This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

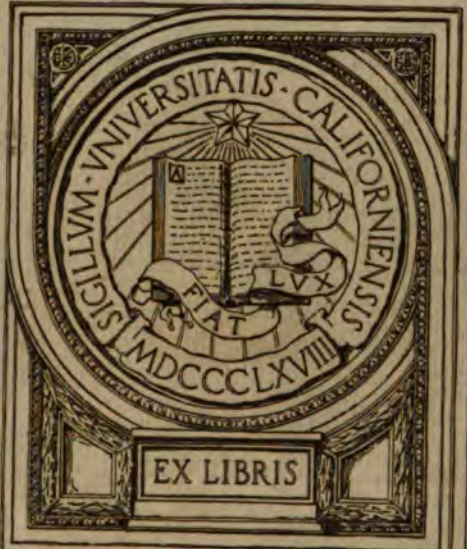
UC-NRLF
$B 65 314

Digitized by Google

Henry Hart Milman.

Digitized by Google

GIFT OF
JANE K. SATHER



770h
1612
v.1

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Q. HORATII FLACCI

CARMINUM LIBRI V.

AD FIDEM XVIII MSS. PARISIENSIUM RECENSUIT, NOTIS ILLUSTRAVIT, ET GALLICIS VERSIBUS REDDIDIT

C. VANDERBOURG.

TOMUS PRIMUS

DUOS PRIORES LIBROS TENENS.

LUTETIÆ PARISIORUM,

Sumtibus F. SCHŒLL, Bibliopolæ, via dicta *des Fossés-Montmartre*, n.° 14.

1812.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ODES D'HORACE.

283270

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE J. H. STÔNE.

Digitized by Google

LES ODES D'HORACE

TRADUITES EN VERS,

AVEC DES ARGUMENS ET DES NOTES, ET REVUES POUR LE TEXTE SUR XVIII MSS. DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE,

PAR CH. VANDERBOURG.

TOME PREMIER,

CONTENANT LES DEUX PREMIERS LIVRES.

Univ. of California

PARIS,

Chez F. SCHOELL, rue des Fossés-Montmartre, n.° 14, passage du Vigan.

1812.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Lorsque j'entrepris, il y a plus de quinze ans, d'imiter ou de traduire en vers quelques Odes d'Horace, j'étois loin de prévoir où je serois conduit par ces premiers essais. Ils n'avoient aucun but déterminé, et je ne faisois que céder au penchant que j'ai toujours eu pour ce grand poète, penchant qui me portoit naturellement à tenter de reproduire dans ma langue une partie de ses beautés. Peut-être même n'aurois-je pas songé à faire de cette occupation autre chose qu'un délassement, si je n'eusse été stimulé par les reproches que j'entendois faire tous les jours à la langue française par les poètes allemands les plus distingués. Ils l'accusoient de se refuser à la haute poésie, de ne pouvoir se prêter au génie des anciens en les traduisant, et surtout d'être incapable d'imiter la précision de la langue latine en général et des poésies d'Horace en particulier. Klopstock, le célèbre Klopstock, étoit à la tête de ces détracteurs de notre langue; et, pour mieux établir la supériorité de la sienne, l'auteur du *Messie* ne dédaignoit pas de lutter contre la précision d'Horace en traduisant quelques strophes de ses Odes, et de chanter victoire lorsqu'il avoit gagné dans sa traduction deux syllabes sur quatre vers.

Digitized by Google

Cette lutte, il est vrai, n'étoit que puérile, puisque la gageure n'étoit faite que par l'un des partis; mais M. Voss, sans calomnier le français, travailloit à la gloire de l'allemand d'une manière bien plus efficace. Après avoir traduit Homère et Virgile en vers hexametres et dans le même nombre de vers, il reproduisoit dans sa langue les Odes d'Horace, dans leurs mètres, strophe pour strophe, vers pour vers, longue pour longue, et brève pour brève. Mon patriotisme littéraire en fut vivement alarmé; et, quoique notre prosodie trop peu marquée ne me permît pas de penser à cette exactitude métrique, je voulus au moins tenter d'en approcher autant qu'il seroit possible, et j'osai me flatter de contribuer pour ma part à venger notre langue, par une traduction complette des Odes d'Horace, du reproche qu'on lui faisoit de manquer de précision.

Mes premiers efforts se portèrent sur des Odes de différens mètres; j'en traduisis d'autres qui me plaisoient surtout par le genre de leurs beautés, et j'avois déjà fait quelques pas dans la carrière, lorsque je fus arrêté par la publication d'une traduction complette des Odes du lyrique latin. Le mérite de ce travail me frappa, et plus encore le talent qu'il annonçoit : l'auteur étoit dans la bonne voie; il savoit s'élever avec son modèle, il savoit badiner comme lui; sa versification, toujours élégante et facile, avoit souvent de la verve et de l'harmonie : bien supérieur à tous ceux qui avoient déjà traduit Horace dans notre langue, il n'avoit qu'à laisser reposer son ouvrage pour le revoir ensuite avec

Digitized by Google

scrupule, et il arrivoit au but. J'en étois moi-même trop éloigné pour entrer en lice avec un athlète qui n'avoit besoin que de quelques pas pour l'atteindre : mon entreprise devenoit tout à la fois plus difficile et moins nécessaire; il étoit plus naturel de l'abandonner.

Je pris en effet cette résolution, et j'avouerai que ce ne fut pas sans quelque peine. Je dirai plus : mon penchant me rendit souvent infidèle à ma résolution. Horace ne me quittoit pas, et je cherchois de temps en temps à lui dérober quelque nouvelle Ode. Le nombre en augmenta peu à peu. L'illustre traducteur, dont le succès m'avoit fait sortir de la carrière, l'avoit quittée lui-même pour en courir une autre bien plus glorieuse. L'homme de lettres avoit fait place à l'homme d'état : ses dignités éminentes, et plus encore ses importantes fonctions ne permettoient pas de penser qu'il pût donner même ses loisirs à la révision d'une production littéraire : je crus alors pouvoir reprendre l'entreprise que j'avois abandonnée ; mais, en la reprenant dans de pareilles circonstances, je sentis bien qu'il falloit lui donner plus d'utilité, plus d'étendue, et en juger l'exécution, avant de la rendre publique, avec un surcroît de sévérité.

Dès l'origine j'avois eu l'intention d'imprimer le texte d'Horace en regard de ma traduction; j'avois pensé à rendre cette traduction aussi exacte que le permettroit la différence du génie des deux langues : je compris que, pour l'exactitude du sens et pour le choix entre les leçons du texte, je devois m'aider

Digitized by Google

des nouvelles éditions données en Allemagne, et dans lesquelles on discute et les opinions des interprètes et les leçons des anciens éditeurs. Je me procurai, dans cette vue, l'édition de M. Mitscherlich comme la plus nouvelle et la plus complette; et je crus qu'en y joignant celle de Dacier pour les notes d'érudition qui seroient absolument nécessaires, j'aurois des matériaux bien suffisans pour mon travail. Mais quel fut mon étonnement de voir dans les prolégomènes de M. Mitscherlich, à la suite de l'état des Mss. qui ont servi jusqu'à présent aux divers éditeurs d'Horace, une liste bien plus considérable de ceux qui n'avoient pas encore été consultés : et d'en compter parmi ces derniers environ quarante faisant partie de la bibliothéque impériale! Je ne pouvois le croire. Comment, disois-je, Dacier et Sanadon qui ont publié à Paris leurs éditions d'Horace, auroient négligé un pareil trésor! L'un auroit adopté aveuglément les leçons de Lambin et les conjectures de Le Fèvre, l'autre toutes les subtilités, toutes les témérités de Bentley et de Cuningam, sans consulter cette imposante collection de Mss., dont cinq remontent au dixième, et deux au onzième siècle! Rien n'étoit moins vraisemblable; mais l'examen me prouva que rien n'étoit plus vrai, et dès-lors je n'hésitai point sur le parti que j'avois à prendre. Je me décidai à collationner, pour les Odes, tous ceux de ces Mss. qui seroient antérieurs à l'invention de l'imprimerie (et il s'en est trouvé dix-huit), à en faire la base d'une nouvelle *récension* de cette partie d'Horace, et à réparer ainsi la

Digitized by Google

négligence de mes deux compatriotes; dût cette collation me coûter six mois de travail, comme en effet cela est arrivé.

On voit combien mon entreprise acquéroit par là d'étendue, mais une conséquence de ma récension nouvelle vint bientôt l'agrandir encore. Une fois jeté dans la carrière philologique, je ne pouvois plus, selon ma première idée, me contenter de notes courtes et superficielles extraites de Dacier et de M. Mitscherlich. La récension du texte appeloit impérieusement un pareil travail sur les commentaires, et c'est ainsi que mon ouvrage s'est trouvé réellement composé de trois parties, dont je vais rendre compte dans l'ordre même où je les ai traitées; savoir : 1.° la traduction en vers; 2.° la révision du texte; 3.° le commentaire dont j'ai cru devoir l'accompagner.

I.

TRADUCTION.

Ce n'est point en France qu'après les immortels travaux de M. Delille, après les heureux succès de ses imitateurs, on peut discuter encore si les poètes doivent être traduits en prose ou en vers. A supposer qu'aux yeux de quelques littérateurs, la chose puisse encore être mise en doute, c'est uniquement pour les poètes dont le style se rapproche du discours familier, pour les auteurs de satires, d'épîtres ou de comédies; mais les poëmes épiques, les tragédies et les poésies lyriques ne peuvent être dépouillés,

Digitized by Google

sans la perte la plus notable, du charme de la versification. Cela est vrai surtout des poésies lyriques. L'épopée, la tragédie, mises en prose, conservent toujours l'intérêt de l'action, la beauté, la variété des caractères : l'épopée même, et je n'en veux pour exemple qu'Homère et l'Arioste, peut charmer, séduire, entraîner encore, en cessant de parler la langue des Dieux. Mais que reste-t-il à l'Ode lorsqu'on lui ôte son rhythme et son harmonie? Ses inversions, ses hardiesses, son désordre sublime que rien ne justifie plus dans la prose, en font une espèce de galimathias, si on les conserve; et si on les supprime, elle semble ne plus offrir que des lieux communs de sentiment et de pensées, interrompus quelquefois par d'oiseuses digressions. C'est à quoi se réduisent les Odes d'Horace dans les traductions en prose les plus estimées; on n'y reconnoît même plus les membres épars du poète; car il est surtout poète dans l'originalité des tours, dans la vivacité des mouvemens, dans l'audace des expressions et des figures que le traducteur a été forcé de sacrifier.

Mais ce n'est pas tout; et, quoiqu'en traduisant un poète lyrique en vers on lui sauve une partie de ces sacrifices, il faut, pour lui rendre pleinement justice, reproduire, dans la traduction, la coupe de ses strophes, l'harmonie de ses vers. Si l'on s'en écarte, on peut le faire chanter encore, au lieu qu'en prose on le réduisoit à parler; mais on le fera chanter sur des airs tout-à-fait différens de ceux qu'il avoit choisis, et l'impression ne pourra plus être la même. Il suit de là, sans doute, que des Odes

Digitized by Google

composées dans une langue métrique, ne peuvent être rendues avec une fidélité parfaite, que dans une langue douée du même avantage, et capable de reproduire les mêmes genres de vers. Cela est impossible dans la nôtre; mais, pour citer Horace lui-même :

Est quadam prodire tenus si non datur ultra,

on peut tenter au moins d'approcher du but que l'on ne sauroit atteindre. « Horace, me dis-je à moi-même, pèse et compte les syllabes de ses vers lyriques; je ne puis, il est vrai, que compter les miennes; mais je dois au moins m'efforcer d'en mettre le même nombre dans mes vers que dans les siens. Cela ne pourra pas se pratiquer toujours; car, sans parler des hexamètres qu'il emploie dans quelques Odes, et où le nombre cède toujours au poids, il fait usage de beaucoup de vers dont nous n'avons pas les analogues, même pour le nombre des syllabes. Mais (continuai-je) je chercherai alors à m'en tenir le plus près que notre versification le permettra, et j'aurai encore un autre moyen d'approcher de la sienne. Quand il entremêlera des vers de différentes mesures, j'imiterai ce mélange de mon mieux : je m'attacherai également à en mettre le même nombre dans chaque strophe; et quand il ne divisera point son Ode en strophes, je me garderai bien d'y introduire une symétrie qui n'entroit pas dans son dessein. De cette manière, je reproduirai, autant que mes moyens le permettront, l'harmonie, la *musique* de mon modèle, et peut-être mes airs ne différeront-ils

Digitized by Google

pas plus des siens, que certains airs italiens ne diffèrent d'eux-mêmes lorsqu'ils sont parodiés dans un opéra français. »

Tels furent les principes que je posai dès le commencement de mon entreprise, et l'on peut entrevoir déjà quelles règles rigoureuses en découloient. Une fois décidé à traduire mon auteur, sinon en strophes semblables, du moins en strophes *parallèles*, il me parut non moins nécessaire de chercher à le traduire, autant que je le pourrois, strophe pour strophe, et par conséquent dans le même nombre de vers; et l'on auroit tort de ne voir dans cette résolution qu'une ostentation de brièveté aussi vaine que puérile. Quoique piqué des reproches de nos voisins, et stimulé par leur exemple, je ne me serois point gratuitement engagé dans une lutte de ce genre contre un poète aussi remarquable par sa précision. Mais j'étois et je suis encore persuadé que le devoir de tout traducteur est de reproduire, autant qu'il le peut, l'effet de son modèle; et ce devoir ne sauroit être rempli, s'il n'offre réellement à son lecteur les mêmes idées, les mêmes images, les mêmes sentimens, dans la même association, dans le même ordre, dans les mêmes cadres.

Je n'ai plus besoin à présent de développer les difficultés du problème aux yeux des personnes qui connoissent les différences de notre langue et de celle des Romains. Je compte sur elles, au contraire, pour excuser, auprès des lecteurs moins instruits, les libertés que mon plan de traduction m'a forcé de prendre. La plus grande de toutes est, sans doute,

Digitized by Google

l'enjambement d'une strophe sur l'autre; elle est très-fréquente dans Horace; et, malgré tous mes soins pour l'éluder, j'ai été forcé, dans ce premier volume, d'en faire usage jusqu'à six fois. J'ai échappé plus rarement à une autre nécessité, celle de substituer aux idées, aux images de mon auteur, d'autres idées ou d'autres images; mais j'espère aussi que, sur ce point, je trouverai des juges moins rigoureux: enfin, et plus souvent encore, sans augmenter le nombre des vers de mes strophes, j'ai été forcé d'en allonger quelques-uns: j'ai employé, par exemple, plus d'une fois, quatre alexandrins pour traduire la strophe alcaïque, où, d'après mes règles, je ne donne ordinairement que huit syllabes au troisième vers. Quelquefois aussi j'ai donné huit syllabes au lieu de six au dernier vers de la strophe sapphique, et j'ai pris quelques autres licences, qu'il seroit ennuyeux d'exposer ici. Je réclame pour toutes la même indulgence, et me contente d'observer que jamais au moins je n'ai donné à mes strophes une coupe tout-à-fait moderne, et que même, le plus souvent, ma licence s'est bornée à substituer à une strophe imitée d'Horace une autre strophe dont lui-même m'avoit fourni l'original.

Cependant, et je dois être le premier à en prévenir, toutes ces licences ne m'ont pas encore mis en état de surmonter toutes les difficultés. On trouveroit à peine quelques mots oiseux, quelques détails superflus, quelques traits inutiles, dans tout Horace, et il ne m'a pas toujours été possible de les rendre tous; plus d'une circonstance locale, plus d'une

Digitized by Google

partie d'énumération, plus d'une épithète me sont échappées. J'en ai toujours senti le plus vif regret. Mais que pouvois-je faire? Le système de traduction que je viens d'exposer sera mon excuse. C'est le seul qui offre, selon moi, les moyens de reproduire les impressions du modèle; mais il renferme le traducteur dans un espace qui, pour notre langue, est un peu trop borné. J'ai mieux aimé perdre, pour n'en pas sortir, quelques traits de mon modèle, que de m'exposer, en m'en écartant, soit à dénaturer entièrement la coupe de ses strophes, soit à en multiplier le nombre, ce qui m'eût forcé à mêler beaucoup trop souvent mes idées aux siennes, ou à changer l'enchaînement et les cadres dans lesquels il a voulu nous les présenter. Le plus souvent, en effet, il auroit fallu faire, non pas un vers ou deux de plus, mais une strophe entière; et de quoi l'aurois-je remplie, après y avoir placé le trait surabondant de mon auteur? De mes propres idées? quelle présomption! De celles qu'il place dans la strophe suivante? cela eût été plus raisonnable; mais alors il auroit fallu reprendre ainsi d'une strophe sur l'autre jusqu'à la fin de l'Ode : aucune n'auroit plus formé le même tableau, le même ensemble que dans l'original, et j'aurois risqué de perdre l'effet de l'Ode entière pour en conserver un ou deux traits particuliers. Au reste, et je dois également en avertir, cet inconvénient est beaucoup moindre dans les Odes qui ne sont point divisées en strophes; alors, comme dans les autres productions poétiques, on a la liberté d'intercaler un ou deux vers, et je me suis en effet

Digitized by Google

prévalu de cet avantage toutes les fois que j'en ai eu besoin.

Il est un point de notre versification sur lequel je dois aussi des éclaircissemens à mes lecteurs. Je veux parler de la rime, dont je n'ai jamais violé sciemment les règles strictes, mais dont je n'ai jamais recherché la richesse, et avec laquelle j'ai pris quelques libertés. Je n'aurai point à demander grâce, sur cet article, ni aux amateurs exclusifs de la poésie grecque et latine qui, comme on sait, ne rime pas, ni aux étrangers qui ont la faculté de faire des vers blancs dans leur langue. Ceux-là surtout, et je le sais par expérience, m'approuveroient plutôt d'avoir dissimulé la rime faute de pouvoir m'en débarrasser, que de lui avoir donné une richesse constante. Mais, en France, la majorité de mes juges tient beaucoup à cette richesse, et c'est principalement dans la poésie lyrique qu'elle se croit en droit de l'exiger. Oserai-je lui proposer un compromis? En lui passant sa sévérité pour les Odes originales, où le poète n'est point astreint à rendre les idées d'autrui, puis-je espérer d'en obtenir quelque indulgence pour le traducteur, qui n'est pas le maître de sacrifier les pensées de son modèle à une identité parfaite dans le retour de certains sons? Je me plais du moins à le croire, et je voudrois être aussi sûr de gagner ma cause auprès des ennemis de la rime, Hellénistes, Latinistes, Italiens, Anglais, Allemands; mais je sens que mon plaidoyer devant eux a besoin de plus d'étendue.

On a beaucoup écrit, beaucoup disputé sur la

Digitized by Google

rime, sur son origine, ses avantages, ses inconvéniens. Parmi les modernes, la plupart des critiques dont la langue permet aux poètes de s'en passer, l'ont impitoyablement condamnée, par la grande raison que les Grecs et les Romains ne rimoient pas. Ceux qui l'ont défendue n'ont guère fait autre chose qu'alléguer sa nécessité, pour marquer la chute des vers dans les langues destituées d'une véritable prosodie; ce qui pouvoit s'appeler, en quelque sorte, sacrifier la langue à l'apologie de la versification. Mais je ne crois pas que l'on ait encore assez remarqué une autre raison qui nous rend la rime nécessaire. Cette raison n'est autre que le goût naturel que nous avons pour les consonnances, goût si naturel, en effet, qu'il étoit commun aux Grecs et aux Romains comme aux nations modernes *. S'ils n'y pourvoyoient pas par le moyen de la rime, c'est que la nature de leur langue leur fournissoit à chaque instant des consonnances sans qu'ils eussent besoin de les chercher. Elles naissoient de leurs conjugaisons, par l'identité des désinences d'un nombre infini de verbes, et mieux encore de leurs déclinaisons et de la règle qui prescrit de faire accorder l'adjectif avec le substantif, ce qui le plus souvent les fait rimer quoique imparfaitement ensemble. Virgile offre des exemples nombreux de ces rimes naturelles placées tantôt au milieu, tantôt à la

* M. Suard a fait la même observation dans un excellent morceau, réimprimé en 1803 dans ses Mélanges de littérature (Tome III, p. 27 et suiv.); mais il en applique les conséquences à l'*allitération* plutôt qu'à la rime.

Digitized by Google

fin du vers. Ovide en fourmille, et surtout dans ses pentamètres, dont il est très-fréquent de voir les deux hémistiches rimer. Mais je crois qu'Horace les surpasse encore par la fréquence extraordinaire de ses rimes. Prenons seulement sa première Ode:

Mæcenas atavis edite regibus,
O et præsidium et dulce decus meum!
Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat, metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos.

Voilà sept rimes en six vers: c'est une de plus que notre versification n'en demande.

Examinons, dans le Livre IV, l'Ode 8 qui est du même mètre:

Donarem pateras grataque commodus
Censorine meis æra sodalibus,
Donarem tripodas præmia fortium
Graiorum: neque tu pessima munerum
Ferres, divite me scilicet artium
Quas aut Parrhasius protulit aut Scopas.

Ces six vers offrent au moins huit rimes, et par conséquent deux de plus qu'on ne leur en donneroit en français. Prenons au hasard une Ode sapphique:

Quem virum aut heroa, lyra vel acri
Tibia sumes celebrare Clio?
Quem Deum? cujus recinet jocosa
Nomen imago
Aut in umbrosis Heliconis oris,
Aut super Pindo, gelidove in Hæmo,
Unde vocalem temere insecutæ
Orphea silvæ.

Digitized by Google

Voilà douze rimes en huit vers, et j'aurois pu en marquer davantage. Elles sont moins fréquentes dans les Odes alcaïques, mais cependant elles n'y manquent pas :

> Nat*is* in usum lætitiæ scyp*his*
> Pugnare Thracum est; tollite barba*rum*
> Morem, verecundumque Bacc*hum*
> Sánguin*eis* prohibete rix*is*.

Toutes ces rimes, sans doute, ne sont pas également riches, et notre poète ne les sème pas dans toutes ses Odes avec autant de prodigalité. Mais ceci prouve au moins combien il étoit ami des consonnances, combien il étoit loin de les éviter : or, je le demande à tout juge impartial, seroit-ce le traduire exactement que de ne pas l'imiter dans cette multiplication de sons identiques? Et quel autre moyen en avons-nous que la rime, dans une langue qui repousse la consonnance des verbes et qui n'a pas celle des noms? Voyons, par exemple, ce que les vers cités de la première Ode nous auroient fourni de rimes naturelles, si l'art ne nous eût pas forcé d'en chercher : *meum*, et si l'on veut *præsidium*, qui rime avec *Olympicum*, nous auroit donné, mon ap*pui*, mon protec*teur*, pour rimer avec *Olympique;* dans *fervidis*, *rotis*, nous aurions trouvé des *roues* brû*lantes*, et dans *Deos*, *dominos*, des *Dieux maîtres* ou souve*rains*. Que l'on fasse le même essai sur les vers des autres Odes citées, et l'on aura le même résultat. La vérité est que les consonnances plaisent à l'oreille de tous les peuples; qu'elles sont surtout recherchées

Digitized by Google

dans les vers lyriques destinés à être chantés; que ceux-là peuvent se passer de la rime proprement dite, où les consonnances naissent du génie même de la langue, sans qu'on prenne la peine de les rassembler, mais qu'elle est de toute nécessité dans les autres. Me trompé-je, ou me permettra-t-on de conclure de tout ceci, qu'en rimant sans trop m'attacher à la richesse des rimes, loin de contrarier directement les principes d'harmonie que l'oreille dictoit à mon auteur, je n'ai fait le plus souvent que régulariser sa manière? J'avoue que la conclusion a un peu l'air d'un paradoxe, et je ne prétends pas la soutenir à la rigueur; mais j'ose me flatter que ceux même de mes lecteurs à qui elle semblera d'abord le plus étrange, la verront bientôt d'un œil moins sévère, s'ils veulent bien prendre la peine d'en chercher les preuves dans Horace, et ne pas se rebuter, en cas qu'ils tombent d'abord sur des exemples qui paroîtront me démentir; qu'ils se souviennent alors que je ne donne point cette observation pour une règle; qu'ils continuent, et quelquefois la surabondance des consonnances dans certaines strophes, les dédommagera des endroits où elles ont manqué.

J'ai peu de choses à dire du style de ma traduction. Cette partie de mon travail est celle où j'aurai le plus grand nombre de juges. Je me permettrai seulement de prévenir ceux qui ne sont pas familiers avec les poètes anciens, que c'est l'esprit de ces anciens que j'ai cherché à m'approprier, et non celui de la poésie moderne. J'ai évité autant que je l'ai pu les expressions ambitieuses; j'ai tâché de

Digitized by Google

reproduire sans enluminure le coloris de mon auteur, d'être simple toutes les fois que le génie de notre versification a pu le permettre, et de me garder de ce penchant à l'antithèse qui semble lui être inhérent. La manière d'Horace n'est point la nôtre, et Dacier l'a déjà remarqué; il ne tourne jamais la fin de ses strophes en épigrammes; il eût été même un bien mauvais faiseur de vaudevilles, car il manque tout-à-fait de ce qu'on appelle du *trait*. On peut dire des Odes la même chose que des strophes : il ne s'est point fait une règle de mettre à la fin les pensées les plus saillantes, les tours les plus énergiques; de quitter ses lecteurs, après les avoir étourdis d'un coup de tonnerre, comme celui qui termine le songe de Thyestes dans Crébillon. On pourroit plutôt l'accuser d'avoir suivi une marche toute opposée. Je sais bien quelle est celle qui me paroît préférable; mais, sans que je les mette en parallèle, on conviendra sans doute qu'en traduisant Horace, c'est à la sienne que je devois m'attacher. Il m'eût été bien plus facile d'entasser les épithètes exagérées, de multiplier les hyperboles, d'amener à chaque instant des cliquetis d'idées et de mots. J'aurois plu peut-être à un plus grand nombre de personnes, mais j'aurois travesti mon original. J'ai mieux aimé m'efforcer d'en donner une copie pâle, si l'on veut, mais fidèle, que de lui prêter des couleurs brillantes, mais tout-à-fait étrangères à son génie et à son goût.

Digitized by Google

II.

RÉVISION DU TEXTE.

Venons à la seconde partie de mon travail, à la révision du texte d'Horace. On a vu plus haut que ma première idée n'avoit été que de choisir dans les éditions les plus connues les leçons les plus favorables à ma traduction. On a vu aussi comment je pris une résolution toute différente, en apprenant dans quel inexcusable oubli les Mss. de la Bibliothéque impériale avoient été laissés par les éditeurs français. Il en est un cependant, l'abbé Valart, envers qui mon accusation paroîtra souverainement injuste aux personnes qui auront jeté les yeux sur le titre et sur la préface de son édition*. Il s'y vante d'avoir revu son Horace sur SOIXANTE ET SEIZE Mss., dont SOIXANTE appartenoient, dit-il, à la Bibliothéque royale. Mais, lorsque cette édition parut, les savans jugèrent que, loin d'avoir collationné tant de Mss., il n'en avoit peut-être pas consulté un seul. Il est vrai que la sentence est un peu dure, et mon examen particulier me porteroit à croire qu'il a collationné au moins légèrement deux Mss., les seuls qu'il désigne par des noms. Mais quelle foi peut-on ajouter aux assertions d'un homme qui prétend, comme nous l'avons dit, avoir collationné *soixante* manuscrits de la Bibliothéque royale, lorsque l'on

* Paris, Lambert, 1770.

Digitized by Google

sait qu'à cette époque, elle n'en contenoit que *quarante-trois?*

J'ai cru devoir prévenir cette objection avant d'aller plus loin, et je pourrois fortifier encore ma réponse en citant d'autres preuves de la charlatanerie de Valart, tirées de sa seule préface. Mais je crois pouvoir m'en dispenser; car eût-il fait réellement la collation dont il se vante, il en donne les résultats dans ses *Variæ lectiones* d'une manière si vague, si incomplette et si mesquine, qu'il suffit d'y jeter un coup d'œil pour se convaincre de leur peu d'utilité: il vaut mieux montrer combien il étoit important de refaire ce travail dont il n'avoit eu que l'idée. Dans cette vue, j'observerai que, depuis Bentley, les réviseurs du texte d'Horace (tels que Gessner, Jani, Combe, le chevalier d'Azara, Oberlin) n'avoient eu chacun à collationner qu'un petit nombre de manuscrits, et que Bentley lui-même, celui de tous les éditeurs qui en cite le plus grand nombre, n'en a pas eu autant sous les yeux que la Bibliothéque impériale m'en offroit. On n'en compte que dix où il ait pu revoir *lui-même* le texte des Odes; et de ces dix, trois seulement sont d'une antiquité remarquable; au lieu qu'après avoir écarté ceux qui ne remontent qu'au quinzième siècle, il m'en restoit dix-huit à collationner pour cette partie d'Horace, parmi lesquels cinq remontent au dixième, et deux au onzième siècle, comme je l'ai déjà remarqué. Cette supériorité de la collection impériale sur toutes les autres étoit bien suffisante pour me déterminer, quand même j'aurois été sûr de n'y découvrir aucune leçon nouvelle. C'étoit

Digitized by Google

déjà beaucoup que de s'assurer qu'il n'en existoit pas, de constater la véritable valeur de cette mine que personne encore n'avoit exploitée, de recevoir, sur certaines leçons contestées, le témoignage d'un si grand nombre de Mss. Aussi n'ai-je point à me repentir de la peine que j'ai prise, bien qu'en effet, parmi les leçons probables qu'ils m'ont offertes, il ne s'en trouve que fort peu qui ne fussent pas déjà connues. J'ai d'ailleurs recueilli dans les Mss. B et V, dont le dernier provient de la Bibliothéque vaticane, des scholies ignorées qui ne sont pas sans importance; le Ms. V m'a fourni de plus une Vie d'Horace inédite, et ce travail m'a conduit à un autre qui augmentera peut-être l'utilité de ma *récension*. La nécessité de reconnoître si les leçons nouvelles pour moi dans mes Mss., le seroient également pour tout le monde, m'a obligé de collationner mes variantes avec celles des éditions faites immédiatement sur des Mss.; et j'ai rendu cette collation assez complette. A la vérité, les premières éditions du quinzième siècle m'ont manqué; j'en ai seulement recueilli quelques variantes chez des éditeurs modernes, et chez Maittaire en particulier; mais, malgré leur ancienneté, je crois qu'il ne faut pas se faire illusion sur leur mérite. Il y avoit urgence, en 1470 et jusqu'en 1480, à publier les Œuvres d'Horace; il y avoit *péril* en la *demeure*, si je puis m'exprimer ainsi. Les éditeurs devoient se hâter pour prévenir la concurrence; ils durent se servir, non des meilleurs Mss., mais des premiers qui se trouvèrent à leur portée, et qui furent probablement

Digitized by Google

ceux que les copistes venoient d'achever. Je me suis cependant procuré deux éditions de ce siècle, celle de Landinus (Venise 1483), la première qui soit accompagnée d'un commentaire moderne, et celle de Locher (Strasbourg 1498), regardée comme originale, parce qu'elle a eu pour base des Mss. trouvés en Allemagne et différens de ceux dont on s'étoit servi jusqu'alors. Des bonnes éditions du quinzième siècle, aucune ne m'a échappé. J'ai sous les yeux la première parisienne donnée par Ascensius en 1503, l'Aldine de 1509, la plus précieuse que l'éditeur ait donnée sous le rapport des Mss. qui lui ont servi de fondement, et l'édition de Basle, 1555, regardée comme classique parmi celles de G. Fabricius. Je n'ai pas besoin de dire que je me suis empressé de me procurer, et l'édition de Lambin (1567), et celle de Cruquius (1597); mais j'ajouterai, pour terminer la liste de ce siècle, l'édition de Pulmann (Anvers 1577), la première, que je sache, où l'éditeur ait désigné ses Mss. par des lettres, et publié leurs variantes sans exception. Les *récensions* du texte d'Horace ont été moins nombreuses au dix-septième siècle; j'en possède la plus importante, donnée par Torrentius en 1608. Au dix-huitième elles se sont au contraire multipliées, mais peu se sont appuyées du secours des Mss. Celle de Bentley est la plus remarquable; je l'ai consultée, ainsi que les éditions de Gessner et d'Oberlin; et je ne crois pas qu'il m'en ait manqué d'autres de ce genre que celles de Bersmann, Talbot, Jani, Combe et Azara, dont les trois premières ont été dépouillées

Digitized by Google

soit par Bentley, soit par MM. Mitscherlich et Wetzel.

Si, aux Mss. que j'ai moi-même collationnés, je voulois ajouter ceux des éditeurs dont j'ai consulté les commentaires, je pourrois élever très-haut le nombre des *témoignages* sur lesquels repose ma *récension;* mais je dois épargner à mes lecteurs un calcul assez inutile, et me hâter de leur rendre compte des résultats de ce long travail. Le premier de tous est de m'avoir inspiré une nouvelle confiance dans les Mss. très-anciens; le second, de m'avoir appris, au contraire, à me défier des critiques modernes, tels que Bentley, Cuningam, et leur disciple Sanadon. Le seul secours de ces Mss. fournit un texte irréprochable à un petit nombre d'endroits près; les subtilités, les conjectures ingénieuses de ces critiques, n'ont presque jamais produit que des innovations inutiles, quand elles ne sont pas dangereuses, ou des corrections proposées avant eux. De là enfin, il est résulté pour moi une sorte de respect pour les éditions vulgaires (*vulgatæ editiones*) dont Lambin, le plus modéré des critiques, me paroît avoir fourni la base, et qui ont une autorité particulière pour quiconque réimprime Horace en France, où tant d'amis des Muses latines savent par cœur ses poésies, telles qu'on les lit dans ces éditions. Je devois craindre, en effet, de leur présenter des leçons qui, pour être les meilleures, ne leur en auroient pas moins déplu, parce qu'elles auroient porté la confusion dans quelques cases de leur mémoire.

Digitized by Google

De ces trois principes sont sorties les règles que je me suis prescrites dans ma récension, et dont voici les plus importantes: 1.° de prendre pour base, comme a fait en Allemagne le savant Jani, les éditions vulgaires; 2.° d'en confronter constamment le texte avec les variantes de mes Mss.; 3.° de ne m'écarter de ces éditions que dans les leçons qui sont évidemment contraires au bon sens ou à la prosodie, ou bien lorsqu'elles s'éloignent sans nécessité des anciennes leçons de Cruquius ou de Pulmann, ou bien enfin lorsqu'elles sont combattues par l'unanimité ou presque unanimité des Mss.; 4.° de me décider, dans le choix entre les leçons des Mss., en faveur de l'ancienneté combinée avec le nombre; 5.° de ne point recourir aux conjectures, à moins d'en avoir un besoin urgent; et l'on verra que jamais je ne me suis trouvé dans le cas d'en faire. Je n'ignore point que cette marche, qui me paroît la plus raisonnable et la plus sûre, n'est pas à beaucoup près la plus brillante. Je prévois qu'elle paroîtra bien timide et bien commune à tant de philologues qui ont prodigué les louanges à l'audace des Cuningam et des Bentley. Je n'examinerai point si leur exemple seroit bien difficile à suivre; mais je dirai que cette hardiesse du critique, louable et même nécessaire pour les auteurs peu connus, dont il n'existe qu'un très-petit nombre de Mss. en mauvais état, devient aussi vaine que répréhensible pour le texte d'Horace, dont on possède plus de cent copies entières, parmi lesquelles un grand nombre remontent au dixième siècle, ou s'appuient de la récension de Vettius Agorius, consul

Digitized by Google

en 527. Jani, quoique lui-même assez modeste, n'a cependant pas craint de dire que la docte témérité de Cuningam valoit mieux que l'ignorante modestie de beaucoup d'autres. J'opposerai à son opinion celle de l'illustre J. M. Gessner. On lui avoit aussi reproché cette modestie qui, certes, chez lui, ne venoit pas d'ignorance, et il répond que l'expérience l'y a confirmé; que souvent elle lui a fait rejeter des corrections qui d'abord avoient eu le don de le séduire; que plus il s'instruisoit, plus il acquéroit de circonspection. « Des savans, dit-il, ont voulu donner au texte vulgaire d'Horace une élégance plus digne de lui: mais comment juger, au bout d'environ deux mille ans, de ce qui avoit alors plus ou moins d'élégance? Et, à supposer même que ces critiques y réussissent quelquefois, sont-ils sûrs qu'Horace n'a pas sommeillé quelquefois, et qu'il a toujours écrit ce qu'à leur avis il devoit écrire? Son texte, ajoute-t-il, est un fait historique dont les témoins sont les anciens Mss., auxquels on ne peut refuser son assentiment, lorsqu'ils s'accordent ou qu'ils n'infirment pas eux-mêmes leur témoignage par l'absurdité de leur leçon. » Gessner va plus loin encore: les absurdités, selon lui, ne sont souvent qu'apparentes; elles ressemblent alors à ces dissonances musicales qui produisent un effet agréable lorsqu'on entend l'art de les sauver; et même alors que cet art est pour nous en défaut, il ne veut pas que l'on supprime et que l'on corrige dans le texte d'Horace, comme un précepteur dans les thêmes d'un écolier; à moins de trouver une correction facile, claire et

Digitized by Google

pleinement satisfaisante, il prétend qu'il faut laisser subsister le texte, et se contenter d'indiquer en note ce qu'on croiroit propre à l'épurer. (*Vid. Gesneri præf. in Hor. Baxteri.*)

Si la collation de tant de Mss. et d'un si grand nombre d'éditions ne m'a pas inspiré ce penchant à innover qui n'est que trop souvent le fruit des travaux de ce genre, on pensera, sans doute, que j'ai eu moins de peine encore à me garder de cette recherche dans l'orthographe dont quelques éditeurs ont fait tant de bruit. J'aurois pu, tout aussi bien qu'eux, écrire *Juppiter* au lieu de *Jupiter, voltus* au lieu de *vultus, labsus* pour *lapsus, obprobrium* pour *opprobrium, conlegisse* pour *collegisse, urguet* pour *urget,* et employer d'autres archaïsmes semblables. Il m'eût été aussi facile d'écrire *quojus* au lieu de *cujus,* et *quoi* au lieu de *cui,* et de suivre dans tous les noms grecs les terminaisons grecques: mes Mss. offrent la plupart de ces variétés, et je conviens que l'on se donne ainsi, à peu de frais, un air d'érudition très-imposant aux yeux du vulgaire. Mais les Mss. qui suivent quelquefois cette orthographe antique, sont loin de l'observer constamment, et n'écrivent même pas les mêmes mots toujours de la même manière. On seroit, je crois, fort embarrassé d'établir des règles générales à ce sujet, l'usage ayant varié parmi les Romains comme parmi nous, ainsi qu'on peut le voir dans le chapitre très-curieux où Quintilien traite de l'orthographe (*Inst. Or.,* I, 7.). Cet homme illustre se moque avec raison des scrupules

Digitized by Google

des puristes et des subtilités des grammairiens. Il veut que l'on s'en tienne à l'usage de son temps, et je crois que nous devons, à notre tour, nous conformer à l'usage du nôtre. J'ai cependant balancé sur un point pour lequel les commentateurs et les grammairiens sembloient fournir une règle sûre. Ils prétendent que, sous Auguste, on écrivoit par un *i*, et non par un *e*, les nominatifs et accusatifs pluriels des noms qui se terminent au génitif pluriel en *ium*, et non en *um*; ainsi, *mons, gens, urbs, ratis*, et tant d'autres, qui font au génitif pluriel *montium, gentium, urbium, ratium*, devroient, selon eux, dans Horace et dans Virgile, s'écrire au nominatif de ce même nombre *montis, gentis, urbis, ratis*, au lieu de *montes, gentes, urbes, rates*, selon l'orthographe ordinaire. Cette raison a paru si forte aux éditeurs du seizième siècle, qu'à partir d'Alde l'ancien, ils ont cru devoir prendre un terme moyen, et réunir les deux voyelles en litige, en écrivant *monteis, genteis, urbeis*, etc. Cette orthographe, que n'autorise aucun de mes Mss., a même prévalu long-temps dans le dix-septième siècle, et on la retrouve dans les éditions données par les Elzévirs de l'Horace de Daniel Heinsius et de celui de J. Bond, quoique d'autres éditeurs contemporains suivent l'orthographe vulgaire. Mais ce fut, si je ne me trompe, N. Heinsius qui, le premier, reprit celle que l'on regarde comme antique, dans son excellente édition de Virgile (Elzévir, 1676), dont la base fut le célèbre Ms. de Médicis. Il est vrai qu'il ne la suit pas partout; il avoit trop bien appris d'Aulû-Gelle, que Virgile lui-

Digitized by Google

même avoit adopté alternativement l'une ou l'autre, et n'avoit consulté que son oreille sur le choix. Or, je le demande, si c'est l'oreille qui doit décider, est-il quelqu'un qui ose suppléer par la sienne à celle de Virgile ou d'Horace, pour savoir quand il faudra écrire *tris* ou *tres*, *arcis* ou *arces*? Personne, je crois, n'aura cette présomption; et, quant au témoignage des Mss., leurs variations n'ont pas été suivies par Heinsius lui-même, qui tantôt les adopte et tantôt s'en écarte, sans qu'on puisse deviner pourquoi, à moins qu'il n'ait eu, dans la délicatesse de son oreille, cette confiance que je viens de blâmer. Ce qu'il y a de certain, c'est que le *Codex mediceus* lui-même, malgré sa haute antiquité, ne devoit pas non plus lui servir de règle, puisque, dans le passage cité par Aulû-Gelle *, il contredit la leçon que ce philologue rapporte, et qui se trouvoit de son temps dans un Ms. corrigé de la propre main de Virgile. Il suit de là que, même sur ce point qui paroissoit hors de doute, l'orthographe des poètes du siècle d'Auguste a varié suivant que l'exigeoit le dédaigneux jugement de l'oreille (*aurium superbissimum judicium*); que les Mss. même les plus respectables n'ont pas conservé la tradition de ses arrêts, et qu'étant par nous-mêmes

* *Noct. attic*, *Lib. XIII*, *c.* 20. Voici l'exemple tiré du dixième Livre de l'Énéide, v. 350, 351 :

> *Tres* quoque Threicios Boreæ de gente suprema,
> Et *tris* quos Idas pater et patria Ismara mittit.

Le Ms. de Médicis a *tris* dans les deux vers, et, ce qu'on a peine à concevoir, N. Heinsius a copié cette faute dans son édition, après avoir indiqué le passage d'Aulû-Gelle dans sa Préface.

Digitized by Google

hors d'état de la rétablir, le plus sûr est aujourd'hui de suivre l'orthographe vulgaire, en laissant aux amateurs la liberté d'y substituer l'orthographe antique autant de fois que leur oreille y trouvera quelque plaisir. C'est, en effet, le parti que j'ai pris, suivant en cela l'exemple de M. Wetzel, qui, tout en prenant pour base de son texte la récension de Bentley, en a sagement banni tous les archaïsmes d'orthographe.

La ponctuation est un article d'autant plus délicat qu'elle est très-incomplette et très-incertaine dans les anciens Mss., où le même signe, qui est notre point (.), sert indifféremment de point et de virgule; j'en ai conclu qu'on pouvoit, à cet égard, prendre beaucoup plus de liberté, et que le bon sens étoit la seule règle à suivre. Mais j'ai souvent rendu compte de la ponctuation des autres éditeurs et de celle des Mss., soit dans mes notes, soit dans le recueil de variantes que l'on trouvera à la fin de chaque volume. Dans celui-ci, le recueil est précédé de la description abrégée de ces mêmes Mss.; elle servira aux amateurs à régler le degré de confiance que chacun mérite; et les variantes même les dédommageront, j'espère, de ma hardiesse dans la ponctuation, et surtout de ma circonspection dans la révision du texte. Ce recueil, le plus complet peut-être et le plus régulièrement classé qui existe pour le texte des Odes d'Horace, et dans lequel j'ai fait entrer plusieurs scholies inédites, dont je me suis contenté de donner l'indication dans mes notes, ouvrira un vaste champ à leurs conjectures, et leur fournira des leçons nouvelles, qu'à la vérité j'ai

Digitized by Google

rejetées, mais qu'ils s'amuseront peut-être à faire valoir.

III.

COMMENTAIRE.

J'ai dit plus haut qu'en me décidant à revoir le texte d'Horace, j'avois en quelque sorte déterminé le genre du commentaire dont il devoit être accompagné. En effet, la critique devoit dès-lors y jouer un grand rôle; car je ne pouvois me permettre de donner une récension nouvelle sans la motiver, sans rendre compte des raisons qui me faisoient préférer telle leçon à telle autre. Cette exactitude, ce soin particulier du texte, me commandoit d'y conformer ma traduction autant qu'il seroit possible, et de produire dans les notes mes raisons et mes excuses, lorsque je serois forcé de m'en écarter notablement; cette partie apologétique devoit d'autant moins être négligée qu'elle m'offroit en même temps l'occasion de rendre souvent par mes notes à ma traduction en vers la fidélité d'une version en prose, et de faire sentir les beautés de mon auteur. Mais on sent que ces premiers points, traités avec quelque étendue, devoient déjà donner un certain volume à mon commentaire: je devois craindre de le rendre trop long; et cependant je ne pouvois le borner à la partie critique: il en est d'autres que l'on peut se dispenser de rendre aussi complettes, mais qu'il n'est pas permis de négliger tout-à-fait dans l'interprétation d'un auteur ancien, à moins de travailler exclu-

Digitized by Google

sivement pour les littérateurs et les philologues. Un traducteur d'Horace doit surtout à la majorité des lecteurs qu'il se flatte d'obtenir, des notes explicatives de certains points de mythologie, d'histoire, de géographie et de mœurs, dont la connoissance n'est pas généralement répandue. Il est même de mode aujourd'hui de commenter tout ce qui peut avoir rapport à l'histoire naturelle; et il est enfin un troisième genre d'*illustrations* dont un traducteur d'Horace peut encore moins se dispenser, en ce qu'elles sont de nature à plaire également aux gens de lettres et aux gens du monde. Je veux parler de la discussion de tout ce qui concerne le sujet, l'intention, le plan de chacun de ses ouvrages, l'époque où il fut écrit, les personnages dont l'auteur y fait mention, et celui surtout auquel il l'adresse. Cette partie du commentaire étant d'un intérêt plus général, peut même être regardée comme la plus importante de toutes.

Mais, je dois encore le répéter, si j'avois prétendu, en éclaircissant tant d'objets divers, épuiser toutes les sources qui s'offrent à l'érudition, toutes les ressources qu'à son défaut peut fournir l'art des conjectures; si j'avois voulu y joindre les imitations d'Horace qui se trouvent dans nos poètes, et même dans ceux de ses compatriotes qui ont fait des vers après lui, j'aurois excédé toutes les bornes. Ne pouvant mettre en œuvre tant de matériaux, il falloit choisir, il falloit adopter pour leur emploi un plan calculé sur le goût du public combiné avec leur importance, et voici comment j'ai essayé d'y parvenir:

Digitized by Google

1.° A l'exemple de plusieurs savans respectables, j'ai rassemblé, sous la forme d'argument, à la tête de chaque Ode, les renseignemens dont j'ai parlé en dernier lieu, et qui ont rapport à son sujet, à sa date, à ses personnages, au but qu'avoit le poète en l'écrivant. J'y ai joint l'indication des sources grecques où Horace a pu en puiser le modèle, ou du moins quelques traits principaux. J'ai exposé la composition du mètre dans lequel elle est écrite, et j'ai rendu compte de ma manière de l'imiter : toutes choses qui, pour les personnes qu'elles intéressent, m'ont paru devoir précéder la lecture de l'Ode. J'ai borné autant que je l'ai pu l'étendue de ces argumens à une seule page; mais souvent, et surtout dans le premier livre, j'ai été obligé de les porter à deux et demi et à trois, en m'efforçant toutefois de n'y rien faire entrer d'inutile.

2.° Dans une autre page, à la fin de l'Ode, j'ai tâché de resserrer les deux autres genres de notes dont nous avons parlé, et dont les unes sont relatives à la critique et à l'interprétation, les autres à l'histoire, aux mœurs, à la géographie, à la mythologie. Ces notes étant d'un intérêt moins vif et moins général que les argumens, je les ai fait imprimer en plus petits caractères; et comme elles ne seront pas toutes consultées par tous les lecteurs, au lieu de les rappeler dans le texte par des astériques, des lettrines ou des chiffres qui n'auroient servi qu'à importuner ceux à qui elles ne seront pas nécessaires, j'en ai rapporté l'indication au numéro du vers latin; ce qui, m'obligeant de les faire numéroter de

Digitized by Google

cinq en cinq, m'a procuré l'avantage de rendre la confrontation de mon texte avec celui des autres éditions beaucoup plus facile.

3.° Je m'étois d'abord flatté que ces deux pages d'argumens et de notes me suffiroient pour traiter avec brièveté les différentes parties de mon commentaire, mais je ne tardai pas à reconnoître que je me trompois. Je m'aperçus que souvent mon opinion sur tel personnage cité dans une Ode, mon choix de telle ou telle leçon, ma manière d'expliquer tel ou tel passage (sans parler de quelques points d'histoire ou de mœurs), avoient besoin, pour être discutés convenablement, d'un espace beaucoup plus grand que celui que je destinois à l'explication de l'Ode entière. Sacrifier ou mutiler ces discussions, ma conscience de commentateur ne me permettoit pas de le faire : en grossir le corps de mon ouvrage, c'étoit risquer d'effrayer et d'ennuyer beaucoup de lecteurs qui ne prennent aucun intérêt à ces matières. Cette dernière circonstance qui d'abord me décourageoit, fut bientôt ce qui me tira d'embarras. Je me déterminai à imiter beaucoup d'auteurs qui, en pareil cas, ont renvoyé à la fin de leurs volumes les notes dont la longueur nécessaire ou la sécheresse forcée les inquiétoit. Là, en effet, elles n'importunent plus personne, et l'on ne doit pas craindre de leur donner une étendue raisonnable, car elles n'en ont jamais trop au gré des lecteurs pour qui on les écrit. En mon particulier j'y trouvois un autre avantage, je me procurois un asyle pour les notes qui, bien que moins longues, avoient dû

Digitized by Google

céder la place à d'autres plus importantes dans la page unique que le corps de l'ouvrage leur accordoit; et je conciliai enfin tous les intérêts, en donnant dans cette même page le renvoi de ces différentes notes sous le numéro du vers qu'elles doivent expliquer.

Après avoir exposé le plan de mon commentaire, il me reste à parler des sources où j'ai puisé pour le remplir. Par là je rendrai aux anciens interprètes de mon auteur la justice qui leur est due, et je donnerai peut-être des notions plus justes que celles qui sont généralement reçues sur le mérite de leurs éditions.

Les commentateurs qui m'ont été le plus utiles pour la partie historique en général, et pour les argumens en particulier, sont Cruquius, Torrentius, Rodeille, Dacier, Sanadon, MM. Mitscherlich et Wetzel.

Cruquius, né à Messine, petit bourg des environs d'Ypres, et professeur à Bruges, eut l'avantage de pouvoir consulter les Mss. de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, qu'il nomme *Blandiniens*, du nom de la colline où cette abbaye est située, Mss. qui furent détruits quelques années après dans les guerres de religion qui désolèrent la Flandre. On sait qu'il tira de leur confrontation ce commentaire que l'on cite ordinairement sous le nom de *scholiaste de Cruquius*, quoiqu'il ne soit qu'une compilation où il est aisé de reconnoître des mains différentes. Il porta dans ce travail beaucoup de sagacité; fort instruit lui-

Digitized by Google

même dans l'histoire et la littérature ancienne, il est, je crois, le premier qui ait employé ces connoissances avec méthode à l'explication de notre auteur. Souvent, il est vrai, il se livre trop à ses conjectures; il a le défaut bien plus grave de vouloir souvent expliquer l'antiquité payenne par l'antiquité sacrée, de chercher des étymologies grecques et latines dans le flamand et dans l'hébreu; mais son travail n'en est pas moins très-précieux, et il est même indispensable à tout interprète d'Horace qui veut connoître à fond son auteur *.

Torrentius (Van der Becken) étoit de Gand; il fut évêque d'Anvers, et mourut nommé à l'archevêché de Malines. Moins hardi que Cruquius dans ses conjectures, il en a offert quelquefois de très-plausibles que d'autres ont développées sans le citer. Il n'a point eu d'aussi bons Mss. que Cruquius, et s'est moins livré à la critique; mais il étoit encore

* L'Horace de Cruquius a été réimprimé plusieurs fois: je me suis servi de l'édition de 1597, faite après sa mort, et où se trouvent joints pour la première fois son *Auctarium* et le *Commentariolus* de J. Dousa. Ce n'est pourtant pas celle que les bibliographes nomment *classique;* ils accordent ce titre à l'édition de 1611; mais je n'ai pu deviner pourquoi. Après les avoir confrontées, je puis assurer que l'édition de 1611 a copié ligne pour ligne celle de 1597 dans tout ce qui est paginé, de manière que le même index sert à l'une et à l'autre. Cette copie de 1611 est si exacte que, pour m'assurer que ce n'étoit pas l'édition de 1597 avec un nouveau titre, je n'ai eu d'autre moyen que de confronter les passages grecs, où les ligatures sont en effet différentes. L'édition de 1597 a cependant quelque avantage sur l'autre pour la beauté de l'exécution.

Digitized by Google

plus savant. Il avoit approfondi l'histoire romaine, et fut un des plus habiles jurisconsultes de son temps. Dacier a puisé dans ses commentaires une grande partie de son érudition, et n'en a pas toujours averti. On lui a reproché d'avoir manqué du *sens poétique*, quoiqu'il eût fait lui-même beaucoup de vers, mais ce défaut étoit celui de la plupart des érudits de son siècle qui n'étoient pas très-renommés pour la délicatesse de leur goût *.

Le jésuite Rodeille, qui entreprit, sans mission, de commenter Horace à l'usage du Dauphin, moins savant que les deux interprètes déjà nommés, avoit peut-être plus d'esprit et de véritables lumières. Son commentaire est court, mais plein de sens, et il ne laisse pas d'offrir quelquefois des conjectures ingénieuses et qui n'appartiennent qu'à lui **.

Le commentaire de Dacier est très-connu. On sait que c'est celui de tous où l'érudition est déployée avec le plus grand luxe. Dans ce qui tient à l'histoire, il suit tantôt Torrentius et tantôt Le Fèvre, son beau-père. Il a aussi profité des recherches qu'il avoit été obligé de faire pour son commentaire sur Festus, et l'on reconnoît à chaque instant qu'il possédoit une immense lecture. Il est fâcheux qu'à tant d'avantages il n'ait pas joint un jugement plus

* On a réimprimé aussi plusieurs fois l'Horace de Torrentius. La première édition est de 1608; c'est celle que j'ai consultée : Torrentius étoit mort quand on la donna, et il n'avoit même pas eu le temps de commenter l'*Art poétique*. On y a suppléé par le Commentaire de Nannius.

** Je me suis servi de l'édition originale; Toulouse, 1683.

Digitized by Google

sain. Comme Cruquius, il cherche sans cesse à expliquer la mythologie par la Bible; rempli d'un aveugle enthousiasme pour Horace, excepté dans ce qu'il appelle l'*affreuse corruption de son cœur,* il est souvent si pressé de le justifier, qu'il ne prend pas la peine d'examiner préalablement si le grief est véritable. Chose plus étonnante! quoiqu'on ne puisse lui refuser d'avoir connu en détail les mœurs romaines, il semble, à la manière dont il les juge et les présente, qu'il n'en connoissoit pas l'esprit; et il a su encore moins saisir l'esprit d'Horace, qui n'avoit aucune analogie avec le sien*.

Sanadon, sous ce rapport, étoit bien plus propre que Dacier à commenter notre poète. Je ne dirai pas qu'il fût poète lui-même, malgré les poésies qu'il a publiées, malgré l'étude approfondie qu'il avoit faite de la versification latine, malgré son audace à en donner des leçons à son auteur; mais il étoit homme d'esprit, homme du monde même, autant que son état le permettoit. Il avoit consulté avec soin ses prédécesseurs; il leur fait des emprunts avec discernement, et les réfute d'une manière solide. Il est le premier qui ait commenté Horace avec succès sous le rapport de la critique littéraire : voilà ce qui donne du prix à son édition. C'est grand dommage que, pour la partie historique qui nous occupe, il ait poussé trop loin la subtilité, l'esprit

* Les éditions de l'Horace de Dacier sont en grand nombre; je me suis servi de celle de La Haye, 1727, faite après sa mort, et où se trouvent ses réponses à Masson et à Bentley.

Digitized by Google

de système; qu'il ait donné souvent pour des découvertes les chimères de son imagination, et que, moins aveugle que Dacier sur le mérite personnel d'Horace, il ne l'ait guère mieux connu*.

Après ces deux Français sont venus deux Allemands qui ont entrepris de nouveaux commentaires sur Horace, munis de toute la doctrine philologique que l'on puise dans leurs écoles, et guidés, dans la manière d'en tirer parti, par l'esprit supérieur de deux de leurs compatriotes, Lessing et Wieland. M. Mitscherlich offre dans ses argumens des résultats bien plus solides que ceux de Sanadon et de Dacier : il se montre bien autrement familier avec le caractère et l'esprit d'Horace. Mais la partie historique n'est pas celle qu'il a traitée dans son édition** avec le plus d'étendue; et, sous ce rapport, on doit

* J'ai cru ne pouvoir consulter Sanadon avec sûreté que dans son édition in-4.°, donnée par lui-même en 1728. L'édition de 1756, publiée vingt-trois ans après sa mort, en diffère sur plusieurs points importans. On prétend l'avoir corrigée d'après les papiers que ce jésuite laissa en mourant; mais les réviseurs ne s'étant pas nommés, j'ignore quel degré de confiance ils méritent. — Je donne ailleurs mon opinion sur la manière dont Sanadon a bouleversé l'ordre des poésies d'Horace. Quant aux mutilations qu'il a fait subir à son auteur, elles sont pour la plupart inexcusables. Rodeille, quoique jésuite, avoit été beaucoup plus modéré. Il est vrai que Sanadon a bien pris sa revanche dans la petite édition toute latine donnée aussi en 1728; il n'y manque pas une syllabe, quoiqu'elle porte pareillement son nom.

** Leipsic, 1800. Il n'en a encore paru que deux volumes qui contiennent les Odes.

Digitized by Google

lui préférer M. Wetzel. Ce savant estimable ne s'est pas contenté des argumens qu'il a placés, comme M. Mitscherlich, à la tête de chaque pièce. Dans un second volume, il a donné une Vie d'Horace très-étendue, une Histoire Romaine de cette époque, et plusieurs index, dont celui qu'il intitule *Index nominum* présente de nouveaux renseignemens sur tout ce qui a rapport à l'histoire, à la géographie et à la mythologie. Les argumens renvoient, selon que la chose le demande, ou à la vie, ou à l'histoire, ou a l'index, méthode qui rachète bien l'espèce d'incommodité qu'elle cause, par l'avantage de diminuer le volume de l'ouvrage en épargnant de nombreuses répétitions. Ce travail n'est peut-être pas sans défauts. L'auteur cite plusieurs fois des poètes allemands peu connus aujourd'hui, même de ses compatriotes; il n'est pas exempt de ces accès de colère philologique communs à la plupart des érudits, et les commentateurs français en particulier ne sont pas toujours traités par lui avec toute la décence convenable. Mais en général il procède avec autant de sagesse que de lumières. Son édition m'a été extrêmement utile, et c'est une de celles que je crois devoir recommander aux amateurs d'Horace qui ne se contentent pas du commentaire de J. Bond*.

* L'Horace de M. Wetzel a paru à Liegnitz, en 1799; il forme deux tomes in-8.° qui peuvent facilement se relier en un volume, et dont le prix n'est pas très-haut. Je regrette beaucoup que son aspect très-peu flatteur ne me permette pas de la recommander aux bibliomanes comme aux gens de lettres. Je ne dois pas oublier que les notes en petit nombre qui se

Digitized by Google

Nous avons déjà remarqué que les argumens mis à part, mes notes peuvent se partager en deux divisions principales, les unes relatives à l'histoire, à la géographie, à la mythologie, etc.; les autres, destinées à la critique et à l'interprétation. Je n'ai pas besoin de dire que j'ai trouvé des secours pour les premières dans les éditions qui viennent d'être citées; la plupart m'ont aussi été utiles pour la critique et l'interprétation du texte; mais il est juste que, pour ces deux parties, je marque les rangs avec plus de précision. A commencer par la discussion du texte, parmi les éditions que j'ai indiquées plus haut (pag. xx), j'ai déjà apprécié les plus anciennes en disant qu'elles n'avoient pas été faites sur les meilleurs Mss. L'aldine de 1509 dont je parle avec plus d'étendue dans une note sur l'Ode 25 du premier livre (pag. 347), me paroît une des meilleures de la première moitié du seizième siècle, et l'on regrette seulement que le savant Manuce n'ait donné aucun détail sur ses Mss. Georges Fabricius a mieux indiqué les siens dans ses éditions données à Bâle, mais il faut descendre jusqu'à Lambin, dont la première édition parut en 1561, pour arriver à une véritable récension du texte d'Horace. Lambin étoit Français, et il est peut-être de tous les Français celui qui a le plus fait pour notre auteur. Sa critique est saine et judicieuse : son érudition est

trouvent au bas des pages n'ont que la critique pour objet, mais que l'*index verborum* qui suit l'*index nominum* peut souvent tenir lieu de notes interprétatives.

Digitized by Google

immense et lui appartient en propre; elle peut être encore aujourd'hui très-utile à ceux que sa diffusion ne rebutera pas. Il examine presque toujours avec candeur, se décide avec réflexion, et ne prononce jamais ses jugemens d'une manière tranchante. A la vérité, ce n'est pas sous le rapport des recherches historiques que ses éditions ont du prix, mais il occupe un des premiers rangs pour la partie critique et philologique *.

Cruquius, dont nous venons de parler, mérite, sous les deux rapports, une place également distinguée. Torrentius, que nous avons loué comme historien et jurisconsulte, a aussi fait usage de quelques bons Mss. que la mort seule l'a sans doute empêché de décrire. Tous ces travaux eurent lieu dans un espace d'environ quarante ans; ceux de Pulmann sont aussi de la même époque **. Il en

* L'édition de Lambin, dont je me suis servi (Paris, 1567, in-folio), est la plus complette qu'il ait donnée; mais après sa mort on l'a réimprimée in-4.° et in-folio, avec les remarques de quelques autres savans.

** L'Horace de Pulmann, Plantin, 1577, 2 vol. in-16, est un des plus utiles pour la critique, en ce que les variantes de plusieurs bons Mss. y sont indiquées avec soin, comme je l'ai déjà remarqué. Les bibliographes ont eu tort de donner cette édition comme une simple réimpression de celle de 1566; celle-ci n'a qu'un volume, à la fin duquel se trouvent quelques notes et point de variantes. L'édition de 1577 a un volume entier de notes, non-seulement de Pulmann, mais d'Alde Manuce, de Muret et d'Hartungus, qui, je crois, a le premier recherché, avec quelque soin, les imitations d'auteurs grecs qui se trouvent dans Horace.

Digitized by Google

résulta pour le texte d'Horace une lumière si vive, qu'on ne songea guère à l'éclaircir davantage qu'un siècle plus tard, et que ceux qui l'entreprirent firent, à mon avis, rèculer la critique par leur excessive témérité. Ces novateurs furent Bentley *, Cuningam ** et Sanadon. J'ai déjà dit ce que je pense de leur commune audace. J'ajouterai seulement ici que Cuningam ne donna son édition d'Horace que pour humilier son compatriote Bentley, qu'il le traite avec une arrogance indécente, qu'il le critique souvent de mauvaise foi, et que lui-même n'est pas toujours exempt des négligences qu'il lui reproche. Depuis cette époque, les éditeurs d'Horace (en exceptant toutefois Valart et Sivry) sont devenus plus modérés et plus circonspects. Gessner en donna l'exemple dans son édition de l'Horace de Baxter ***. Jani le suivit en 1778,

* La première édition de l'Horace de Bentley parut à Cambridge en 1711; malgré les critiques nombreuses et violentes qu'elle essuya, la grande érudition que l'auteur y a déployée lui a valu cinq réimpressions, dont la dernière à Leipsic, en 1764 : c'est de celle-là que je me suis servi.

** L'édition de Cuningam parut à La Haye, en 1728; elle fut réimprimée la même année, à Londres, sous une forme plus commode; mais elle ne l'a point été depuis. L'auteur ne s'est occupé de la critique que par opposition à Bentley.

*** J. Math. Gessner, le même à qui l'on doit l'excellent *Thesaurus linguæ latinæ* dont Robert Étienne avoit fourni les premiers fonds, sans prétendre à donner une nouvelle édition d'Horace, publia en 1752 celle de Baxter avec des changemens si judicieux et des additions si importantes, qu'il en fit un nouvel ouvrage aussi estimable, aussi utile que celui de Baxter

Digitized by Google

M. Mitscherlich, et surtout M. Wetzel, n'ont plus conservé qu'un petit nombre des corrections de Bentley et de son antagoniste, et j'ose croire qu'ils en auroient conservé moins encore s'ils avoient travaillé sur des Mss.

Tels sont les commentateurs que j'ai constamment confrontés dans la discussion du texte d'Horace. Je n'ai pas besoin de dire que, joints à ceux que j'ai déjà cités comme les plus importans pour la partie historique, ils m'ont fourni les secours les plus précieux pour l'interprétation des passages difficiles. On sait que leurs éditions sont les plus complettes de toutes; car je ne compte ni l'édition *ad usum Delphini*, ni celle que l'on annexe la à collection dite *Variorum*, qui, toutes deux, sont sans autorité auprès des philologues. J'ajouterai seulement que, pour l'interprétation, M. Mitscherlich m'a été le plus utile, en ce qu'il rapporte, en général, toutes les opinions de ses prédécesseurs : malheureusement il ne choisit pas toujours la meilleure, et plus malheureusement encore, la lecture de son commentaire devient pénible par sa longueur, par la tournure embarrassée de ses phrases et par la foule de citations grecques et latines qu'il a entassées sans nécessité. Il est juste cependant d'observer que ce dernier défaut, ou pour mieux dire cet excès, m'a été d'une grande ressource pour l'indication que j'ai crue

l'étoit peu. Gessner eut aussi à sa disposition quelques Mss. Son édition a été souvent réimprimée, et notamment encore en 1802; c'est une des meilleures que l'on puisse offrir aux amateurs de notre poète.

Digitized by Google

nécessaire des passages grecs qu'Horace a réellement imités.

Après ces éditions capitales, je dois en indiquer quelques autres qui, sans avoir à beaucoup près le même mérite, ne devoient pas cependant échapper à mon attention, et qui, en effet, ne m'ont pas été tout-à-fait inutiles. Telle est l'édition de J. Bond, si commode pour les commençans, qu'elle a été réimprimée quarante-six fois *, et que c'est elle que j'ai eu en vue le plus souvent en parlant des éditions vulgaires: telle est encore celle de D. Heinsius **, qui seroit encore plus recommandable si ce savant n'y avoit porté un esprit trop systématique, s'il n'y avoit souvent prodigué l'érudition sans motif, si, comme Bentley, il ne joignoit, au défaut d'une étrange prolixité sur quelques passages, celui d'un silence absolu sur d'autres qui ne sont pas moins importans. Ce tort peut aussi être reproché à Tannegui Le Fèvre, homme de beaucoup d'esprit, mais d'une extrême présomption, qui traite avec une injuste rigueur Heinsius lui-même, et dont l'édition *** offre cependant quelques conjectures très-heureuses. Baxter est, de tous les commentateurs d'Horace, celui que ses successeurs ont le plus décrié, et il le mérite en effet, dans les éditions qu'il donna lui-même, par sa manie allégorique, par son affectation à chercher des étymologies dans les langues punique et celtique,

* Je me suis servi de celle de D. Elzévir, 1676.

** Elzévir, 1629.

*** Salmurii, 1671.

Digitized by Google

et plus encore par son mauvais goût *; mais il lui arrive quelquefois (*voyez* mes notes sur l'Ode 14 du Liv. I) d'être seul à trouver le véritable sens d'un passage. Poinsinet de Sivry, malgré ses ridicules d'un autre genre, a quelquefois le même bonheur. M. Oberlin, dans sa belle édition in-4.° et sans commentaires, a recueilli des variantes curieuses **. Il est enfin une traduction allemande d'Horace également dépourvue de commentaires, et qui plus est imprimée sans le texte, où j'ai trouvé de très-utiles secours : c'est celle de l'illustre Voss***. Il a entendu son auteur en philologue et en poète; et sa traduction est, si l'on peut s'exprimer ainsi, *calquée* si fidèlement sur son modèle, que l'on y reconnoît toujours et la leçon qu'il a suivie et le sens qu'il a préféré.

Quelques lecteurs trouveront cette liste un peu longue; elle n'est cependant pas complette. Et que seroit-ce si, au lieu de me borner aux éditions que j'ai consultées moi-même, j'eusse dénombré celles

* L'Horace de Baxter n'eut que deux éditions de son vivant, en 1701 et 1725. Je ne citerai qu'un exemple de son détestable goût. En commentant l'Ode 20 du second livre où Horace es métamorphosé en cygne, il explique la blancheur des plumes qui naissent sur les épaules et les doigts du poète, en disant que ses cheveux blancs retomboient sur ses épaules et qu'il avoit des *poils blancs sur les doigts*. Je prie mes lecteurs de ne point oublier que les éditions de l'Horace de Baxter, revues par Gessner, sont au contraire très-estimables.

** Strasbourg, 1788.

*** Heidelberg, 1806.

Digitized by Google

qui s'y trouvent dépouillées par leurs auteurs? En tout cas, je désire au moins que ce travail tienne lieu, en quelque manière, de la *Notice littéraire* que j'ai cru devoir me dispenser de donner. Cela m'eût été facile avec le secours de la *Bibliothéque latine* de Fabricius, du travail de M. Mitscherlich, et de celui des éditeurs de Deux-Ponts, que je crois meilleur encore, bien qu'antérieur de quelques années. On trouvera même dans ce dernier le catalogue le plus complet que je connoisse des traductions d'Horace en français, en italien, en anglais, en espagnol, en allemand, en hollandais, en polonais, en russe, et même en grec. Un simple extrait de ce catalogue auroit tenu ici trop d'espace, et la seule partie dont l'appréciation auroit pu être intéressante pour le grand nombre de mes lecteurs (celle des traductions françaises), est précisément celle que des raisons que chacun devine ne me permettaient pas de traiter.

Une addition qui eût été ici bien mieux à sa place, c'est une Vie de l'auteur que je traduis. La France est peut-être le pays du monde où les vers d'Horace ornent la mémoire du plus grand nombre de personnes, et la France est peut-être le pays de l'Europe civilisée où son caractère est le moins connu. Dacier n'a vu en lui qu'un philosophe religieux et un moraliste sévère, sans trop s'inquiéter si ses principes s'accordoient avec ses actions. Sanadon en a fait un *bon épicurien* et un habile courtisan.

Digitized by Google

Il n'a pas tenu à l'abbé Galiani de le faire passer pour un homme sans cœur, sans mœurs et sans principes, et, ce qui est plus étrange, il lui en a su gré. Poinsinet de Sivry au contraire a donné une édition de ses poésies * tout exprès pour lui établir une réputation de chasteté et de bravoure. Voltaire enfin, avec sa légèreté et son assurance ordinaires, l'a traité de *parasite discret* et d'*adroit esclave;* il lui a reproché ce qui, dans ses écrits, peut blesser les mœurs, et cela après avoir lui-même écrit sa *Pucelle*, et tout en flattant la dernière favorite de l'avant-dernier de nos rois. Notre poète est cependant jugé d'une manière plus équitable par Algarotti, dont l'abbé Arnaud a traduit librement l'ouvrage; mais ce n'est guère qu'en Allemagne qu'Horace a été parfaitement connu. Lessing est, je crois, le premier qui ait entrepris son apologie; l'ingénieux Wieland l'a achevée dans son Commentaire sur les Épîtres et les Satires, et M. Wetzel a profité des lumières de tous deux. Avec leurs secours, avec celui d'Horace lui-même, on pourroit aujourd'hui écrire une Vie de ce grand poète également pleine de vérité et d'intérêt; mais elle figureroit plus convenablement à la tête de ses OEuvres complettes, ou du moins de ses Épîtres et de ses Satires, qui sont ceux de ses ouvrages où il se fait connoître le mieux. J'ai craint d'ailleurs de trop grossir ce volume, et j'ai pensé que je suppléerois en quelque manière à ce travail en imprimant ici une traduction de la Vie attribuée

* Paris, 1777, 2 vol. in-8.°

Digitized by Google

à Suétone, revue sur quatre Mss. Ceux qui la liront avec attention et en se dépouillant des préjugés qu'ils ont pu concevoir contre notre poète, seront très-disposés à reconnoître qu'il ne fut ni un bas parasite ni un vil flatteur, mais qu'au contraire, placé dans une position difficile et vivant dans un temps non moins difficile, il put se conduire avec autant de noblesse que de prudence, et fit preuve à la fois d'un esprit sage et d'un caractère élevé.

A la suite de cette Vie, accompagnée de quelques notes, j'en donne une autre fort courte, dont j'ai parlé plus haut, et que j'ai transcrite du Ms. V. Elle est inédite, et contient quelques faits nouveaux qui pourront faire plaisir aux curieux.

J'ai tâché de donner à mes lecteurs une idée des peines que j'ai prises pour rendre mon ouvrage digne de leur être offert. Il me reste à réclamer leur indulgence pour ses imperfections. La tâche que je me suis imposée étoit peut-être au dessus de mes forces, mais du moins je n'ai rien négligé pour la remplir. Les avis que je pourrai recevoir seront mis à profit lorsque je publierai le second volume, ce qui aura lieu au plus tard dans un an. La composition en est déjà très-avancée, et mon désir de sonder le goût du public n'est pas la raison la moins puissante qui m'ait déterminé à faire paroître celui-ci séparément. J'ose me flatter que l'on ne se défiera pas de la sincérité de cette annonce; la masse des travaux préliminaires que j'ai dû exécuter en même temps

Digitized by Google

pour les cinq livres des Odes suffirait seule pour la garantir.

Paris, ce 1.er avril 1812.

P. S. Pendant que cet ouvrage étoit sous presse, trois traducteurs ont publié leurs travaux sur Horace. Le premier a donné toutes les Odes et l'Art poétique; le second, trente Odes choisies; et le troisième, toutes les Odes, comme le premier. Il ne m'appartient pas d'apprécier leur mérite; mais je dois prévenir que cette dernière traduction n'est pas sans quelques légères ressemblances avec la mienne, et je dois même les indiquer. Le premier vers de l'Ode 19 du Livre I (*Mater sæva cupidinum*), est rendu dans les deux traductions par celui-ci : *Des amours la mère cruelle.* Ce passage de l'Ode 10 du Livre II.... *Feriuntque summos fulmina montes*, a produit, dans les deux ouvrages, un autre vers identique : *C'est la cime des monts que frappe le tonnerre.* Dans l'Ode 7 du Livre I, *Per omnes te Deos oro*, est traduit d'un côté, *Au nom des Dieux, je t'en supplie*, et, de l'autre, *Par tous les Dieux, je t'en supplie. Tu ne quæsieris scire* de l'Ode 11 du même livre est rendu ici par *Garde-toi de vouloir connoître*, et là par *Cesse donc de vouloir connoître.* Dans l'Ode 13, les deux traductions ont emprunté à Racine ces mots : *je rougis, je pâlis*, et se sont rencontrées dans un ou deux autres traits. Dans la quinzième, on trouvera six rimes qui nous sont communes, et deux hémistiches de la vingt-neuvième nous sont également communs; l'Ode 7 du Livre II offre deux vers presque entièrement semblables, et l'on pourra bien découvrir encore un ou deux hémistiches et autant de rimes qui se répètent dans les deux traductions. Mais on sait trop bien que de pareilles rencontres sont inévitables; et il y a d'ailleurs trop de différence entre les deux ouvrages, pour qu'on voye autre chose, dans de pareilles ressemblances, que l'effet presque nécessaire de l'identité de notre original.

Digitized by Google

HORATII VITA,

A. C. SUETONIO TRANQUILLO CONSCRIPTA (1).

Q. Horatius Flaccus, Venusinus, patre, ut ipse tradit, libertino et (2) exauctionum coactore (3) [ut vero creditum est, salsamentario, cum illi quidam exprobrasset in altercatione : « quoties ego vidi patrem tuum brachio se emungentem ? »] Bello Philippensi excitus a M. Bruto, imperatore, tribunus militum meruit; victisque partibus, venia impetrata, (4) scriptum quæstorium comparavit; ac primo Mæcenati, mox Augusto in gratiam insinuatus, non mediocrem in amborum amicitia locum tenuit. Mæcenas quantopere eum dilexerit satis (5) testatur illo epigrammate,

Ni te visceribus meis, Horati,
Plus jam diligo, tu tuum sodalem
Ninnio videas strigosiorem (6) ;

sed multo magis extremis (7) judiciis tali ad Augustum elogio : Horatii Flacci, ut mei, esto memor.

Augustus epistolarum quoque ei officium obtulit, ut hoc ad Mæcenatem scripto significat : « Ante ipse sufficiebam scribendis epistolis amicorum; nunc occupatissimus et infirmus Horatium nostrum te cupio (8) adducere. (9) Veniet ergo ab ista parasitica mensa ad hanc regiam, et nos in epistolis scribendis adjuvabit. »

Ac ne (10) recusanti quidem aut succensuit quidquam, aut amicitiam suam ingerere desiit. Extant epistolæ, e

Digitized by Google

VIE D'HORACE,

PAR SUÉTONE.

Q. Horatius Flaccus naquit à Vénouse. Son père étoit un affranchi, comme il nous l'apprend lui-même, et occupoit l'emploi d'huissier aux ventes publiques. (On a cru cependant qu'il étoit fils d'un charcutier, quelqu'un le lui ayant reproché dans une dispute par cette question : Combien de fois ai-je vu ton père se moucher du coude?) Engagé sous Brutus dans la guerre de Philippes, il fut fait tribun d'une légion. Après la défaite de son parti, il rentra en grâce, et acheta une place de secrétaire du trésor. Accueilli par Mécène et bientôt après par Auguste, il obtint un rang assez distingué dans l'amitié de tous les deux. Mécène témoigne assez combien il l'aimoit dans l'épigramme suivante : « Si déjà, mon cher Horace, je ne t'aime plus que mes entrailles, puisses-tu voir ton ami plus efflanqué que Nimnius ! » Mais son affection se montre encore mieux par ces mots adressés dans son testament à Auguste : « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même. »

Auguste voulut le prendre pour son secrétaire particulier, comme on le voit dans une lettre qu'il écrivit à Mécène : « Jusqu'ici je n'ai point eu besoin d'aide dans ma correspondance avec mes amis; aujourd'hui, accablé d'affaires et foible de santé, je vous prie de m'amener notre Horace; de parasite à la table d'un particulier, il deviendra ainsi le commensal d'une maison royale, et il nous aidera à écrire nos lettres. »

Horace refusa; mais Auguste, loin de lui en vouloir, ne cessa point de lui faire les avances les plus amicales : je citerai en preuve quelques passages de ses lettres qui existent encore :

Digitized by Google

quibus, argumenti gratia, pauca subjeci : « Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris : recte enim et non temere feceris : quoniam id usus mihi tecum esse volui (11), si per valetudinem tuam fieri potuisset. » (12) Et rursus : « Tui qualem habeam memoriam, poteris ex (13) Septimio quoque nostro audire; nam incidit ut illo coram fieret a me tui mentio. Neque enim, si tu superbus amicitiam nostram sprevisti, ideo nos quoque (14) ἀνδυπερφρονοῦμεν.

Præterea sæpe eum inter alios jocos (15) *purissimum penem*, et *homuncionem lepidissimum* appellavit, (16) unaque et altera liberalitate locupletavit. Scripta quidem ejus usque adeo probavit, mansuraque perpetuo opinatus est, ut non modo sæculare carmen componendum injunxerit, sed (17) et Vindelicam victoriam Tiberii Drusique privignorum suorum : eumque coegerit propter hoc tribus carminum libris ex longo intervallo quartum addere : post sermones vero quosdam lectos, nullam sui mentionem habitam ita sit questus : « irasci me tibi scito, quod non in plerisque ejusmodi scriptis mecum potissimum loquaris. An vereris ne apud posteros infame tibi sit quod videaris familiaris nobis esse? » Expressitque eclogam cujus initium est :

Cum tot sustineas et tanta negotia solus, etc. (18)

Habitu corporis brevis fuit atque obesus, qualis et a semetipso in Satyris describitur, et ab Augusto hac epistola : « Pertulit ad me (19) Dionysius libellum tuum, quem ego, (20) ut accusantem quantuluscumque es, boni consulo. Vereri autem mihi videris ne majores libelli tui sint quam ipse es. Sed (21) tibi statura deest, corpusculum non deest. Itaque licebit in (22) sextariolo scribas, ut circuitus voluminis tui sit (23) ὀγκωδέστατος sicut est ventriculi tui (24).

Digitized by Google

« Faites-vous fort de quelque crédit auprès de moi, comme si vous aviez été de la maison, et vous en avez bien le droit, car il n'a pas tenu à moi que cela ne fût, si votre santé n'y avoit pas mis obstacle. » Et ailleurs : « Notre ami Septimius pourra aussi vous dire que je suis loin de vous oublier, car j'ai eu l'occasion de parler de vous en sa présence ; et si vous avez été assez fier pour repousser notre amitié, je ne prétends pas vous montrer un éloignement semblable. »

Il l'appeloit, par forme de plaisanterie, l'extrait d'homme le plus aimable ; il lui donnoit encore d'autres noms, et il le gratifia plus d'une fois de sommes considérables. Il fit un tel cas de ses ouvrages et fut tellement convaincu qu'ils dureroient éternellement, qu'il lui ordonna non-seulement de composer le Poëme séculaire, mais encore de célébrer les victoires de Tibère et de Drusus, ses fils adoptifs, sur les Vindéliciens, et l'obligea ainsi d'ajouter, après un long intervalle, un quatrième livre d'Odes aux trois premiers. Bien plus, après avoir lu quelques-uns de ses *discours*, il eut du regret de n'y être point nommé, et s'en plaignit à lui de cette manière : « Sachez que je suis en colère contre vous de ce que vous ne vous adressez pas le plus souvent à moi dans les écrits de ce genre ; craignez-vous de vous déshonorer aux yeux de la postérité en montrant que vous êtes de mes amis ? » Et ce fut alors qu'Horace écrivit l'Épître qui commence par ces vers :

Cum tot sustineas et tanta negotia solus, etc.

Horace étoit petit et replet. C'est ainsi qu'il est peint par lui-même dans ses Satires et par Auguste dans cette lettre : « Dionysius m'a remis votre petit volume, dont j'excuse l'exiguité en ce qu'elle atteste la vôtre. Vous semblez craindre en effet que vos livres ne paroissent plus grands que vous ; mais c'est la taille qui vous manque, l'embonpoint ne vous manque pas : donnez donc si vous voulez à vos volumes la hauteur d'un demi-setier, pourvu que leur circonférence ait, comme celle de votre ventre, une honnête ampleur. »

Digitized by Google

Vixit plurimum in secessu ruris sui Sabini aut Tiburtini, domusque ejus ostenditur circa Tiburni luculum. Venerunt in manus meas et elegi sub ejus titulo et epistola prosa oratione, quasi commendantis se Mæcenati. Sed utraque falsa puto. Nam elegi vulgares, epistola etiam obscura, quo vitio minime tenebatur. Natus est VI idus decembris, L. Cotta et L. Torquato coss. Decessit V kal. dec. C. Martio Censorino et C. Asinio Gallo coss. (25) post nonum et quinquagesimum annum, herede Augusto palam nuncupato, cum urgente vi valetudinis non sufficeret ad obsignandas testamenti tabulas. Humatus et conditus est extremis Esquiliis juxta Mæcenatis tumulum.

Digitized by Google

Il habita le plus souvent sa retraite de Tibur ou du pays des Sabins, et l'on montre sa maison de campagne près du bosquet sacré de Tiburnus. Il m'est tombé entre les mains des Élégies qui portoient son nom, ainsi qu'une lettre en prose dans laquelle il se recommande à Mécène ; mais je crois ces pièces supposées, car les Élégies n'ont rien que de commun, et la lettre a de plus un défaut qui étoit le moindre des siens, celui d'être obscure. Il étoit né le 6 des ides (le 8) de décembre, sous le consulat de L. Cotta et de L. Torquatus; il mourut le 5 des calendes de décembre (le 27 novembre) sous celui de C. Martius Censorinus et de C. Asinius Gallus, à cinquante-neuf ans accomplis. Il nomma publiquement Auguste son héritier, la violence de son mal ne lui permettant pas de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, auprès du tombeau de Mécène.

Digitized by Google

HORATII VITA,

EX CODICE *V.* (1)

Oracius Quintus Flaccus (2) præcone patre natus libertinæ condicionis oriundus Venusinus fuit quæ civitas est Apuliæ, non autem opibus vilis aut studio (3), qui puer ductus Romam a patre ut ibi literas disceret. Præterea et literarum studio provectus Athenas se contulit (4) ad sapienciores. Cumque ibi multo tempore jam fuisset, audiens discessionem (*sic*) ortam inter (5) Augustum Cæsarem et Brutum et Cassium, juvenis contulit se ad Brutum et Cassium in Thessaliam (6) q. tribunus militum effectus est. Bruto autem et Cassio ab (5) Augusto superatis, Oracius Romam reversus est (6) q. tribunus militum fuerat. Mæcenatis vero et (7) Pollionis interventu in gratiam Augusti receptus est. (8) Dein a Mæcenate rogatus est transferre et ostendere varietates metrorum latinis nondum cognitas, nec in latinum adhuc ab aliquo translatas quæ apud Græcos inventæ fuerant (9) ab Archilocho partim ab Alcæo et Sapho. (10) Unde sumens materiam varietati metrorum aptam non unam sed multiplicem, scilicet (*) laudes amoris et ceteras ludicras res (*) decem et octo varietates metrorum in quatuor libris carminum ostendit et (*) rursus quædam alia metra in libro (11) super Odis. Quod autem hæc materia varietati metrorum apta (*) sit ipsemet ostendit in libro poetriæ dicens: Musa dedit etc. Est autem ejus intencio generaliter in hoc opere imitari Alcæum et Sapho in varietatibus metrorum ab eis

Digitized by Google

VIE D'HORACE,

TIRÉE DU MS. *V*.

Horace, fils d'un affranchi qui exerçoit une charge d'huissier, étoit de Vénouse, ville d'Apulie. Sa fortune et son éducation le mirent au-dessus d'une telle origine. Il fut conduit à Rome, dès l'enfance, par son père, pour y étudier les lettres; et lorsqu'il y eut fait des progrès, il se rendit à Athènes pour y chercher des maîtres plus habiles. Après y avoir passé quelque temps, il apprit la rupture qui venoit d'avoir lieu entre César Auguste et Brutus et Cassius; à la fleur de l'âge il alla joindre ces derniers en Thessalie, et fut fait tribun d'une légion. Brutus et Cassius ayant été vaincus par Auguste, Horace revint à Rome et rentra en grâce auprès d'Auguste, par l'intervention de Mécène et de Pollion. Mécène le pria ensuite de transporter dans la langue latine les différentes variétés de mètres inventées chez les Grecs, en partie par Archiloque, en partie par Alcée et Sappho, et que personne n'avoit encore fait connoître aux Romains. Choisissant donc des sujets propres à développer ces variétés, tels que les louanges de l'amour et autres badinages, il employa dix-huit sortes de mètres dans quatre livres d'Odes, et quelques autres encore dans le livre qui suit les Odes. Il fait voir lui-même que ces sujets sont propres à déployer ces variétés, lorsqu'il dit dans l'Art poétique *Musa dedit*, etc. Son intention générale dans cet ouvrage est d'imiter Alcée et Sappho dans les mètres qu'ils ont inventés. Il faut savoir que cet ouvrage d'Horace étoit unique, en ce qu'il fit connoître le premier cette variété de mètres aux Romains, au lieu que d'autres avant lui avoient écrit des Satires et des Épîtres. Ces quatre livres sont intitulés *Carminum Libri*,

Digitized by Google

repertis. (*) Sciendum quod hoc opus Oracii singulare fuit, quod hujus varietatis primus translator fuit apud Latinos. Sermones vero et epistolas et alii ante eum scripserunt. Intitulantur autem isti quatuor libri (*) carminum, id est laudum, non quod ubique laudes contineantur, sed ab honestiore parte vocabulum traxerunt. Dicitur et hoc opus lyricum (12).... id est varietate. Vocantur et singulæ distinctiones (*) Ode, id est laude, non quod in singulis laus habeatur, sed a digniore parte nomen sumpserunt. Scripsit autem libros quatuor carminum et Epodon (13)..... unum, sæculare Carmen, de Arte poetica librum unum, Sermonum libros duos, Epistolarum quoque duos. Commentati sunt in illum Porphirion, Modestus, et (14) Elenius, et Acron. Melius tamen omnibus, ut traditur, Acron commentatus est.

Digitized by Google

c'est-à-dire Livres de Louanges, non qu'ils contiennent toujours des louanges, mais la partie la plus noble a donné son nom au tout; et il en est ainsi des Odes qui composent ces livres, car *Ode* signifie louange comme *Carmen*. On nomme aussi cet ouvrage lyrique d'*un mot grec qui signifie variété*. Horace a donc écrit quatre livres d'Odes (*Carminum*), un d'Épodes, le Poëme séculaire, et de plus un livre de l'Art poétique, deux de Satires et deux d'Épîtres. Ses ouvrages ont été commentés par Porphyrion, Modestus, Helenius et Acron (Helenius Acron). Les Commentaires d'Acron sont, dit-on, les meilleurs de tous.

Digitized by Google

Notes pour la Vie d'Horace par Suétone.

(1) Le sentiment le plus probable sur l'auteur de cette Vie d'Horace me paroît être celui de M. Mitscherlich, savoir que le fonds en appartient à Suétone, mais qu'elle a été défigurée par les copistes dans tous les Mss. que nous possédons. En effet, le témoignage d'Isidore de Séville et celui de Porphyrion prouvent que Suétone avoit écrit une Vie de notre poète, et Porphyrion cite même cet historien à l'appui d'un fait qui se trouve rapporté dans celle-ci, dont le style a d'ailleurs beaucoup de ressemblance avec celui de Suétone. D'un autre côté, les interpolations des copistes y sont évidentes, et en particulier celle du fameux passage sur la chambre tapissée de miroirs. M. Mitscherlich ajoute que les copistes, non contens de leurs interpolations, ont aussi fait des retranchemens à l'ouvrage de Suétone, et je crois en avoir acquis la preuve dans mon Ms. I: quoiqu'il ne donne qu'un abrégé de cette *Vie*, les passages suspects d'interpolations y sont soigneusement conservés.

Les autres Mss. que j'ai consultés pour la rédaction du texte de ce morceau, le contiennent en entier. Ce sont ceux que je désigne par les lettres E, φ, P. Les deux premiers sont au nombre des meilleurs, comme on peut le voir dans leur description à la fin du volume. J'en donne, dans mes notes, les variantes les plus curieuses; et l'on peut être sûr que, lorsque je m'écarte du texte vulgaire sans en donner les raisons, c'est que j'ai trouvé dans mes Mss. la confirmation des leçons adoptées par MM. Wetzel et Mitscherlich.

(2) Le texte de cette Vie mutilée par les copistes n'étant pas aussi respectable que celui d'Horace, j'ai cru pouvoir adopter la correction de Gesner, *exauctionum* au lieu d'*exactionum*. Elle fait du père d'Horace un huissier aux ventes publiques, au lieu d'un sergent collecteur d'impôts: les premières fonctions semblent s'accorder mieux avec celles de *præco*, huissier-priseur, juré-crieur dans les ventes, qu'Horace attribue lui-même à son père (Sat. I, 6, 86), et qui lui sont également attribuées par d'autres *Vies* d'Horace trouvées dans de vieux Mss., et nommément par celle que l'on va lire.

(3) Ce passage, renfermé entre deux crochets, ne peut être qu'une interpolation; la plaisanterie qu'il contient, bien qu'assez mauvaise, aura tenté le copiste, et il l'aura prise de la rhétorique à Herennius, où elle est à sa place (IV, 54), pour la transporter ici.

Digitized by Google

(4) *Scriptus* est là pour *scribatus*, la charge de scribe, de secrétaire, *scriba*. Dacier cite, sur ce passage, Tite-Live, IX, 46, et Aulû-Gelle, VI, 9. *Voyez* ce qu'en dit Dacier lui-même, sur le v. 36 de la Sat. 6 du Liv. II.

(5) Tous mes Mss. portent *testatur*, et non *demonstratur* comme les éditions ordinaires.

(6) Il seroit trop long de rapporter ici toutes les leçons que l'on a données du second et du troisième vers de cette épigramme ; j'ai cru devoir préférer celles qu'ont suivies MM. Wetzel et Mitscherlich. Le célèbre Vossius prétend avoir découvert qu'il existoit à Rome, du temps d'Horace, un poète nommé Ninnius Crassus, dont la maigreur avoit passé en proverbe ; et l'on trouve au moins dans Tite-Live (XXIII, 8) qu'il existoit, en Campanie, une famille Ninnia. La plaisanterie de Mécène me paroît, ainsi qu'à M. Mitscherlich, beaucoup meilleure si l'épithète *strigosus*, qui appartient proprement aux bêtes, est appliquée à un homme, que si on la donne à un mulet, comme ont fait beaucoup d'éditeurs. Je dois dire, au reste, que tous mes Mss. lisent, au vers 2, *tutum sodalem* au lieu de *tu tuum sodalem*, et que dans le vers 3 ils offrent les variétés suivantes : E *nimio* ou *ninno*, φ *ninio*, I *mimo* ou *minio*, P *mimo* ou *ninno*. La multiplicité de ces différences, et en particulier la double leçon de trois Mss. sur quatre, viennent de ce que les anciens copistes ne mettoient pas de points sur les *i*. Il n'est pas étonnant que ces vers aient fait naître tant de conjectures; et toutes peuvent s'appuyer au moins d'un Ms., à l'exception de celle de Gronovius, qui lit *ginno*, car aucun Ms. n'a de *g* ; et de celle de Baxter, qui lit *minno*, car il faut pour ce mot huit jambages avant l'*o*, et les Mss. n'en ont que sept au plus. Le Ms. P explique *strigosiorem* par *litigiosiorem*.

(7) Je ne sais d'où venoit l'ancienne leçon ridicule *Esquiliis* ; tous mes Mss. lisent *judiciis*.

(8) Le Ms. φ lit *a te abducere*.

(9) Le Ms. P lit *veniat*.

(10) Et c'est l'homme capable de refuser un tel emploi dans l'intimité du maître du monde, apres avoir porté les armes contre lui, que Voltaire ose traiter d'*adroit esclave !* Mais Voltaire n'avoit probablement jamais lu cette Vie d'Horace ; car il n'auroit pu s'empêcher de sentir combien le refus du poète et la facilité d'Auguste à le pardonner font d'honneur à l'un et à l'autre.

(11) M. Mitscherlich observe que cette transition *Et rursus* décèle la main d'un moine, et qu'elle est prise du καὶ πάλιν qui revient

Digitized by Google

fréquemment dans les écritures. Il croit même que la citation qui suit et celle qui précède ont passé de la glose dans le texte, mais il ne les en croit pas moins authentiques, et les attribue à quelque ancien grammairien.

(12) Le Ms. φ lit *voluit*.

(13) Ce Septimius paroît être celui à qui Horace adresse l'Ode 6 du Livre II, et qu'il recommande à Tibère dans l'Epître 9 du Livre I.

(14) Mes Mss. portent la leçon ἀνθυπερηφανοῦμεν, plus ou moins corrompue; elle donne le même sens que celle que j'ai suivie, comme étant adoptée par le plus grand nombre des éditeurs.

(15) J'ai suivi la leçon de mes Mss. *purissimum; putissimum* a un vernis d'antiquité qui lui a valu la préférence dans un grand nombre d'éditions : dans un certain sens, *purus* et *putus* sont en effet la même chose, mais je doute que ce soit dans ce sens qu'Auguste l'entendoit ici. On m'excusera sûrement de n'avoir traduit en français ni cette épithète ni le mot auquel elle se rapporte; je donnerai quelque idée du sens littéral, en disant qu'on pourroit traduire en italien l'un et l'autre par *un pretto cotalino*, et j'avouerai ensuite franchement que je n'en ai pas assez bien saisi l'esprit pour en chercher l'équivalent dans notre langue.

(16) La manière dont j'ai traduit ce passage s'accorde avec le sens de M. Mitscherlich, et je crois avec lui que Dacier a tort d'y voir seulement deux libéralités d'Auguste; *unaque et altera* est une expression trop vague pour indiquer un nombre déterminé. Quant à Valart, qui y trouve le don de deux terres, il se trompe grossièment. Ce fut Mécène qui fit présent à Horace de sa maison de Tibur, et il ne s'agit ici que de simples gratifications.

(17) Lib. IV, Odes 4 et 14.

(18) En combinant la traduction de Luc de Laporte avec celle d'un auteur désigné par les lettres G. P. P., qui se trouve dans le même volume (Paris, 1584), on peut donner, de ces vers, une version qui plaira peut-être aux amateurs de notre vieux langage :

Veu que seul tu soutiens tant et si grands affaires,
Qu'Itale du defends par beaux faits militaires,
Que tu l'ornes de mœurs et l'amendes de loix,
Contre le bien commun, César, je pécherois
Si par le long propos d'un escrit poétique
J'enlevois tes loisirs à la chose publique.

(19) Le Ms. E porte *Onisius*, les trois autres *Onysius*. On ne sait rien du personnage que ce nom ou celui de *Dionysius* désigne.

Digitized by Google

(20) La leçon de ce passage la plus généralement reçue est *quem ego*, ne accusem brevitatem, *quantuluscumque* est *boni consulo ;* Je ne sais quelle en est l'origine. M. Mitscherlich, qui l'adopte, ne cite aucun Ms. en sa faveur ; il *croit* seulement que celui qu'il nomme *Regius codex* avoit une lacune qui permettoit seulement de lire *ne accus . . . atem*, quoique les éditeurs qui l'ont cité disent qu'on y lisoit *ut accusantem*. Cette leçon est en effet celle de mes quatre Mss., et je ne vois pas pourquoi on l'a rejetée. J'avoue cependant qu'elle ne présente aucun sens raisonnable en lisant *quantuluscumque est*, comme dans mes Mss. E, P, I ; mais il me semble que l'objection cesse en lisant, avec le Ms. φ, *quantuluscumque* es. Ce changement d'*est* en *es* ne fût-il appuyé d'aucune autorité, on avouera que, puisqu'il se borne à supprimer une seule lettre dans un mot souvent écrit en abrégé (÷), on doit le préférer à une leçon qui, à deux mots, *ut accusantem*, en substitue trois, *ne accusem brevitatem*, dont le dernier est dû tout entier à la munificence des critiques.

(21) Aucun de mes Mss. ne porte le *si* qui se trouve dans toutes les éditions.

(22) C'est à Gessner que l'on doit la véritable explication de ce passage. La plaisanterie d'Auguste se rapporte à la manière dont les anciens rouloient leurs Mss. sur une baguette plus ou moins longue. Le *sextarius* (*sextier*) étoit la sixième partie du *congius* ; le *sextariolus*, son diminutif, devoit être une mesure plus petite : la forme cylindrique qu'on lui donnoit permet de penser qu'il étoit très-court, et que son diamètre égaloit au moins son axe. Auguste dit donc à Horace : « Je te permets de donner à ton volume assez peu de hauteur pour qu'il tienne dans un demi-sextier, pourvu qu'il en remplisse la circonférence. » On dira peut-être que j'aide à la lettre en traduisant *ut* par *pourvu que*, et j'avouerai, de plus, que je ne trouve *ut* que dans le Ms. I. Mais les autres portent *cum*, et l'on sait que la substitution de *cum* à *dum* n'est pas une chose très-rare.

(23) J'ai suivi la leçon vulgaire de ce mot, lequel est corrompu dans tous mes Mss., quoiqu'écrit en capitales : l'*omicron* et l'*omega* s'y supplantent tour à tour, et le Γ est remplacé par le T, erreur non moins facile à commettre en copiant des capitales.

(24) C'est ici que se trouve, dans la plupart des éditions, un passage obscène que Dacier et Baxter ont les premiers supprimé sans en dire les raisons. On a très-bien montré depuis que ce fragment, qui a valu tant de calomnies à notre poète, n'étoit qu'une interpolation maladroitement empruntée d'un endroit de Sénèque (Nat. quæst.,

Digitized by Google

I, 16), connu sous le nom du *miroir*. C'est à un riche avare, nommé Hostius, que Sénèque attribue les honteux raffinemens dont il rend compte, et la ressemblance des noms *Hostius* et *Horatius* aura trompé les interpolateurs. J'ai cru devoir bannir ces détails du texte, où ils n'auroient jamais dû entrer; mais, comme ils se trouvent dans mes quatre Mss., je les transcrirai dans cette note, en faveur de ceux qui veulent tout avoir. « Ad res Venereas intemperantior traditur. Nam « speculato cubiculo scorta dicitur habuisse disposita ut quocumque « respexisset, ibi ei imago coïtus referretur. » Je ne dis rien de la mauvaise latinité qui se fait remarquer dans ce peu de lignes; je me bornerai à observer qu'il falloit avoir les immenses richesses d'Hostius pour se procurer de pareilles jouissances, et qu'Horace ne sortit jamais des bornes d'une honnête médiocrité.

(25) Tous les Mss. connus portent, comme ici, *nonum et quinquagesimum*; mais, en conservant leur leçon, je dois conserver aussi l'avertissement des interprètes qui en ont démontré l'erreur. Ce n'est pas à cinquante-neuf ans, mais à cinquante-sept que mourut Horace. Cela est prouvé par les désignations que l'on vient de lire de l'année de sa vie et de celle de sa mort. L. Cotta et L. Torquatus furent consuls l'an de Rome 688; C. Martius Censorinus et C. Asinius Gallus, l'an 745. Le calcul est facile à faire.

Notes pour la Vie d'Horace tirée du Ms. V.

(1) Je suis loin de m'exagérer la valeur de ce morceau; il est à peine écrit en latin; il fourmille d'erreurs et de répétitions fastidieuses qui trahissent, dans sa rédaction, la main d'un copiste ignorant: mais il contient aussi des notions curieuses qui ne se trouvent point ailleurs, et qui n'ont pu être puisées que dans quelque ancien scholiaste. Voilà ce qui m'a engagé à le tirer de l'oubli où on l'a laissé pendant si long-temps.

(2) *Voyez*, sur ce mot *præco*, la note 2 de la *Vie* attribuée à Suétone.

(3) Ces premières lignes, jusqu'au mot *studio*, se retrouvent presque mot pour mot dans une autre *Vie d'Horace*, publiée par Cruquius, *ex tribus Codd. Blandinianis*, et réimprimée par M. Mitscherlich. Mais on n'en doit pas moins regarder celle-ci comme inédite, car elle diffère dans tout le reste de celle de Cruquius.

Digitized by Google

(4) La Vie publiée par Cruquius, et qui parle aussi de ce voyage à Athènes, au lieu de ces mots, *contulit se ad sapientiores*, porte : *inter Epicureos primum locum tenuit.* Horace est d'accord avec l'une et l'autre, pour ce qui regarde le voyage (Lib. II, Ep. 2, 43); mais je crois son récit plus favorable à la nôtre dans le point sur lequel elles se contredisent : il ne parle nullement d'Épicure ni des épicuriens dans l'Épître citée ; il y dit au contraire formellement qu'il fréquenta les bosquets de l'Académie : *Atque inter sylvas Academi quærere verum.* D'où il suit que si, dans sa jeunesse, il adopta plutôt une école qu'une autre, ce fut celle de Platon.

(5) On ne doit point être choqué de voir le nom d'Auguste donné ici à l'héritier de César, quoiqu'il ne le portât point à l'époque de la bataille de Philippes. Horace le lui donne pareillement dans l'Épître citée :

Civilisque rudem belli tulit æstus in arma
Cæsaris Augusti *non responsura lacertis.*

(6) Quelque habitude que la collation de dix-huit Mss. m'ait donnée des abréviations qu'ils emploient, je n'ai pu m'expliquer ce que signifie, dans ce passage, le *q* à queue barrée que je n'ai pu représenter que par un *q*.

(7) Cette Vie d'Horace est, je crois, la seule où il soit dit que Pollion se joignit à Mécène pour le faire rentrer en grâce auprès d'Auguste.

(8) Voici encore un fait qui n'a été mentionné, que je sache, par aucun auteur ancien ; savoir, que ce fut Mécène qui engagea notre poète à faire passer dans la langue latine les différens mètres lyriques inventés par les poètes grecs.

(9) Il manque sans doute ici le mot *partim.*

(10) C'est surtout à partir d'ici que les répétitions et les erreurs se multiplient. Je n'ai pas besoin de noter les premières ; parmi les secondes, je remarquerai d'abord qu'Horace n'a point employé dix-huit mètres différens dans les quatre premiers Livres des Odes, mais seulement douze, et qu'il s'est servi de sept dans le seul Livre des Épodes, ce qui fait dix-neuf en tout. J'indiquerai ensuite la fausse interprétation du mot latin *carmen* et du mot grec *Ode*, par celui de louanges (*laudes*), tandis que l'un et l'autre signifient chant ou chanson, et je relèverai encore la bizarre explication du mot *lyrique* par celui de *variété.* Mais au milieu de ces bévues du copiste, je dois faire aussi remarquer les traits qui prouvent qu'il avoit eu de bons matériaux sous les yeux. Par exemple, le *ceteras ludicras res* est visible-

Digitized by Google

ment emprunté d'un ancien scholiaste, qui l'avoit pris d'Horace lui-même (Ep. I, 1, 10).

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

La citation faite si à propos des vers 83-85 de l'Art poétique, *Musa dedit fidibus*, etc., est aussi d'un commentateur qui possédoit bien son Horace, et non d'un copiste ignorant; j'en dirai autant de l'observation qu'Horace fut original parmi les Romains, comme poète lyrique, au lieu qu'il avoit eu des prédécesseurs dans l'Epître et dans la Satire; la chose n'est pas moins vraie de l'idée générale qu'Horace voulut faire passer dans sa langue les mètres lyriques des Grecs. Elle s'accorde parfaitement avec le témoignage d'Horace lui-même; et je crois que, tout bien examiné, on regrettera comme moi que cette Vie ait été si malheureusement défigurée, puisqu'aucune de celles qui nous sont parvenues n'offre autant de traits empruntés aux écrits mêmes de l'auteur qui en est l'objet.

Voyez la note ci-dessus.

(11) Cette expression *super odis*, traduction du grec *epodon*, est encore très-remarquable. Nous en ferons usage lorsqu'il sera question d'expliquer pourquoi le cinquième Livre des Odes porte ce titre singulier.

(12) Je n'ai pu parvenir à déchiffrer le mot, ou les mots que je remplace ici par des points; quoiqu'écrits en caractères romains, j'ai cru y distinguer un « grec, et peut-être deux : dans ce cas, on pourroit y lire *apo tou liriou;* mais je ne vois d'autre mot qui puisse avoir été corrompu en *lirion*, que λειριον, *lys*, et *fleur* en général par extension; et faire venir de là *lyricum* seroit fort déraisonnable.

(13) Il y a encore ici un mot que je ne suis pas sûr d'avoir bien lu, mais que je crois être *deinde*.

(14) Je n'ai pas besoin d'avertir de cette nouvelle faute : on sait qu'Helenius et Acron ne sont que les deux noms d'un seul personnage.

Digitized by Google

Q. HORATII FLACCI

CARMINUM

LIBER I.

LES ODES

D'HORACE.

LIVRE I.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

ODE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

Tous les interprètes s'accordent à regarder cette Ode comme le prologue ou la dédicace à Mécène des premiers Livres qu'Horace publia. Il est d'autant plus difficile d'en fixer la date d'une manière précise, que l'on ignore si ces Livres furent d'abord au nombre de deux ou de trois. (Voyez, à la fin du volume, la note relative à cette question.) Il est seulement permis de conjecturer qu'elle n'est point postérieure à l'an de Rome 735, date la plus récente que l'on puisse assigner à aucune des Odes des trois premiers Livres. Les vers 29—32, rapprochés de la première strophe de l'Ode 19 du Livre II, me portent à croire qu'elles furent composées dans le même temps.

La marche de cette Ode est fort simple, et on la suivroit encore mieux si Horace eût énoncé, en la commençant, la proposition générale que j'ai été obligé de suppléer dans ma traduction : *Chacun a son penchant qui le domine.* L'un veut remporter les prix aux jeux olympiques; l'autre brigue les magistratures que décerne le peuple romain, etc.: moi, je mets ma gloire et mon bonheur à réussir dans la poésie lyrique : si tu m'accordes ton suffrage, Mécène, je croirai m'élever aux cieux.

Le vers asclépiade, composé d'un spondée, de deux choriambes, et d'un pyrrhique remplacé quelquefois par un iambe, est le seul qu'Horace ait employé dans cette Ode, qui, par conséquent, ne pouvoit se diviser en strophes. Ce vers est celui de tous qui a le plus d'analogie avec nos alexandrins.

On peut croire qu'en composant ce morceau, Horace avoit eu vue un fragment de Pindare rapporté par M. Schneider (p. 81), et un passage d'une élégie de Solon. (*Brunck, Anal.*, T. I, p. 67.)

Digitized by Google

Q. HORATII FLACCI

CARMINUM

LIBER PRIMUS.

ODE PRIMA.

AD MÆCENATEM.

MÆCENAS, atavis edito regibus,
O et præsidium et dulce decus meum:
Sunt, quos curriculo pulverem Olympicum
Collegisse juvat, metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos:
Hunc, si mobilium turba Quiritium
Certat tergeminis tollere honoribus;
Illum, si proprio condidit horreo
Quidquid de Libycis verritur areis.

Gaudentem patrios findere sarculo
Agros, Attalicis conditionibus
Nunquam dimoveas, ut trabe Cypria
Myrtoum pavidus nauta secet mare.

Digitized by Google

LES ODES

D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

ODE PREMIÈRE.

A MÉCÈNE.

Fils d'ayeux couronnés, ma gloire et mon égide,
Mécène ! tu connois nos goûts impérieux :
Tel aime à soulever dans les courses d'Élide
Sous sa brûlante roue un tourbillon poudreux ;
Et le but évité par son essieu rapide
Lui mérite la palme et l'égale à nos Dieux.
L'un veut que des Romains la foule turbulente
S'empresse à le combler de ses triples honneurs ;
Un autre, en ses greniers de l'Afrique abondante,
Voudroit seul engloutir les utiles labeurs.

Tel aime à sillonner la terre paternelle ;
D'un prix digne d'Attale on l'éblouit en vain ;
Jamais, nocher tremblant, d'une mer infidèle
Sur un vaisseau de Chypre il ne fendra le sein.

Digitized by Google

Luctantem Icariis fluctibus Africum
Mercator metuens, otium et oppidi
Laudat rura sui; mox reficit rates
Quassas, indocilis pauperiem pati.

Est, qui nec veteris pocula Massici,
Nec partem solido demere de die
Spernit, nunc viridi membra sub arbuto
Stratus, nunc ad aquæ lene caput sacræ.

Multos castra juvant, et lituo tubæ
Permistus sonitus, bellaque matribus
Detestata. Manet sub Jove frigido
Venator, teneræ conjugis immemor;
Seu visa est catulis cerva fidelibus,
Seu rupit teretes Marsus aper plagas.

Me doctarum hederæ præmia frontium
Dis miscent superis: me gelidum nemus
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo, si neque tibias
Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere barbiton.

Quod si me lyricis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

Digitized by Google

Aux flots Icariens quand l'Autan fait la guerre,
La paix des champs sourit au traficant surpris;
Mais indocile au joug de l'indigence austère,
Au port il va bientôt réparer ses débris.

Tel ne dédaigne point l'ombre d'un chêne antique,
Ni les antres sacrés où naissent les ruisseaux:
Là souvent, sans regrets, un flacon de Massique
Lui fait du jour trop long abréger les travaux.

Le fils aime les camps, la trompette terrible,
Le clairon dont sa mère abhorre les éclats.
Loin de sa tendre épouse, un chasseur insensible
Au milieu des forêts va braver les frimas,
Soit que sa meute évente une biche paisible,
Soit qu'un sanglier Marse ait passé dans ses lacs.

Pour moi, le lierre saint, prix d'un docte délire,
Me rapproche des Dieux: oui, la fraîcheur des bois,
La Nymphe aux pieds légers, les danses du Satyre
Me séparent du peuple: heureux si de ma voix
Clio soutient l'essor! heureux si Polymnie
Daigne tendre pour moi son luth harmonieux!

Aux chantres Lesbiens fais que mon nom s'allie,
Mécène, et de mon front j'irai toucher les cieux!

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Il n'est guère de famille illustre qui n'ait sa fable comme son histoire. La race des Cilniens dont étoit Mécène (il se nommoit *C. Cilnius Mœcenas*) prétendoit descendre des rois d'Étrurie. Aucun historien ne leur a contesté cette descendance; tous les poètes l'ont reconnue; et je ne vois pas que M. Dacier ait eu d'autre raison de la nier que le désir de faire valoir une conjecture ingénieuse sur le sens du mot *rex*: il n'avoit d'ailleurs aucun besoin de l'appuyer de ce passage.

6. Ma traduction ne rend pas exactement le *terrarum dominos*, les *Dieux, maîtres de la terre*; la nécessité de faire un vers entier qui n'est point dans Horace, m'excusera sans doute. Au reste, je lie ensemble, comme Dacier et Sanadon, *Deos* et *terrarum dominos*. Je ne connois que l'abbé Galiani qui, dans ses Commentaires, dont M. Suard a publié des extraits, rapporte *terrarum dominos* à ceux qui disputoient les prix dans les jeux olympiques. J'avouerai cependant que les Mss. D, φ, I placent une virgule après *dominos*; que, dans les Mss. D et I, on lit au-dessus de ce mot *juvenes*, et dans le Ms. R *principes*.

10. La fertilité de la Libye ou de l'Afrique est assez connue. (*Voyez*, pour la ponctuation, la note placée à la fin du volume.)

14. *Mare Myrtoum*. Je regrette de n'avoir pu nommer cette partie de la mer Egée : Horace l'a choisie, parce qu'elle est pleine d'écueils; j'ai tâché d'y suppléer par l'épithète d'*infidèle*.

15. J'ai substitué l'*Autan* à l'*Africus*; l'un est le vent du midi; l'autre celui du sud-ouest. Ces libertés doivent être permises dans une traduction en vers.

19. Le vin de Massique étoit l'un des plus estimés de ce temps, et se recueilloit dans le voisinage de Naples.

22. Mot à mot, *sous un arboisier verdoyant*.

29. *Voyez* à la fin du volume.

33. Au lieu d'Euterpe j'ai nommé Clio. Horace invoque celle-ci dans l'Ode 12, et ne parle plus de celle-là. Le passage rendu littéralement seroit : pourvu qu'Euterpe n'arrête pas le son de la flûte.

34. *Lesboum barbiton*. Alcée et Sappho, dont Horace a imité le plus souvent la manière, étoient de Lesbos. J'ai cru pouvoir substituer sans inconvénient les *chantres Lesbiens* à la *lyre Lesbienne*.

Digitized by Google

ODE II.

ARGUMENT.

On a eu jusqu'à cinq opinions différentes sur la date de cette Ode ; il n'y en a que deux de vraisemblables, celles de Sanadon et de Masson : je crois devoir la préférence à la dernière. L'an de Rome 730, Auguste avoit été guéri d'une maladie dangereuse par le médecin Antonius Musa. Au commencement de l'année suivante, on vit à Rome tous les prodiges dont les premières strophes présentent le tableau ; un débordement du Tibre, et de violens orages qui n'épargnèrent même pas les temples des Dieux. Horace en prend occasion de rappeler les prodiges du même genre qui avoient eu lieu à d'autres époques, et notamment à la mort de César, et de les attribuer à la colère d'Ilie, dont le Tibre épouse les intérêts. Il passe ensuite facilement aux tristes résultats des guerres civiles, qui furent en effet des suites bien autrement funestes de la mort de César : il s'adresse à tous les Dieux favorables aux Romains dont l'intervention peut expier leurs crimes ; il reconnoît, par le tour le plus ingénieux et le plus délicat, que déjà Mercure, caché sous les traits d'un jeune homme, s'en est chargé : il le conjure de remonter bien tard aux demeures célestes (*serus in cœlum redeas*) ; il lui parle de ses triomphes, le conjure de jouir long-temps des titres de prince et de père : enfin (et c'est le dernier mot de l'Ode), il le salue du nom de César.

Il est impossible d'imaginer une gradation plus adroite, une surprise mieux préparée. Si le lecteur veut ensuite remonter de strophe en strophe, il reconnoît que tous les traits que le poète prête à Mercure sont en effet ceux

Digitized by Google

d'Auguste. Il se préparoit alors à humilier les Parthes; il avoit reçu les noms de prince et de père; il avoit triomphé plus d'une fois; enfin, sa maladie récente avoit failli l'enlever aux Romains.... *Neve te nostris vitiis iniquum, ocyor aura, tollat.* Tel est le sujet et le plan de cette Ode, dont il est à présent facile d'apprécier les beautés. L'opinion de Sanadon ne lui ôte rien de son mérite. Ce savant pense qu'elle fut écrite en l'an de R. 726, lorsqu'Auguste reçut du Sénat le titre de prince, après avoir feint l'intention de lui remettre son autorité; et c'est à cette circonstance qu'il rapporte le *serus in cœlum redeas.* Cette hypothèse a l'avantage de rendre plus convenable le titre de *juvenis* qu'Horace donne à Auguste, car il n'auroit eu en 726 que trente-six ans, au lieu qu'il en avoit quarante en 730; mais elle est susceptible de deux objections: la première, il est vrai, qui porte sur ce qu'il n'y eut point de tonnerres extraordinaires en 726, est de peu d'importance; mais la seconde, tirée d'un passage de Dion (lib. 53, c. 20), qui dit que les prodiges de 726 furent regardés comme d'un augure favorable, est tellement grave qu'elle m'a ramené au sentiment de M. Masson.

Les opinions des autres commentateurs, qui donnent pour date à cette Ode les années 709, 712, 724, ne méritent pas d'être examinées; le seul mot *Princeps* du vers 50 suffit pour les réfuter. La plus ridicule est celle de l'abbé Galiani, qui, non content de voir Auguste dans Mercure, trouve Antoine, Lépide et Octavie dans Mars, Apollon et Vénus.

Cette Ode est du mètre que l'on est convenu d'appeler *sapphique,* du nom des trois premiers vers de chaque strophe qui sont composés d'un trochée, d'un spondée et d'un dactyle suivi de deux trochées; le quatrième vers formé d'un dactyle et d'un spondée porte le nom d'adonien. D'après les règles que je me suis prescrites, j'aurois dû choisir pour ma traduction la même strophe que pour l'Ode 12, *Quem virum aut heroa;* mais cette Ode est une des premières que j'ai traduites; mes principes n'étoient pas encore posés avec autant de rigueur: il me sembla que, dans la strophe française,

Digitized by Google

la chute du petit vers ne seroit point assez imposante, qu'elle auroit quelque chose de trop calme pour le mouvement de l'Ode, et je préférai la strophe que j'ai le plus généralement adoptée pour l'Ode alcaïque. (*Voyez* la 9.e de ce Livre, *Vides ut alta.*) Cette coupe du moins n'a rien de moderne, et c'est ce qui, joint à la difficulté de refaire l'Ode, m'a déterminé à la conserver.

M. Mitscherlich cite plusieurs passages de poètes grecs qui ont du rapport avec certains endroits de cette Ode. Un seul me paroît avoir pu être mis à profit par Horace : il se trouve dans un chœur d'Eschyle (*Sept. adv. Theb.*, v. 91 et suiv.). Le peuple de Thèbes y appelle aussi successivement différens Dieux à son secours, après s'être demandé quel est celui qui pourra le sauver du danger qui le menace.

Digitized by Google

ODE II.

AD CÆSAREM AUGUSTUM.

Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater, et rubente
Dextera sacras jaculatus arces,
Terruit urbem;

Terruit gentes, grave ne rediret
Sæculum Pyrrhæ, nova monstra questæ,
Omne cum Proteus pecus egit altos
Visere montes;

Piscium et summa genus hæsit ulmo,
Nota quæ sedes fuerat columbis,
Et superjecto pavidæ natarunt
Æquore damæ.

Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore Etrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta Regis
Templaque Vestæ:

Iliæ dum se nimium querenti
Jactat ultorem, vagus et sinistra
Labitur ripa, Jove non probante, u-
-xorius amnis.

Audiet cives acuisse ferrum
Quo graves Persæ melius perirent,
Audiet pugnas, vitio parentum
Rara juventus.

Digitized by Google

ODE II.

A CÉSAR AUGUSTE.

Assez long-temps le ciel a désolé la terre,
Et la neige, et la grêle et Jupiter vengeur
Frappant ses temples du tonnerre,
Dans Rome assez long-temps ont porté la terreur.

La terreur des mortels glaçant l'ame agitée,
On a craint de revoir ces prodiges nouveaux
Dont Pyrrha gémit, quand Protée
A la cime des monts conduisit ses troupeaux :

Jours affreux, où l'abri du tendre oiseau de Gnide,
L'orme, dans ses rameaux arrêta les poissons,
Où des daims la troupe timide
Flotta sur les lieux même où germoient les moissons.

Ainsi nous avons vu de l'Étrusque rivage
Le Tibre rappeler ses jaunissantes eaux,
Et vagabond sur notre plage,
Menacer de Numa les antiques travaux.

Le temple de Vesta s'ébranla dans son onde,
Tandis que d'une femme épousant les douleurs,
Sans l'aveu du maître du monde,
D'Ilia gémissante il vengeoit les malheurs.

Oui, grâce à nos forfaits, moins nombreux que leurs pères,
Nos enfans apprendront ces combats obstinés
Où le Romain contre ses frères
Osa tourner des traits au Parthe destinés.

Digitized by Google

Quem vocet Divûm populus ruentis
Imperî rebus? prece qua fatigent
Virgines sanctæ minus audientem
Carmina Vestam?

Cui dabit partes scelus expiandi
Jupiter? Tandem venias, precamur,
Nube candentes humeros amictus,
Augur Apollo!

Sive tu mavis, Erycina ridens,
Quam Jocus circumvolat et Cupido!
Sive neglectum genus et nepotes
Respicis auctor,

Heu, niniis longo satiate ludo,
Quem juvat clamor, galeæque leves,
Acer et Mauri peditis cruentum
Vultus in hostem!

Sive mutata juvenem figura,
Ales, in terris imitaris, almæ
Filius Maiæ, patiens vocari
Cæsaris ultor:

Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus intersis populo Quirini,
Neve te nostris vitiis iniquum
Ocyor aura

Tollat! Hîc magnos potius triumphos,
Hîc ames dici Pater atque Princeps;
Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Cæsar!

Digitized by Google

Hélas ! pour étayer l'Empire qui chancèle,
A quel Dieu recourir ? Quels hommages plus saints
Offerts par la vierge fidèle,
Pourront fléchir Vesta sourde à nos hymnes vains?

Choisi par Jupiter, qui doit de notre rage
Expier les excès? Ah! nous t'en supplions,
Viens, Phébus ! et dans un nuage,
Voile, augure immortel, l'éclat de tes rayons!...

Ou toi, du mont Eryx favorable Déesse,
Qu'environne l'essaim des Amours et des Ris!...
Ou, si ton peuple t'intéresse,
O Mars! si la pitié te ramène à tes fils,

Laisse tes jeux cruels ! N'es-tu point las encore
Du feu des boucliers, des guerrières clameurs,
Des regards furieux du Maure
Dont le coursier tomba sous le fer des vainqueurs?

Mais peut-être, caché sous les traits d'un jeune homme,
A notre aide, ô Mercure, as-tu déjà volé;
Et c'est toi qui veux qu'on te nomme
L'équitable vengeur de César immolé !

Ah ! remonte bien tard aux demeures célestes !
Fais long-temps le bonheur des fils de Romulus !
Et que nos désordres funestes
Ne puissent t'enlever à nos cœurs éperdus !

Triomphe parmi nous ! Parmi nous avec joie
Et de Prince et de Père accepte les doux noms....
César, ne souffre pas qu'on voie
Le Mède impunément braver tes escadrons !

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. J'avoue que mon Jupiter *vengeur* n'est pas aussi pittoresque que le *rubente dextera* d'Horace ; mais j'ai désespéré de le rendre en français.

10. Cuningam, et Sanadon après lui, ont substitué dans ce vers *palumbis* à *columbis*. Ce changement n'est point nécessaire ; MM. Oberlin, Mitscherlich et Wetzel l'ont rejeté, et j'ai dû d'autant moins l'admettre, que tous mes Mss. portent *columbis*.

13. Je ne crois pas avoir besoin de justifier la manière dont j'ai entendu l'expression *undis retortis*, quoique blâmée, dans Dacier, par le P. Sanadon, et quoique M. Mitscherlich la combatte. J'ai pour moi le sens le plus naturel et le sentiment de M. Voss, qui a traduit comme moi ce passage.

15 et 16. Le temple de Vesta, bâti par Numa, et le palais de ce roi se trouvoient sur la rive gauche du Tibre.

17. Ilie, mère de Romulus, fut ensuite l'épouse du Tibre ou de l'Anio ; l'origine de cette fable est qu'Amulius la fit précipiter dans l'un de ces fleuves. Ovide et le plus grand nombre des poètes tiennent pour l'Anio : Horace n'est cependant pas seul pour le Tibre ; Claudien est de son avis. (*In cons. Probini et Olybrii*, v. 224, 225.)

> Palla graves humeros velat, quam neverat uxor
> Ilia, percurrens vitreo sub gurgite telas.

31. *Nube candentes.* Cuningam est le seul qui lise *candenti* ; ses raisons ne suffisent pas pour rejeter la leçon vulgaire : Sanadon lui-même ne l'a pas suivi. Tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est que, dans le Ms. T, l'*s* de *candentes* a été effacée, et que le Ms. V portoit *candenti*, auquel on a substitué *candentis*.

39. *Voyez*, pour la leçon *mauri*, la note placée à la fin du volume.

50. Ce fut l'an 726 qu'Auguste reçut du sénat le titre de Prince qui consacra la nouvelle forme de gouvernement qu'il avoit donnée à la république.

51. C'est avec le plus grand regret que j'ai placé le nom de César dans ce vers de ma traduction, au lieu de le mettre dans le dernier ; mais il m'a été impossible de mieux faire.

Digitized by Google

ODE III.

ARGUMENT.

C'EST l'opinion générale des commentateurs que cette Ode *au vaisseau qui portoit Virgile à Athènes*, est relative au voyage que ce grand poète entreprit, selon Donat, dans sa cinquante-deuxième année; voyage qu'il devoit pousser jusqu'en Asie, qui devoit durer trois ans, et pendant lequel le poète se proposoit de mettre la dernière main à son Énéide. Ce projet ne fut point accompli; car, selon le même Donat, Virgile, arrivé à Athènes, y rencontra Auguste qui revenoit de l'Orient, et se décida à retourner à Rome avec lui; mais étant tombé malade à Mégare, il s'embarqua seul; son mal augmenta pendant la traversée, et il mourut peu de jours seulement après son arrivée à Brindes (d'autres disent à Tarente), le 22 septembre 734, sous le consulat de C. Sentius et Q. Lucretius.

D'après ce récit de Donat, on a cru devoir donner pour date à l'Ode qui nous occupe cette même année 734; mais je crois devoir préférer l'année 733, pour ne pas retarder sans nécessité la publication des deux premiers Livres des Odes. Je ne vois d'ailleurs de bien assuré, dans le récit de Donat, que la date de la mort de Virgile. Il est difficile de croire que, dans l'état où étoit alors la navigation, le voyage de Virgile à Athènes, le séjour qu'il dut y faire, et son retour à Brindes, n'aient employé que sept mois et quelques jours, à supposer même qu'il fût parti le 1.er janvier 734. Il me paroît bien plus naturel de supposer que Virgile s'embarqua pour Athènes vers la fin de l'année 733; et il est très-probable qu'Horace lui adressa cette Ode avant qu'il fît voile. Donat est le seul

Digitized by Google

qui dise que Virgile entreprit ce voyage précisément dans sa cinquante-deuxième année : or, on sait combien les dates sont sujettes à caution dans les auteurs anciens, et combien peu l'autorité seule de Donat mérite d'être respectée.

On pourroit même, vu le peu de considération que l'on doit à cet auteur, pousser plus loin les conjectures, et antidater encore cette Ode de quelques années. En effet, quoique ce voyage de Virgile à Athènes soit le seul dont parle Donat, est-il bien sûr que ce poète n'en ait pas fait, ou du moins médité un autre? Si celui qui donna lieu à l'Ode *Sic te diva*, avoit dû se prolonger jusqu'en Asie et durer trois ans; s'il avoit eu pour but la correction de l'Énéide, Horace n'auroit-il parlé que d'Athènes? n'auroit-il rien dit de cette Énéide dont il n'avoit point encore eu occasion de parler? n'auroit-il pas profité de celle qui s'offroit si naturellement, de ranger son ami parmi les poètes épiques, après avoir célébré ses talens pour la poésie pastorale, dans la dixième Satire du Livre Ier? Peut-être, en discutant ces questions, parviendroit-on à détruire l'opinion commune sur la date de cette Ode; mais il me suffit d'avoir montré que, même en la suivant, il est peu vraisemblable qu'elle n'ait été écrite qu'en 734, et très-probable au contraire qu'elle l'a été vers la fin de 733.

On est d'accord sur le mérite des huit premiers vers. Jamais l'amitié n'inspira rien de plus touchant. Le mouvement qui commence au neuvième est un des plus beaux qu'ait jamais offerts la poésie lyrique. Des critiques un peu étrangers à son génie, ont blâmé Horace de s'y être abandonné, et de n'être pas revenu à son premier sujet. Il faut laisser leurs censures pour ce qu'elles valent : je remarquerai seulement qu'elles seroient un peu mieux fondées si la révision de l'Énéide eût été le but de ce voyage de Virgile, et qu'Horace n'en eût point parlé.

Quoique le vers glyconique et l'asclépiade alternent régulièrement dans cette Ode, elle n'étoit, pas plus que la première, susceptible de se diviser en strophes; mais le vers

Digitized by Google

glyconique étant une sorte d'asclépiade tronqué, composé d'un spondée, d'un choriambe et d'un pyrrhique, ce mètre est encore un de ceux dont notre versification française peut le plus aisément s'approcher.

Entre plusieurs passages de poètes grecs qu'Horace peut avoir eus en vue dans cette Ode, j'indiquerai de préférence un fragment de Callimaque qui peut lui en avoir suggéré le commencement, et que Dacier traduit de cette manière : « Vaisseau qui m'emportes tout ce que j'ai de plus cher et ce qui fait toute la douceur de ma vie, je te prie au nom de Jupiter gardien des ports, etc. » (*Fragm.* CXIV, *Ed. Ern.*, p. 485.) Les vers 52 et suivans de la septième Idylle de Théocrite ont aussi quelque rapport avec ce début. Je trouve enfin dans M. Mitscherlich, que, selon Servius (*Ap. Fabric.*), les vers 9 et suivans sont imités d'Alcée, et les vers 29 et suivans de Sappho.

Digitized by Google

ODE III.

AD NAVEM QUA VIRGILIUS VEHEBATUR.

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis præter Iapyga,
Navis, quæ tibi creditum
Debes Virgilium, finibus Atticis
Reddas incolumen, precor,
Et serves animæ dimidium meæ!

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem Aquilonibus,
Nec tristes Hyadas, nec rabiem Noti,
Quo non arbiter Adriæ
Major, tollere seu ponere vult freta.

Quem mortis timuit gradum,
Qui siccis oculis monstra natantia,
Qui vidit mare turgidum et
Infames scopulos Acroceraunia?
Nequicquam Deus abscidit,
Prudens, Oceano dissociabili
Terras, si tamen impiæ
Non tangenda rates transiliunt vada.

Digitized by Google

ODE III.

AU VAISSEAU QUI PORTOIT VIRGILE.

Que la Déesse de Cythère,
Que les frères d'Hélène, astres brillans des cieux,
Qu'Éole écoute ma prière
Et dirige ta course, ô vaisseau précieux!
De Zéphyr que la douce haleine
Conduise le dépôt qui te fut confié:
Rends Virgile aux rives d'Athène
Et de mon ame ainsi conserve la moitié!

Ah! sans doute un triple courage,
Sans doute un triple airain armoient ton cœur altier,
Mortel qui, méprisant l'orage,
Aux flots, dans un esquif, te livras le premier!
Qui pus braver le vent d'Afrique
Luttant contre Borée et l'humide Notus,
Fier tyran de l'Adriatique,
A son gré soulevant, calmant ces flots émus!

Quelle mort parut effrayante
A qui put sans pâlir voir les monstres des mers
Flottant sur l'onde mugissante,
L'Épire et ses rochers par la foudre entr'ouverts?
En vain par des mers ennemies,
La prudence des Dieux sépara les pays,
Si l'on voit nos barques impies
Traverser ces détroits à nos pas interdits.

Digitized by Google

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas;
Audax Iapeti genus
Ignem fraude malâ gentibus intulit;
Post ignem ætheria domo
Subductum, Macies et nova Febrium
Terris incubuit cohors;
Semotique prius tarda necessitas
Lethi corripuit gradum.
Expertus vacuum Dædalus aera
Pennis non homini datis;
Perrupit Acheronta Herculeus labor;
Nil mortalibus ardui est;
Cœlum ipsum petimus stultitia; neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.

Digitized by Google

A tout endurer l'homme habile
Renverse insolemment les décrets les plus saints;
Promethée au céleste asyle
Ravit le feu sacré pour les tristes humains;
Mais avec lui la Fièvre ardente
Et cent maux inconnus nous vinrent assaillir;
La mort pressa sa marche lente,
Et nous mourons plus tôt qu'il n'eût fallu mourir!
Le ciel nous refusa des ailes:
Dédale en essaya dans le vide des airs.
Bravant les chaînes éternelles,
Alcide a pu forcer les portes des enfers:
Rien que l'homme craigne ou révère:
Nous portons jusqu'au ciel l'orgueil de nos complots
Et Jupiter, dans sa colère,
Ne peut un seul instant déposer ses carreaux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 5. *Littéralement :* Que le père des vents te dirige, les ayant tous liés, à l'exception de l'*Iapix ;* ce vent soufflant de l'O. N. O., j'ai pu lui substituer le Zéphire.

14. Je n'ai pu faire entrer dans ma traduction *les tristes Hyades.*

18. Bentley veut qu'on lise *rectis oculis ;* Cuningam et Sanadon proposent *fixis ;* mais tous mes Mss. suivent la leçon vulgaire ; je l'ai conservée sans la traduire, quoique cela m'eût été facile : *A qui put d'un œil sec voir les monstres des mers.* Il m'a semblé que ce vers seroit trop sec à notre oreille.

19. Les Mss. se partagent : les uns ont *turbidum ;* les autres *turgidum ;* d'autres encore ont ces deux mots, l'un dans le texte, l'autre comme *variante.* J'ai conservé la leçon vulgaire, qui sera sans doute approuvée de tous les marins.

20. Tous mes Mss. portent *Acroceraunia ;* il n'étoit nullement nécessaire d'y substituer, comme Baxter et Jani, *alta Ceraunia :* mais au lieu d'employer dans ma traduction un mot difficile à faire entrer dans nos vers, j'ai désigné la position de ces rochers, et j'ai traduit la glose *fulminatos montes* qui se trouve en interligne dans le Ms. N.

30. *Macies*, la maigreur, la consomption. Je n'ai pu trouver en français un mot poétique pour cette maladie.

32. *Voy.* à la fin du volume une note sur la manière dont l'abbé Galiani vouloit que l'on entendît le mot *Necessitas.*

35, 36. J'ai intercalé ici un vers qui n'est pas dans Horace, et mes lecteurs s'en sont sûrement aperçus. Obligé par les lois de notre versification de fondre le vers 33 dans ceux qui précèdent, il me restoit un espace vide qu'il a bien fallu remplir.

37. La plupart des éditions suivent ici la leçon vulgaire *arduum ;* j'ai préféré lire *ardui*, comme Cuningam, qui cite l'édition aldine de 1501, et celle d'Ascensius 1505, parce que cette leçon est celle de mes Mss. les plus anciens. Je ne trouve *arduum* que dans les Mss. V, N, S.

Digitized by Google

ODE IV.

ARGUMENT.

Dion nous a conservé le souvenir (lib. 53) d'un contemporain d'Horace, nommé L. Sestius, que sa fidélité à la mémoire de Brutus ne rendit que plus recommandable à Auguste. Ce prince lui témoigna son estime en le choisissant pour le remplacer dans le consulat, l'an de Rome 730. On croit que c'est à lui qu'Horace adressa cette Ode; et quelques Mss. lui donnant le titre de consulaire, on en a conclu qu'elle fut écrite en l'an 731. Une critique plus éclairée a fait voir depuis que ces titres, ajoutés après coup par les anciens grammairiens, n'ont point une autorité décisive : il suffiroit, en effet, que L. Sestius eût été consul long-temps après la composition de l'Ode, pour que le titre de consulaire lui eût été donné dans une copie faite après son consulat. Cette Ode ne peut donc avoir une date précise, et peut-être même pourroit-on douter qu'elle ait été adressée à L. Sestius; je n'en donnerai point pour raison que plusieurs éditions et quelques Mss. lisent *Sextius* au lieu de *Sestius*. Les plus anciens de ceux que j'ai collationnés lisent tous *Sestius* au titre, et *Sesti* au vers 21 : mais aussi tous ceux qui donnent un prénom à ce personnage le nomment *Publius* et non *Lucius*. De plus les Mss. B, φ, E, I, γ ajoutent le surnom de Quirinus, et les deux premiers celui de *Festus* que L. Sestius ne porte point dans les Fastes consulaires, et par conséquent il seroit possible qu'Horace eût adressé son Ode à quelque personnage inconnu de la famille Sestia.

Le sujet s'explique de lui-même. Horace célèbre le retour

Digitized by Google

du printemps, et exhorte son ami à jouir de la vie en lui rappelant l'idée de la mort, rapprochement qui semble avoir formé le fonds de sa philosophie.

Je dois à mes lecteurs un éclaircissement sur la manière dont j'ai disposé les vers de cette Ode; j'avoue qu'elle est contraire à celle de tous les Mss. que j'ai consultés, et même de toutes les éditions que je connois, à l'exception des trois qui vont être citées. La première est celle de Cruquius, qui, après avoir donné l'Ode comme on la trouve partout, composée seulement de deux sortes de vers, le grand archiloquien et l'ïambe dimètre acatalectique, la présente de nouveau dans les notes comme je la fais imprimer. Cruquius ne cite d'autre autorité que celle du plus ancien de ses manuscrits (*Blandinius antiquissimus*), et avoue qu'il n'y a pas reconnu cette disposition sans beaucoup de peine (*non sine magna molestia*); aussi n'avoit-il encore été suivi que par Jani et Oberlin. Je m'étois conformé moi-même à la division la plus généralement adoptée, et je ne m'en serois pas départi sans la difficulté ou plutôt l'impossibilité de m'en rapprocher en vers français. J'avois désespéré de rien trouver qui pût approcher de la mesure du premier vers, qui varie de seize à dix-huit syllabes, et je m'étois vu réduit à traduire l'Ode en quatrains composés de vers de huit syllabes, mesure si souvent employée par tous nos faiseurs de couplets. Au moment de mettre au net mon manuscrit, je cherchai de nouveau les moyens de substituer à ce couplet moderne une strophe un peu plus antique; je vis qu'en détachant avec Cruquius du grand archiloquien d'Horace les trois trochées qui le terminent, j'obtenois un premier vers de dix à douze syllabes, et un second de six, coupe dont je pouvois me rapprocher. Je remarquai qu'en faisant ces deux premiers vers sur la même rime, je les rattachois pour ainsi dire ensemble après les avoir séparés, et ainsi se forma le mètre dans lequel j'ai traduit cette Ode, et qu'aucun de nos poètes n'a peut-être encore employé. Ma traduction faite, j'hésitai encore à changer la coupe ordinaire des vers de l'original; mais j'y fus encouragé

Digitized by Google

et par M. Wetzel, qui propose indifféremment les deux manières d'écrire cette Ode, et par Torrentius, qui dit que le choix entre les deux est de peu d'importance, *non multum refert.* Dans celle que j'ai adoptée, l'Ode se trouve divisée en strophes de trois vers : le premier est composé de quatre pieds dont le dernier doit être un dactyle, et les trois autres des dactyles ou des spondées indifféremment ; le second se forme des trois trochées détachés du premier, et le troisième est un ïambique composé de cinq pieds et d'une césure, ou autrement d'un demi-vers ïambique de cinq mesures et de trois trochées.

Les poètes grecs offrent un grand nombre de passages dont Horace peut fort bien s'être souvenu en composant cette Ode ; mais on ne cite d'eux aucune pièce qui ait pu lui fournir son sujet et son plan.

(*Voyez* à la fin de ce volume la note relative à l'opinion bizarre de Poinsinet de Sivry.)

Digitized by Google

ODE IV.

AD SESTIUM.

Solvitur acris hiems grata vice
Veris et Favoni,
Trahuntque siccas machinæ carinas;
Ac neque jam stabulis gaudet pecus,
Aut arator igni,
Nec prata canis albicant pruinis.

Jam Cytherea choros ducit Venus,
Imminente luna,
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede,
Dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens visit officinas.

Nunc decet aut viridi nitidum caput
Impedire myrto,
Aut flore, terræ quem ferunt solutæ.
Nunc et in umbrosis Fauno decet
Immolare lucis,
Seu poscat agna, sive malit hædo.

Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas
Regumque turres, ô beate Sesti!
Vitæ summa brevis spem nos vetat
Inchoare longam.
Jam te premet nox, fabulæque Manes,

Digitized by Google

ODE IV.

A SESTIUS.

Des rigueurs de l'hiver Cybèle enfin respire ;
Rassurés par Zéphyre,
Les nochers à la mer ont rendu leurs vaisseaux :
Le printemps des frimas délivre nos prairies ;
Les chaudes bergeries
Cessent de captiver le pâtre et ses troupeaux.

Vénus forme les chœurs de ses Grâces naïves,
De ses Nymphes plus vives
Dont la lune se plaît à contempler les jeux ;
Et pendant qu'elle assiste à leur danse légère,
L'artisan du tonnerre
Va presser les travaux du Cyclope hideux.

Ceignons de myrtes verts nos têtes rayonnantes,
Tressons les fleurs naissantes
Du sein de nos vallons doucement fécondé :
Et sur l'autel rustique où l'ombre l'environne,
Immolons au Dieu Faune
La chèvre qu'il désire ou l'agneau demandé.

La mort frappe sans choix de sa faux meurtrière
Le pauvre en sa chaumière,
Le Roi dans son palais, ô mon cher Sestius !
Les jours sont peu nombreux que le sort nous dispense :
Bornons notre espérance !
Bientôt parmi les morts nous serons confondus.

Digitized by Google

Et domus exilis Plutonia;
Quo simul mearis,
Nec regna vini sortiere talis,
Nec tenerum Lycidan mirabere,
Quo calet juventus
Nunc omnis, et mox virgines tepebunt.

Digitized by Google

Il n'est plus dans la nuit de l'indigent Averne
Où Pluton seul gouverne,
De festins dont les dés puissent te nommer Roi :
Et tu n'y verras plus, dans une double ivresse,
L'une et l'autre jeunesse
De Cénis tour à tour subir la douce loi.

Digitized by Google

NOTES.

V. 3. Mot à mot : Les machines traînent *à la mer* les barques qui étoient à sec.

9. *Gratiæ decentes :* J'aurois dû peut-être traduire : les Grâces décentes ; peut-être aussi ai-je rempli l'intention d'Horace, en opposant à leur naïveté la vivacité des Nymphes.

10. Mot à mot : Frappent la terre de l'un et l'autre pied : un passage de Tite-Live (liv. 27, cap. 37), rapporté par Torrentius, fait voir que cette manière de sauter se régloit sur la cadence des vers qui se chantoient pendant la danse.

12. La leçon vulgaire porte *urit officinas*. Les Mss. se partagent entre *urit* et *visit*. Quelques éditeurs, et Bentley est du nombre, ont adopté *visit*. J'ai cru devoir les suivre : Tandis que Vulcain va visiter (*visit*) les forges des Cyclopes, me paroit un trait plus déterminé, plus local et plus poétique que : Tandis que Vulcain brûle, calcine (*urit*) les forges des Cyclopes. Cela peut avoir lieu à toutes les heures du jour et de la nuit ; le moment où Vénus forme les Grâces et les Nymphes en chœur est beaucoup mieux marqué par celui où Vulcain la quitte pour visiter ses ateliers.

18. Je lis *agna* et *hædo*, comme les meilleures éditions et la plupart de mes Mss. dont aucun ne suit la leçon vulgaire.

19. Tout le monde connoît la belle imitation de ce passage par Malherbe. Je demande qu'on juge mes vers non d'après les siens, mais d'après ceux d'Horace, et qu'on les considère non comme une sentence détachée, mais comme liés à ce qui précède et à ce qui suit.

24. On n'est pas d'accord sur le sens de *fabulæ Manes :* l'explication la plus raisonnable est celle qui rendroit ces mots par : Les mânes dont on fait tant de récits merveilleux.

25. *Domus exilis Plutonia*. Sanadon a très-bien observé que ces mots pourroient se traduire dans notre vieux langage par ceux-ci : *Le chétif manoir de Pluton*. Je crois avoir pris une tournure qui exprime la même idée.

28. C'est à dessein que j'ai laissé quelque obscurité sur la traduction de ce passage. J'ai substitué le nom de Cænis à celui de Lycidas ; on en trouvera la raison dans Ovide (*Métam.*, lib. 12). Ce changement n'a d'ailleurs aucun inconvénient, car c'est la seule fois que Lycidas soit nommé dans Horace.

Digitized by Google

ODE V.

ARGUMENT.

M. Mitscherlich observe très-bien que, sous le nom de Pyrrha, soit réel, soit imaginaire, Horace adresse cette Ode à une de ces courtisanes distinguées par leurs attraits et par leurs talens, qui charmoient alors la jeunesse romaine. Le poète lui parle comme s'il l'avoit aimée, et lui reproche sa légèreté, mais d'une manière dont Pyrrha ne pouvoit être mécontente. Jamais amant trahi ne mit plus de grâce dans ses reproches et dans ses adieux. J. B. Rousseau a fondu ensemble cette Ode et la 8e dans la 15.e de son second Livre, qui n'a par conséquent la couleur d'aucune des deux.

Trois sortes de vers entrent dans cette Ode, dont la strophe est de quatre vers. Les deux premiers sont l'asclépiade; le troisième est le phérécratien, composé d'un dactyle entre deux spondées; le quatrième est le glyconique. Je me suis rapproché de ce mètre autant que je l'ai pu; mais il m'a été impossible de renfermer en quatre strophes les quatre strophes de l'original, et j'ai mieux aimé en faire une de plus que de choisir un autre mètre. C'est beaucoup, sans doute, que d'avoir fait vingt vers au lieu de seize; mais cette disproportion est moins sensible dans une Ode si courte, qu'elle ne le seroit, par exemple, dans une Ode de soixante vers, si j'en avois fait soixante-quinze : c'est d'ailleurs presque la seule fois que j'aie excédé dans une proportion aussi forte le nombre de vers de l'original.

Digitized by Google

ODE V.

AD PYRRHAM.

Quis multa gracilis te puer in rosa
Perfusus liquidis urget odoribus
Grato, Pyrrha, sub antro?
Cui flavam religas comam,

Simplex munditiis? Heu! quoties fidem
Mutatosque Deos flebit, et aspera
Nigris æquora ventis
Emirabitur insolens,

Qui nunc te fruitur credulus aurea;
Qui semper vacuam, semper amabilem
Sperat, nescius auræ
Fallacis! Miseri, quibus

Intentata nites! Me tabula sacer
Votiva paries indicat uvida
Suspendisse potenti
Vestimenta maris Deo.

Digitized by Google

ODE V.

A PYRRHA.

Quel tendre adolescent, dans ta grotte charmante,
Sur les roses, Pyrrha, tout parfumé de nard,
T'exprime son ardeur brûlante?
Pour qui, sans faste et non sans art,

Prends-tu soin de tresser ta blonde chevelure?....
Hélas! combien de fois du sort capricieux,
Combien de fois de ton parjure,
Surpris, se plaindra-t-il aux Dieux!

Il entendra mugir et les vents et l'orage,
Lui qui crédule encor compte sur ton amour,
Sans soupçonner qu'aucun nuage
Puisse ternir un si beau jour!

Il croit à ta douceur, il croit à ta constance....
Malheur à qui, touché de ton éclat trompeur,
Se livre sans expérience
Au vent léger de ta faveur!

Grâce à Neptune, enfin j'ai gagné le rivage;
Un tableau dans son temple a rempli mes sermens,
Témoin qu'humide du naufrage
J'y consacrai mes vêtemens.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. *Gracilis ;* le mot propre seroit svelte, mais il m'a paru trop dur pour être employé en vers.

1-2. Mot à mot : inondé de parfums liquides. J'ai cru pouvoir substituer à cette idée générale l'idée spéciale du nard. Le nom de ce parfum revient plusieurs fois dans Horace. (*Voyez* la note relative au v. 16 de l'Ode 11 du Liv. II.) — *Urget :* ce mot qui nous manque, en dit plus dans ce sens que la périphrase que j'ai employée. Si ce n'étoit l'extrême délicatesse de notre langue, j'aurois essayé de rendre ce passage comme il suit :

De parfums inondé, dans ta grotte chérie,
Quel tendre adolescent se plaît à te presser,
Pyrrha, sur ta couche fleurie ?
Pour qui prends-tu soin de tresser,
Sans faste et non sans art, ta blonde chevelure ?

4-5. Je n'ai pu éviter l'enjambement d'une strophe sur l'autre qui se trouve dans l'original. (Voyez *la Préface.*)

5. *Simplex munditiis....* Ces mots me paroissent intraduisibles. M. Voss les a rendus dans sa langue par ceux-ci : *Einfach wœhlend den Schmuck*, choisissant avec simplicité sa parure : le tour est assez heureux ; je ne sais à quel point mes lecteurs seront satisfaits de l'imitation que j'ai risquée.

Strophe dernière. Horace fait ici allusion à une coutume des anciens que les modernes ont long-temps imitée. Ils faisoient des vœux à leurs Dieux pendant la tempête. Sauvés du naufrage, ils faisoient peindre leur délivrance sur un tableau. Les pauvres le portoient ensuite à leur col, en demandant l'aumône ; les gens aisés le consacroient dans le temple du Dieu qu'ils avoient invoqué.

Digitized by Google

ODE VI.

ARGUMENT.

Aucun personnage de cette époque n'est plus illustre dans l'histoire que M. Vipsanius Agrippa, à qui cette Ode est adressée. Tout le monde sait qu'il fut le meilleur général et le gendre d'Auguste, et qu'il partagea sa confiance avec Mécène dans les soins du gouvernement. On peut croire qu'il avoit reproché à Horace de n'avoir pas encore célébré, non ses exploits, comme M. Mitscherlich le soupçonne, mais ceux d'Auguste, où Agrippa lui-même avoit peut-être la meilleure part. On va voir avec quelle adresse Horace s'excuse, et qu'il ne pouvoit guère mieux louer Agrippa et Auguste qu'en les rapprochant des héros qui avoient combattu sous les murs de Troie. Le P. Sanadon, qui l'a très-bien senti, n'a eu d'autre tort que de vouloir trouver dans chacun de ces héros un des généraux d'Auguste ; c'est avoir dépensé inutilement beaucoup d'érudition et d'esprit.

L'Ode 12 du Livre II qu'Horace adresse à Mécène, est écrite sur le même plan que celle-ci, et toutes deux sont du même mètre. La strophe est composée de quatre vers, dont les trois premiers sont asclépiades, et le quatrième glyconique : c'est encore un de ceux dont notre versification a le moins de peine à s'approcher.

Digitized by Google

ODE VI.

AD AGRIPPAM.

Scriberis Vario fortis et hostium
Victor, Mæonii carminis alite,
Quam rem cumque ferox, navibus aut equis,
Miles, te duce, gesserit.

Nos, Agrippa, neque hæc dicere, nec gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii,
Nec cursus duplicis per mare Ulixei,
Nec sævam Pelopis domum,

Conamur, tenues grandia, dum pudor,
Imbellisque lyræ Musa potens vetat
Laudes egregii Cæsaris et tuas
Culpa deterere ingeni.

Quis Martem tunica tectum adamantina
Digne scripserit? aut pulvere Troïco
Nigrum Merionen? aut ope Palladis
Tydiden superis parem?

Nos convivia, nos prælia virginum,
Sectis in juvenes unguibus acrium,
Cantamus vacui, sive quid urimur,
Non præter solitum leves.

Digitized by Google

ODE VI.

A AGRIPPA.

Varius peut chanter tes palmes triomphales :
De l'aigle du Mélèse émule harmonieux,
Qu'il célèbre, Agrippa, tes batailles navales,
Tes escadrons victorieux :

Est-ce à moi d'y prétendre, et d'une voix débile
D'Ulysse voyageur dirai-je les travaux,
Le courroux obstiné de l'implacable Achille,
Ou les crimes des rois d'Argos ?

Non : ma Muse timide, étrangère aux alarmes,
Rougiroit de ternir par d'impuissans accords
La gloire de César ou l'éclat de tes armes,
Et m'interdit de vains efforts.

Qui peindra de Xanthus l'onde au loin débordée,
Mars revêtu d'acier se mêlant aux combats,
Mérion tout poudreux et le fils de Tydée
Qu'aux Dieux même égaloit Pallas ?

Pour moi, toujours fidèle à mon humeur légère,
Sans amour ou brûlé de désirs inconstans,
Je chante les festins et l'innocente guerre
Des beautés et de leurs amans.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Varius. (*Voyez* à la fin de ce volume la note relative à ce personnage.)

2. Je lis *alite*, comme les éditions vulgaires, conformes en cela à tous mes Mss. Dacier a suivi cette leçon, et je crois que l'accord si rare de Bentley et de Cuningam en sa faveur, peut lever le scrupule que Passerat conçut le premier sur la licence qu'y prend Horace de ne pas joindre la préposition *a* ou *ab* à l'ablatif *Vario*.—Homère a été nommé *Melesigenes*, aussi bien que *Mœonides*.

7. Quelques Mss. lisent *duplices*, et les scoliastes balancent entre les deux sens *duplices cursus* et *duplicis Ulixei*; celui-ci paroît le meilleur, quoiqu'il ne soit pas exempt de difficultés grammaticales et qu'on ne manque pas de raisons pour défendre le premier. Ma traduction ne rend exactement ni l'un ni l'autre : tous mes Mss. lisent *Ulixei*.

8. *La cruelle maison de Pelops*.... Pelops étoit roi d'Argos.

9 et 13. Je n'ai pu rendre l'antithèse *tenues grandia*. Le lecteur est-il dédommagé de cette perte par l'image du Xanthe débordé que j'ai ajoutée dans la strophe suivante, pour suppléer au seul mot *Troïco*?

13. J'ai revêtu Mars d'acier et non de diamant, quoique ce dernier mot semble être aujourd'hui la traduction la plus exacte d'*adamas*. Homère n'a jamais donné à ce Dieu qu'une armure d'airain, et les anciens Grecs entendoient par *adamas* les métaux les plus durs.

15. Il m'a paru impossible de rendre en vers le *sectis unguibus*. Horace veut dire que les jeunes filles ont soin de se couper les ongles pour ne pas égratigner leurs amans. Mieux on coupe ses ongles, moins on égratigne, dit fort plaisamment Voltaire à Dacier qui avoit traduit dans un sens tout-à-fait contraire.

Digitized by Google

ODE VII.

ARGUMENT.

L. Munatius Plancus, à qui cette Ode est adressée, avoit été l'ami de Cicéron, comme le prouvent les lettres de l'un et de l'autre qui se trouvent dans le dixième Livre des *Epistolæ ad familiares*. Quoiqu'attaché au parti de César, il se déclara, après la mort du dictateur, pour celui de la République. Après la guerre de Modène, il se joignit à Antoine, le suivit en Egypte, où il s'avilit pour le flatter; mais Antoine lui ayant reproché ses concussions, il le quitta pour s'attacher à la fortune d'Octave, quelque temps avant la bataille d'Actium. Ce fut sur sa proposition que le sénat décerna, en 726, à l'héritier de César le titre d'Auguste. Plancus fut revêtu successivement de toutes les dignités. Il fut consul l'an 711, censeur en 741 : il triompha des Rhétiens, selon une inscription qui, du temps de Torrentius, existoit, dit-on, à Gaëte; on croit encore, sur la foi d'une médaille de ce même Torrentius, qu'Auguste lui confia la charge importante de Préfet de Rome, et il établit dans les Gaules deux colonies, l'une près de la moderne Bâle, l'autre qui est aujourd'hui la ville de Lyon. Plancus cependant ne fut pas heureux : inconstant et ambitieux, il avoit embrassé et trahi tous les partis, et n'avoit pu jouir dans aucun d'une considération durable. Cette Ode même le présente comme livré à de constans chagrins. A quelle époque fut-elle écrite, et comment Horace se trouvoit-il avoir des liaisons avec un homme tel que Munatius? Sanadon est de tous les commentateurs celui qui répond à ces questions de la manière la plus satisfaisante. Plancus, dit-il, put connoître Horace lorsque tous deux suivoient le parti de Brutus, et l'on peut fixer la date de l'Ode au commencement de l'année 722 : c'étoit le moment où Auguste se préparoit à partir pour combattre

Digitized by Google

Antoine. Il n'est point fait mention de Plancus dans cette guerre que décida la bataille d'Actium ; Sanadon en conclut qu'Auguste ne jugea pas à propos d'y mener avec lui ce nouveau transfuge, dont il pouvoit raisonnablement soupçonner la fidélité ; et son chagrin de se voir confiné dans sa solitude de Tibur pourroit bien avoir donné à Horace l'idée de cette Ode. Les vers 19-21 sont très-favorables à cette opinion, puisqu'Horace y donne à Plancus un conseil qu'il peut mettre en usage :

Soit au milieu des camps, de leur pompe guerrière,
Soit à Tibur sous tes arbres chéris.

Cette alternative ne peut au contraire se concilier avec l'opinion de M. Mitscherlich, qui suppose gratuitement à Plancus le projet de s'exiler dans quelque ville de l'Asie-Mineure ou de la Grèce, et prétend qu'Horace lui écrivit cette Ode pour l'en détourner.

Mais après avoir rendu justice à l'hypothèse ingénieuse de notre jésuite, je ne puis m'empêcher de blâmer la témérité avec laquelle il a coupé en deux cette même Ode pour n'en adresser à Plancus que la seconde partie qui commence au quinzième vers. Dacier lui en avoit donné l'idée, et je ne puis dissimuler que cette division se trouve dans plusieurs Mss. des plus anciens, où la seconde partie est séparée de la première par ce titre *ad Plancum*. Mais ces mêmes Mss. ont encore ce titre en tête de la première partie ; tous ont en glose marginale au commencement de la seconde : *Hortatur Plancum ad voluptatem*, ou quelque formule semblable, et il ne faut qu'une médiocre habitude des anciens Mss. pour voir que ce sommaire, en passant de la marge au milieu de la feuille, a seul occasionné la division de l'Ode, comme cela est arrivé à quelques autres, dont je citerai seulement la seconde du cinquième Livre (*Beatus ille*). A la vérité, la hardiesse de Sanadon n'est pas fondée sur cette raison seule : au premier coup d'œil on n'aperçoit pas de liaison entre les quatorze premiers vers et les huit autres, et c'est de là que Dacier avoit supposé une lacune en cet endroit ;

Digitized by Google

il leur paroissoit étrange à l'un et à l'autre que d'une énumération géographique terminée par l'éloge de Tibur, Horace passât brusquement aux effets du vent du midi, et qu'il ne nommât Plancus qu'au dix-neuvième vers d'une Ode qui lui est adressée. Tibur, nommé au vingt-unième vers, ne leur paroissoit point assez rapproché de l'éloge de ce lieu charmant, dans les vers 12, 13 et 14, pour lier les deux parties de l'Ode. Dacier n'a pu se tirer d'embarras qu'en y supposant une lacune, et Sanadon en la coupant en deux. Ces raisons sont de quelque poids, sans doute, puisque M. Mitscherlich a cherché à les éluder en imaginant l'hypothèse de l'exil volontaire de Plancus, pour donner à Horace un prétexte de faire passer devant lui, comme en revue, toutes les villes dont le séjour pouvoit le séduire, et de leur préférer Tibur. Mais, je dois le répéter encore, c'est peu connoître le génie de la poésie lyrique que de s'embarrasser ainsi de ses transitions: il y auroit alors bien d'autres Odes d'Horace qu'il faudroit partager en deux et en trois, comme Poinsinet de Sivry n'a pas hésité à le faire. Mais il vaut mieux rendre sensible, avec M. Wetzel, le plan et la marche de celle-ci. Que d'autres, dit Horace à Plancus, s'occupent à chanter d'autres villes; il n'en est point qui me plaise autant que Tibur: on peut être heureux partout; soit donc que les ombrages de Tibur te retiennent, soit que le sort t'appelle au milieu des camps, mets un terme à ta longue tristesse, et rappelle-toi que Teucer, exilé par son père, sut encore rendre le courage et l'espérance à ses amis.

Deux sortes de vers alternent régulièrement dans cette Ode; le premier est l'hexamètre, et le second, connu sous le nom de falisque, est composé des quatre derniers pieds du premier. J'ai adopté, pour rendre cette inégalité dans ma traduction, l'alexandrin et le vers de dix syllabes. On voit par là combien d'espace j'ai perdu, et l'on me pardonnera peut-être de n'avoir pas reproduit exactement tout ce qu'Horace a pu faire entrer dans le sien.

Digitized by Google

ODE VII.

AD MUNATIUM PLANCUM.

Laudabunt alii claram Rhodon, aut Mitylenen,
Aut Ephesum, bimarisve Corinthi
Mœnia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos
Insignes, aut Thessala Tempe.
Sunt quibus unum opus est intactæ Palladis urbem
Carmine perpetuo celebrare, et
Undique decerptam fronti præponere olivam.
Plurimus in Junonis honorem
Aptum dicet equis Argos, ditesque Mycenas.
Me nec tam patiens Lacedæmon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

Albus ut obscuro deterget nubila cœlo
Sæpe Notus, neque parturit imbres
Perpetuo, sic tu sapiens finire memento
Tristitiam, vitæque labores
Molli, Plance, mero, seu te fulgentia signis
Castra tenent, seu densa tenebit
Tiburis umbra tui. Teucer Salamina patremque
Cum fugeret, tamen uda Lyæo
Tempora populea fertur vinxisse corona,
Sic tristes affatus amicos:

Digitized by Google

ODE VII.

A MUNATIUS PLANCUS.

D'autres pourront vanter Éphèse ou Mitylène,
Rhode et Corinthe assise entre deux mers,
Thèbe chère à Bacchus, Delphe au dieu d'Hippocrène,
Ou de Tempé les vallons toujours verts.
Que tel, sans se lasser, consacre son hommage
Aux murs sacrés de la chaste Pallas,
Et du seul olivier que sa tête s'ombrage :
D'autres, Junon, chanteront tes états,
Argos riche en coursiers, Mycène où l'or abonde....
Moi, je préfère à Sparte, à ses travaux,
Aux moissons de Larisse, à sa plaine féconde,
D'Albunéa la grotte et les échos,
Tibur, où l'Anio précipite son onde,
Ses bois sacrés, ses vergers, ses ruisseaux.

L'auster n'est pas toujours le signal de l'orage ;
Souvent du ciel il chasse les vapeurs :
Apprends aussi, Plancus, à dissiper, en sage,
Avec Bacchus, tes chagrins, tes douleurs.
Soit au milieu des camps, de leur pompe guerrière,
Soit à Tibur, sous tes arbres chéris,
Souviens-toi que fuyant Salamine et son père,
Mais dans le vin retrouvant ses esprits,
Teucer se couronna du feuillage d'Alcide,
Et par ces mots consola ses amis :

Digitized by Google

Quo nos cumque feret melior fortuna parente,
    Ibimus, o socii, comitesque!
Nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro.
    Certus enim promisit Apollo
Ambiguam tellure nova Salamina futuram.
    O fortes pejoraque passi
Mecum sæpe viri, nunc vino pellite curas;
    Cras ingens iterabimus æquor.

Digitized by Google

Où le sort nous conduit, voguons, troupe intrépide,
Moins que mon père il nous sera cruel.
Rien n'est désespéré lorsque Teucer vous guide,
Et d'Apollon l'oracle est immortel;
Il nous promet ailleurs une autre Salamine;
Vous échappez à de plus grands revers.
Livrez au Dieu du vin l'ennui qui vous domine;
Demain encor nous braverons les mers!

Digitized by Google

NOTES.

V. 5. Je lis *urbem* comme tous mes Mss., à l'exception de D, qui lit *arces*, et N *arces*, variante *urbem*.

6. Je renvoie aux notes de Dacier ceux qui voudront voir comme lui un poëme cyclique dans *Carmine perpetuo*. Je m'en tiens au sens le plus naturel de ce passage, sans pousser la recherche si loin.

7. *Voyez* à la fin du volume la note relative à la leçon d'Érasme.

10. Je regrette de n'avoir pu conserver l'épithète *patiens* qu'Horace donne à Lacédémone.

12-14. Albunéa est le nom de la nymphe qui présidoit à une fontaine d'où naissoit le ruisseau d'Albula, lequel se joint à l'Anio (aujourd'hui le Teverone) dans le territoire de Tibur. Ce lieu tiroit son nom de Tiburs, Tiburnus ou Tiburtus qui y bâtit une ville, de concert avec ses frères Catillus et Coras, un siècle avant la guerre de Troie. (*Pline*, Liv. XVI, c. 44, éd. Elz.) Mes Mss. se partagent entre les deux leçons *Tiburni* et *Tiburti*. On voit encore à Tivoli les ruines de la *villa* de Munatius, et son tombeau sur la route de Tivoli à Rome.

15 et 16. *Albus Notus*. Ce blanc Notus est, selon tous les interprètes, le *Leuconotos* des Grecs, et ces deux noms ne sont, en effet, qu'une traduction l'un de l'autre. La propriété attribuée par ce poète au vent du midi tenant un peu de l'est, de dissiper quelquefois les nuages, n'est pas inconnue dans nos provinces méridionales. Rodeille, qui vivoit à Toulouse, rend *Albus Notus* par l'*Autan blanc*; je ne sais si ce nom est usité dans la province dont il habitoit la capitale; mais le nom de *Vent blanc* est vulgaire dans quelques parties de l'ancien Dauphiné.

17. Les Mss. se partagent entre *perpetuos* et *perpetuo*.

21. Teucer étoit frère d'Ajax et fils de Télamon, roi de l'île de Salamine. Etant revenu de Troie sans son frère, il fut banni par Télamon et alla fonder dans l'île de Chypre une colonie qu'il nomma Salmaine, comme l'île où il étoit né.

27. *Voyez* à la fin la note relative à la leçon *Teucro*.

Digitized by Google

ODE VIII.

ARGUMENT.

Voici la première des quatre Odes adressées par Horace *à Lydie.* Ce nom désigne toujours une courtisane, mais on peut douter qu'il désigne toujours la même, quoique ce soit l'opinion de la plupart des commentateurs; il me semble qu'on ne peut s'y ranger lorsque l'on réfléchit à la différence du ton et des sentimens qui règnent dans ces quatre pièces. M. Wetzel, qui ne s'y est pas trompé, a cru, dans son *index nominum,* devoir distinguer trois Lydies, 1.° la maîtresse de Sybaris, à laquelle s'adresse l'Ode qui nous occupe; 2.° une maîtresse d'Horace, dont le poète se montre jaloux dans l'Ode 13 de ce Livre, et avec laquelle il se réconcilie dans l'Ode 9 du Livre III; 3.° une autre maîtresse de notre poète dont il se réjouit, dans l'Ode 25 du Livre Ier, de voir les appas sur leur déclin. Si la chose en valoit la peine, j'avancerois ici une autre opinion. En reconnoissant avec M. Wetzel trois Lydies, je n'en ferois qu'une de l'amante de Sybaris et de celle de l'Ode 25, attendu qu'il règne de l'amertume dans ces deux morceaux, et qu'aux soins que prend Lydie pour s'assurer de Sybaris dans l'Ode 8, on peut croire qu'elle n'étoit pas loin de l'époque où ses amans l'abandonnèrent, et qui est celle de l'Ode 25. Mais je verrois, au contraire, deux personnes différentes dans la Lydie de l'Ode 13 du Liv. Ier et dans celle de l'Ode 9 du Livre III. La première est l'objet d'une jalousie, d'une passion purement physique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tandis que la seconde semble avoir inspiré au poète un amour tendre et délicat. Je ne puis croire que la même personne ait pu se livrer à tous les excès

Digitized by Google

d'une orgie avec Télèphe, comme on le voit dans l'Ode 13 du Livre I.er, et adresser à Horace le vers touchant *Tecum vivere amem, tecum obeam libens,* qui termine la neuvième du Livre III.

A ces raisons j'en pourrois ajouter une autre : c'est qu'en supposant que la Lydie de l'Ode *Parcius junctas* n'a été que la maîtresse de Sybaris et non celle d'Horace, je laverois notre poète, du moins à l'égard de Lydie (et peut-être serai-je aussi heureux à l'egard des autres), du reproche qu'on lui a fait d'insulter aux beautés qu'il avoit aimées, lorsque leurs charmes commençoient à se flétrir. Mais pourquoi défendrois-je avec tant de soin une supposition que d'autres réflexions peuvent à l'instant détruire? C'est encore M. Wetzel qui nous les fournit, non dans son *index*, mais dans son argument : « Lydie et Sybaris étant des noms grecs, nous dit-il, on peut croire avec raison que le poète n'a pas attaqué dans cette Ode deux amans en particulier, mais qu'il a voulu mettre sous les yeux de la jeune noblesse romaine, en général, les funestes effets de l'amour qui se laisse bercer par la mollesse. » Cette dernière opinion me paroît la plus raisonnable de toutes. Je suis fâché, pour le savant Dacier, qu'elle ne puisse s'accorder avec l'hypothèse qu'il avoit imaginée, et sans laquelle on ne peut sentir, selon lui, toutes les beautés de cette Ode. Si Lydie et Sybaris ne sont que des personnages imaginaires, il est clair qu'on ne peut admettre que Sybaris fût un jeune Romain déguisé en fille par Lydie, comme Achille l'avoit été par Thétis ; mais Rodeille avoit renversé, avant moi, cette conjecture ingénieuse. La sévérité des mœurs, dit-il, n'étoit pas assez grande parmi les Romains, du temps d'Auguste, pour qu'un jeune homme ne pût, sans se déguiser en fille, aller voir sa maîtresse et passer auprès d'elle les jours et les nuits.

La division des vers de cette Ode est la même dans tous mes Mss. ; tous font alterner un petit vers aristophanique et un grand vers sapphique à deux repos ; Sanadon seul a coupé ce dernier vers en deux au second. J'ai suivi sa division,

Digitized by Google

uniquement, comme dans l'Ode 4, pour me rapprocher en français de la mesure latine, et après avoir essayé sans succès d'imiter l'effet du grand vers. Au reste, je ne me dissimule pas que mon imitation eût été plus régulière, si j'avois pu me dispenser de placer un alexandrin à chaque sixième vers : c'est la dernière strophe qui m'y a forcé ; encore n'ai-je pu la traduire avec toute l'exactitude désirable.

Dans la division que j'ai suivie, l'Ode latine se trouve composée de strophes de trois vers, dont le premier et le troisième sont formés d'un dactyle et de deux trochées, tandis que le second présente un trochée suivi d'un spondée et d'un choriambe.

Un passage de Pindare (Nem. IV, 101), cité par M. Mitscherlich, a beaucoup de rapport avec les derniers vers de cette Ode. C'est une de celles que Poinsinet de Sivry, fidèle à son système, prétend être imitées d'Alcman.

Digitized by Google

ODE VIII.

AD LYDIAM.

Lydia, dic, per omnes
Te Deos oro, Sybarin
Cur properes amando
Perdere? cur apricum
Oderit campum, patiens
Pulveris atque solis?

Cur, neque militaris
Inter æquales equitat,
Gallica nec lupatis
Temperat ora frænis?
Cur timet flavum Tiberim
Tangere, cur olivum

Sanguine viperino
Cautius vitat? neque jam
Livida gestat armis
Brachia, sæpe disco,
Sæpe trans finem jaculo
Nobilis expedito?

Quid latet, ut marinæ
Filium dicunt Thetidis,
Sub lacrymosa Trojæ
Funera, ne virilis
Cultus in cædem et Lycias
Proriperet catervas?

Digitized by Google

ODE VIII.

A LYDIE.

Par tous les Dieux, je t'en supplie,
De ton funeste amour, Lydie,
Pourquoi poursuivre Sybaris?
Lui qui bravoit dans la carrière
Et le soleil et la poussière,
D'où vient qu'il n'ose plus y disputer les prix?

D'un coursier maîtrisant l'audace,
D'où vient qu'il ne prend plus sa place
Parmi nos jeunes escadrons,
Et que l'huile au lutteur si chère,
De Pallas présent salutaire,
Répugne à ses dégoûts plus que tous les poisons?

Pourquoi craint-il l'onde rapide
Du fleuve où nageur intrépide,
Il s'élançoit du Champ-de-Mars?
D'où vient que meurtri par les armes,
Son bras ne trouve plus de charmes
A lancer loin du but ou le disque ou les dards?

Prend-il Achille pour modèle,
Quand la foiblesse maternelle
Chargeoit sa main de vils fuseaux,
De peur qu'au seul aspect des armes,
Sous les murs de Troie en alarmes,
Il ne courût braver le trépas des héros?

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. Quelques Mss. lisent *hoc Deos oro* : deux seulement, *properes*, encore n'est-ce que par correction dans le plus ancien (φ).

4 – 5. *Campum apricum*, le champ exposé au soleil. C'est du champ de Mars qu'il s'agit : je le nomme plus bas.

9 – 10. *Ora gallica*, des bouches gauloises, pour indiquer des chevaux gaulois.—*Frœnis lupatis*, un mords garni de pointes de fer nommées en latin *lupi*, du grec λύκοι.

11–14. Le rapprochement de la crainte qu'inspire le Tibre à Sybaris, et de son horreur pour l'huile, ont fait penser que ces deux traits se rapportoient à l'exercice de la lutte, les lutteurs ayant eu l'habitude de se baigner dans le Tibre après leurs jeux. Cette opinion, assez vraisemblable, m'excusera du moins d'avoir placé dans ma traduction le bain après la lutte.

19–24. Dans aucun endroit de ma traduction je ne me suis autant écarté du sens littéral du texte. Je doute qu'en le suivant avec une entière exactitude, je me fusse fait entendre du plus grand nombre des lecteurs. Les développemens auxquels je me suis livré dans les trois premiers vers ne m'ont pas permis de faire entrer dans les derniers les cohortes lyciennes, et j'ai désespéré de rendre le *cultus virilis; la robe virile*, toute romaine, ne pouvant convenir à un héros grec. Je crois d'ailleurs avoir rendu l'esprit et l'intention de ce passage, en rappelant le déguisement d'Achille chez Lycomède, de manière qu'on ne puisse s'y tromper.

Digitized by Google

ODE IX.

ARGUMENT.

THALIARQUE est un nom grec composé qui signifie *le roi du festin;* mais il paroît qu'Horace, sans avoir égard à sa signification littérale, l'emploie ici pour désigner un de ses amis qu'il ne veut pas faire connoître sous son véritable nom. Deux Mss. d'Oberlin en font un affranchi, *libertum*, ce qui est possible. Deux des miens, B, φ, le qualifient de beau garçon, *puerum speciosum*, ce que la fin de l'Ode rend encore plus vraisemblable; mais voilà tout ce qu'on en peut savoir. Les beautés de cette Ode frappent d'elle-même, sans qu'il soit nécessaire de discuter si c'est dans une maison de Thaliarchus au pays des Falisques où le Soracte est situé, qu'Horace l'a composée, ou s'il l'a écrite à Rome d'où l'on suppose alors que cette montagne peut s'apercevoir : il y a des raisons pour et contre ces deux hypothèses, entre lesquelles les interprètes se sont partagés. On peut consulter, à la fin du volume, la note où j'en propose une troisième, qui me paroît propre à tout concilier.

Le mètre de cette Ode est l'alcaïque, le plus majestueux de tous, et dont Horace s'est servi trente-sept fois; la strophe que j'ai employée dans ma traduction m'a paru la plus propre à en approcher dans notre langue; je regrette d'avoir été obligé quelquefois de m'en écarter.

Le commencement de cette Ode est visiblement imité d'un fragment d'Alcée qu'Athénée nous a conservé (Lib. X, c. 8.) On en a conclu, avec assez de fondement, que l'Ode entière est prise de ce même poète, dont Horace lui-même faisoit profession d'être l'imitateur.

Digitized by Google

ODE IX.

AD THALIARCHUM.

Vides ut alta stet nive candidum
Soracte, nec jam sustineant onus
Silvæ laborantes, geluque
Flumina constiterint acuto?

Dissolve frigus, ligna super foco
Large reponens, atque benignius
Deprome quadrimum sabina,
O Thaliarche, merum diota.

Permitte Divis cætera, qui simul
Stravere ventos æquore fervido
Deprælliantes, nec cupressi,
Nec veteres agitantur orni.

Quid sit futurum cras fuge quærere, et
Quem fors dierum cumque dabit lucro
Appone, nec dulces amores
Sperne puer, neque tu choreas,

Donec virenti canities abest
Morosa. Nunc et campus et areæ
Lenesque sub noctem susurri
Composita repetantur hora:

Nunc et latentis proditor intimo
Gratus puellæ risus ab angulo,
Pignusque dereptum lacertis
Aut digito male pertinaci.

Digitized by Google

ODE IX.

A THALIARCHUS.

Les neiges du Soracte ont investi le faîte ;
Vois-tu sous les glaçons les fleuves enchaînés,
Et les arbres courbant la tête
Sous le poids des frimas dont ils sont couronnés ?

Livre au feu les débris de la forêt voisine,
Tempère la froidure, et pour mieux faire encor,
Épuise, ami, l'urne sabine
Qui d'un vin de quatre ans te gardoit le trésor.

Laisse aux Dieux tout le reste ! Une guerre insensée
Sous l'effort des Autans tourmente en vain les flots :
Qu'ils parlent ! Elle est appaisée,
Et les pins agités retrouvent le repos.

Des soins du lendemain que ton cœur se dégage :
Comme un bienfait du sort accepte chaque jour ;
Préviens les soucis du vieil âge,
Et ne dédaigne point les danses ni l'amour.

Le temps saura trop tôt blanchir ta chevelure !
Jeune encore, il te sied de fréquenter nos jeux,
D'attendre, vers la nuit obscure,
D'un rendez-vous secret le murmure amoureux ;

D'épier cet asyle où la beauté folâtre
Se trahira bientôt par un rire ingénu,
D'arracher à ses doigts d'albâtre
Le gage d'un anneau mollement défendu.

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. *Soracte.* C'est aujourd'hui le mont Saint-Sylvestre, nommé aussi, par corruption, *Monte Tresto.*

4 – 5. *Et pour mieux faire encor.* Je crains que cet hémistiche ne paroisse bien foible; au moins ne l'est-il pas plus que le latin *atque benignius.* Que seroit-ce si j'avois traduit avec la même simplicité *Dissolve frigus ligna super foco large reponens*, et même le reste de la strophe!

8. J'ai substitué le mot *ami* au nom propre de *Thaliarque.* Le peu d'importance de ce nom pourra m'excuser.—*Diota;* par ce mot grec, Horace désigne une cruche à deux oreilles ou à deux anses. Je n'ai pas cru possible d'ennoblir ce détail, sans une périphrase qui m'eût fait perdre trop de terrain.

11 et 12. *Cupressi..... orni.* Au lieu de ces deux arbres, j'ai nommé le *pin.* Tout le monde reconnoît le cyprès dans le premier; on sait moins communément que le second est le frêne sauvage (*fraxinus silvestris*), nommé aussi le frêne à la manne ou le frêne à fleurs. Cependant, comme on peut s'en instruire dans Columelle, il est permis de trouver un peu étrange l'opinion de Dacier qui fait venir *orni* du grec ὄρνιθες, et entend par là tous les arbres des montagnes.

18. *Campus et areæ.* Le Champ-de-Mars et les places publiques étoient le théâtre des jeux de la jeunesse: j'ai nommé la chose pour le lieu.

19 et suiv. J'ai traduit toute cette fin de l'Ode selon le sens que lui donnent tous les interprètes, et j'ai entendu par *lenes susurri* des *conversations amoureuses.* A ce mot près, ma traduction peut d'ailleurs très-bien convenir à l'explication de ce passage par l'abbé Galiani, que l'on trouvera à la fin du volume.

Digitized by Google

ODE X.

ARGUMENT.

On ne peut guère douter, d'après le témoignage formel de Porphyrion, soutenu d'un passage de Pausanias, que cette Ode ne soit une imitation ou même une traduction d'un ancien hymne d'Alcée. M. Mitscherlich la regarde comme un morceau très-précieux, en ce qu'elle nous fait voir en quoi les hymnes lyriques différoient des hymnes théologiques, tels que ceux d'Orphée; des hymnes épiques, tels que ceux d'Homère et de Callimaque, et des hymnes physiques et philosophiques, tels que ceux de Cléanthe et de Proclus. Au reste, cette ode n'étant qu'une traduction, il ne faut croire ni avec Dacier qu'Horace y adore Mercure, ni avec Voltaire qu'il a voulu s'en moquer. Il y a trop de bonhomie dans la première opinion et trop de subtilité dans la seconde. Je crois qu'il faut ranger tout simplement cette ode parmi les premiers essais que fit notre poète pour s'emparer de la lyre des Grecs. Il y a suivi le mètre sapphique comme dans la seconde de ce livre : *jam satis terris*. Cette fois je m'en suis rapproché dans ma traduction autant que cela est possible à notre langue. J'y ai pris cependant une licence qu'il suffira, j'espère, d'indiquer pour la justifier. Le croisement des rimes n'est pas le même dans toutes les strophes, mais il varie régulièrement de l'une à l'autre.

Digitized by Google

ODE X.

AD MERCURIUM.

Mercuri, facunde nepos Atlantis,
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti catus, et decoræ
More palæstræ:

Te canam, magni Jovis et Deorum
Nuntium, curvæque lyræ parentem;
Callidum, quidquid placuit, jocoso
Condere furto.

Te, boves olim nisi reddidisses
Per dolum amotas, puerum minaci
Voce dum terret, viduus pharetra
Risit Apollo.

Quin et Atridas, duce te, superbos,
Ilio dives Priamus relicto,
Thessalosque ignes et iniqua Trojæ
Castra fefellit.

Tu pias lætis animas reponis
Sedibus, virgaque levem coerces
Aurea turbam, superis Deorum
Gratus et imis.

Digitized by Google

ODE X.

A MERCURE.

O toi, fils éloquent de la fille d'Atlas,
Qui des premiers humains changeas les mœurs grossières
Par le don de la voix, par ces luttes guerrières
Que pour eux tu réglas :

Je te chante, ô Mercure, inventeur de la lyre,
Messager de l'Olympe et du maître des Dieux,
Toi dont rien ne trahit les vols ingénieux
Que la gaîté t'inspire.

Foible enfant, d'Apollon tu ravis le troupeau :
Ce Dieu crut t'effrayer de sa vaine menace,
Mais bientôt, sans carquois, il sourit à l'audace
D'un larcin si nouveau.

C'est toi qui dans le camp des superbes Atrides,
Trompant l'éclat des feux et les Grecs vigilans,
De Priam chargé d'or, par des chemins sanglans
Guidas les pas timides.

Tu conduis l'ame juste aux champs Élysiens,
Ta verge d'or commande à la foule des ombres ;
Tu plais à tous les Dieux : à ceux des rives sombres
Comme aux Olympiens.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Mercure étoit petit-fils d'Atlas, par sa mère Maïa. Je trouve dans mes Mss. B, φ une étymologie du nom latin de ce dieu assez singulière : *Dicitur medius currens quia interpres et nuntius Deorum est; ideoque currit inter Deos et homines, et sermo currit inter duos.* Landinus est le seul commentateur à moi connu qui l'ait rapportée.

3-4. *Voce formasti.* Mercure ne donna pas précisément la voix aux hommes, comme le portent le texte et ma traduction, mais il leur apprit à s'en servir : il seroit plus exact de dire par le *don du discours.* — *More palæstræ;* par *more,* j'entends, comme M. Mitscherlich, les lois, les *règles* des jeux gymniques, dont Mercure fut le fondateur.

5. Tous les poètes attribuent à Mercure l'invention de la lyre. Dans l'hymne d'Homère à ce Dieu, on en trouve tous les détails; on voit comment l'écaille d'une tortue lui fournit le corps de cet instrument, et les intestins d'une brebis, les cordes. La même histoire, mais avec des circonstances différentes, se trouve dans mes Mss. B, D, E, φ; mais ni Porphyrion, ni Acron, ni le scoliaste de Cruquius, ne l'ont rapportée. Je l'aurois transcrite dans cette note, si je ne l'avois rencontrée dans Polydore Virgile, qui cependant ne cite aucune autorité. (*De rerum invent.* Lib. I, cap. 15.)

9 et suiv. Homère, Ovide, Pausanias, Hygin, parlent des bœufs d'Apollon volés par Mercure, mais il paroît qu'Alcée est le seul qui ait rapproché ce vol de celui du carquois. Il en résulte un tableau plein de grâce, mais un peu resserré peut-être dans une strophe de quatre vers.

13 et suiv. Pour la manière dont Mercure introduisit Priam dans le camp des Grecs et jusque sous la tente d'Achille, *voyez* l'Iliade, Liv. XXIV, v. 334 et suiv.

Digitized by Google

ODE XI.

ARGUMENT.

L'ASTROLOGIE judiciaire, cette vaine science dont tant de grands et de savans hommes n'ont pas laissé d'être infatués, étoit très-en vogue parmi les Romains du temps d'Auguste; mais elle ne pouvoit être du goût d'Horace, dont la philosophie pratique reposoit sur cette maxime : *Jouis du présent sans t'inquiéter de l'avenir.* C'est aussi par cette philosophie qu'il cherche à tranquilliser dans cette ode la courtisane Leuconoé qui consultoit les devins sur sa destinée. Je la nomme courtisane d'après deux de mes Mss. les plus anciens B, φ; et c'est là, je crois, tout ce qu'on peut savoir d'elle.

Un seul vers entre dans la composition de cette ode, c'est le grand asclépiade, lequel diffère de l'asclépiade ordinaire en ce qu'il admet un choriambe de plus. Il a donc seize syllabes au lieu de douze, avec un repos à la sixième, ce qui m'a déterminé à le rendre en français par deux vers, l'un de huit syllabes et l'autre de douze. L'exactitude auroit voulu que le premier fût de six et le second de dix, mais cette mesure étoit sans harmonie; et cette ode offre d'ailleurs tant de difficultés, que même en prenant sur l'original un avantage de quatre syllabes par vers, ce qui équivaut à deux vers pour toute l'ode, je n'ai pu en rendre tous les détails.

Digitized by Google

ODE XI.

AD LEUCONOEN.

Tu ne quæsieris, scire nefas! quem mihi, quem tibi
Finem Di dederint, Leuconoe, nec Babylonios
Tentaris numeros. Ut melius, quidquid erit, pati!
Seu plures hiemes, seu tribuit Jupiter ultimam
Quæ nunc oppositis debilitat pumicibus mare
Tyrrhenum, sapias, vina liques, et spatio brevi
Spem longam reseces. Dum loquimur, fugerit invida
Ætas; carpe diem, quam minimum credula postero.

Digitized by Google

ODE XI.

A LEUCONOÉ.

Garde-toi de vouloir connoître
Quel terme ont mis les Dieux à mes jours comme aux tiens!
Le Destin nous commande en maître
Et rit, Leuconoé, de l'art des Chaldéens.
Abandonne un calcul impie;
Soumettons-nous plutôt aux lois de Jupiter,
Soit qu'il prolonge notre vie,
Ou soit que ses décrets, avec ce même hiver
Qui bat les rives d'Étrurie,
Ferment l'étroit espace à nos désirs ouvert.
Crains une espérance indiscrète:
Nous parlons: et le temps fuit d'un vol inhumain!
Filtre tes vins, vis satisfaite
Et profite du jour sans croire au lendemain.

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. On nommoit indifféremment Babyloniens ou Chaldéens, ceux qui s'appliquoient à l'astrologie, parce que la Chaldée avoit été le berceau de leur vain savoir.

3. *Ut melius, quidquid erit, pati!* « Combien ne vaut-il pas mieux supporter le sort, quel qu'il soit, qu'on nous réserve! » Je me suis sans doute écarté plus que je n'aurois voulu de la lettre d'Horace; mais le mot *nefas* me semble justifier du moins ce que j'y ai ajouté, en traitant l'art des Chaldéens d'*impie*, et en disant que le destin *s'en rit*.

4 et suiv. Ce passage est tres-difficile. Je ne rapporterai point tout ce qu'en ont dit les commentateurs; mais, n'ayant pu que l'effleurer en quelque sorte dans ma traduction, je donnerai ici littéralement le sens que je préfère: Soit que Jupiter nous accorde plusieurs hivers, soit qu'il nous donne comme le dernier celui qui maintenant affoiblit la mer d'Étrurie, sur les rochers creusés qu'il lui oppose: ce que Porphyrion commente ainsi: *Suaviter dictum, quia illisi fluctus in saxa debiles redduntur, hoc est, vires amittunt.* « Cela est dit agréablement, parce que les flots brisés contre les rochers deviennent foibles. » Il me semble, en effet, qu'on doit se contenter de cette explication. Ceux qui n'en seront pas satisfaits peuvent consulter le père Sanadon, qui a adopté l'opinion de l'abbé Couture, et les *Analectes* de Mitscherlich (*Hor.*, Tom. II, pag. 677), où ce savant rapporte une autre hypothèse de M. Voigt, qui voit, dans ces deux vers d'Horace, une éruption du volcan de Stromboli.

6. *Vina liques* (*voyez* à la fin du volume) *et spatio brevi*, etc. « Coupe ta longue espérance sur un espace court. »

Digitized by Google

ODE XII.

ARGUMENT.

C'est à tort que la plupart des éditions adressent cette Ode à Auguste. Mes Mss. les plus anciens l'intitulent *Hymne*, et ajoutent qu'elle traite des louanges des Dieux et des hommes, *de laudibus Deorum atque hominum*. Le titre du Ms. V porte *ad Musam*, et c'est celui que j'ai choisi pour sa brièveté; mais les autres n'en exposent pas moins et le genre et le sujet de cette pièce. C'est vraiment un hymne dans le genre de ceux dont parle Pindare (Nem. II, v. 1-4), qui se chantoient dans les festins à l'honneur des demi-dieux et des hommes illustres, et qui commençoient toujours par les louanges de Jupiter. Un passage de Diogène-Laerce, rapproché d'un autre de Cicéron (Tusc., Lib. IV, c. 3, 4), a même fait penser à Torrentius que l'usage de ces hymnes, recommandé par Pythagore à ses disciples, avoit été adopté par les Romains, et qu'il s'étoit conservé jusqu'au temps de Cicéron lui-même; mais ce fait est pour nous de peu d'importance; et il suffit que la poésie grecque offrît des modèles de ces hymnes pour qu'Horace ait cherché à les imiter.

Quoique l'on soit d'accord sur la beauté de cette Ode, il y a plusieurs manières de la développer : je m'en tiendrai à la plus naturelle. Horace ayant à louer Auguste, imite d'abord Pindare (Olymp. II.) en feignant d'être incertain de ce qu'il va chanter : mais son incertitude dure plus longtemps que celle du poète de Thèbes, et il arrive avec plus de lenteur, d'ordre et d'adresse à son sujet. Il semble d'abord ne faire que suivre l'usage en commençant par chanter le

Digitized by Google

maître des Dieux : il semble même le suivre encore en nommant après lui Pallas, Bacchus, Apollon et Diane, en célébrant ensuite Hercule, Castor et Pollux : il hésite encore un instant lorsqu'il lui faut passer des demi-dieux aux hommes; mais en vrai Romain, ce n'est qu'entre les héros de sa patrie qu'il peut balancer : il nomme ses plus illustres rois, ses généraux les plus célèbres; il passe, un peu brusquement peut-être, de Camille au jeune Marcellus; mais il ne pouvoit, sans inconvénient, prolonger davantage sa nomenclature; il devoit se hâter d'arriver à la famille d'Auguste; et l'espèce d'ambiguïté de ce passage, qui a fait mettre en doute s'il falloit l'entendre de l'ancien ou du nouveau Marcellus, est peut-être encore un artifice qui sert à adoucir la transition. Quoi qu'il en soit, l'astre des Césars dans toute sa gloire succède naturellement à l'astre naissant de leur héritier; et le poète ne pouvoit mieux préparer la prière à Jupiter, par laquelle il termine cet hymne d'une manière aussi religieuse qu'il l'a commencé. Les louanges qu'il y donne à Auguste sont grandes sans doute; car il semble le placer immédiatement au-dessous de Jupiter, mais elles n'en sont pas moins nobles et délicates. Que l'on médite ces mots: *Tibi cura magni Cæsaris fatis data*, on verra que le poète ne cesse pas de traiter Auguste en homme; et déjà le Sénat lui avoit décerné les honneurs divins; que l'on pèse l'éloge de Caton qui termine la neuvième strophe, et l'on se convaincra qu'il ne fut rien moins qu'un servile adulateur. Si cette manière d'expliquer la marche de l'Ode paroît naturelle, il suffira, je pense, d'exposer l'opinion du P. Sanadon pour la réfuter; toujours subtil au lieu d'être solide, il prétend qu'*Horace, pour flatter Auguste, loue le jeune Marcellus et propose à l'un et à l'autre les grands exemples des Dieux et des héros.* Il veut faire d'Horace un habile courtisan, et ne s'aperçoit pas que l'on n'est jamais moins bon courtisan qu'en proposant des modèles.

La date de cette Ode ne peut être postérieure à la mort de Marcellus, c'est-à-dire à l'an 730; et il est assez vraisem-

Digitized by Google

table qu'elle fut composée à cette époque, qui est celle des préparatifs d'Auguste contre les Parthes; on voit par l'avant-dernière strophe qu'ils n'avoient pas encore rendu les enseignes de Crassus.

Outre l'imitation de Pindare, par laquelle s'ouvre cette Ode, nous devons en citer une autre : la comparaison de la renommée de Marcellus avec un jeune arbre paroît empruntée de ce poète (Nem. VIII, 68), et l'on peut croire aussi que, dans les vers 29-32, Horace avoit en vue les vers 17-20 de la 22.e Idylle de Théocrite.

Cette Ode est du même mètre que la seconde *Jam satis terris*.

Digitized by Google

ODE XII.

AD MUSAM.

Quem virum aut heroa, lyra vel acri
Tibia sumes celebrare, Clio?
Quem Deum? cujus recinet jocosa
Nomen imago?

Aut in umbrosis Heliconis oris,
Aut super Pindo, gelidove in Hæmo,
Unde vocalem temere insecutæ
Orphea silvæ:

Arte materna rapidos morantem
Fluminum lapsus, celeresque ventos,
Blandum et auritas fidibus canoris
Ducere quercus?

Quid prius dicam solitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac Deorum,
Qui mare ac terras, variisque mundum
Temperat horis?

Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum:
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

Præliis audax, neque te silebo,
Liber, et sævis inimica virgo
Belluis, nec te metuende certa,
Phoebe, sagitta.

Digitized by Google

ODE XII.

A CLIO.

Quel sera le mortel, le héros que ta lyre,
Ou ta flûte, ô Clio, se prépare à chanter?
Est-ce le nom d'un Dieu qu'en son riant délire
Écho va répéter?

Aux bosquets d'Hélicon, veux-tu le faire entendre?
Est-ce au Pinde, à l'Hémus, à ses coteaux si frais
Dont, à la voix d'Orphée, on vit jadis descendre
Les antiques forêts:

Quand de l'art maternel émule plein de grâce,
Il suspendoit le cours des fleuves et des vents,
Et traînoit sur ses pas les chênes de la Thrace
Attentifs à ses chants?

Suivons l'antique usage: il veut que tu commences
Par le père et le roi des hommes et des Dieux,
Arbitre des saisons qui tient dans ses balances
Et la terre et les cieux.

Rien ne naîtra de lui de plus grand que lui-même:
Rien ne vit qui l'égale ou puisse en approcher;
Après lui cependant, mais loin du rang suprême,
Pallas a su marcher.

Puis-je taire Bacchus et son ardeur guerrière,
Diane si terrible aux monstres des forêts,
Et Phébus décochant de sa main meurtrière
D'inévitables traits?

Digitized by Google

Dicam et Alciden puerosque Ledæ,
Hunc equis, illum superare pugnis
Nobilem, quorum simul alba nautis
Stella refulsit,

Defluit saxis agitatus humor,
Concidunt venti, fugiuntque nubes,
Et minax, quod sic voluere, ponto
Unda recumbit.

Romulum post hos prius, an quietum
Pompili regnum memorem, an superbos
Tarquinî fasces, dubito, an Catonis
Nobile lethum?

Regulum et Scauros, animæque magnæ
Prodigum Paulum, superante Poeno,
Gratus insigni referam Camena
Fabriciumque.

Hunc, et incomtis Curium capillis
Utilem bello tulit, et Camillum
Sæva paupertas, et avitus apto
Cum lare fundus.

Crescit occulto velut arbor ævo
Fama Marcelli: micat inter omnes
Julium sidus, velut inter ignes
Luna minores.

Gentis humanæ pater atque custos,
Orte Saturno, tibi cura magni
Cæsaris fatis data: tu, secundo
Cæsare, regnes.

Digitized by Google

Chantons encore Alcide et les frères d'Hélène,
Illustres dans les jeux du ceste et des coursiers;
Dont l'astre bienfaisant vient adoucir la peine
Des tristes nautonniers :

Il brille, et des rochers s'enfuit l'onde écumante ;
Les vents sont appaisés, les cieux sont découverts,
Et la vague en fureur, tout-à-coup impuissante,
Retombe au sein des mers.

Mais en quittant les cieux, ma muse dira-t-elle
Romulus ou Numa dans la paix s'illustrant,
Les faisceaux de Tarquin, ou la gloire immortelle
De Caton expirant?

Elle est sûre de plaire en nommant cet Émile
Qui prodiguoit à Canne un sang si généreux,
En chantant les Scaurus, Régulus et Camille
Et Fabrice avec eux.

Curius, comme lui, rustique en sa parure,
Fidèle à l'humble toit, au champ de ses aïeux,
Dut aux âpres leçons d'une pauvreté dure
Ses exploits glorieux.

Ainsi qu'un jeune pin, dans l'ombre croît encore
Le nom de Marcellus; et l'astre des Césars
Eclipse dans les cieux, tel qu'une vive aurore,
Les autres feux épars.

O père et protecteur de la race mortelle,
Fils de Saturne, à toi les destins ont commis
La gloire de César : qu'à sa main paternelle
Ton sceptre soit remis.

Digitized by Google

Ille, seu Parthos Latio imminentes
Egerit justo domitos triumpho,
Sive subjectos Orientis oræ
Seras et Indos:

Te minor, latum reget æquus orbem;
Tu gravi curru quaties Olympum,
Tu parum castis inimica mittes
Fulmina lucis.

Digitized by Google

Qu'il triomphe à son gré de l'Hydaspe et du Gange
Ou du Parthe insolent conjuré contre nous,
Et que soumis enfin tout l'Orient se range
Sous un maître si doux!

Après toi, c'est à lui de gouverner la terre;
Toi, dans les cieux tremblans promène un char vainqueur,
Et sur nos bois sacrés que souilla l'adultère
Lance un foudre vengeur.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Je n'ai point rendu l'épithète *acri* donnée à la flûte. Dacier n'a pas été plus heureux dans sa prose. Observons avec lui, d'après Torrentius, son guide ordinaire, que la lyre étoit plus particulièrement consacrée aux louanges des Dieux; la flûte, à celles des grands hommes.

7. *Temere*. Sanadon, dans ses notes, traduit fort exactement ce mot par *pêle-mêle*, et observe qu'il marque l'empressement. Si je n'avois craint une cacophonie, j'aurois essayé de le rendre de cette manière: « Dont à la voix d'Orphée en foule on vit descendre. »

8. Orphée étoit fils de Calliope.

13. Un seul de mes anciens Mss. (E) justifie la leçon *parentis* que j'ai suivie; mais la leçon vulgaire *parentum* rend la construction si pénible et si bizarre, que cette autorité seule suffiroit pour m'excuser, ne fût-elle pas soutenue par celles d'un Ms. de Lambin, du plus ancien de Cruquius, d'un de Pulmann, de plusieurs autres que cite Bentley, et de la plupart des derniers éditeurs qui l'ont adoptée.

16. *Horæ* signifie les saisons comme les heures.

20-21. Ni les Mss. ni les éditions ne s'accordent sur la ponctuation de ce passage. Les uns rapportent *prœliis audax* à Minerve, les autres à Bacchus. Ce dernier sentiment m'a paru préférable, et j'y trouve d'ailleurs l'avantage de finir le sens avec la strophe.

31. J'ai suivi la leçon vulgaire: *Et minax quod sic*. Je ne la trouve cependant que dans un seul de mes Mss. (V) où même l'on distingue encore le mot *Dii*, qu'on a voulu effacer après *sic*. Dans les Mss. R, T, le passage est indéchiffrable; et tous les autres portent uniformément: *Et minax quia*. . . . . Cette leçon est donc celle qu'il auroit fallu suivre, si elle avoit pu s'accorder avec la mesure du vers; mais ce défaut seul suffisant pour la faire rejeter, j'ai dû choisir entre les autres leçons connues, et me déterminer par conséquent pour la plus connue d'après les principes que j'ai posés. Le sens d'ailleurs reste le même, soit qu'on lise avec Bentley: *Et minax sic Dî;* avec Sanadon, *Dî sic;* avec MM. Mitscherlich et Wetzel, *nam sic,* toutes leçons qui ont quelque Ms. en leur faveur; soit qu'on adopte la conjecture, moins ingenieuse que bizarre, de Cuningam: *Et minax sic I.* Je ne dois point oublier non plus qu'après la leçon *quia sic*, évidemment fautive, aucune ne peut s'appuyer d'un aussi

Digitized by Google

grand nombre de Mss. que celle que j'ai adoptée. Je citerai comme les plus importans, un de ceux de Cruquius, quatre de Lambin, et les éditions Aldines qui ont presque la même autorité. Cette leçon, d'ailleurs, est celle que Porphyrion a commentée.

35. Je suis fâché qu'aucune autorité n'appuie la conjecture de Cuningam sur ce passage, où il propose de lire *Junii fasces* au lieu de *Tarquinî fasces ;* il me semble qu'il en résulteroit un rapprochement heureux entre L. Brutus, fondateur de la République romaine, et Caton d'Utique, l'un de ses derniers défenseurs. Cependant Cuningam lui-même n'a point osé faire ce changement à son texte. Sanadon est le seul qui ait été plus hardi ; et, dans le fait, on ne peut guère concevoir comment le plus ignorant reviseur de manuscrits auroit pu substituer *Tarquinî* à *Junii* en corrigeant ce passage. Il est sans doute inutile d'ajouter que c'est de Tarquin l'ancien qu'il s'agit ici, et non de Tarquin le superbe. Le second n'avoit rien qui méritât une mention de notre poète ; le premier, au contraire, apporta à Rome toutes les marques distinctives des magistratures, et notamment les faisceaux. On est également d'accord que le Caton nommé dans le même vers n'est point Caton le censeur, mais Caton d'Utique.

37–42. Regulus, Paul Emile, collègue de l'imprudent Varron, Fabricius, Curius, Camille, jouent un trop grand rôle dans l'histoire romaine pour qu'il soit nécessaire de rien ajouter à leurs noms. La mention des Scaurus est plus vague : deux familles romaines portoient ce surnom, mais Horace ne peut désigner ici que celle des Emiles : car ce furent deux individus de cette famille qui illustrèrent le nom de Scaurus ; tous deux portoient le prénom de Marcus : l'un fut prince du sénat, et l'autre rendit son édilité célèbre.

39. On explique ordinairement *gratus* par *reconnoissant*, mais j'ai préféré l'autre sens de ce mot, qui signifie également *agréable*. Il me semble que, par ce moyen, je lie mieux cette strophe à la précédente : c'est au lecteur à en juger. Au lieu d'en rapporter les raisons, je citerai ici une variante singulière du Ms. φ. On y lit *Graccos* au lieu de *gratus*, et cette leçon est du reviseur qui, sans doute, étoit un partisan des Gracques.

45–48. Ce seroit perdre son temps que de rapporter les opinions de tous les commentateurs sur cette strophe. Sanadon en expose trois pour les réfuter, et en propose une quatrième qui porte avec elle sa réfutation. Il voit, dans les premiers vers, l'ancien Marcellus, l'émule d'Annibal, comme si sa renommée pouvoit croître en secret, *occulto ævo*, après une célébrité d'environ deux siècles, et il applique la fin

Digitized by Google

de la strophe au jeune Marcellus, fils d'Octavie, comme si ce jeune homme, à dix-huit ans, avoit pu éclipser tous les grands hommes. Il ne se présente aucune objection aussi forte contre l'opinion la plus commune, qui a été défendue par Masson et Torrentius. Horace a fort bien pu comparer le fils d'Octavie, le neveu d'Auguste, à un jeune arbre qui s'élève dans l'ombre; et par l'astre Julien (*julium sidus*), qui brille comme la lune parmi les étoiles, il a pu fort bien désigner Jules César, dont le peuple avoit cru voir l'apparition dans une comète. Je me permettrai cependant de modifier cette opinion par deux conjectures. La première, que j'ai exposée dans l'argument, c'est qu'Horace n'a peut-être pas laissé sans dessein, sur ce passage, l'ambiguité qu'on y remarque, en ce qu'elle adoucissoit sa transition; la seconde, que par *julium sidus*, il ne désigne pas seulement César, mais toute la famille des Jules, où l'adoption avoit fait entrer Auguste et Marcellus. Il me semble que la comète dont nous avons parlé figureroit plus dignement comme l'étoile de toute la famille, que comme l'ame de César; cette façon de la considérer ne pouvoit prendre racine que parmi le peuple : et, de plus, Horace n'a sûrement pas eu, plus que Virgile, l'intention de placer Auguste au-dessous de César. Cela arriveroit cependant si l'astre de César causoit une éclipse de tous les autres, et cet inconvénient cesse, si cet astre, levé d'abord pour lui, devient celui de son successeur.

Cruquius est le seul qui, en appliquant les premiers vers au jeune Marcellus, ait supposé que cette Ode a pu être écrite après sa mort; et cette supposition me paroît absurde. La gloire d'un jeune homme mort sans gloire ne pouvoit s'accroître après sa mort.

57. Quelques Mss. portent *lætum* au lieu de *latum*, et cette variante n'est point à mépriser. J'ai fait entrer dans ma traduction quelque chose qui la rappelle.

Digitized by Google

ODE XIII.

ARGUMENT.

On peut voir dans l'argument de l'Ode 8 mon opinion sur la courtisane à qui celle-ci est adressée ; je la crois différente des autres Lydies dont Horace fait mention, à supposer toutefois, ce qui n'est rien moins que certain, que toutes ces Lydies ne fussent pas des personnages imaginaires. Quant au Télèphe dont Horace va se montrer jaloux, je ne vois pas plus de nécessité à reconnoître son identité avec celui de l'Ode 19 du Livre III, ou avec celui de l'Ode 11 du Livre IV; l'un est représenté par le poète comme un jeune homme enfoncé dans l'étude de l'histoire grecque, tandis que l'autre, soit par son âge, soit par sa fortune, semble n'avoir point eu à craindre qu'Horace fût son rival. (*Voyez* les vers 21-23 de la dernière Ode citée.) On peut même inférer de cette dernière observation, que Télèphe n'étoit pas son véritable nom, et que le poète s'en servoit pour cacher celui de quelque jeune Romain d'une naissance distinguée. Tout cela n'est d'ailleurs d'aucune importance pour l'intelligence de l'Ode que l'on va lire, et qui n'a pas non plus besoin d'un commentaire qui en développe le dessin et les beautés.

On soupçonne qu'Horace, en composant cette Ode, avoit un modèle grec sous les yeux; mais ce modèle n'existe plus, et il seroit inutile de citer ici les passages détachés de quelques poètes grecs qui ont du rapport avec des vers de cette Ode. On trouvera dans les notes le seul qui mérite d'être indiqué.

Cette Ode est du même mètre que la troisième, *Sic te Diva.*

Digitized by Google

ODE XIII.

AD LYDIAM.

Cum tu, Lydia, Telephi
Cervicem roseam, cerea Telephi
Laudas brachia, væ! meum
Fervens difficili bile tumet jecur.

Tunc nec mens mihi, nec color
Certa sede manent; humor et in genas
Furtim labitur, arguens
Quam lentis penitus macerer ignibus!

Uror, seu tibi candidos
Turparunt humeros immodicæ mero
Rixæ, sive puer furens
Impressit memorem dente labris notam.

Non, si me satis audias,
Speres perpetuum, dulcia barbare
Lædentem oscula, quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit.

Felices ter et amplius
Quos irrupta tenet copula, nec malis
Divulsus querimoniis
Suprema citius solvet amor die!

Digitized by Google

ODE XIII.

A LYDIE.

Quand ta voix nous vante, ô Lydie,
Hylas aux doigts de rose, Hylas au teint de lys,
Dieux! quelle noire jalousie
De transports inconnus agite mes esprits!

Ma raison se trouble et chancèle;
Je rougis, je pâlis : malgré moi de mes yeux
Des larmes tombent..... tout décèle
De mon cœur consumé le feu séditieux.

Oui, je meurs, soit que d'une orgie
Ton sein livide encor trahisse les fureurs,
Soit que sur ta bouche meurtrie
J'aperçoive un témoin de ses folles ardeurs.

Trop de confiance t'égare :
Crois-moi, ses vains sermens seront bientôt rompus;
Qu'espérer d'un amant barbare
Jusque dans les baisers les plus chers à Vénus?

Il est des amours moins sauvages :
Heureux, cent fois heureux qui s'en laisse enchaîner!
Exempts de craintes et d'orages,
La mort seule en leur cours a droit de les borner.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Télèphe n'est pas un nom facile à manier dans nos vers : voilà pourquoi je me suis permis de le changer en celui d'Hylas. Je crois avoir démontré dans l'argument que ce nom n'a point d'importance.

2. J'ai supprimé l'*et* qui se trouve après *roseam* dans les éditions ordinaires, parce qu'il manque dans tous mes Mss., ainsi que dans les meilleures éditions. Il y a littéralement dans ce vers le cou de rose et les bras de cire, pour exprimer ce que nous entendons par des bras faits au tour.

5-8. Ce passage rappelle la fameuse Ode de Sappho ; mais il est clair aussi qu'Horace en a rendu l'effet par une imitation extrêmement libre : j'ai cru devoir suivre ce même procédé pour produire la même impression.

9-12. J'ai traduit ces vers dans le même esprit que ceux qui précèdent.

15-16. Mot à mot : « Des baisers que Vénus a imbus de la cinquième partie de son nectar. » Jean Bond a copié sur ce passage une glose des anciens scholiastes où je ne vois qu'une puérilité ; il y a, dit-il, cinq parties de l'amour ; la première est la vue de l'objet aimé, la cinquième est la jouissance. Sanadon, dans son édition toute latine, a suivi Ramirez de Prado, et mis *quanta* au lieu de *quinta*, changement qu'aucun Ms. ne justifie. Dacier, par *quinta parte*, entend la quintessence ; mais il me semble que ce terme de distillateur n'étoit pas connu des anciens. M. Mitscherlich a donné une indication plus heureuse, en prouvant, par un passage d'Ibycus et par un autre de Pindare, que les Grecs ne regardoient la douceur du miel que comme la neuvième ou la dixième partie de celle du nectar : et peut-être Horace a-t-il voulu dire que les baisers de Lydie étoient deux fois plus doux que le miel. Ce calcul toutefois me paroîtroit un peu froid pour un poète. Il vaut mieux reconnoître que ce passage n'a point encore été éclairci ; et c'est aussi pour cela que je n'en ai point donné la traduction littérale.

Digitized by Google

ODE XIV.

ARGUMENT.

QUINTILIEN (Lib. VIII, 6) cite formellement cette Ode comme un exemple de l'allégorie; il dit positivement qu'Horace y parle à la République sous la figure d'un vaisseau; que par les tempêtes il entend les guerres civiles, par le port la concorde et la paix. Après un pareil témoignage, on a peine à concevoir que des hommes tels que Muret, le Fèvre, Dacier et Bentley, aient osé proposer une opinion différente et soutenir qu'Horace s'adresse ici à un véritable vaisseau, sur lequel ses amis s'étoient embarqués après leur défaite de Philippes. Ceux qui pensent que leur opinion mérite d'être réfutée, peuvent consulter Sanadon : j'aime mieux prêter à ces savans une sorte d'excuse, en disant que ce sont les vieux scholiastes qui les ont induits en erreur. Ces glossateurs, en effet, non contens de l'explication générale de Quintilien, ont voulu interpréter l'allégorie dans toutes ses circonstances : ils ont trouvé les finances de la République dans les câbles du vaisseau, les sénateurs dans ses antennes, et jusqu'au roi d'Égypte dans le vent qui a courbé son mât.

Révoltés avec raison de ces minuties, Muret et les autres après lui ont pensé qu'on n'en pouvoit sauver le ridicule qu'en renonçant à l'allégorie, en prenant au sens propre ce qu'on avoit toujours pris au figuré; et leur unique tort est de n'avoir pas senti que la sottise des anciens commentateurs ne pouvoit retomber ni sur Quintilien ni sur Horace. S'ils eussent mieux consulté le génie de la poésie en général et celui de l'allégorie en particulier, ils auroient vu combien il est puéril de chercher une exactitude scrupuleuse dans tous les détails

Digitized by Google

de cette figure, et déraisonnable de nier qu'elle existe, parce qu'elle devient puérile par une explication minutieuse de ses détails.

Il est donc certain que cette Ode est une allégorie par laquelle Horace présage et veut détourner les maux d'une nouvelle guerre civile. Mais les interprètes qui sont d'accord sur ce point, ne le sont pas également sur l'époque où l'Ode a été composée. Parmi les plus anciens, Porphyrion veut qu'Horace l'ait adressée à Brutus, immédiatement après le premier combat de Philippes; Acron et le scholiaste de Cruquius pensent que le poète avoit en vue les préparatifs de Sextus Pompée. Parmi les modernes, on s'est long-temps attaché à l'une ou l'autre de ces deux opinions, quoique la première soit visiblement absurde, Brutus s'étant tué à Philippes, environ vingt jours après Cassius, et que la seconde, bien que plus vraisemblable, doive céder à cette observation que la guerre de Sextus Pompée ne fut point assez dangereuse pour motiver les vives alarmes que le poète exprime dans ce morceau. Ce furent sans doute ces raisons qui, vers le commencement du dernier siècle, engagèrent Sanadon à ressusciter une conjecture ingénieuse jetée un siècle auparavant dans une note par Torrentius; savoir: qu'Horace écrivit cette Ode en l'an de Rome 725, lorsqu'Auguste feignit de vouloir quitter le gouvernement de la République, et que les malheurs présagés par le poète sont ceux qu'il craignoit en effet pour sa patrie, si elle avoit perdu son chef. Je ne puis que rendre justice au savant jésuite. Son hypothèse a beaucoup de vraisemblance, et il emploie à la soutenir beaucoup d'adresse et beaucoup d'esprit; mais, outre que l'objection qui détruit l'opinion relative à Sextus Pompée, entame aussi profondément la sienne, attendu qu'en 725 la République n'étoit plus dans l'état de délabrement où Horace peint son vaisseau, une quatrième hypothèse plus vraisemblable encore m'oblige à m'éloigner de son avis.

C'est dans MM. Wetzel et Mitscherlich que je la trouve. Le premier rapporte cette Ode aux préparatifs de guerre

Digitized by Google

qu'Auguste fit contre Antoine, et Antoine contre Auguste, à trois époques différentes, en 713, 717 et 721; le second se décide pour l'année 721; et c'est aussi à cette date que je m'attache. Antoine alors s'étoit déclaré ouvertement l'ennemi d'Auguste; il armoit une flotte immense: Auguste armoit de son côté, et il étoit possible que ces deux rivaux se rencontrassent, en effet, dans le voisinage de ces îles Cyclades, qu'Horace, à la fin de son Ode, conseille à son vaisseau d'éviter. Cette opinion, d'ailleurs, se trouve heureusement confirmée par le scholiaste du Ms. V. (*Voyez* la note à la fin du volume.)

Un fragment d'Alcée, conservé par Héraclide de Pont, et qui a quelque rapport avec le commencement de cette Ode, a fait penser à plusieurs critiques que l'Ode entière étoit imitée de ce poète: je ne vois aucune raison de le nier; mais il ne faut pas en conclure avec Poinsinet de Sivry, qu'Horace n'eut aucune autre intention que de la faire passer dans sa langue. Il est clair, au contraire, qu'il ne la faisoit passer dans sa langue que parce qu'elle s'adaptoit à merveille aux circonstances où il se trouvoit.

Cette Ode est du même mètre que la cinquième, *Quis multa gracilis*.

Digitized by Google

ODE XIV.

ALLEGORIA.

O NAVIS, referent in mare te novi
Fluctus? O! quid agis? fortiter occupa
Portum! Nonne vides ut
Nudum remigio latus,

Et malus celeri saucius Africo,
Antennæque gemant? ac sine funibus
Vix durare carinæ
Possint imperiosius

Æquor? Non tibi sunt integra lintea,
Non Dî quos iterum pressa voces malo.
Quamvis pontica pinus,
Silvæ filia nobilis,

Jactes et genus et nomen inutile,
Nil pictis timidus navita puppibus
Fidit; tu nisi ventis
Debes ludibrium, cave!

Nuper sollicitum quæ mihi tædium,
Nunc desiderium curaque non levis,
Interfusa nitentes
Vites æquora Cycladas.

Digitized by Google

ODE XIV.

ALLÉGORIE.

Eh quoi! les flots encor t'éloignent du rivage!
Que fais-tu, cher vaisseau? C'est à garder le port
Que tu dois mettre ton courage.
Des autans redoute l'effort!

Ils ont courbé ton mât; tes antennes fléchissent;
Vois tes bancs sans rameurs et tes flancs entr'ouverts:
Sans câbles qui les affermissent,
Pourront-ils affronter les mers?

Quel sera ton recours dans une autre détresse?
Ta voile est en lambeaux, et tu n'as plus tes Dieux!
Fier de ton antique noblesse,
En vain tu vantes tes aïeux:

L'Euxin dans ses forêts vit en vain ta naissance;
Que fait l'or de ta poupe aux matelots tremblans?
Ton seul asile est la prudence,
Où tu péris, jouet des vents.

Cause de mes ennuis, de mes peines récentes,
Objet toujours présent de mes vœux inquiets!
Ah! fuis les Cyclades brillantes,
Dans leurs mers ne vogue jamais.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1-3. Ces vers auroient dû suffire pour faire abandonner l'opinion qui suppose cette Ode adressée à Brutus après le premier combat de Philippes. Certes, dans l'intervalle qui s'écoula entre le premier et le second, le vaisseau de la République étoit encore en proie à la tempête et bien loin du port où le poète lui conseille de rester.

6-9. Baxter est le seul qui ait connu le vrai sens de ce passage; M. Mitscherlich l'indique et le rejette, faute d'avoir les connoissances nécessaires en fait de navigation. *Funes* ne signifient point ici ni ailleurs de simples cordages, dont le nom propre est *rudentes*, mais des câbles: les interprètes qui l'ont senti ont cru que par conséquent ils étoient pris pour les ancres; et, selon eux, Horace a voulu dire qu'un vaisseau sans ancre ne peut tenir la haute mer; ce qui est absurde, puisqu'on n'a besoin d'ancres que dans le port; et, puisque Horace conseille à son vaisseau d'y rester, il est également clair qu'il a des ancres. Le poète ne peut parler ici que d'un autre usage des câbles moins général et moins connu. Lorsqu'un vaisseau fait de l'eau, on le *cintre* quelquefois en-dessous avec ces petits câbles, nommés particulièrement *grelins*, pour resserrer, autant qu'on le peut, les bordages désunis de la carène; expédient auquel on ajoute aujourd'hui celui d'une voile *lardée*. Mais, quelque utiles que soient ces ressources lorsqu'on est forcé d'en user, rien ne seroit plus imprudent que de mettre en mer avec un vaisseau dont l'état les rend nécessaires. Baxter cite très-à propos les Actes des Apôtres, C. XXVII, v. 17.

Au reste, je prends ici *carina*, dans le sens de notre mot *carène*, pour toute la partie du vaisseau qui plonge dans l'eau, ce qui s'accorde avec la définition de Festus : *Infima pars navis*. Ceux qui ont douté qu'il pût se dire au pluriel d'un seul vaisseau, n'ont pas réfléchi à ce passage de Cicéron : *Quid tam in navigio necessarium quam latera, quam carinæ, quam prora, quam puppis?* (Orat. III, 46.)

10. On peut croire, avec la plupart des interprètes, que les Dieux dont il est ici question sont ceux dont les anciens plaçoient les images à la poupe de leurs vaisseaux; et qu'un coup de mer ou de vent avoit pu les enlever à celui d'Horace.

16. *Cycladas nitentes*. Plusieurs de ces îles sont en effet bordées de rochers dont la blancheur les fait paroître brillantes lorsqu'elles sont vues de loin par un beau temps.

Digitized by Google

ODE XV.

ARGUMENT.

Les opinions sont partagées sur cette Ode comme sur la précédente. La plupart des interprètes n'y voient qu'une imitation de Bacchylide, faite par Horace sans dessein particulier; d'autres, parmi lesquels Landinus et Sanadon méritent d'être cités, trouvent encore ici une allégorie; ils veulent que ce soient Antoine et Cléopâtre dont le poète annonce la ruine sous les noms d'Hélène et de Pâris. Les premiers constatent d'abord le fait de l'imitation par le témoignage formel de Porphyrion et du scholiaste de Stace. Ils soutiennent ensuite que l'Ode est en elle-même assez belle pour qu'Horace ait été décidé, par cela seul, à l'imiter; et ils observent que, pour adopter le sens allégorique, il faudroit qu'il existât plus de ressemblance entre Hélène et Cléopâtre, et surtout entre Antoine et Pâris. Quelque bonnes que paroissent ces raisons, je ne les crois pas décisives. J'objecterai, contre celle que fournit l'imitation de Bacchylide, que l'Ode précédente imitée d'Alcée n'en est pas moins regardée comme allégorique par Quintilien; et tout en convenant que celle-ci feroit encore assez d'honneur à Horace, considérée comme une simple traduction, j'ajouterai qu'elle acquiert un nouvel intérêt pour ses lecteurs par l'admission du sens allégorique. Le défaut de ressemblance entre les personnages nommés et les personnages qu'ils représentent, paroît offrir au premier coup-d'œil une plus grande difficulté. Mais il ne faut pas oublier ce qui a été dit dans l'argument précédent sur la nature et les licences de l'allégorie, et il faut se rappeler la situation d'Horace à Rome au moment où la guerre alloit éclater.

Digitized by Google

On trouvera, sans doute, alors une ressemblance suffisante entre l'union adultère de Pâris et d'Hélène, qui causa la ruine de Troie, et le commerce non moins criminel d'Antoine et de Cléopâtre qui, après avoir mis une seconde fois en conflit les forces de l'Europe et celles de l'Asie, ne pouvoit avoir d'autre suite que la ruine de l'un des deux partis; et l'on pourra bien penser ensuite, avec Sanadon, qu'Antoine étoit encore assez puissant au commencement de la querelle pour qu'Horace usât de quelques ménagemens en lui prédisant son sort, pour qu'il s'enveloppât d'un peu de cette obscurité qui semble l'attribut des prophéties. Ceux que ces réflexions ne convaincront pas, pourront en chercher le développement dans le savant Jésuite qui n'a eu d'autre tort, en exposant cette hypothèse, que de n'en pas faire hommage à Landinus, son premier auteur. Au lieu de transcrire ici ses raisonnemens, j'essaierai de les fortifier de deux manières : j'en appellerai d'abord au sentiment de quiconque a lu cette Ode sans prévention, et je suis bien trompé si tous ne répondent qu'elle leur a rappelé les folles amours d'Antoine et de Cléopâtre : en second lieu, je dirai que l'hypothèse de Landinus et de Sanadon n'est point aussi nouvelle que celui-ci la suppose : elle est indiquée dans plusieurs anciens Mss. par le titre qu'ils donnent à cette Ode, et mon Ms. V fait encore mieux : il la considère comme une suite de la précédente, une continuation du même sujet. (*Voyez* à la fin du volume.) Il me semble que si l'on pèse bien toutes ces raisons, on ne pourra guère refuser d'admettre, avec Sanadon et Landinus, que cette Ode, sans être une allégorie soutenue comme la précédente, a cependant quelque chose d'allégorique, en ce que le poète y cherche à détourner Antoine d'imiter la folle conduite de Pâris, en lui remettant sous les yeux la funeste chute de ce prince. La date de cette Ode seroit alors, comme pour la précédente, l'an 721.

J'ai vainement essayé d'employer, dans ma traduction, la strophe dont j'ai fait usage pour l'Ode 6 (*Scriberis Vario*),

Digitized by Google

qui est du même mètre que celle-ci. Je m'y trouvois trop à l'étroit pour rendre les nombreuses beautés dont elle est remplie : je me suis donné un peu plus d'espace en substituant à la fin de la strophe le vers alexandrin au vers de huit syllabes qui devroit la terminer. On verra, dans la suite, que j'ai été obligé d'user plus d'une fois de cette licence. Puissent mes lecteurs en trouver l'excuse dans la manière dont j'aurai su en profiter !

Digitized by Google

ODE XV.

NEREI VATICINIUM DE EXCIDIO TROJÆ.

Pastor cum traheret per freta, navibus
Idæis, Helenam perfidus hospitam,
Ingrato celeres obruit otio
Ventos, ut caneret fera

Nereus fata: « Mala ducis avi domum,
« Quam multo repetet Græcia milite,
« Conjurata tuas rumpere nuptias
« Et regnum Priami vetus.

« Eheu! quantus equis, quantus adest viris
« Sudor! quanta moves funera Dardanæ
« Genti! Jam galeam Pallas et ægida,
« Currusque et rabiem parat.

« Necquicquam, Veneris præsidio ferox,
« Pectes cæsariem, grataque feminis
« Imbelli cithara carmina divides;
« Necquicquam thalamo graves

« Hastas, et calami spicula Gnosii
« Vitabis, strepitumque, et celerem sequi
« Ajacem: tamen, heu! serus adulteros
« Crines pulvere collines.

« Non Laertiaden, exitium tuæ
« Gentis, non Pylium Nestora respicis?
« Urgent impavidi te Salaminius
« Teucer, te Sthenelus sciens

Digitized by Google

ODE XV.

PRÉDICTION DE NÉRÉE.

Pâris sur ses vaisseaux fuyoit avec Hélène,
Des droits hospitaliers sacrilége infracteur,
Quand d'un calme importun frappant l'humide plaine,
Un Dieu de l'avenir lui dévoila l'horreur :

« Sans l'aveu des Destins, tu pars (lui dit Nérée),
« Et bientôt rassemblant ses bataillons nombreux,
« Contre ton fol hymen la Grèce conjurée
« Dans Pergame fumante en brisera les nœuds.

« Je les vois ! la sueur de leurs membres ruisselle ;
« Quels jours de deuil, hélas ! tu prépares aux tiens !
« Pallas a revêtu son égide immortelle,
« Et déjà de son char menace les Troïens.

« Tu comptes sur l'appui que t'offre Dionée :
« Près d'Hélène caché, tu tresses tes cheveux ;
« Tu touches mollement ta lyre efféminée,
« Des beautés d'Ilion chantre voluptueux :

« Mais aux traits du Crétois, à la lance guerrière,
« Aux pieds légers d'Ajax en vain tu te soustrais :
« Le jour enfin doit luire où ton front adultère
« Traîné dans la poussière expiera tes forfaits.

« Fléau de tous les tiens, Ulysse va paroître !
« Vois-tu Teucer ? Vois-tu le vieillard de Pylos ?
« Et l'ardent Sthénélus qui sait guider en maître
« La marche des coursiers, le vol des javelots ?

Digitized by Google

« Pugnæ, sive opus est imperitare equis,
« Non auriga piger. Merionen quoque
« Nosces. Ecce furit te reperire atrox
« Tydides melior patre :

« Quem tu, cervus uti vallis in altera
« Visum parte lupum graminis immemor,
« Sublimi fugies mollis anhelitu,
« Non hoc pollicitus tuæ.

« Iracunda diem proferet Ilio,
« Matronisque Phrygum classis Achillei :
« Post certas hiemes uret Achaicus
« Ignis Iliacas domos. »

Digitized by Google

« Ils te poursuivent tous ! ta mort est demandée
« Par eux, par Mérion qu'aussi tu connoîtras ;
« Et plus terrible encor que son père Tydée,
« Diomède en fureur va fondre sur tes pas.

« Alors tel que le daim qui paît l'herbe fleurie,
« Fuit, s'il découvre au loin le monarque des bois,
« Haletant, tu fuiras vers l'amante trahie
« A qui tu promettois de plus dignes exploits.

« Du Destin qui poursuit les épouses Troïennes
« La colère d'Achille interrompra le cours :
« Mais les jours sont comptés ; les flammes Argiennes
« Consumeront enfin et Pergame et ses tours. »

Digitized by Google

NOTES.

V. 1-2. Je n'ai pas fait mention du mont Ida, et je n'en avois pas besoin en nommant Pâris; mais le seul mot *berger* ne l'eût pas désigné suffisamment dans l'original. Au second vers je lis *Helenam*, quoique les critiques les plus modernes lisent *Helenen*, leçon que plusieurs de mes Mss. justifient; mais j'ai cru que cela ne valoit pas la peine de s'éloigner de la leçon vulgaire.

5. *Mala avi.* Mot à mot : Sous de mauvais auspices.

11. L'égide, chez les anciens, est plus communément encore la cuirasse des Dieux que leur bouclier. C'est dans ce sens que j'ai pris ce mot, et j'ai cru devoir en avertir ceux à qui cette acception peut n'être pas connue.

20. J'ai mis ici le *front* au lieu des *cheveux adultères*, ce qui eût été bien hardi en français. Plusieurs Mss. lisent *cultus* (parure) au lieu de *crines*.

23. Le Ms. M lit plaisamment *Salomonius* au lieu de *Salaminius*. On reconnoît là bien évidemment la main d'un moine.

24. Sthénélus, guerrier généralement moins connu que les autres héros de l'Iliade dont il est ici question, étoit fils de Capanée, et conduisoit le char de Diomède. La leçon *Teucer, te*, que j'ai adoptée au lieu de *Teucerque et*, m'a paru énergique; elle est d'ailleurs celle de mes Mss. les plus anciens.

26. Merion étoit l'ami d'Idoménée et conduisoit aussi son char.

35-56. Tous mes Mss. sont conformes ici aux éditions vulgaires; ils lisent *Achaicus* et *Iliacas*. Cuningam et d'autres après lui lisent *Achaïus* dans le vers 35; mais je ne vois pas ce que le poète y gagne : la correction qu'ils font au vers 36, en lisant *Pergameas* pour *Iliacas*, semble réclamée par la prosodie; mais j'ai cru que, sans l'adopter dans mon texte, il suffisoit de l'indiquer ici.

Digitized by Google

ODE XVI.

ARGUMENT.

Il suffit de lire cette Ode pour y reconnoître une palinodie. Le poète y demande pardon à une jeune et belle personne d'avoir écrit des vers offensans pour elle. Il s'excuse en lui peignant les terribles effets de la colère; il rejette sa faute en partie sur la chaleur de la jeunesse; il offre enfin à la belle offensée de lui sacrifier ses vers coupables, pourvu qu'elle lui rende son amitié.

Les interprètes s'accordent en général à regarder la jeune personne qui n'est point nommée dans cette Ode, comme la même à qui Horace adresse la suivante sous le nom de Tyndaris. La plupart pensent aussi, d'après le témoignage de plusieurs anciens Mss. et du scholiaste de Cruquius, que son véritable nom étoit Gratidie; mais c'est là que les conjectures doivent se borner; et l'on peut voir dans la note renvoyée à la fin du volume que les savans qui ont poussé plus loin la curiosité, n'ont enfanté que de vaines hypothèses. La date de ce morceau ne peut pas non plus être fixée; et quant au modèle grec qu'on lui suppose, on verra dans la même note quelle est, à cet égard, mon opinion.

J'ai adopté pour ma traduction la même strophe que pour l'Ode 9 (*Vides ut altu*). Ces deux Odes sont du même mètre.

Digitized by Google

ODE XVI.

PALINODIA.

O MATRE pulchra filia pulchrior!
Quem criminosis cumque voles modum
Pones iambis, sive flamma,
Sive mari libet Adriano.

Non Dindymene, non adytis quatit
Mentem sacerdotum incola Pythius,
Non Liber æque, non acuta
Sic geminant Corybantes æra,

Tristes ut iræ: quas neque Noricus
Deterret ensis, nec mare naufragum,
Nec sævus ignis, nec tremendo
Jupiter ipse ruens tumultu.

Fertur Prometheus, addere principi
Limo coactus particulam undique
Desectam, et insani leonis
Vim stomacho apposuisse nostro.

Iræ Thyesten exitio gravi
Stravere, et altis urbibus ultimæ
Stetere causæ cur perirent
Funditus, imprimeretque muris

Hostile aratrum exercitus insolens.
Compesce mentem: me quoque pectoris
Tentavit in dulci juventa
Fervor, et in celeres iambos

Digitized by Google

ODE XVI.

PALINODIE.

D'une mère charmante, ô fille encor plus belle,
De mes vers insultans, oui, le sort t'est remis :
La flamme les détruira-t-elle ?
Ou veux-tu dans la mer les voir ensevelis ?

Des prêtres d'Apollon tu connois le délire,
Tu sais quel est Bacchus dans ses jeux effrayans,
Et quel trouble Cybèle inspire
Au Corybante armé de cymbales bruyans :

Mais plus terrible encore est pour nous la colère ;
Elle affronte en aveugle et les flots et le fer,
Et les flammes et le tonnerre
Du haut des cieux émus lancé par Jupiter.

On dit vrai : Prométhée, en formant son ouvrage,
Contraint de nous donner les folles passions
De chaque naturel sauvage,
Plaça dans notre cœur la rage des lions.

La colère perdit l'infortuné Thyestes,
Et seule des cités renversant les remparts,
Elle en poursuit les derniers restes
Et promène le soc sur leurs débris épars.

Calme-toi, Tyndaris ! la fougue du jeune âge
Un instant m'entraîna dans une folle erreur ;
A tes charmes j'ai fait outrage
Et l'iambe rapide a servi ma fureur. . . . .

Digitized by Google

Misit furentem. Nunc ego mitibus
Mutare quæro tristia, dum mihi
Fias recantatis amica
Opprobriis, animumque reddas.

Digitized by Google

Univ. of California

Je reconnois ma faute, et mon aveu l'expie;
A nos vieux différends fais succéder la paix.
Rends-moi ton cœur, sois mon amie,
Et que mes tristes vers périssent à jamais!

Digitized by Google

NOTES.

V. 4. Mot à mot : dans la mer Adriatique.

5-9. La leçon vulgaire de ce passage ayant déplu à Bentley, il a voulu la redresser en lisant *si* au lieu de *sic* au vers huitième. Cunningam, Sanadon et les éditeurs allemands les plus modernes l'ont suivi. Ils ont cru qu'Horace ne pouvoit dire que la colère frappe ses cymbales avec plus de fureur que les Corybantes, et j'avoue qu'il me paroît aussi plus raisonnable d'entendre que les Corybantes portent encore moins de trouble dans nos ames que la colere, alors même qu'ils frappent leurs cymbales à coups redoublés. Mais je n'en ai pas moins cru devoir conserver la leçon vulgaire, qui est celle de tous les Mss. sans exception, et que Dacier a très-bien défendue dans ses notes. J'y renvoie mes lecteurs. Le tour de ma traduction, qui n'est rien moins que littéral, peut s'accommoder également des deux leçons.

9-12. J'ai encore été obligé de m'éloigner ici du texte, qui porte littéralement : *le glaive Norique, la mer fertile en naufrages; Jupiter même se précipitant dans son plus terrible appareil.* La Norique, province romaine, qui appartient aujourd'hui à la Bavière, produisoit alors d'excellent fer.

13. Mot à mot : on dit que Prométhée, forcé d'ajouter à son premier limon des parties prises de tous côtés, etc. On trouve des traces de cette fable de Prométhée dans le Protagoras de Platon, dans un fragment de Simonide, et dans un autre que l'on attribue à Euripide ou à Philémon ; mais il paroît qu'Horace l'arrange ici à sa manière, car aucun de ces auteurs ne la raconte comme lui.

21-22. J'ai inséré dans ma traduction le nom de Tyndaris qui n'est pas dans le texte. Si l'argument de cette Ode ne suffit pas pour ma justification, on la trouvera dans celui de l'Ode suivante.

25-28. Les libertés que j'ai prises dans cette dernière strophe et dans toute l'Ode n'auront peut-être pas besoin d'être justifiées, si l'on veut bien remarquer que dans l'original trois strophes enjambent sur les suivantes, et que j'ai évité tous ces enjambemens.

Digitized by Google

ODE XVII.

ARGUMENT.

Tous les anciens scholiastes déjà connus, d'accord entre eux et avec la raison, reconnoissent la jeune Tyndaris à qui cette Ode est adressée, pour la même personne à qui Horace adresse la précédente sans la nommer; et ils font entendre que c'est pour compléter la réconciliation que le poète l'engage à venir passer quelque temps à sa maison de campagne : *plene cupiens satisfacere.* Le scholiaste de mon Ms. V (*voyez* à la fin du volume) fortifie encore cette opinion: il réunit cette Ode à la précédente dans une glose dont voici le sens : Et afin que tu croies que je te parle du cœur, viens habiter avec moi les mêmes lieux, ce que tu peux faire aisément, car ils sont si agréables que Faune lui-même abandonne son propre séjour pour s'y transporter. Il ajoute, cependant, que cette Ode peut aussi être séparée de la précédente; mais cette séparation, qui me paroît en effet plus raisonnable que la réunion, ne détruit pas l'identité de Tyndaris et de la belle anonyme. A en juger par la cinquième strophe, elle étoit aussi distinguée par ses talens que par ses attraits. Je laisse au lecteur le soin et le plaisir d'observer avec quel art le poète rassemble toutes les circonstances qui pouvoient décider Tyndaris à accepter son invitation.

Poinsinet de Sivry, qui ne veut absolument voir que des traductions dans les Odes galantes de notre poète, prétend que celle-ci est traduite de Stésichore; mais M. Mitscherlich lui-même, avec son immense lecture, n'y a découvert aucune trace d'imitation d'un poète grec. Après ce qu'on a dit plus haut du scholiaste du Ms. V, il est presque inutile d'ajouter qu'elle est du même mètre que la précédente.

Digitized by Google

ODE XVII.

AD TYNDARIDEM.

Velox amœnum sæpe Lucretilem
Mutat Lycæo Faunus, et igneam
Defendit æstatem capellis
Usque meis, pluviosque ventos.

Impune tutum per nemus arbutos
Quærunt latentes et thyma deviæ
Olentis uxoris mariti;
Nec virides metuunt colubros,

Nec Martiales hæduliæ lupos:
Utcumque dulci, Tyndari, fistula
Valles, et Usticæ cubantis
Lævia personuere saxa.

Di me tuentur, Dis pietas mea
Et Musa cordi est. Hinc tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu.

Hic in reducta valle caniculæ
Vitabis æstus, et fide Teïa
Dices laborantes in uno
Penelopen, vitreamque Circen.

Hìc innocentis pocula Lesbii
Duces sub umbra, nec Semeleïus
Cum Marte confundet Thyoneus
Prælia; nec metues protervum

Digitized by Google

ODE XVII.

A TYNDARIS.

Souvent pour les vallons du riant Lucrétile,
Faune, de l'Arcadie oubliant les coteaux,
Des ardeurs d'un été stérile
Et des vents pluvieux garantit mes troupeaux.

Grâce à lui, dans mes bois j'ai vu la chèvre errante
Et son lascif époux chercher impunément
Le thym et l'arbouse odorante,
Sans redouter les dards du reptile écumant.

Pour leurs fils au bercail ils sont même sans crainte :
Le loup fuit quand le Dieu rassemblant ses pipeaux,
Des rochers dont Ustique est ceinte
Réveille, ô Tyndaris, les faciles échos.

Oui, je suis cher aux Dieux; ma muse aux Dieux sait plaire,
Ma piété les touche : heureux de leurs faveurs,
Je t'offre la moisson prospère,
Tous les biens dont mes champs ont payé mes labeurs.

Viens braver les chaleurs que Sirius prépare;
Et dans un frais vallon, sur le luth de Téos,
Célébrer la fille d'Icare
Brûlant avec Circé pour le même héros.

Là de ses vins légers, sous un tranquillle ombrage,
Lesbos pourra t'offrir la joyeuse douceur,
Sans que jamais Bacchus partage
Les caprices de Mars et sa triste fureur.

Digitized by Google

Suspecta Cyrum, ne male dispari
Incontinentes injiciat manus,
Et scindat hærentem coronam
Crinibus, immeritamque vestem.

Digitized by Google

Cyrus n'y viendra point bouillant de jalousie,
Outrager ta foiblesse, et d'une injuste main
Briser ta couronne fleurie
Et l'innocent tissu qui voile ton beau sein.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Le mont Lucrétile, aujourd'hui *monte Gennaro*, est l'une des plus hautes montagnes du pays des Sabins, où Horace avoit sa maison de campagne.

9. Je regrette de n'avoir pu rendre le *Martialos lupos*, les loups consacrés à Mars. (*Voyez*, pour la leçon que j'ai suivie et pour le sens de ce passage, la note renvoyée à la fin de ce volume.)

10–12. Mot à mot : les vallons et les roches polies d'Ustique couchée : *Usticæ cubantis*. Ustica, selon quelques interprètes, étoit en même temps le nom du hameau où Horace avoit sa maison de campagne, et celui de la colline sur le penchant de laquelle il étoit situé. Je m'en tiens au sentiment de l'abbé Chaupy, qui affecte particulièrement ce nom au hameau. Ma traduction ne rend point ici les deux épithètes *cubantis* et *lævia*; malgré ce défaut, elle exprime peut-être assez bien la situation d'Ustique, ceinte de rochers abondans en échos. C'est par ce dernier caractère que l'abbé Chaupy reconnut d'abord la vallée de Licence, où la maison de campagne d'Horace étoit située. « Les monts qui l'environnent, dit-il, sont en effet composés de roches unies jusqu'au poli. » Et il ajoute que, dès son arrivée, il entendit les échos de ces rochers répéter jusqu'aux sons de son discours ordinaire. (*Découverte de la maison de campagne d'Horace*, Tom. III, pag. 336–337.)

14. Je lis *hinc* avec Dacier et les anciens éditeurs; cette leçon est celle de tous mes Mss., à l'exception de deux (V et S).

20. *Vitream Circen*. On peut entendre de trois manières l'épithète *vitrea*. La couleur du verre étant quelquefois celle de la mer, d'anciens interprètes ont cru que Circé étoit traitée ici de déesse marine: d'autres ont pensé qu'Horace lui donnoit l'éclat du verre, et d'autres encore sa fragilité. Je désire que l'ambiguité de cette expression me fasse excuser de l'avoir supprimée.

23. Le surnom de *Thyoneus* vient de *thyone*, qui, en grec, signifie *fureur*: je crois en avoir rendu l'intention sans le traduire.

25–28. Ceci se rapporte sans doute à quelque scène violente que Tyndaris avoit essuyée de la part d'un de ses amans, qu'Horace désigne par le nom de Cyrus.

Digitized by Google

ODE XVIII.

ARGUMENT.

On ne peut assigner une date certaine à cette Ode, ni savoir au juste quel est ce Varus à qui le poète l'adresse, et qu'il ne désigne que par ce seul nom. Les meilleurs Mss. y ajoutent celui de Quintilius; mais ces deux noms réunis peuvent appartenir à P. Quintilius Varus, personnage consulaire, qui périt avec ses légions en Germanie, l'an de Rome 760, et au poète Quintilius Varus, cet ami de Virgile, dont Horace déplore la mort dans l'Ode 24 de ce Livre. Une troisième opinion veut que le personnage dont il est ici question soit un Épicurien nommé L. Varus, dont Quintilien fait mention, Liv. VI, c. 3 de ses *Institutions oratoires;* et Sanadon propose encore un autre Varus, qui fut sous Cassius gouverneur de Rhodes. Sans prendre parti entre ces opinions, je crois du moins qu'on ne doit pas confondre le Varus de l'Ode qui nous occupe avec celui de l'Épode 5, contre lequel Canidie dirige ses sortiléges, et que les meilleurs Mss. nomment Alfius Varus.

Le premier vers de cette Ode étant littéralement traduit d'un premier vers qui nous reste seul d'une Ode d'Alcée, on en a conclu, avec beaucoup de vraisemblance, que l'Ode entière n'étoit qu'une traduction. M. Mitscherlich remarque fort bien qu'elle doit être un des premiers essais d'Horace, et que les derniers vers ne sont exempts ni de gêne ni d'obscurité.

Cette Ode est du même mètre que la onzième (*Tu ne quæsieris*). J'ai suivi aussi le même système pour en approcher; et j'ai fait peut-être un pas de plus en ne donnant au petit vers que sept syllabes au lieu de huit. Le lecteur jugera si l'oreille y gagne ou y perd quelque chose.

Digitized by Google

ODE XVIII.

AD VARUM.

Nullam, Vare, sacra vite prius severis arborem
Circa mite solum Tiburis et mœnia Catili.
Siccis omnia nam dura Deus proposuit, neque
Mordaces aliter diffugiunt sollicitudines.
Quis post vina gravem militiam aut pauperiem crepat? 5
Quis non te potius, Bacche pater, teque, decens Venus?
At ne quis modici transiliat munera Liberi,
Centaurea monet cum Lapithis rixa super mero
Debellata; monet Sithoniis non levis Evius,
Cum fas atque nefas exiguo fine libidinum 10
Discernunt avidi. Non ego te, candide Bassareu,
Invitum quatiam, nec variis obsita frondibus
Sub divum rapiam. Sæva tene cum Berecynthio
Cornu tympana, quæ subsequitur cæcus Amor sui,
Attollens vacuum plus nimio Gloria verticem, 15
Arcanique Fides prodiga, perlucidior vitro.

Digitized by Google

ODE XVIII.

A VARUS.

Avant la vigne sacrée,
Qu'aucun arbre, ô Varus, ne soit planté par toi
Dans la riante contrée
Où Tibur de Catile a reconnu la loi!
Le sort n'a que des épines
Pour qui peut de Bacchus dédaigner les bienfaits;
Seul par ses faveurs divines,
Il chasse loin de nous les soucis inquiets.
Qui songe aux maux de la guerre,
Qui songe à l'indigence au milieu d'un festin?
En buvant, qui ne préfère
Te chanter, ô Vénus, et toi père du vin!
Mais quand ce Dieu nous invite,
Jouissons sans abus, et n'oublions jamais
Du Centaure et du Lapithe
Quels furent autrefois les bachiques excès!
N'oublions pas que le Thrace,
Quand du thyrse accablant il a senti le poids,
Ivre d'une aveugle audace,
Et du bien et du mal confond toutes les lois!
Jamais, Dieu des Bassarides,
Au temple, malgré toi, je n'irai te chercher:
Comment de mes mains timides
Montrerois-je au grand jour ce que tu veux cacher?
Je respecte tes feuillages:
Mais toi, de tes tambours, de tes clairons bruyans
Calme les accords sauvages!
L'amour-propre insensé s'enflamme à leurs accens:
Levant sa tête légère,
La vanité les suit et la présomption,
Qui mieux encor que le verre
Livre nos cœurs aux yeux de l'indiscrétion.

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. *Voyez* la note relative aux v. 12-14 de l'Ode 7.

9. Evius (Bacchus), qui n'est pas léger pour les Sithoniens (peuple de la Thrace). J'ai eu recours, pour rendre ce passage poétique dans notre langue, au *gravi Thyrso* de l'Ode 19, Liv. II. *Evius*, surnom de Bacchus, vient du cri d'*Evoë*, dont on avoit coutume de le saluer; en grec, εὖϊ, *bene illi!* c'est une espèce de *vivat*.

11. Le renard se nommoit en langue thrace *Bassaris*, selon Hésychius : les Bacchantes se couvrant quelquefois de peaux de renards, en prirent le nom de *Bassarides*; et, de là, Bacchus lui-même fut nommé *Bassareus*. Des trois étymologies que l'on a données à ce mot, celle-ci me paroît la plus raisonnable. Poinsinet de Sivry observe avec raison que l'espèce de terreur religieuse qu'indique ce passage, décèle le traducteur. Elle pouvoit être réelle dans le siècle d'Alcée; dans celui d'Horace elle n'étoit qu'une fiction.

12-14. On s'accorde à penser que, par ces mots *non te quatiam invitum*, le poète entend qu'il ne fera pas sortir le dieu malgré lui de son sanctuaire; et par ce qui suit, qu'il n'exposera pas au jour les objets mystérieux cachés sous des feuillages dans les corbeilles que l'on portoit à sa suite dans ces processions.

14-15. *Cornu Berecynthio*. Le cornet Berecynthien tiroit son nom d'une montagne de Phrygie, où les mystères de Cybèle étoient célébrés avec autant de fureur que ceux de Bacchus. Ma traduction n'est ici rien moins que littérale.

15. La plupart des éditions lisent *et tollens*. Quelques-uns de mes Mss. portent *extollens*. J'ai préféré *attollens*, leçon de mes Mss. D et I de l'édition Aldine 1509 et de celle de Bâle 1555. Cuningam, qui semble la donner *ex ingenio*, conserve l'*et*, je ne sais pourquoi, et le place à la fin du vers précédent; il me semble que l'avantage de cette leçon est de le faire disparoître.

16. J'avoue que j'ai plus tôt paraphrasé que traduit ce vers, dont le sens littéral est : la foi prodigue du secret, plus transparente que le verre.

Digitized by Google

ODE XIX.

ARGUMENT.

Quelques interprètes ont voulu rapporter cette Ode à l'an 733 à cause de ce passage : *Et versis animosum equis Partham :* ils y voient les avantages remportés sur les Parthes vers cette époque, et admirent l'adresse avec laquelle le poète amène ici les louanges d'Auguste sans avoir l'air d'y songer. Je crois, en effet, qu'il n'y songeoit pas, et que c'est lui prêter une intention qu'il n'a point eue. Je préfère l'opinion de M. Mitscherlich, qui ne voit dans la mention spéciale des Parthes et des Scythes que la manière ordinaire d'Horace qui cherche toujours à particulariser. Rien n'est donc moins fondé que tout ce qu'on a voulu conclure de cette circonstance sur l'âge qu'avoit Horace lorsqu'il écrivit cette Ode.

On ne sait rien non plus de cette Glycère dont il célèbre ici les attraits : elle peut être ou n'être pas la même que celle dont il parle dans l'Ode 30 de ce Livre ; on peut la retrouver encore, ou en reconnoître une troisième dans celle de l'Ode 19 du Livre III, sans que cela ôte ou ajoute rien au mérite ou à l'intérêt de ces trois pièces. Mais il paroît naturel de penser qu'aucune de ces trois Glycères ne doit être confondue avec l'amante de Tibulle, dont il sera question dans l'Ode 33.

Quelque courte que soit cette Ode, il est difficile de rien imaginer de plus parfait dans le genre auquel elle appartient ; que n'ai-je pu en rendre les beautés aussi bien que je les ai senties ! Elle est du même mètre que la troisième : *Sic te Diva.*

Digitized by Google

ODE XIX.

Mater sæva Cupidinum,
Thebanæque jubet me Semelæ puer,
Et lasciva Licentia
Finitis animum reddere amoribus.

Urit me Glyceræ nitor
Splendentis Pario marmore purius,
Urit grata protervitas,
Et vultus nimium lubricus aspici.

In me tota ruens Venus
Cyprum deseruit; nec patitur Scythas
Et versis animosum equis
Parthum dicere, nec quæ nihil attinent.

Hic vivum mihi cespitem, hic
Verbenas, pueri, ponite thuraque
Bimi cum patera meri:
Mactata veniet lenior hostia.

Digitized by Google

ODE XIX.

Des Amours la mère cruelle
Et le fils de Sémèle et les Désirs ardens
Rallument dans mon cœur rebelle
Des feux que j'abjurai dans de meilleurs instans.

C'en est fait ! je suis à Glycère :
A l'éclat de son teint quel autre eût résisté ?
Je l'aime perfide et légère,
Je meurs de ses regards brillans de volupté.

De Paphos Vénus est absente ;
Toute entière elle habite, elle remplit mon cœur,
Et ne souffre pas que je chante
Le Parthe dans sa fuite arrêtant son vainqueur.

Offrons plutôt des sacrifices :
Préparez les gazons, la verveine, l'encens :
D'un vin vieux versons les prémices ;
Elle s'attendrira peut-être à nos présens.

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. J'ai suivi la leçon *Semelæ* que Cuningam a fait revivre d'après d'anciennes éditions et cinq Mss. de Cruquius : c'est aussi celle de tous les miens, à l'exception de trois des plus modernes.

4. On a conclu de ce vers qu'Horace étoit déjà vieux lorsqu'il écrivit cette Ode : on auroit dû se rappeler qu'à tout âge on peut former le projet de renoncer aux amours, mais qu'à tout âge on n'en éprouve pas les ardeurs, comme Horace les peint dans les vers suivans.

5-8. Je serai trop heureux si l'on trouve que j'ai rendu quelque chose de la beauté de ce passage, qui fera le désespoir de tous les traducteurs.

9. Dacier traduit : *Vénus a quitté entièrement Cypre pour venir loger dans mon cœur ;* sur quoi Voltaire lui demande s'il n'aime pas mieux ces vers de Racine :

Ce n'est plus une ardeur en mes veines cachée,
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Cette indication d'un grand poète fait voir comment les poètes doivent être traduits.

10-12. On ne retrouve, dans ma traduction, ni les *Scythes* ni le *nec quæ nihil attinent*. Je regrette ce dernier trait par lequel le poète marque son insouciance pour tout ce qui ne touche pas à son amour.

15. Mot à mot : un vin de deux ans.

Digitized by Google

ODE XX.

ARGUMENT.

Le sujet de cette pièce est expliqué d'une manière assez vraisemblable dans un des Mss. de Cruquius et par le scholiaste de mon Ms. V. On y lit que Mécène devant faire un voyage en Apulie, écrivit à Horace qu'il iroit en passant loger chez lui, et que le poète lui répondit par le billet que l'on va lire. J'ai cru un moment que la date en seroit aussi facile à fixer. Il y est question de ces applaudissemens que reçut Mécène au théâtre, lorsqu'il y parut pour la première fois après avoir été sauvé, d'une manière presque miraculeuse, d'un péril dont les circonstances et la nature ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Cet événement est encore cité par Horace dans l'Ode 17 du Liv. II, où il parle en même temps de la chute de l'arbre qu'il maudit dans l'Ode 13 du même Livre; et l'anniversaire de cette chute étant le sujet de l'Ode 8 du Livre III, dont l'époque est à peu près connue, il sembloit qu'elle dût servir à fixer la date de celle-ci. Mais on peut voir, dans ma note sur la publication des trois premiers livres des Odes, les raisons qui m'ont ramené à l'incertitude où sont sagement restés les plus habiles commentateurs.

Il n'y a de remarquable dans cette Ode que l'adresse avec laquelle le poète amène, dès le début, la mention de l'un des événemens de la vie de Mécène qui pouvoient le plus le flatter. La nécessité de rendre cette allusion plus sensible pour le grand nombre des lecteurs m'a forcé de m'éloigner, dans ma traduction, du mètre sapphique, qui est celui de l'original. J'ai cru qu'il étoit moins important d'en imiter le nombre que d'en exprimer clairement l'intention.

Digitized by Google

ODE XX.

AD MÆCENATEM.

Vile potabis modicis Sabinum
Cantharis, Græca quod ego ipse testa
Conditum levi, datus in theatro
Cum tibi plausus:

Care Mæcenas, eques, ut paterni
Fluminis ripæ, simul et jocosa
Redderet laudes tibi Vaticani
Montis imago.

Cæcubum, et prælo domitam Caleno
Tu bibes uvam: mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles.

Digitized by Google

ODE XX.

A MÉCÈNE.

Mécène, tu le veux : dans mes coupes modestes
Tu boiras des Sabins le vin peu généreux,
Mais qu'en un vase grec, après des jours funestes,
Je scellai dans un jour bien cher à tous les deux.

Parmi les chevaliers livrés à l'allégresse
Tu parus au théâtre, et Rome t'applaudit :
Le fleuve paternel s'émut de notre ivresse,
Et du mont Vatican l'écho te la rendit.

Viens donc; mais, tu le sais, si Calès et Formies
Font gémir leurs pressoirs pour emplir tes tonneaux,
Falerne du nectar de ses grappes choisies
Ne rougit point chez moi le cristal des ruisseaux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1-4. Les vignobles du pays des Sabins n'avoient qu'une réputation très-médiocre : Horace cherche donc à relever le vin de son crû, en disant qu'il l'avoit scellé dans un vase qui avoit contenu du vin grec, ce qui, selon le vieux Scholiaste, pouvoit l'avoir amélioré ; et surtout en citant la date du jour où il l'avoit scellé, et dont le souvenir devoit être cher à Mécène.

5. C'est encore un trait fort délicat de notre poète, que de nommer son protecteur simplement *Chevalier*. Mécène se faisoit gloire d'être resté dans l'ordre équestre, et cette modération n'avoit nui ni à sa fortune ni à son pouvoir.

5-8. C'est au théâtre de Pompée que Mécène reçut les applaudissemens dont il est ici question. Ce théâtre étoit situé sur les bords du Tibre, et en face du mont Vatican. Dacier remarque très-judicieusement que les effets de cette situation sont exactement rendus par le poète.

9-12. Dans cette énumération de quatre vins différens, j'ai négligé celui de Cécube ; je ne crois pas cette omission plus coupable que les autres libertés que j'ai prises en traduisant ces quatre vers. Le vin de Cécube croissoit près de Cajète ; ceux de Calès et de Formies, dans les environs de Capoue ; celui de Falerne appartenoit aussi à la Campanie (*Chaupy*, I, 174-181).

Digitized by Google

ODE XXI.

ARGUMENT.

Sanadon, en se prévalant d'une indication assez vague d'Acron, s'est permis de transporter cette Ode dans le poëme séculaire. M. Mitscherlich réfute son opinion par les raisons les plus solides, et qu'il est inutile de rapporter ici. Je me contenterai d'opposer à la glose d'Acron l'autorité d'un autre scholiaste, transcrite comme la sienne dans mon Ms. V. Il dit simplement que notre Ode fut composée pour être chantée dans quelque fête d'Apollon et de Diane. Si l'on vouloit quelque chose de plus précis, il vaudroit mieux s'en tenir à une ancienne conjecture renouvelée par Jani, et qui tend à rapporter cette Ode à l'an 730, où les Romains, au rapport de Dion (Lib. LIV, 1), eurent à souffrir de la peste et de la famine. Mais M. Mitscherlich observe très-bien qu'Apollon et Diane étoient les Dieux préservateurs des Romains, leurs *Dii averruncі*, et que par conséquent on n'attendoit pas que Rome fût déjà désolée par la peste et par la famine pour les prier d'en détourner ces fléaux. Ce raisonnement très-judicieux est encore fortifié par la citation d'un hymne d'Orphée à Diane qui finit par une prière semblable à celle qu'Horace adresse ici à Diane et à Apollon.

Le mètre de cette Ode est le même que celui de la cinquième : *Quis multa gracilis*.

Digitized by Google

ODE XXI.

IN DIANAM ET APOLLINEM.

Dianam teneræ dicite virgines:
Intonsum, pueri, dicite Cynthium:
Latonamque supremo
Dilectam penitus Jovi.

Vos, lætam fluviis et nemorum coma,
Quæcumque aut gelido prominet Algido,
Nigris aut Erymanthi
Silvis aut viridis Cragi.

Vos, Tempe totidem tollite laudibus,
Natalemque, mares, Delon Apollinis,
Insignemque pharetra
Fraternaque humerum lyra.

Hic bellum lacrymosum, hic miseram famem,
Pestemque, a populo et principe Cæsare, in
Persas atque Britannos
Vestra motus aget prece.

Digitized by Google

ODE XXI.

HYMNE A DIANE ET APOLLON.

Vierges tendres, chantez Diane tutélaire !
Chantez, adolescens, Phébus aux longs cheveux,
Et Latone qui fut si chère
Au souverain maître des Dieux!

Des fleuves et des bois, vous, célébrez l'amante;
Qui protége l'Algide et ses ombrages frais,
Les noirs bosquets de l'Erymanthe,
Du Cragus les vertes forêts.

Et vous, louez Tempé, Romains; que votre zèle
Honore d'Apollon le berceau glorieux,
Son carquois, sa lyre immortelle,
Présent d'un frère ingénieux.

La famine cruelle et la peste et la guerre
Fuiront loin de César et du peuple Romain,
S'il écoute votre prière,
Chez le Parthe et chez le Germain.

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. Mot à mot. Le Cynthien : ce surnom d'Apollon lui venoit du Cynthe, montagne de l'île de Délos.

6. L'Algide étoit une montagne du Latium ;

7. L'Erymanthe, une montagne d'Arcadie;

8. Le Cragus, une montagne de Lycie : toutes trois consacrées à Diane. La dernière portoit aussi le nom de Gragus, et c'est celui qui se trouve dans mes meilleurs Mss. et dans les anciennes éditions : en français, il n'auroit pas été supportable.

10. Mot à mot : Délos, lieu natal d'Apollon.

12. Mercure, frère d'Apollon, lui fit présent de la lyre après l'avoir inventée.

13. Duhamel, et après lui Sanadon, ayant voulu faire de cette Ode un dialogue où les jeunes Romains et les jeunes Romaines s'exhortent à chanter tour à tour les louanges d'Apollon et de Diane, il leur a paru nécessaire de faire alterner régulièrement celles du frère et de la sœur. En conséquence, ils lisent *hæc bellum lacrymosum, hic miseram famem*. Je ne cite cette correction puérile, déjà proposée par Bentley, que pour dire qu'il n'en existe aucune trace dans mes Mss.

14. Jos. Scaliger a proposé de lire *a populo, principe Cæsare*, etc. : Cuningam l'a suivi, ainsi que M. Oberlin. Le sens alors est qu'Apollon et Diane détourneront la guerre, la peste et la famine du peuple romain, pendant qu'Auguste régnera sur lui. Je ne vois point de nécessité à suivre cette leçon, qu'aucun Ms. ne confirme. Un seul (S) offre une glose interlinéaire qui la favorise : au-dessus de *principe*, on y lit *existente;* mais la conjonctiou *et* n'y est point omise.

15. J'ai mis les Germains au lieu des Bretons : les uns et les autres étoient alors ennemis des Romains.

Digitized by Google

ODE XXII.

ARGUMENT.

Les anciens scholiastes n'ont vu dans cette Ode que les louanges de la vertu. Dacier est le premier qui ait voulu y mettre plus de finesse. Il suppose qu'Aristius Fuscus, à qui elle est adressée, étoit amoureux de Lalagé, qu'Horace l'aimoit aussi, mais d'une passion respectueuse, et que le poète veut à la fois ôter toute jalousie à son ami et lui prouver toute la vénération que Lalagé lui inspire, en la présentant dans cette Ode comme une déesse dont la protection l'a sauvé du plus grand danger. Sanadon est à peu près du même avis; il trouve seulement qu'un pareil sujet auroit dû inspirer quelque chose de plus gai et de plus délicat à notre poète; mais il me semble que la lecture de l'Ode suffit pour détruire l'explication forcée de ces deux commentateurs. Celle de M. Mitscherlich est beaucoup mieux fondée. Selon lui, Horace ne célèbre point ici les avantages de la vertu en général, mais les priviléges que les anciens croyoient propres aux poètes lorsqu'ils étoient fidèles à l'innocence de leur vocation. Horace exprime ce sentiment dans plusieurs autres endroits de ses écrits, et notamment dans l'Ode 17 de ce Livre *Velox amœnum*, et dans la quatrième du Livre III. Ajoutons que ce n'est pas seulement lorsqu'il est occupé de Lalagé que le loup le fuit, mais lorsqu'il la chante. (V. 9-12.)

Il seroit superflu d'insister sur les beautés d'une Ode que tous les amateurs de la poésie latine savent par cœur. On ne peut en fixer la date. Le mètre est celui de l'Ode 2 : *Jam satis terris.*

Digitized by Google

ODE XXII.

AD ARISTIUM FUSCUM.

Integer vitæ scelerisque purus
Non eget Mauris jaculis, neque arcu,
Nec venenatis gravida sagittis,
Fusce, pharetra:

Sive per Syrtes iter æstuosas,
Sive facturus per inhospitalem
Caucasum, vel quæ loca fabulosus
Lambit Hydaspes.

Namque me silva lupus in Sabina,
Dum meam canto Lalagen, et ultra
Terminum curis vagor expeditus,
Fugit inermem:

Quale portentum neque militaris
Daunias latis alit esculetis,
Nec Jubæ tellus generat, leonum
Arida nutrix.

Pone me pigris ubi nulla campis
Arbor æstiva recreatur aura,
Quod latus mundi nebulæ malusque
Jupiter urget:

Pone sub curru nimium propinqui
Solis, in terra domibus negata:
Dulce ridentem Lalagen amabo,
Dulce loquentem.

Digitized by Google

ODE XXII.

A FUSCUS ARISTIUS.

Si ma vie est sans tache et si mon ame est pure,
Qu'ai-je besoin, Fuscus, des traits empoisonnés,
De l'arc, des javelots dont s'arme la main sûre
Des Maures basannés ?

J'irois voir sans péril les Syrtes orageuses,
Les gorges du Caucase au voyageur fatal,
Et l'Hydaspe roulant de ses eaux fabuleuses
Le paisible cristal.

Ainsi des bois Sabins franchissant la limite,
Je chantois ma Glycère, et d'amour enflammé
J'errois sans crainte..... Un loup m'aperçoit et m'évite,
Moi foible et désarmé !

Et cependant jamais la guerrière Apulie
Ne vit naître un tel monstre en ses bois ténébreux ;
Les lions que nourrit la brûlante Libye
Sont encor moins affreux.

Qu'on m'exile en ces champs dépouillés de verdure
Dont jamais le Zéphyr ne féconda le sein,
Où Jupiter glacé sur la sombre nature
Appesantit sa main :

Qu'on cherche du soleil l'importun voisinage,
Qu'on m'y fasse habiter un désert sans abris :
Oui, toujours j'aimerai Glycère au doux langage,
Glycère au doux souris.

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. Les éditions vulgaires lisent *Mauri : Mauris* est la leçon des meilleurs Mss. et des éditions les plus savantes.

4. Aristius Fuscus, ami de notre poète, étoit lui-même poète, orateur et grammairien, c'est-à-dire littérateur. C'est à lui qu'est adressée la dixieme épitre du Livre I. Il en est encore question dans les satires 9 et 10 du premier Livre. Il avoit d'excellentes qualités mêlées de quelques défauts ; mais ce n'est pas ici le lieu de développer son caractère.

5. Plusieurs interprètes prétendent que le mot *Syrtes* ne désigne point ici, comme à l'ordinaire, les bancs de sable qui défendent l'accès des côtes de Lybie, mais les plaines sablonneuses de cette contrée : leur raison est que ce n'est pas en voyageant sur mer que le Maure a besoin de traits pour percer les bêtes féroces. On peut répondre qu'Horace, parlant ici de voyages, peut bien faire mention des véritables Syrtes, puisqu'elles se trouvoient sur le chemin de ces déserts de Libye habités par des lions.

8. *Fabulosus Hydaspes*, l'Hydaspe, dont on raconte tant de merveilles.

10. Il est encore question d'une Lalagé dans l'Ode 5 du Livre II ; mais je ne crois pas que ce soit la même. La difficulté de faire entrer ce nom dans mes vers, m'a engagé à le remplacer par celui de Glycère. (*Voyez*, pour de plus amples détails, la note renvoyée à la fin du volume.)

14. Les éditions vulgaires lisent *Daunia in ; Daunias* est la leçon de mes meilleurs Mss., à l'exception d'un seul ; c'est celle de Cuningam, de Mitscherlich, et je l'ai adoptée comme étant d'ailleurs plus élégante. La Daunie étoit une partie de l'Apulie, et tiroit son nom de Daunus.

17-20. J'ai cherché à m'éloigner le moins que j'ai pu du texte, dont la traduction littérale étoit impossible.

23-24. Tout le monde reconnoit, dans ces deux vers, une imitation d'un passage de Sappho, que la traduction de Boileau a rendu encore plus célèbre.

Digitized by Google

ODE XXIII.

ARGUMENT.

Le nom de Chloé se trouve dans quatre Odes d'Horace, et peut-être même dans cinq. Beaucoup d'interprètes, et Dacier est du nombre, croient que dans toutes ces Odes, à l'exception de la septième du Livre III, il est question de la même personne. Je pense, au contraire, qu'il s'agit chaque fois d'une personne différente; et j'en donne les raisons dans une note renvoyée à la fin du volume, parce qu'elle auroit tenu trop de place dans cet argument. Mais, quelque opinion que l'on adopte à cet égard, on n'en aura sûrement qu'une seule sur le mérite de l'Ode qui nous occupe. Si l'on se reporte au temps où vivoit Horace, on trouvera qu'il étoit impossible de rien faire de plus gracieux en douze vers, sur un sujet aussi commun que la timidité d'une jeune fille à peine sortie de l'enfance, et qui s'effarouche au seul nom de l'amour. Rien ne peut fixer la date de cette Ode, mais il paroît qu'Horace étoit encore jeune lorsqu'il la composa.

Deux vers grecs, cités par Athénée et attribués communément à Anacréon, paroissent avoir suggéré à notre poète le début de cette Ode: une jeune fille y est aussi comparée au faon qui tette encore, et que la frayeur saisit lorsque sa mère le laisse dans la forêt; mais il est juste d'observer qu'Horace, en empruntant cette idée, a su lui donner un tour original.

Le mètre de cette Ode est le même que celui de l'Ode 5, *Quis multa gracilis*.

Digitized by Google

ODE XXIII.

AD CHLOEN.

Vitas hinnuleo me similis, Chloe,
Quærenti pavidam montibus aviis
Matrem, non sine vano
Aurarum et siluæ metu.

Nam seu mobilibus veris inhorruit
Adventus foliis, seu virides rubum
Dimovere lacertæ,
Et corde et genibus tremit.

Atqui non ego te, tigris ut aspera,
Gætulusve leo, frangere persequor.
Tandem desine matrem
Tempestiva sequi viro.

Digitized by Google

ODE XXIII.

A CHLOÉ.

Tu m'évites, Chloé, pareille au faon timide
Qui suit au fond des bois ignorés du chasseur
Sa mère dont l'effroi le guide :
Un souffle, une ombre lui fait peur ;

Si les plus doux Zéphirs dans les feuilles frémissent,
Si le buisson s'émeut sous les pas du lézard,
Son cœur bat, ses genoux fléchissent,
Il s'élance et fuit au hasard.

Suis-je donc un lion des forêts de Carthage ?
Prêt à te dévorer, suis-je un tigre écumant ?
Quitte enfin ta mère ! à ton âge
Il est doux de suivre un amant.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Je ne puis dissimuler que mes Mss. les plus anciens lisent tous *vitat* et non *vitas*; que cette leçon, au rapport de Maittaire, est celle des éditions de 1474 et 1476; que je l'ai retrouvée moi-même dans celle de Venise, 1483. J'ai suivi la leçon vulgaire, parce qu'elle m'a paru meilleure, et que la troisième strophe, où Horace adresse la parole à Chloé, semble exiger qu'il s'adresse également à elle dans la première. Cette leçon, d'ailleurs, doit avoir été celle des excellens Mss. de Cruquius, car il la suit sans donner de variante. Il est assez singulier que ni Bentley ni Cuningam, qui lisent *vitas*, ne parlent de cette différence.

5-6. Ici tous mes Mss. étant d'accord entre eux, ainsi qu'avec ceux de Cruquius, de Torrentius, de Lambin, de Pulmann et de Bentley lui-même; je ne vois pas pourquoi ce dernier commentateur et son éternel contradicteur Cuningam ont jugé à propos, sur le seul témoignage de Muret, de changer ainsi ce passage: *nam sex mobilibus* vitis *inhorruit ad* ventum *foliis*; et de substituer ensuite *vepris* à *vitis*, le buisson à la vigne. Le sens de l'ancienne leçon est très-naturel et très-poétique, et les raisons par lesquelles Bentley le combat ont été très-bien réfutées par Jani et M. Wetzel.

10. Mot à mot: un lion de Gétulie.

12. *Tempestiva viro*. Je n'ai pas osé rendre cette expression ni d'une manière littérale, ni même par celle-ci, qui en approche: *mûre pour l'amour*.

Digitized by Google

ODE XXIV.

ARGUMENT.

On ne peut guère se refuser à reconnoître l'auteur de l'Énéide dans le Virgile auquel cette Ode est adressée, ni dans le Quintilius dont Horace y déplore la mort, le personnage de ce nom qui, selon la chronique d'Eusèbe, mourut l'an de Rome 729. Cette date nous donne ainsi celle de l'Ode; et il est encore permis de croire que ce Quintilius, nommé *Cremonensis* par la chronique citée, et qualifié d'ami commun d'Horace et de Virgile, est celui dont notre poète vante le jugement éclairé et sévère dans son *Art poétique*, v. 438. Il est moins sûr que Quintilius fût parent de Virgile, quoique le nom de sa patrie et le témoignage de quelques Mss. permettent de le supposer.

Le dessein de cette Ode s'explique de lui-même. Horace veut consoler Virgile de la perte d'un ami commun; il commence, comme tous les consolateurs, par reconnoître que la douleur qu'il voudroit appaiser est juste : il fait le plus grand éloge de Quintilius; il observe ensuite que rien ne peut le rendre à la vie, et finit, comme tous les consolateurs, par s'en remettre au temps et à la patience. Rien de plus simple que cette marche, de plus rebattu que ces idées; mais la magie du poète leur donne un nouvel éclat, et sa sensibilité leur prête un charme inexprimable. On sent que ses regrets ne sont point feints et qu'il étoit l'ami de Quintilius et de Virgile; on partage tous ses sentimens; et l'on se doute bien que M. Mitscherlich lui-même n'a pu découvrir dans cette Ode aucune trace d'imitation directe des poètes grecs.

Le mètre est le même que celui de l'Ode 6, *Scriberis Vario*.

Digitized by Google

ODE XXIV.

AD VIRGILIUM.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis? Præcipe lugubres
Cantus, Melpomene, cui liquidam pater
Vocem cum cithara dedit!

Ergo Quintilium perpetuus sopor
Urget! cui Pudor, et Justitiæ soror
Incorrupta Fides, nudaque Veritas,
Quando ullum inveniet parem?

Multis ille bonis flebilis occidit;
Nulli flebilior quam tibi, Virgili!
Tu, frustra pius, heu! non ita creditum
Poscis Quintilium Deos.

Quid? si Threïcio blandius Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem,
Num vanæ redeat sanguis imagini,
Quam virga semel horrida,

Non lenis precibus fata recludere,
Nigro compulerit Mercurius gregi?
Durum! sed levius fit patientia
Quidquid corrigere est nefas!

Digitized by Google

ODE XXIV.

A VIRGILE.

Oui, pleurons sans rougir une tête si chère!
Nul terme à nos regrets! A mes lugubres chants
Préside, Melpomène, ô toi qui de ton père
Reçus ta lyre et tes accens!

Ainsi Quintilius dans la nuit éternelle
S'est assoupi! Pudeur, austère Vérité,
Justice, Bonne-foi! d'une ame aussi fidèle
Quand reverrez-vous la beauté?

Ses amis vertueux en plaintes se répandent;
Mais c'est à toi surtout de pleurer son trépas,
Virgile! en vain tes vœux au ciel le redemandent;
Il confie et ne donne pas.

Cette lyre qu'Orphée aux arbres fit entendre,
En vain plus douce encor parleroit sous tes doigts:
L'ombre qu'au noir séjour Mercure fit descendre,
Ne passe le Styx qu'une fois.

Sous sa verge odieuse à jamais il la range
Dans la foule des morts, que chaque heure grossit.....
Pleurons! mais souviens-toi qu'un sort que rien ne change
La patience l'adoucit.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1 et suiv. La plupart de mes Mss. ponctuent ou commentent cette strophe de manière qu'elle présente le sens que voici : « O Melpomène, *muse* des chants lugubres, à qui ton père a donné, etc., prescris-nous quel doit être le terme des regrets, etc. » Quoique Porphyrion et Acron adoptent ce sens, je crois qu'il suffit de l'exposer pour en faire sentir le ridicule. Il n'y en a point de trace dans le Ms. D.

3. Je n'ai point rendu l'épithète *liquidam* qu'Horace donne à la voix de Melpomène, et je doute qu'aucun interprète l'ait comprise : cette voix liquide, *vox liquida* des Latins, ne seroit-elle pas ce que nos chanteurs nomment une *voix mouillée ?*

6. Il y a dans l'original : *Foi, sœur de la Justice.* La nécessité de relever la simplicité du dernier vers : *Quand trouverez-vous son égal?* ne m'a pas permis de rendre en français cette relation de parenté entre la bonne-foi et la justice. Dacier remarque que ces trois vers valent *pour le moins* une oraison funèbre.—La leçon *inveniet* que j'ai suivie est celle de tous mes Mss. sans exception. C'est une tournure habituelle à notre poète.

11. *Non ita creditum.* J'ai tâché de rendre ce passage, qu'il est plus facile de sentir que d'expliquer.

13-18. Les éditions vulgaires dont Bentley n'a pas osé s'éloigner, et qu'a encore suivies M. Mitscherlich, lisent : *quod si Threïcio. . . . non vanæ re leat. . . . . gregi :* mais ma répugnance à innover a dû céder à l'autorité de mes Mss., qui, tous, à deux légères variations près, présentent la leçon que j'ai suivie. Cette leçon, d'ailleurs, se retrouve dans tous les Mss. de Cruquius, à l'exception d'un seul, dans ceux de Lambin et de Pulmann, et Cuningam l'avoit adoptée. Je n'ai pas jugé cependant nécessaire d'y conformer ma traduction. Dans les deux leçons, le fonds des pensées reste le même ; et j'ai cru inutile de faire passer dans notre langue le mouvement interrogatif de l'original. Quant au sens littéral du vers 15 : *Le sang reviendra-t-il à l'ombre vaine.....* On me pardonnera sûrement de m'en être écarté.

Digitized by Google

ODE XXV.

ARGUMENT.

On peut voir dans l'argument de l'Ode 8 mon opinion sur la courtisane à qui celle-ci est adressée ; à supposer qu'elle ne fût pas un personnage imaginaire, je pense qu'elle n'a pu être la maîtresse d'Horace, mais bien celle du jeune Sybaris. L'Ode est curieuse en ce qu'elle offre encore des traces de ces sérénades dont nous avons parlé dans une note sur l'Ode 9, d'après l'abbé Galiani et le comte de Stollberg ; mais elle est aussi une de celles dont les moralistes sévères font un crime à notre poète, parce qu'ils la croient adressée à une femme qui l'avoit aimé : je l'ai justifié de ce reproche dans l'argument cité plus haut, et j'ajouterai ici qu'on ne doit pas non plus oublier de quelle classe étoit la femme qu'il insulte. Quoi qu'il en soit, si les moralistes se partagent dans leur jugement sur cette Ode, les poètes au moins s'accorderont à en reconnoître les beautés. Il est impossible d'en fixer la date. Le mètre est celui de l'Ode 2, *Jam satis terris.*

Digitized by Google

ODE XXV.

AD LYDIAM.

Parcius junctas quatiunt fenestras
Ictibus crebris juvenes protervi,
Nec tibi somnos adimunt, amatque
Janua limen,

Quæ prius multum faciles movebat
Cardines. Audis minus et minus jam:
Me tuo longas pereunte noctes,
Lydia, dormis!

Invicem mœchos, anus, arrogantes
Flebis in solo levis angiportu,
Thracio bacchante magis sub inter-
lunia vento.

Cum tibi flagrans amor et libido,
Quæ solet matres furiare equorum,
Sæviet circa jecur ulcerosum,
Non sine questu:

Læta quod pubes hedera virenti
Gaudeat pulla magis atque myrto;
Aridas frondes hiemis sodali
Dedicet Euro.

Digitized by Google

ODE XXV.

A LYDIE.

De tes jeunes amans la foule turbulente,
Lydie, à tes volets n'adresse plus ses coups;
De troubler ton sommeil par leur plainte touchante,
Ils ne sont plus jaloux.

Tu n'entends plus ces mots : « O fille trop aimée,
« Quoi! tu dors quand mes nuits s'écoulent dans le deuil! »
A rouler sur ses gonds ta porte accoutumée
Garde aujourd'hui le seuil.

Bientôt sous un portique, à ton tour égarée,
Tu vas de ces amans essuyer les mépris,
Et voir les nuits sans lune aux fureurs de Borée
Livrer tes cheveux gris.

Tu brûleras alors de l'ardeur des cavales,
Quand l'amour les enflamme au retour du printemps;
De ton cœur s'ouvriront les blessures fatales,
Non sans gémissemens.

Mais quoi! pour se parer, la jeunesse riante
Veut le lierre ou le myrte et verdoyans et frais,
Et laisse aux vents d'hiver la dépouille bruyante
De nos vieilles forêts.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Le mot *fenestras* de ce premier vers est traduit par volets dans le second de l'Ode française. C'est qu'à Rome, du temps d'Horace, l'ouverture des fenêtres n'étoit fermée que par des volets; c'est à cela que se rapporte le *junctas* de l'original, mot que celui de volets a pu me dispenser de traduire.

2. Mes meilleurs Mss. lisent *jactibus;* j'ai préféré la leçon vulgaire, parce que, selon la remarque de Torrentius, *jactibus* ne pourroit s'appliquer qu'à des coups de pierre, au lieu qu'*ictibus* peut s'entendre de toutes sortes de coups.

5-8. J'ai transposé les deux parties de cette strophe : les v. 7 et 8 de l'original offrent un fragment de l'une de ces chansons que les jeunes gens chantoient à la porte de leurs maîtresses. Nous en trouverons une entière de ce genre dans l'Ode 10 du Livre III.

9-12. L'abbé Galiani, à l'occasion de ce passage, a donné une note très-curieuse sur la manière dont les Romains formoient leurs rues et bâtissoient leurs maisons. Il est d'ailleurs d'accord avec tous les interprètes sur le sens du mot *angiportus :* il signifie tantôt une rue étroite, tantôt un passage ou un cul-de-sac; et, à Paris comme à Rome, c'est en effet dans ces parties de la voie publique que les filles de l'espèce de Lydie se postent le plus fréquemment. J'ai cru devoir employer en français le mot plus noble de portique : ceux qui passent à certaines heures sous certains portiques excuseront sans doute cette liberté. — Par *levis*, les meilleurs interprètes entendent *vil*, *méprisable*. J'ai tâché de donner une compensation de ce mot que j'ai supprimé. — *Interlunia* est proprement le temps qui s'écoule de la fin d'une lune au commencement de l'autre.

13-16. Je crois n'avoir point à m'excuser de n'avoir pas rendu cette strophe dans toute son énergie.

17. J'ai suivi l'explication la plus naturelle de ce passage. Dacier, soutenu de Saumaise, a très-bien montré que *pulla myrtus* désigne non un myrte flétri, mais un myrte frais dont la couleur est d'un vert sombre.

20. *Voyez* sur la leçon *Euro* la note placée à la fin du volume.

Digitized by Google

ODE XXVI.

ARGUMENT.

Horace nous donne la date de cette Ode lorsqu'il nous dit : Peu m'importe à qui se fait craindre le roi des régions glacées, et de quel souci Tiridate est tourmenté. Ce fut en effet l'an de Rome 729 que Phraate, chassé du trône par les Parthes ses sujets et accueilli par le roi des Scythes, se prépara à reconquérir ses états, préparatifs qui devoient causer les plus vives alarmes à l'usurpateur Tiridate. Cette opinion, adoptée par M. Mitscherlich, me paroît du moins bien préférable à celle de Masson et des autres, qui veulent que l'Ode ait été écrite un an plus tard, après que Phraate eut été rétabli par le roi des Scythes, et qui pensent que les Romains eux-mêmes craignirent alors la puissance de ces alliés. Jamais Phraate ne leur causa beaucoup d'inquiétude; et Horace même a l'air de railler son ami de ce qu'il s'affecte d'événemens politiques dont il n'a rien à craindre ni à espérer.

Horace parle de deux frères de la famille Ælienne, portant tous deux le surnom de *Lamia*. Il paroît que Quintus étoit le prénom de celui à qui cette Ode est adressée, ainsi que la 17.e du Livre III, et que l'autre se nommoit Lucius. Quintus s'étoit distingué dans la guerre contre les Cantabres, et c'est lui dont son frère Lucius pleuroit la mort, lorsqu'Horace écrivit l'Épître 14 du Livre I. On croit, au contraire, que c'est de Lucius qu'il est question dans l'Ode 36 de ce Livre. Ce même Lucius fut consul l'an 755. Tous deux peuvent avoir été les fils de L. Ælius Lamia, préteur en 710, et dont Cicéron parle avec éloge (Ep. ad. Fam. XI, 16).

Le mètre est le même que celui de l'Ode 9, *Vides ut alta*.

Digitized by Google

ODE XXVI.

AD ÆLIUM LAMIAM.

Musis amicus, tristitiam et metus
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis, quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,

Quid Tiridaten terreat, unice
Securus. O, quæ fontibus integris
Gaudes, apricos necte flores,
Necte meo Lamiæ coronam,

Pimplea dulcis! nil sine te mei
Prosunt honores: hunc fidibus novis,
Hunc Lesbio sacrare plectro
Teque, tuasque decet sorores.

Digitized by Google

ODE XXVI.

A Q. ÆLIUS LAMIA.

Protégé des neuf sœurs, je laisse aux vents rapides
Emporter loin de moi les soucis inquiets,
Sans m'informer si des Gépides
Tiridate en tremblant observe les projets.

Que me font tous les rois des mers hyperborées?
Muse, qui d'Hélicon, par de nouveaux sentiers,
Cherches les sources ignorées,
Tresse pour mon ami des fleurs et des lauriers!

Sans toi, pour Ælius que peut ma voix timide?
Sur le luth Lesbien, par des accords nouveaux,
C'est à toi, douce Piéride!
C'est à tes doctes sœurs d'illustrer ses travaux.

Digitized by Google

NOTES.

Le titre de cette Ode porte, dans plusieurs Mss., *ad Musas*; et, en effet, c'est à sa Muse et non à son ami qu'Horace s'adresse dans la dernière strophe. La plupart des éditions portent, *de Aelio Lamia*; j'ai préféré *ad Aelium Lamiam*, parce que l'Ode lui fut envoyée.

2. Mot à mot : Emporter dans la mer de Crète.

3-6. J'ai pris quelque liberté dans la traduction de ce passage, mais sans m'éloigner du sens. Les Gépides étoient une peuplade de Scythie.

6. *Fontibus integris.* Des sources entières : où personne n'a encore puisé.

7. Les fleurs qui naissent dans les lieux exposés au soleil (*apricis*) sont, dit-on, les plus brillantes. Je n'ai pas rendu ce mot ; mais j'ai ajouté des lauriers aux fleurs, et j'ai parlé des nouveaux sentiers de l'Hélicon, qui ne sont pas non plus dans Horace : peut-être ai-je remédié par là à l'incohérence que Dacier et d'autres ont remarquée dans ce passage, et qui consiste en ce qu'il n'y a pas assez de rapport entre les sources et les fleurs. Il est au moins naturel de trouver les plus fraîches dans les chemins les moins battus. Il est hors de doute qu'Horace avoit en vue, dans ce passage, les vers de Lucrèce : . . . *Juvat integros accedere fontes*, etc. (Lib. IV, 1-5.)

9. Je n'ai pas cru devoir quitter la leçon vulgaire pour lire *Pimpleï*, avec les modernes éditeurs. Tous mes Mss. portent *Pimplea*. Dans la traduction, j'ai substitué le surnom de *pieride* à celui de *pimpleide* ; tous deux étoient donnés aux Muses : le premier, d'une contrée de la Thessalie ; le second, d'une montagne de la Thrace, où se trouvoient aussi un bourg et une fontaine du même nom.

10. *Prosunt* est la leçon de tous mes Mss. et des éditions les plus anciennes : c'est sans nécessité qu'on l'a changée depuis en *possunt*. Je crois encore n'avoir point altéré le sens de cette strophe, quoique je ne l'aie pas traduite littéralement.

11. *Voyez*, au sujet du *plectrum*, la note relative au vers 40 de l'Ode 1 du Livre II.

Digitized by Google

ODE XXVII.

ARGUMENT.

Rien de plus animé que le tableau qu'Horace va nous offrir, dans cette Ode, d'un festin de jeunes gens. La scène s'ouvre dans le moment où les vapeurs du vin alloient faire naître une querelle. Le poète, plus sage que ses compagnons, leur remontre que c'est pour se réjouir et non pour se battre qu'ils se sont réunis au nom de Bacchus. Le calme se rétablit; alors pour faire oublier le sujet de la dispute, en ramenant aussi la gaîté, Horace, qui probablement n'avoit encore bu que fort peu, consent à faire raison à ses camarades; mais il y met une condition : il veut que l'un des convives, le plus jeune, sans doute, et le plus doux (*Digne puer meliore flamma*) lui dise le nom de sa maîtresse. Le jeune homme s'y refuse; Horace insiste et lui arrache enfin son secret. Il paroît que l'aimable adolescent étoit en proie, comme c'est l'ordinaire, à quelque courtisane rusée; Horace l'en raille ou l'en plaint, et l'Ode finit.

On voit par cette analyse que rien ne peut servir à fixer la date de cette Ode, dont le mètre est le même que celui de la neuvième, *Vides ut alta.*

Un fragment d'Anacréon (55, éd. de Brunck) peut avoir suggéré le début de cette Ode. Un passage de Théognis (v. 493 et suiv.) y a aussi quelque rapport.

Digitized by Google

ODE XXVII.

AD SODALES IN CONVIVIO.

Natis in usum lætitiæ scyphis
Pugnare Thracum est; tollite barbarum
Morem, verecundumque Bacchum
Sanguineis prohibete rixis!

Vino et lucernis Medus acinaces
Immane quantum discrepat! Impium
Lenite clamorem, sodales,
Et cubito remanete presso.

Vultis severi me quoque sumere
Partem Falerni? dicat Opuntiæ
Frater Megillæ quo beatus
Vulnere, qua pereat sagitta!—

Cessat voluntas?—Non alia bibam
Mercede.—Quæ te cumque domat Venus,
Non erubescendis adurit
Ignibus, ingenuoque semper

Amore peccas. Quidquid habes, age,
Depone tutis auribus.—Ah! miser,
Quanta laborabas Charybdi,
Digne puer meliore flamma!

Quæ saga, quis te solvere Thessalis
Magus venenis, quis poterit Deus?
Vix illigatum te triformi
Pegasus expediet Chimæra.

Digitized by Google

ODE XXVII.

A SES AMIS DANS UN FESTIN.

Des coupes de Bacchus à la paix consacrées
Quel autre peut s'armer qu'un Thrace furieux?
Laissez-lui ses mœurs abhorrées
Et du Dieu des festins n'affligez point les yeux.

Quoi! le sang et le vin! les lustres et le glaive!
Quel monstrueux mélange! A vos cris insensés,
Compagnons, sachez faire trève
Et restez sur vos lits mollement reposés.

Veut-on que du Falerne, à mon tour, l'amertume
Réveille mes esprits? J'y consens; mais je veux
Savoir quel feu secret consume
Le frère de Mégille en ses tourmens heureux.

Il hésite?.... A ce prix je mets ma complaisance....
Parle! Quelque beauté qui te fasse languir,
J'ose assurer que sa naissance
Et que ses mœurs n'ont rien dont tu doives rougir.

Allons, jeune homme, allons! Mon oreille est fidèle;
Livre-lui ton secret... Qu'entends-je?... Ah! malheureux,
Dans quelle Charybde nouvelle
As-tu plongé ce cœur digne des plus beaux nœuds!

Des sorts qu'on t'a jetés, quel charme salutaire,
Quel devin plus puissant, quel Dieu peut te sauver?
Aux étreintes de la Chimère
Plus aisément Pégase auroit pu t'enlever.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Le Ms. V porte *nactis* au lieu de *natis*, et je voudrois que cette leçon fût appuyée par d'autres; car elle me paroît bien préférable à la vulgaire. *Nactus*, participe de *nanciscor*, se trouve employé cinq fois par Hygin dans le sens passif; et si l'on récuse son autorité, j'alléguerai le *pacta mercede* d'Horace (L. III, Ode 3, v. 22) et les *pactos thalamos* de Virgile (Æn. X, 649) où *pactus* vient de *paciscor*, comme ici *nactus* de *nanciscor*.

3. Tous les Mss. lisent *verecundum*, et Sanadon est le seul qui ait adopté la correction *verecundi*, imaginée par Cuningam. Avant eux, Bentley avoit trouvé contradictoire qu'Horace appelât ici *verecundus* un dieu qu'il nomme *inverecundus* dans l'Epode 11. Mais, si l'on se souvient que Bacchus est pris ici pour le vin, on ne s'étonnera plus que les poètes lui donnent des épithètes contraires, car il produit des effets opposés, selon le caractère des buveurs et selon la quantité qu'ils en boivent.

10. Le Falerne *sévère*: j'ai profité, pour rendre cette *sévérité*, de deux vers de Catulle:

Minister vetuli puer Falerni
Inger mi calices amariores.

« Tu m'as donné du vieux Falerne, j'en demande de plus amer. »

Dacier rapporte, au sujet de ce vers, une coutume des Romains assez singulière: elle consistoit à se demander à table le nom de leurs maîtresses, et l'interrogateur s'obligeoit à boire autant de coups qu'il se trouvoit de lettres dans le nom qu'il vouloit savoir. Dacier s'appuie d'une épigramme de Martial (I, 72), dont Voltaire a traduit ainsi le premier vers:

Six coups pour Nævia, sept au moins pour Justine.

Il auroit pu citer aussi l'épigr. 51 du Livre VIII, où l'on trouve encore plus de détails sur cet usage.

10–12. Mégille l'Opuntienne, du nom d'*Opus*, ville de la Locride. J'ai négligé ce mot *Opuntiæ*, et je crois qu'on me le pardonnera sans peine, quoique Sanadon, qui l'omet lui-même, y attache beaucoup de prix. Horace, selon lui, adresse sa question à un étranger pour mieux faire oublier la querelle qu'il a appaisée.

Digitized by Google

ODE XXVIII.

ARGUMENT.

Horace n'a point d'Ode qui ait exercé plus souvent et plus vainement que celle-ci la sagacité des commentateurs. Cependant elle ne présente au premier coup-d'œil rien que de fort simple. Un matelot aborde auprès du promontoire de Matine en Calabre. Il reconnoît, étendu sur le sable, le corps du célèbre Archytas, philosophe pythagoricien, contemporain et ami de Platon. Tout étonné qu'un si habile homme n'ait pu prévoir ni éviter le naufrage dont il a été victime, notre marin lui en fait à lui-même l'observation et lui demande à quoi lui a servi toute sa science? L'ombre d'Archytas prend alors la parole. Le philosophe cite plusieurs hommes encore plus célèbres que lui-même, et que la faveur des Dieux n'a pu garantir du trépas: il cite son maître Pythagore qui, malgré sa croyance à la métempsychose, est devenu la proie du Tartare comme le plus simple mortel. La mort, en un mot, est une loi commune à laquelle nul ne peut se dérober. Cette vérité générale bien établie, l'ombre passe à ce qui l'intéresse particulièrement. Le matelot a fort bien observé que, faute d'avoir reçu les honneurs funèbres, l'ombre est captive sur un rivage abandonné; elle termine donc très-naturellement sa réponse en le priant de lui rendre ce service, et en le menaçant de la colère des Dieux même, s'il est assez cruel pour s'y refuser.

Ceux qui connoissent les opinions des anciens sur le sort des ames dont les corps avoient été privés de sépulture, trouveront, dis-je, tout cela fort simple; mais les savans

Digitized by Google

l'ont trouvé trop simple; ils n'ont pu croire que cette Ode ne fût qu'un jeu d'esprit de notre poète, qu'il l'eût composée seulement pour renouveler la mémoire d'un philosophe mort depuis plusieurs siècles, et dont il ne parle dans aucun autre endroit de ses écrits, ou bien pour revenir encore sur cette nécessité de mourir dont il parle, au contraire, en vingt endroits de ses ouvrages. De ces interprètes trop jaloux de la gloire d'Horace, les uns ont cru, avec Torrentius, que son but caché dans cette Ode étoit de tourner en ridicule la doctrine des Pythagoriciens; les autres, avec Baxter, ont pensé que l'Ode avoit un sens allégorique, qu'Archytas y figuroit à la place de Brutus, et que l'impuissance de la science de l'un représentoit l'inutilité de la vertu de l'autre. Cruquius a déterré dans Cicéron (Div. II, 47) un astrologue de ce temps nommé L. Tarutius, que l'orateur romain ridiculise à très-juste titre; et comme Tarutius ressemble à *Tarentinus*, et qu'Archytas étoit de Tarente, il en conclut qu'Archytas représente ici ce Tarutius. Rodeille consent, il est vrai, qu'Archytas soit le véritable nom du mort auquel le matelot s'adresse; il ne s'oppose même pas à ce qu'il fût natif de Tarente; mais il ne veut pas absolument qu'on le confonde avec l'ancien Archytas: cet Archytas, dit-il, étoit mort depuis trois cents ans; comment ses traits défigurés auroient-ils pu être reconnus par un matelot du temps d'Horace? Jean Duhamel enfin (car il faut finir) rapporte cette Ode à l'an de Rome 713, et prétend qu'Horace la composa pour faire sentir la nécessité d'enterrer les morts tués dans les guerres civiles, et dont les cadavres infectoient l'air, toutes circonstances qui sont démenties par l'histoire.

Mes lecteurs penseront sans doute que le seul exposé de ces hypothèses en contient la réfutation. Sanadon d'ailleurs les réfute toutes, excepté la sienne, qui est celle de Torrentius; et je crois qu'après avoir bien lu cette Ode, loin d'y trouver de la dérision et de l'ironie, comme le veulent ces deux savans, on adoptera l'analyse que je viens d'en donner, comme beaucoup plus naturelle. Quant aux motifs qui ont

Digitized by Google

pu engager Horace à écrire cette Ode, je pense qu'il est inutile de supposer, avec d'autres interprètes, qu'il y fut déterminé, dans un voyage qu'il fit à Tarente, par un récit touchant de la mort d'Archytas. Il suffit, je crois, de remarquer avec M. Mitscherlich que la couleur et la forme de cette Ode annoncent qu'elle a été calquée sur un original grec. Horace alors a pu essayer ses forces sur ce morceau comme sur quelques autres dont les originaux sont également perdus; et rien n'empêchera plus que le philosophe qui y joue le principal rôle ne soit le véritable Archytas, car rien ne s'oppose à ce que l'Ode originale ait été composée à l'époque même de sa mort. Poinsinet de Sivry est aussi de cette opinion; mais il est si disposé à trouver dans les Odes de notre poète des traductions de poètes grecs, que sa seule autorité seroit ici de peu d'importance.

Cette Ode, comme la huitième, est composée de deux sortes de vers qui alternent régulièrement, l'hexamètre et le falisque qui se forme des quatre derniers pieds du premier. J'ai employé dans ma traduction l'alexandrin et le vers de dix syllabes, comme pour l'Ode 8; mais je n'ai pu réussir à ne pas outre-passer le nombre des vers de l'original. Il n'en a que trente-six, et ma traduction en a quarante-quatre. Je serai facilement excusé par ceux qui connoissent la différence de l'hexamètre à l'alexandrin.

Digitized by Google

ODE XXVIII.

ARCHYTAS ET NAUTA.

NAUTA.

Te maris et terræ, numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope litus parva Matinum
Munera: nec quidquam tibi prodest
Aerias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum morituro.

ARCHYTAS.

Occidit et Pelopis genitor, conviva Deorum,
Tithonusque remotus in auras,
Et Jovis arcanis Minos admissus; habentque
Tartara Panthoïden iterum orco
Demissum, quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora testatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti concesserat atræ,
Judice te, non sordibus auctor
Naturæ verique. Sed omnes una manet nox
Et calcanda semel via lethi.
Dant alios Furiæ torvo spectacula Marti;
Exitio est avidum mare nautis:
Mixta senum ac juvenum densentur funera: nullum
Sæva caput Proserpina fugit.

Digitized by Google

ODE XXVIII.

ARCHYTAS ET UN MATELOT.

LE MATELOT.

Te voilà donc captif aux Calabrois rivages,
Toi, dont l'esprit parcouroit l'univers!
Archytas! tu comptois le sable de nos plages,
Tu mesurois et la terre et les mers;
Tu croyois t'élever jusqu'aux voûtes célestes.....
Espoir trompeur! il te falloit mourir;
Un peu de terre enfin qu'on refuse à tes restes,
Près de ces bords te condamne à gémir.

ARCHYTAS.

Eh! qui peut échapper à la nuit infernale?
Tithon lui-même y descendit des cieux.
Hôte des immortels on vit mourir Tantale
Et ce Minos consulté par les Dieux.
Euphorbe, du Tartare est de nouveau la proie,
Lui qui, tout fier d'appuyer ses discours
D'un bouclier témoin des désastres de Troie,
Crut qu'en mourant il renaîtroit toujours.
A ton gré cependant il fut assez bon juge
De la nature et de la vérité.
Mais contre Proserpine il n'est point de réfuge;
Tout reconnoît son sceptre redouté.
Aux jeux cruels de Mars les tristes Euménides
Livrent les uns; la mer de vos nochers
Est l'avide tombeau: vieillards, enfans timides
Sont entassés sur les mêmes bûchers.

Digitized by Google

Me quoque devexi rapidus comes Orionis
Illyricis Notus obruit undis.
At tu, nauta, vagæ ne parce malignus arenæ
Ossibus et capiti inhumato
Particulam dare. Sic, quodcumque minabitur Eurus
Fluctibus Hesperiis, Venusinæ
Plectantur sylvæ, te sospite; multaque merces,
Unde potest, tibi defluat æquo
Ab Jove, Neptunoque sacri custode Tarenti.

Negligis immeritis nocituram
Potsmodo te natis fraudem committere: forsan
Debita jura, vicesque superbæ
Te maneant ipsum: precibus non linquar inultis,
Teque piacula nulla resolvent.
Quamquam festinas, non est mora longa, licebit
Injecto ter pulvere curras.

Digitized by Google

Au déclin d'Orion si l'autan plus terrible
Moi-même, hélas! m'engloutit dans ces mers,
Accorde, tu le dois, à moins d'être insensible,
Un peu de sable à mes os découverts!
Qu'ainsi puissent, nocher, les forêts d'Apulie
Des aquilons épuiser la fureur!
Qu'ils épargnent les flots, qu'ils respectent ta vie!
Des Tarentins que le Dieu protecteur,
Qu'avec lui Jupiter, du Nil et de l'Asie
Dans tes vaisseaux rassemble les trésors.

Ne crois pas te charger d'une faute légère
En négligeant les honneurs dus aux morts!
C'est peu que tes enfans en souffrent pour leur père,
Un jour, peut-être, à ton tour, sur ces bords
De semblables dédains t'en gardent le salaire.
Les Dieux vengeurs écouteront ma voix:
Nulle expiation n'éteindra leur colère;
Tarde un instant, si pressé que tu sois!
Que ta main par trois fois me jette un peu de terre,
Et vogue alors où t'appelle ton choix!

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. Archytas de Tarente, philosophe Pythagoricien, fut en même temps grand géomètre, grand homme d'état et général habile. Ce n'est point ici le lieu de s'étendre davantage sur ce personnage, l'un des plus intéressans de l'antiquité.—Pour le sens de *munera cohibent*, voyez la note renvoyée à la fin du volume.

9. Mot à mot : Minos admis aux secrets de Jupiter.

10 et suiv. Pythagore prétendoit avoir combattu au siége de Troie, sous le nom d'Euphorbe, fils de Panthoüs ; il avoit même enlevé du temple de Junon à Argos, comme à lui appartenant, le bouclier de cet Euphorbe que Ménélas y avoit déposé. (Ovid. *Metam.*, XV, 160 *et seq.*)

13. Mot à mot : n'accordoit à la mort que ses nerfs et sa peau.

15-20. Il seroit trop long de rendre compte de toutes les libertés que j'ai prises dans la traduction de ce passage ; la plus grande est d'en avoir transposé plusieurs vers, et j'espère que ces transpositions ne nuiront pas à l'enchaînement des idées. Le seul vers que j'aie imité plutôt que traduit, est le 16.e, dont le sens littéral seroit : Tous doivent fouler une fois le chemin de la mort.

22. Mot à mot, les flots Illyriens ; à une époque très-ancienne, le golfe adriatique porta le nom de mer d'Illyrie.

24-26. Mot à mot : à ma tête et à mes os. J'ai mis l'Aquilon pour l'Eurus, et l'Apulie pour Vénouse. Cette ville étoit entre l'Apulie et la Lucanie.

31. Les uns lisent *forsan ;* les autres *fors et.* J'ai suivi la leçon vulgaire que favorisent plusieurs de mes Mss. On varie aussi dans la ponctuation de ce passage. En voici le sens littéral, selon celle que j'ai adoptée : « Tu te soucies peu (*negligis*) de commettre une fraude qui ne nuira qu'à tes enfans innocens ; mais peut-être une juste punition t'attend toi-même. » J'ignore si c'est par un rapport entre les mots ou entre les choses, mais l'expression *fraudem committere* me rappelle involontairement notre locution familière *frauder les droits.*

Digitized by Google

ODE XXIX.

ARGUMENT.

Ce fut l'an de Rome 729 qu'Auguste envoya quelques troupes en Arabie, sous le commandement du préfet d'Égypte, Ælius Gallus; il paroît, par cette Ode, qui ne peut avoir été écrite qu'à cette époque, qu'Iccius, ami de notre poète, fut séduit par l'espoir de faire sa fortune aux dépens des Arabes, et qu'il renonça à l'étude de la philosophie, dans le dessein d'aller joindre Ælius Gallus. Mais l'expédition fut malheureuse, et l'on peut croire qu'Iccius ne réalisa point son projet; car nous le retrouvons, quelques années plus tard, intendant des biens d'Agrippa en Sicile, où Horace lui adresse l'épître 12 du Livre I. Dacier, d'après Torrentius, a eu tort de vouloir substituer le nom d'Itius à celui d'Iccius. La médaille de Torrentius prouve bien qu'il y eut des Itius à Rome, mais non, comme le prétend Dacier, qu'il n'y eut point d'Iccius. Sanadon en cite un dont parle Cicéron dans sa troisième Philippique (C. 10), lequel étoit gouverneur de Sicile en 709. Le savant jésuite remarque d'ailleurs avec raison, qu'*Iccius* et *Itius* ou *Ittius* peuvent très-bien n'avoir été qu'un seul et même nom, comme Actius et Attius, Pectius et Pettius, etc. Il est fâcheux que Sanadon, dans cette occasion comme dans quelques autres, ait oublié de dire qu'il devoit sa remarque à ce même Torrentius.

Le ton de la meilleure plaisanterie règne dans cette Ode, dont le mètre est le même que celui de la neuvième, *Vides ut alta.*

Digitized by Google

ODE XXIX.

AD ICCIUM.

Icci, beatis nunc Arabum invides
Gazis, et acrem militiam paras
Non ante devictis Sabææ
Regibus, horribilique Medo

Nectis catenas. Quæ tibi virginum,
Sponso necato, barbara serviet?
Puer quis ex aula capillis
Ad cyathum statuetur unctis,

Doctus sagittas tendere Sericas
Arcu paterno? Quis neget arduis
Pronos relabi posse rivos
Montibus et Tiberim reverti:

Cum tu coemptos undique nobiles
Libros Panætî, Socraticam et domum
Mutare loricis Iberis,
Pollicitus meliora, tendis?

Digitized by Google

ODE XXIX.

A ICCIUS.

Iccius, des trésors de l'heureuse Arabie
Te voilà donc jaloux! A ses rois indomptés
Tu portes Bellone en furie,
Tu vas soumettre au joug les Parthes redoutés !

Dis-moi, quelle est la vierge à tes fers condamnée,
Dont l'amant sous tes coups doit finir ses destins?
De fleurs la tête couronnée,
Quel est l'enfant royal qui doit dans tes festins,

Quittant l'arc paternel, te présenter la coupe?
Je le crois, Iccius, les ruisseaux désormais
Des monts pourront gravir la croupe
Et le Tibre rouler ses flots à leurs sommets:

Rien peut-il m'étonner, quand de l'Académie
Et du Portique entier tu cèdes les trésors,
Pour des cuirasses d'Ibérie,
Toi qui nous promettois de plus nobles efforts?

Digitized by Google

NOTES.

V. 3. Mot à mot : aux rois Sabéens. Le pays des Sabéens faisoit partie de l'Arabie heureuse.

7-8. *Capillis unctis*, les cheveux parfumés. J'ai substitué les fleurs aux parfums.

8-9. Je n'ai pu éviter ici l'enjambement d'une strophe sur l'autre, si fréquent dans l'original. (*Voyez* la Préface.)

9. Mot à mot : habile à tendre, sur l'arc paternel, des flèches du pays des Sères. Les Sères étoient un peuple Indien.

14. Les livres de Panætius et la famille de Socrate. J'ai substitué le Portique, chef-lieu de l'école stoïcienne, à Panætius, philosophe stoïcien ; et l'Académie à la famille de Socrate, qui n'eut pour famille que ses disciples, les philosophes académiciens. Il existe sur Panætius une dissertation très-savante de M. Van Lynden. L'extrait qu'en a donné M. Chardon de la Rochette, avec des observations, vient d'être réimprimé dans le 1.er volume de ses *Mélanges de critique et de philologie* où on peut le consulter.

15. Les cuirasses d'Ibérie ou d'Espagne étoient recherchées, parce que le fer de ce pays passoit pour excellent, et par lui-même, et par la trempe que les habitans savoient lui donner. A une époque de nos temps modernes, les lames espagnoles avoient une grande réputation.

C'est à cette Ode que se rapporte la note ridicule du scholiaste de mon Ms. Q, dont j'ai promis de parler en commentant l'Ode 15.e Cet annotateur, qui sans doute ne voyoit rien au monde que son couvent, prétend qu'Horace blâme ici un de ses amis qui échangeoit ses offices cléricaux, c'est-à-dire ses livres, pour des armes militaires. « *Horatius reprehendit quemdam qui sua clericalia officia, scilicet libros mutat pro militaribus armis.* » Il seroit difficile à un parodiste d'imaginer quelque chose de plus bouffon.

Digitized by Google

ODE XXX.

ARGUMENT.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit dans l'argument de l'Ode 19 sur la Glycère ou les Glycères qui figurent en divers endroits des Odes d'Horace. Il n'y a point d'inconvénient à adopter, au sujet de celle-ci, l'opinion de quelques interprètes qui pensent qu'Horace la composa pour la dédicace d'une chapelle consacrée par Glycère dans sa maison au culte de Vénus, ou pour le premier sacrifice que cette courtisane y offrit. La première strophe autorise cette conjecture : la seconde n'a de remarquable que l'aimable cortége dont le poète entoure Vénus. On chercheroit en vain à déterminer la date de cette petite pièce ; et les passages d'auteurs grecs qu'elle a rappelés à M. Mitscherlich n'ont avec elle que des rapports éloignés.

Le mètre de cette Ode est le même que celui de la seconde, *Jam satis terris*. J'avois cherché autrefois à m'en rapprocher davantage dans ma traduction, en ne donnant que cinq syllabes au quatrième vers de la strophe, et c'est ainsi qu'elle a paru dans les *Archives littéraires* (tom. XV, p. 136); mais j'ai renoncé depuis à cette excessive exactitude que je n'aurois jamais pu garder dans les Odes de quelque étendue, et j'ai rendu, même pour celle qui nous occupe, ma traduction conforme au système général que j'ai adopté.

Digitized by Google

ODE XXX.

AD VENEREM.

O Venus, regina Gnidi Paphique,
Sperne dilectam Cypron, et vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem.

Fervidus tecum puer, et solutis
Gratiæ zonis, properentque Nymphæ,
Et parum comis sine te Juventas,
Mercuriusque.

Digitized by Google

ODE XXX.

A VÉNUS.

De Gnide et de Paphos souveraine immortelle,
Quitte Chypre, ô Vénus! quitte ses bords chéris:
L'encens fume en ton nom; ma Glycère t'appelle
Sous ses riches lambris!

Sans ceinture, avec toi, fais descendre les Grâces,
Les Nymphes et l'Amour brûlant de tous ses feux,
Hébé qui ne séduit qu'en marchant sur vos traces
Et l'Envoyé des Dieux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Il y avoit deux villes de Gnide, l'une en Carie, et l'autre dans l'île de Chypre : toutes deux rendoient un culte particulier à Vénus. Paphos étoit une ville de Chypre.

7. *Juventas*, en latin, est la même déesse qu'Hébé en grec. Je n'ai pas besoin d'expliquer pourquoi j'ai préféré le nom grec à l'autre. Dans la traduction de ces mots *parum comis sine te* j'ai suivi le sentiment de Dacier. Il entend par là qu'Hébé ou la Jeunesse ne sauroit plaire quand elle fuit Vénus et l'Amour.

8. Le bon Dacier, qui veut quelquefois mettre de la finesse dans ses notes, observe ici qu'il n'est pas difficile de voir pourquoi les anciens ont mis Mercure de la cour de Vénus. Le P. Sanadon, qui sans doute se défie de l'intelligence de ses lecteurs, ou qui veut les dépayser, leur dit qu'on met ce dieu de la suite de Vénus pour égayer la compagnie par une conversation agréable et spirituelle.

Digitized by Google

ODE XXXI.

ARGUMENT.

On ne peut rapporter cette Ode qu'à l'an de Rome 725, où Auguste, consul pour la sixième fois, consacra le temple d'Apollon Palatin, temple auquel il annexa une bibliothéque devenue très-célèbre dans la suite. Il est probable que tous les poètes de Rome s'empressèrent d'en célébrer la dédicace, comme le veulent Torrentius, Dacier et d'autres commentateurs; mais il est plus probable encore qu'aucun d'eux ne le fit avec autant de noblesse et de dignité que notre poète. Ce sont bien ses propres sentimens; c'est son aimable philosophie qu'il expose dans cette Ode, et c'est à trente-sept ans qu'il s'exprimoit ainsi. Je ne sais s'il avoit en vue un passage de Pindare cité par M. Mitscherlich (Nem. VIII, 63 et suiv.), et qui renferme des sentimens à-peu près semblables; mais ce n'est point dans ce seul endroit de ses écrits qu'Horace les développe, et tout prouve qu'il n'avoit pas eu besoin de les emprunter.

Le mètre de cette Ode est l'alcaïque, dont le premier exemple est l'Ode 9, *Vides ut alta.*

Digitized by Google

ODE XXXI.

AD APOLLINEM.

Quid dedicatum poscit Apollinem
Vates? Quid orat, de patera novum
Fundens liquorem? Non opimæ
Sardiniæ segetes feraces:

Non æstuosæ grata Calabriæ
Armenta: non aurum aut ebur Indicum:
Non rura quæ Liris quieta
Mordet aqua, taciturnus amnis.

Premant Calena falce, quibus dedit
Fortuna, vitem: dives et aureis
Mercator exsiccet cululis
Vina, Syra reparata merce:

Dis carus ipsis! Quippe ter et quater
Anno revisens æquor Atlanticum
Impune. Me pascunt olivæ,
Me cichorea, levesque malvæ.

Frui paratis et valido mihi,
Latoe, dones, et, precor, integra
Cum mente; nec turpem senectam
Degere, nec cithara carentem.

Digitized by Google

ODE XXXI.

A APOLLON.

De son temple nouveau pour célébrer la fête,
Quand il offre un vin pur à l'autel d'Apollon,
Que lui demande le poète?
Est-ce des champs d'Enna l'opulente moisson?

Seroient-ce les troupeaux de la Calabre ardente?
L'or, l'ivoire Indiens? La plaine où du Liris
Le flot silencieux serpente
Et creuse en paix son lit entre des bords fleuris?

Non : qu'aux ceps de Calès l'heureux propriétaire
Porte à son gré le fer! Que dans ses coupes d'or
Le traficant se désaltère
Du nectar dont sa pourpre a payé le trésor !

Il est cher même aux Dieux! Trois, quatre fois l'année,
Il ose impunément revoir les mers d'Atlas....
D'olives ma table est ornée,
Mon jardin chaque jour fournit à mes repas.

Conserve-moi ces biens, divin fils de Latone!
Donne-moi la santé, la douce paix du cœur;
Un bel hiver après l'automne,
Et permets que ta lyre en charme la rigueur!

Digitized by Google

NOTES.

V. 3-4. J'ai suivi la leçon vulgaire, qui est celle de tous mes Mss.; c'est sans nécessité que Dacier, et d'autres après lui, ont fait revivre la leçon des Etiennes, *opimas*.... *feracis*. J'ai substitué la Sicile à la Sardaigne.

9. Bentley et d'autres ont aussi voulu corriger ce vers : ils lisent *Calenam* au lieu de *Calena*. J'avoue que la faux de Calès pour la vigne de Calès est une expression hardie; mais elle n'en convient que mieux à la poésie lyrique. La leçon vulgaire que j'ai suivie est celle de tous mes Mss. (*Voyez*, pour le vin de Calès, mes notes sur l'Ode 20.)

10. Mes Mss. se partagent : les uns portent *et*, et les autres *ut*. J'ai encore suivi la leçon vulgaire, qui me semble préférable pour le sens. En adoptant l'autre, il faudroit traduire : « Que celui à qui la fortune a donné les vignes de Calès les émonde, afin que le marchand », etc.

11. *Cululus* est, selon Turnèbe, un diminutif de *culeus*, qui signifioit une outre de vin. Ce diminutif désignoit une coupe encore assez vaste dont on ne connoît pas au juste la capacité.

15. Tous mes Mss. portent *pascunt*, qui est la leçon vulgaire. Je ne saurois excuser ceux qui lisent *pascant*. Sanadon observe que des olives, des mauves et de la chicorée, seroient, pour notre poète, l'objet d'un bien mince souhait. Mais cela ne prouveroit rien, puisque en effet il s'en contente. Ce qui prouve qu'il n'avoit pas besoin de demander aux dieux cette frugale subsistance, c'est qu'on voit dans la strophe suivante (*Frui paratis*, etc.) qu'il étoit en état de se la procurer. Horace professe encore cette même frugalité dans la Sat. VI, du Liv. I, v. 114 et suiv.

16. Je n'ai pu rendre en français les mauves ni la chicorée.

18. Presque tous mes Mss. lisent *at precor*, comme les éditions antérieures à Lambin; je n'ai pas cru cette variante assez importante pour l'adopter; mais elle l'est assez pour que je la consigne dans cette note. Cruquius assure que ses Mss. portoient *ac precor*, leçon que Bentley, Cuningam et d'autres encore ont suivie.

19. Mot à mot : Une vieillesse honorable.

Digitized by Google

ODE XXXII.

ARGUMENT.

Les différentes indications données par les anciens scholiastes ont produit aussi diverses opinions sur le sujet de cette Ode. Les uns veulent qu'elle ne soit qu'un prélude du poète à qui Auguste ou Mécène avoient demandé un hymne pour les féries latines ou les jeux apollinaires; et Sanadon, le plus hardi de tous, décide positivement qu'elle fut composée pour servir comme de préface au *Carmen sæculare* : mais il suffira de jeter les yeux sur la troisième strophe pour reconnoître qu'un pareil prélude ne pouvoit convenir à un poème religieux. L'opinion de Cruquius est plus vraisemblable et mieux appuyée par les anciens Mss. Horace, selon lui, composa cette Ode lorsque Mécène l'engagea à publier ses premiers essais, et il cite un ancien commentateur qui s'exprime à ce sujet de la manière la plus positive. Il est fâcheux que le texte même de l'Ode ne se prête pas à cette explication. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que cette Ode n'est qu'un prélude; et je suis porté à croire avec M. Mitscherlich que le poète la composa sans aucune autre intention. Dans un moment de loisir et d'inspiration, peut-être un peu vague, il invoque sa lyre; il écrit une première strophe, puis une seconde, une troisième, une quatrième, et il finit lorsque l'inspiration a cessé. Tout le monde a vu des exemples de cette manière de préluder, soit en poésie, soit en musique; mais tous les préludes n'ont pas été aussi heureux que celui-ci.

Le mètre est le même que celui de l'Ode précédente.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. L'accord presque unanime de mes plus anciens Mss. et des meilleures éditions, en faveur de la leçon *poscimur*, ne m'a pas permis de suivre la leçon vulgaire *poscimus*, quoiqu'on ne puisse rien alléguer contre le sens qu'elle présente.

5. Le citoyen de Lesbos n'est autre que le poète Alcée : je l'ai nommé dans ma traduction, et j'ai transporté l'épithète *Lesbio* à sa lyre dans la première strophe. Alcée est, de tous les poètes grecs, celui qu'Horace a le plus souvent imité; il le nomme belliqueux, *ferox bello*, parce qu'il fit souvent la guerre : mais tout le monde n'est pas d'accord sur le courage qu'il y montra.

15-16. Dacier et les autres ont raison lorsqu'ils expliquent *salve* par *fave;* mais Dacier a tort lorsqu'il s'écarte du sentiment ordinaire, qui rend *cumque* par *quandocumque*, pour le joindre à *mihi*, et traduire *mihi cumque* par : en quelque état que je sois, à quelque heure que je t'appelle. Le mot *rite* est emprunté des cérémonies religieuses : Horace demande à sa lyre de lui être favorable lorsqu'il l'invoquera selon les *rites* prescrits. Je n'aurois pu faire sentir cette allusion dans notre langue sans une longue périphrase, et j'ai tâché d'y suppléer par l'épithète *pieux*. Ce passage est celui de toute l'Ode qui favorise le plus l'opinion du P. Sanadon, mais l'autorité n'en est cependant pas décisive.

Digitized by Google

ODE XXXIII.

ARGUMENT.

On ne peut guère douter, dit fort bien M. Mitscherlich, que cette Ode n'ait été adressée par Horace au poète Tibulle dont les noms étoient Albius Tibullus. Le scholiaste de Cruquius le dit formellement; et, ce qui le prouve encore mieux, c'est qu'Horace lui parle, dès la première strophe, de ses élégies. On a eu tort de combattre cette opinion, sous prétexte que Tibulle ne fait mention nulle part de cette Glycère dont nous le voyons pleurer ici l'infidélité : on sait que nous n'avons pas, à beaucoup près, tous ses ouvrages. Une seconde objection n'est pas plus solide : on la tire de ce qu'Horace nous représente son ami comme supplanté par un rival plus jeune, ce que l'on regarde comme impossible, dans l'hypothèse que Tibulle est mort à vingt-quatre ans. Sanadon, dans ses notes sur l'épître 4 du Livre I, adressée également à Tibulle, prouve très-bien que ce poète n'est mort ni aussi jeune ni aussi pauvre que certains critiques l'ont prétendu : qu'il ne pouvoit être que de peu d'années plus jeune qu'Horace, et que ce fut par la suite des guerres civiles, et non par sa prodigalité, qu'il passa d'une grande opulence à une médiocrité encore très-honnête. Je renvoie mes lecteurs au commentaire du savant Jésuite, cette discussion n'étant pas de notre sujet.

La quatrième strophe est la seule où l'on découvre l'intention d'imiter indirectement un poète grec. Elle rappelle le début de la sixième Idylle de Moschus : *Pan aimoit Écho sa voisine*, etc. Ce passage et celui d'Horace pourront aussi rappeler au lecteur le triple amour sans réciprocité de l'*Andromaque* de Racine.

Le mètre est le même que celui de l'Ode 6, *Scriberis Vario*.

Digitized by Google

ODE XXXIII.

AD ALBIUM TIBULLUM.

Albi, ne doleas, plus nimio memor
Immitis Glyceræ, neu miserabiles
Decantes elegos, cur tibi junior
Læsa præniteat fide.

Insignem tenui fronte Lycorida
Cyri torret amor; Cyrus in asperam
Declinat Pholoen; sed prius Apulis
Jungentur capreæ lupis

Quam turpi Pholoe peccet adultero.
Sic visum Veneri cui placet impares
Formas atque animos sub juga aenea
Sævo mittere cum joco.

Ipsum, me melior cum peteret Venus,
Grata detinuit compede Myrtale
Libertina, fretis acrior Adriæ
Curvantis Calabros sinus.

Digitized by Google

ODE XXXIII.

A TIBULLE.

Tibulle, ta douleur est trop longue et trop vive:
Glycère te trahit pour un plus jeune amant:
Un malheur si commun, de ta muse plaintive
Valoit-il un gémissement?

Vainement pour Cyrus languit la blanche Iphise;
De plaire à Pholoé Cyrus est plus jaloux;
Mais avant qu'elle accepte un cœur qu'elle méprise,
Les brebis s'uniront aux loups.

Ainsi Vénus le veut: son cruel badinage
Sans pitié sous le joug rassemble tour à tour
Des couples inégaux en beauté comme en âge,
En constance comme en amour.

Moi-même, dédaignant une plus noble amante,
Sous Myrtale asservi, j'ai souffert son humeur;
Et la mer qui creusa le golfe de Tarente
A moins d'orages que son cœur.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Il y a deux manières de ponctuer ce vers : l'une rapporte *plus nimio* à *doleas ;* et l'autre à *memor.* Ma traduction les concilie.

2. *Voyez*, sur Glycère ou sur les Glycères, l'argument de l'Ode 19. Dans mon opinion, celle-ci est différente de toutes les autres.

2-3. Mot à mot : ne chante pas non plus de plaintives élégies.

5-9. C'est la seule fois que le nom de Lycoris se trouve dans Horace. Quelques interprètes ont voulu la confondre avec la Lycoris, dont Virgile parle dans sa dixième Eglogue ; mais c'est sans aucun fondement. Je n'ai pas trouvé plus d'inconvénient à changer ce nom en celui d'Iphise, qu'à suppléer, par l'épithète de *blanche*, à l'éloge qu'Horace donne à son front étroit (*angusta fronte.*) Cyrus a déjà figuré dans l'Ode 17 comme amant de Tyndaris. Pholoé reparoîtra dans l'Ode 5 du Livre II, avec l'épithète de *fugitive* (*fugax*), à côté d'une Chloris, sa rivale de beauté ; on la retrouvera dans l'Ode 15 du Livre III, comme fille d'une autre Chloris dont le poète se moque : mais, loin de raisonner sur l'identité ou la diversité de tous ces personnages portant le même nom, le plus sage est de conclure que les personnages ou les noms étoient le plus souvent imaginaires.

10. L'original dit seulement *impares formas :* j'ai rendu, par une périphrase, le sens que je donne à cette expression ainsi qu'au reste du passage, sens qui n'est pas celui de tous les commentateurs. Dacier, entre autres, croit que, par ces amours inégaux, Horace entend des passions non payées de retour, comme celles qu'il a citées. L'exemple d'Horace lui-même, dans la strophe suivante, m'a décidé pour le sens que j'ai suivi.

14. Il n'est plus question, dans la suite, de cette Myrtale. Je n'ai pas rendu l'épithète d'*affranchie* qu'Horace lui donne ; mais, en donnant à sa rivale celle de *plus noble*, j'ai fait entendre que Myrtale étoit d'une basse condition.

Digitized by Google

ODE XXXIV.

ARGUMENT.

On peut résumer cette Ode en peu de mots : « Disciple d'une fausse philosophie, dit notre poète, j'ai nié longtemps la providence des Dieux ; mais je me vois forcé de la reconnoître. Le tonnerre, qui ne gronde ordinairement que lorsque le ciel est couvert de nuages, vient de se faire entendre par un temps serein. Il n'est donc pas produit par des causes physiques ; il est l'arme de Jupiter, et c'est ce Dieu qui ébranle les cieux et la terre, qui décide du sort des mortels. » Quelque puérile que ce raisonnement puisse nous paroître aujourd'hui, M. Mitscherlich observe très-bien que si l'on se rappelle les idées superstitieuses des contemporains d'Horace, il ne semblera point extraordinaire que lui-même ait pu être affecté momentanément du prodige qu'il raconte ; et je crois qu'on trouvera du moins naturel qu'il ait vu dans ce phénomène le sujet d'une Ode où, comme tant d'autres poètes, il a pu s'amuser à peindre des sentimens qui n'étoient pas précisément les siens. Il suit de là que les anciens interprètes ont pris la chose trop au sérieux, lorsqu'ils ont voulu trouver dans cette Ode la conversion du poète de la secte épicurienne à la stoïcienne ; mais que Dacier et Sanadon se sont trompés bien plus gravement encore en n'y voyant qu'une ironie dirigée contre la Providence et contre les Stoïciens. La vérité est qu'Horace ne se dévoua jamais à aucune secte ; et que, dans ses poésies lyriques, il a toujours respecté le culte des Dieux.

Rien ne peut déterminer la date de cette Ode, dont le mètre est le même que celui de l'Ode 9, *Vides ut alta*.

Digitized by Google

ODE XXXIV.

PALINODIA.

Parcus Deorum cultor et infrequens,
Insanientis dum sapientiæ
Consultus erro, nunc retrorsum
Vela dare, atque iterare cursus

Cogor relictos. Namque Diespiter,
Igni corusco nubila dividens
Plerumque, per purum tonantes
Egit equos, volucremque currum,

Quo bruta tellus et vaga flumina,
Quo Styx et invisi horrida Tænari
Sedes, Atlanteusque finis
Concutitur. Valet ima summis

Mutare, et insignem attenuat Deus
Obscura promens: hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet.

Digitized by Google

ODE XXXIV.

RETOUR AUX DIEUX.

Trop long-temps égaré par des leçons impies,
Aux Dieux j'ai refusé l'encens qui leur est dû :
Mes erreurs sont enfin guéries,
Et mes voiles au port pour jamais m'ont rendu.

En vain j'ai résisté, quand au sein des nuages
Jupiter de sa foudre effrayoit les humains :
Son char dans les célestes plages
Roule aujourd'hui terrible, et les airs sont sereins.

Il ébranle et l'Atlas, et l'horrible Ténare,
Et la terre immobile, et les fleuves errans :
Tout tremble quand le Dieu prépare
Le triomphe du pauvre et la chute des grands.

Seul il ternit la gloire ou la rend plus brillante,
Et la fortune même obéit à ses lois,
Alors que son aile bruyante
Semble faire en jouant et défaire les rois.

Digitized by Google

NOTES.

Les Mss. B, D, φ confirment, dans leurs gloses ou dans le titre qu'ils donnent à l'Ode, l'opinion d'Acron et de Porphyrion, qu'Horace y témoigne son repentir d'avoir négligé le culte des Dieux.

V. 5. Bentley, et Sanadon après lui, se sont mis en frais de raisonnement, et surtout d'érudition, pour prouver qu'il faut lire *relectos* au lieu de *relictos*. Leur érudition ne prouve rien; leurs raisons ont été réfutées; ajoutons seulement que tous mes Mss. portent *relictos*.

7. Il ne tiendroit qu'à moi d'écrire des pages sur la virgule que l'on voit après *plerumque* dans ce vers. Je ne puis dire à qui en appartient *la gloire*; mais je certifie que cette virgule est ainsi placée dans les Mss. D, I, et qu'une note des Mss. B, φ, d'accord avec Porphyrion, lui indique la même place. On sent au reste de quelle importance elle est pour le sens.

9 et suiv. J'ai cru devoir suppléer, dans ma traduction, des liaisons qui m'ont paru manquer dans l'original : Sanadon, qui entend finesse à tous les mots de ce passage, ne me les auroit sûrement pas pardonnées. Je présente la Fortune comme un ministre de Jupiter; et le jésuite prétend que, par *Deus*, Horace entend la nature aveugle, qu'il condamne Jupiter à l'indolence, et reconnoît la seule Fortune comme maîtresse des événemens ! Il n'y auroit même aucun moyen de nous entendre, puisque le dénouement, la clef de toute l'Ode, tient chez lui à cette explication; mais j'espère que mes lecteurs m'écouteront avec plus d'indulgence.

13. *Insignem* est la leçon vulgaire et celle de tous mes Mss. Bentley et d'autres l'ont attaquée, M. Mitscherlich l'a défendue, et j'ai cru devoir la suivre, sans pourtant croire avec lui qu'elle soit une beauté.

14. *Apex*, la sommité : il est pris ici pour la pointe de la tiare qui distinguoit les rois de l'Orient.

Digitized by Google

ODE XXXV.

ARGUMENT.

La Harpe, qui donne dans son Cours de littérature une traduction de cette Ode, observe qu'en la comparant à l'Ode à la Fortune de J. B. Rousseau, on verra qu'une Ode française ressemble très-peu à une Ode latine. La Harpe a raison. Rousseau, le dévot Rousseau, n'est qu'un déclamateur éloquent dans son Ode tant admirée, et l'on ne s'est point assez aperçu que, sous le nom de la Fortune, il attaque la Providence. Horace, au contraire, le philosophe Horace, adore la Providence sous le nom de la Fortune; et si son Ode a quelques images surchargées, si elle en a d'autres un peu confuses, au moins n'y déclame-t-il jamais: et l'on ne peut méconnoître la vérité des sentimens exprimés dans les dernières strophes.

On lit dans les *Mélanges littéraires* publiés par M. Suard, que l'abbé Galiani ne faisoit qu'une seule Ode de celle-ci et de la précédente, mais on n'en trouve pas les raisons. La Harpe, dans sa traduction, les a réunies; il dit en note qu'elles ont été séparées mal à propos; il ajoute que quelques éditions les réunissent; mais je crois qu'il auroit eu quelque peine à les citer. Ce n'est pas sur d'aussi vagues autorités que l'on peut toucher au texte d'un poète.

La date de cette Ode ne peut être douteuse. Ce fut l'an de Rome 726 qu'Auguste annonça le projet de porter lui-même la guerre dans la Grande-Bretagne, et celui d'envoyer une autre expédition en Arabie sous les ordres d'Ælius Gallus: les vers 29-32 font évidemment allusion à ce double projet d'Auguste.

Le mètre est le même que dans l'Ode précédente.

Digitized by Google

ODE XXXV.

AD FORTUNAM.

O DIVA, gratum quæ regis Antium,
Præsens vel imo tollere de gradu
Mortale corpus, vel superbos
Vertere funeribus triumphos!

Te pauper ambit sollicita prece
Ruris colonus, te dominam æquoris,
Quicumque Bithyna lacessit
Carpathium pelagus carina.

Te Dacus asper, te profugi Scythæ,
Urbesque, gentesque, et Latium ferox,
Regumque matres barbarorum, et
Purpurei metuunt tyranni,

Injurioso ne pede proruas
Stantem columnam, neu populus frequens
Ad arma cessantes, ad arma
Concitet, imperiumque frangat.

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans aena; nec severus
Uncus abest, liquidumque plumbum.

Te Spes, et albo rara Fides colit
Velata panno, nec comitem abnegat,
Utcumque mutata potentes
Veste domos, inimica, linquis.

Digitized by Google

ODE XXXV.

A LA FORTUNE.

Au peuple d'Antium déesse favorable !
Toi qui peux à ton gré conduire à la grandeur
Le mortel le plus misérable,
Ou changer en cercueil le char triomphateur :

C'est toi qu'en sa prière importune sans cesse
L'indigent laboureur : Reine des flots amers,
C'est à toi qu'un nocher s'adresse,
Quand de Crète et de Rhode il doit franchir les mers.

C'est toi que craint le Dace et l'inculte Scythie,
Le Latin belliqueux, les peuples, les cités,
Et les mères des rois d'Asie,
Et le tyran farouche au sein des voluptés !

Il sait trop, en effet, que ta main dédaigneuse
Peut, en brisant son sceptre, appeler aux combats
De ses sujets la foule oiseuse
Et du trône arraché le livrer au trépas.

L'âpre Nécessité sans cesse te devance,
Et de son joug d'airain pressant nos fronts soumis,
Elle rive la chaîne immense
Où tu tiens les mortels à tes lois asservis.

L'Espoir est sur tes pas et la Candeur fidèle
Qui, sous son voile blanc, plus rare que jamais,
Suit le grand que ta main cruelle
Chasse en habits de deuil de son vaste palais.

Digitized by Google

At vulgus infidum, et meretrix retro
Perjura cedit: diffugiunt cadis
Cum fæce siccatis amici,
Ferre jugum pariter dolosi.

Serves iturum Cæsarem in ultimos
Orbis Britannos, et juvenum recens
Examen Eois timendum
Partibus Oceanoque rubro.

Eheu! cicatricum et sceleris pudet
Fratrumque. Quid nos dura refugimus
Ætas? quid intactum nefasti
Liquimus? unde manum juventus

Metu Deorum continuit? quibus
Pepercit aris? O utinam nova
Incude diffingas retusum in
Massagetas Arabasque ferrum!

Digitized by Google

Mais la foule sans foi, la courtisane impie
Le quittent sans retour; et ses vins épuisés,
Il voit s'enfuir avec la lie
Ses amis que ses maux ont d'avance lassés.

Déesse! entends nos vœux! des bornes de la terre
Rends-nous bientôt César des Bretons triomphant:
Protége l'élite guerrière
Qui va porter ses fers à l'Euphrate tremblant.

Hélas! nous détestons nos guerres fratricides,
Nous rougissons encor de nos exploits honteux.....
Quel forfait nous trouva timides,
Ou nous fut interdit par la crainte des Dieux?

Quel temple respecta notre rage insolente?.....
Ah! retrempe à Lemnos nos glaives émoussés,
Et que leur pointe étincelante
Effraye encor l'Arabe et les Scythes glacés!

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. La Fortune avoit un temple célèbre à Antium, ancienne capitale des Volsques ; aujourd'hui *Anzo rovinato* : elle y rendoit des oracles par la voie des sorts. M. Mitscherlich soupçonne que cette Ode peut avoir été composée lorsqu'Auguste fit consulter la Déesse sur la double expédition dont il est parlé plus bas.

7-8. Les vaisseaux qui se rendoient de Rome en Bithynie, avoient sur leur chemin la mer Carpathienne, ainsi nommée de l'île de Carpathe (aujourd'hui Scarpanto), qui se trouve entre les îles de Crète et de Rhodes.

12-13. Cruquius est, je crois, le premier qui ait séparé ces deux vers, en mettant un point après *tyranni*. Rodeille et Sanadon l'ont suivi, et j'avoue qu'il y a quelque chose de séduisant dans cette manière de couper une phrase un peu longue, et d'invoquer d'abord la Fortune en faveur des Romains : mais il suffira d'un examen plus approfondi pour abandonner une explication qui fait d'Auguste une colonne, et suppose que Rome peut craindre encore les guerres civiles et les séditions. Si d'ailleurs Horace avoit eu l'intention qu'on lui prête, il auroit dû passer, sans intermédiaire, de cette strophe à la huitième : *Serves iturum*, etc.

13-16. J'aurois voulu traduire cette strophe avec plus d'exactitude ; je regrette surtout ce cri *aux armes !* deux fois répété : mais les règles de notre versification rendoient la chose presque impossible.

17. *Voyez*, sur cette strophe et la suivante, les notes renvoyées à la fin du volume.

31-32. Mot à mot : aux contrées orientales et à la mer Rouge.

34. Je trouve, dans mon exemplaire de l'Horace d'Alde, 1509, une note manuscrite qui explique le mot *Fratres* par *coætanei*, contemporains ; de même, dit l'annotateur, que nous nommons nos devanciers nos pères, *quemadmodum* patres *majores*.

Digitized by Google

ODE XXXVI.

ARGUMENT.

Tout ce qu'on peut conjecturer sur la date de cette Ode, où le poète célèbre le retour de Plotius Numida, c'est qu'elle fut composée vers l'an de Rome 729; ce fut alors qu'Auguste fit fermer, pour la seconde fois, le temple de Janus, après avoir pacifié l'Espagne, et il est probable que ce fut cette pacification qui permit à Plotius de revenir dans son pays. Ce personnage n'est connu que par ce passage de notre poète : il ne faut pas le confondre avec le poète épique Plotius, ami d'Horace, de Virgile et de Mécène, et dont il est fait mention dans les Satires 5 et 10 du Livre I.

C'est encore le tableau d'un festin qu'Horace nous offre dans cette Ode comme dans la vingt-septième; mais la gaîté qu'il y témoigne, sans être moins vive, emprunte quelque chose de fort touchant de l'occasion qui la fait naître : il me semble qu'on doit surtout y remarquer la franchise avec laquelle le poète, tout jaloux qu'il est de l'amitié de Plotius, cède le premier rang dans son cœur à Ælius, son ami d'enfance. Cet Ælius est le même dont il est parlé dans l'argument de l'Ode 26, et qui portoit le prénom de Lucius.

Le mètre est le même que celui de l'Ode 3, *Sic te diva*. Je l'ai traduite de la même manière pour la longueur et l'entrelacement des vers, mais non pour celui des rimes. Il m'a semblé qu'en plaçant ici deux rimes plates entre deux rimes croisées, je rendrois mieux la rapidité des sentimens qui se succèdent, et la vivacité du tableau qui en est le résultat. Mes lecteurs jugeront si je me suis trompé dans ma conjecture.

Digitized by Google

ODE XXXVI.

IN REDITUM PLOTII NUMIDÆ.

Et thure et fidibus juvat
Placare, et vituli sanguine debito
Custodes Numidæ Deos,
Qui nunc, Hesperia sospes ab ultima,
Caris multa sodalibus;
Nulli plura tamen dividit oscula
Quam dulci Lamiæ, memor
Actæ non alio rege puertiæ,
Mutatæque simul togæ!
Cressa ne careat pulchra dies nota;
Neu promptæ modus amphoræ,
Neu morem in Salium sit requies pedum;
Neu multi Damalis meri
Bassum Threicia vincat amystide;
Neu desint epulis rosæ,
Neu vivax apium, neu breve lilium.
Omnes in Damalin putres
Deponent oculos, nec Damalis novo
Divelletur adultero,
Lascivis hederis ambitiosior.

Digitized by Google

ODE XXXVI.

SUR LE RETOUR DE PLOTIUS NUMIDA.

Brûlez, parfums! Lyres, chantez!
Aux Dieux de Plotius immolons la génisse
Dont nous devons le sacrifice,
A son retour des bords par l'Ibère habités.
C'est lui! dans nos bras il s'élance,
Mais Ælius reçoit ses baisers les plus doux:
Amis, n'en soyons point jaloux!
Sous un maître commun s'éleva leur enfance;
La robe virile à tous deux
Fut donnée en un jour..... Que la pierre de Crète
Marque aussi pour nous cette fête!
Buvons, amis, dansons! point de trève à nos jeux!
Bassus! Damalis te défie:
Te laisseras-tu vaincre à sabler nos bons vins?
Enfans! que l'ache en nos festins
Au lys trop passager, à la rose s'allie!
Tous les yeux vont dans un moment
Dévorer Damalis; mais la vigne chérie
Au tronc de l'orme est moins unie
Que ne l'est Damalis à son nouvel amant.

Digitized by Google

NOTES.

V. 4. Mot à mot : revenu sain et sauf de la dernière Hespérie. Ce nom d'*Hespérie* étoit commun à l'Italie et à l'Espagne ; mais *la dernière Hespérie* ne pouvoit signifier que l'Espagne, qui est en effet la dernière partie de l'Europe vers le couchant.

10. Mot à mot : que ce beau jour ne manque pas d'une marque crétoise ; j'ai rendu ce passage aussi littéralement qu'il étoit possible, mais il peut être bon d'observer ici que la pierre crétoise n'est autre que la craie. On sait que les anciens avoient la coutume de marquer de blanc les jours heureux, et de noir les jours malheureux.

12. Le texte porte : et qu'il n'y ait point de relâche à nos danses *Saliennes !* Je me suis permis de supprimer, dans la traduction, cette épithète empruntée des prêtres de Mars, qui mêloient au culte de ce Dieu des danses sacrées.

14. Dacier observe très-bien que l'*amystis* est une manière de boire qui consiste à avaler son verre d'un seul trait et sans respirer ; qu'Horace en attribue l'invention aux Thraces, d'après Callimaque, et qu'elle est connue de nous autres modernes sous le nom de *sabler*. J'ai fait usage de ce mot comme du mot propre, et je ne sais pourquoi Dacier l'a dédaigné.

16-17. Je n'ai pu rendre les *putres oculos*, mais peut-être ne dois-je pas beaucoup le regretter ; et je suis encore plus excusable d'avoir substitué la vigne au lierre dans les vers suivans. Il est inutile d'ajouter, après ce que nous avons dit ailleurs, que la buveuse Damalis ne peut être qu'une courtisane.

Digitized by Google

ODE XXXVII.

ARGUMENT.

Le seul et véritable sujet de cette Ode est la mort de Cléopâtre, arrivée à Alexandrie dans le courant du mois d'août de l'an de Rome 723; c'est par une licence poétique qu'Horace semble confondre presque en un seul cet événement et la bataille d'Actium, qui s'étoit livrée environ onze mois plus tôt. Sanadon remarque ici comme ailleurs, qu'Horace ne dit pas un seul mot d'Antoine. Il explique ce ménagement par des citations savantes et des raisonnemens ingénieux : il auroit peut-être suffi d'observer qu'Horace n'insulte point au malheur d'Antoine, par la même raison qu'Auguste ne triompha pas de lui : c'est que les Romains ne célébroient pas les succès de leurs guerres civiles.

Les beautés de cette Ode sont de nature à frapper tous les yeux; et, quoique la marche en soit très-lyrique, elle n'a point de ces transitions brusques qui demandent à être expliquées par l'interprète et adoucies par le traducteur. La seule chose sur laquelle il me semble utile d'éveiller l'attention, d'après M. Mitscherlich, c'est l'accord des sentimens d'Horace comme Romain et comme poète; de l'indignation que lui causent les projets insensés d'une reine ennemie et de l'admiration qu'il ne peut refuser à sa mort.

Le début de cette Ode est évidemment imité d'un fragment d'Alcée conservé par Athénée (L. X, c. 8). Elle n'offre d'ailleurs d'autre imitation que la comparaison des vers 17-20 qui paroît empruntée d'Homère (Iliad. XXII, 139).

Le mètre est l'alcaïque, dont nous avons déjà eu plusieurs exemples; mais les nombreuses difficultés de l'Ode m'ont obligé d'adopter, pour la traduction, la strophe de quatre alexandrins.

Digitized by Google

ODE XXXVII.

AD SODALES.

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus, nunc Saliaribus
Ornare pulvinar Deorum
Tempus erat dapibus, sodales!

Antehac nefas depromere Cæcubum
Cellis avitis, dum Capitolio
Regina dementes ruinas
Funus et imperio parabat,

Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum, quidlibet impotens
Sperare, fortunaque dulci
Ebria; sed minuit furorem

Vix una sospes navis ab ignibus,
Mentemque lymphatam Mareotico
Redegit in veros timores
Cæsar, ab Italia volantem

Remis adurgens (accipiter velut
Molles columbas, aut leporem citus
Venator in campis nivalis
Hæmoniæ), daret ut catenis

Fatale monstrum: quæ generosius
Perire quærens, nec muliebriter
Expavit ensem, nec latentes
Classe cita reparavit oras.

Digitized by Google

ODE XXXVII.

A SES AMIS.

Buvons, il en est temps ! d'un pied libre en cadence
Marquons notre allégresse en ce jour glorieux !
Des prêtres Saliens que l'heureuse abondance
Décore, ô mes amis ! les tables de nos Dieux !

Naguère encore, hélas ! aux celliers de son père
Nul n'osoit emprunter le Cécube fumeux :
A Rome, au Capitole une indigne étrangère
Menaçoit d'apporter et la mort et les feux.

D'esclaves avilis cette reine entourée,
Ivre de sa fortune, ivre de leurs discours,
Puisoit un fol espoir dans ses vins de Marée,
Et pensoit que le sort lui souriroit toujours.

Mais de son vain orgueil que devint l'insolence,
Alors que sauvé seul de nos feux ennemis,
Un vaisseau lui resta pour tromper la vengeance
De César sur les mers poursuivant ses débris ?

Tel que fond le vautour sur le ramier timide,
Aux neiges de l'Hémus tel qu'on voit le chasseur
Poursuivre un daim tremblant, tel de cette Euménide
Il couroit enchaîner l'homicide fureur.

Mais d'une fin plus belle illustrant sa mémoire,
Femme, elle sut braver les glaives menaçans,
Et n'alla point cacher sur des rives sans gloire
De son pouvoir détruit les restes languissans.

Digitized by Google

Ausa et jacentem visere regiam
Vultu sereno fortis, et asperas
Tractare serpentes, ut atrum
Corpore combiberet venenum;

Deliberata morte ferocior;
Sævis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.

Digitized by Google

Elle osa d'un œil fixe et d'une ame assurée
Voir crouler sous nos coups ses palais somptueux;
Des poisons de l'aspic noblement altérée,
Elle osa de ses mains choisir le plus hideux.

Heureuse, par la mort qu'embrassa son courage,
D'avoir pu dérober au char de son vainqueur
La gloire de traîner dans un vil esclavage
Des souverains du Nil et l'épouse et la sœur!

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Dacier traduit : *C'est maintenant, mes chers amis, qu'il faut boire, et que sans rien craindre il faut danser de toute sa force;* sur quoi Voltaire observe que frapper la terre *d'un pas libre en cadence*, n'est pas danser de toute sa force. J'ai profité de cette remarque pour ma traduction. Luc de la Porte traduisoit en 1584,

Or, il faut boire d'autant,
Et d'un pied libre sautant,
Compagnons, pousser la terre.

2-4. Les repas des prêtres Saliens étoient renommés pour leur magnificence : tout ce passage a rapport à la coutume qu'avoient les Romains d'inviter en quelque sorte leurs Dieux à des festins splendides, lorsqu'ils vouloient leur rendre grâce de quelque événement heureux. *Pulvinar, pulvinaria* étoient les carreaux sur lesquels on couchoit leurs statues devant les tables où ces festins étoient servis.... *Erat* pour *est*, dans le quatrième vers, est un hellénisme. (*Voyez* la note à la fin du volume.)

9. *Voyez* la note renvoyée à la fin du volume.

10-14. Il étoit impossible de rendre avec exactitude le sens de ces mots : *mentem lymphatam*. Tout le monde y reconnoît bien un esprit troublé; mais les uns veulent que ce soit d'un aveugle espoir, les autres d'une terreur panique. J'ai préféré le premier sens, ce qui m'a forcé de transporter, dans ma troisième strophe, ce vers qu'Horace place dans la quatrième. Le vin maréotique, ou de Marée, croissoit près du lac ou marais de ce nom, dans le voisinage d'Alexandrie.

16. C'est ici qu'Horace s'écarte de la vérité, en supposant qu'Auguste poursuivit lui-même Cléopâtre après sa victoire d'Actium. Il se contenta d'envoyer à sa poursuite, et ne se rendit en Égypte que plusieurs mois après.

23-24. Ces deux vers ont fort tourmenté les interprètes : le parti le plus raisonnable est de prendre *reparare* pour *parare*, et *parare* pour *petere*, aller chercher : c'est dans ce sens que j'ai traduit.

28-32. *Voyez* à la fin du volume les notes qui ont rapport à ce passage que j'ai traduit un peu librement.

Digitized by Google

ODE XXXVIII.

ARGUMENT.

Dacier dit que cette Ode est entièrement conforme au sentiment d'Épicure, qui écrit dans une lettre : « Que l'on a, sans beaucoup de dépense, les choses que la nature demande ; que le superflu coûte, et qu'un simple repas ne donne pas moins de plaisir que les festins les plus magnifiques. » J'avoue que je trouve dans cette remarque bien de la finesse ou bien de la bonté ; et j'aime mieux observer avec M. Mitscherlich, qu'Horace, dans ces deux quatrains, se montre constamment fidèle à sa manière de rendre sensibles et de s'approprier les idées les plus communes en les particularisant. C'est un lieu des plus communs que la morale qui fait, selon Dacier, le sujet de cette Ode ; et le poète a eu le talent d'en faire un petit tableau plein d'élégance et de vérité.

Le mètre est le sapphique, comme dans l'Ode 2, *Jam satis terris.*

Digitized by Google

ODE XXXVIII.

AD PUERUM.

Persicos odi, puer, apparatus:
Displicent nexæ philyra coronæ:
Mitte sectari, rosa quo locorum
Sera moretur.

Simplici myrto nihil allabores
Sedulus curo; neque te ministrum
Dedecet myrtus, neque me sub arcta
Vite bibentem.

Digitized by Google

ODE XXXVIII.

A SON JEUNE ESCLAVE.

Enfant! laissons le faste au peuple de l'Aurore!
Le tilleul me déplaît en couronne tressé.
Peu m'importe en quels lieux la rose tarde encore,
Quand son règne est passé.

N'ajoute point au myrte une parure oiseuse,
Il nous sied à tous deux, quand sous des pampres verts
Je savoure à loisir, dans ma coupe joyeuse,
Les vins que tu me sers.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Mot à mot : Enfant, je hais le faste des Perses.

2. *Philyra* est le nom de la pellicule qui tapisse intérieurement l'écorce du tilleul. Les anciens s'en servoient pour lier leurs couronnes.

5-6. Les passages les plus simples offrent quelquefois des difficultés aux savans trop subtils. Personne, avant Bentley, n'en avoit trouvé dans ces deux vers, qui se lisent dans tous mes Mss. comme je les fais imprimer ; et la construction en est en effet très-simple : *Curo sedulus allabores nihil myrto simplici.* Bentley trouva que l'épithète *sedulus* convenoit mieux à l'esclave d'Horace qu'à Horace lui-même, et proposa de lire *sedulus cura ;* Cuningam, qui ne peut jamais être de l'avis de Bentley, changea sa correction et imprima *sedulus curæ ;* mais enfin les derniers éditeurs sont revenus à la leçon vulgaire dont on n'auroit jamais dû s'écarter.

La simplicité de cette strophe m'a offert des difficultés que j'ai plutôt éludées que vaincues ; Horace dit à son jeune esclave : « Si le myrte me sied quand je bois, il ne te messied pas quand tu me sers. »

Voyez, à la fin du volume, les deux Odes trouvées en Italie dans un Ms. d'Horace, par le prince Pallavicini.

Digitized by Google

Q. HORATII FLACCI

CARMINUM

LIBER II.

LES ODES

D'HORACE.

LIVRE II.

Digitized by Google

Digitized by Google

ODE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

« Vous écrivez, ô Pollion, l'histoire de cette guerre dont l'origine date du triumvirat de César, Crassus et Pompée, commencé sous le consulat de Métellus. Rien de plus délicat, de plus épineux qu'un pareil ouvrage. *Il vous demande tout entier.* Laissez donc pour un moment la Muse tragique; et, lorsque vous aurez terminé ce qui regarde les affaires publiques, vous reprendrez le cothurne des Grecs : vous, le soutien des accusés, la lumière du sénat, le vainqueur des Dalmates. Oui, déjà, *dans votre histoire*, j'entends les discours des chefs et le bruit des trompettes; je vois César vainqueur du monde et non de Caton. *Cet homme inflexible mourut en Afrique, et c'est là que César trouva ses plus redoutables ennemis : il sembleroit que* les Dieux protecteurs de cette contrée avoient résolu d'en venger les désastres sur les descendans même de ses vainqueurs. Hélas! *tels sont en effet les tristes résultats des guerres civiles!* Toutes les parties du monde ont été inondées de notre sang. Mais, *en présageant, ô Pollion, ce que vos écrits vont nous offrir de tableaux terribles*, j'oublie que ma Muse n'est propre qu'à chanter les plaisirs et les jeux : il est temps de la rappeler à sa vocation naturelle. »

Si cette analyse de l'Ode qui nous occupe paroît, comme je l'espère, satisfaisante à mes lecteurs; s'ils ne trouvent rien de forcé dans les transitions que j'ai suppléées dans ma prose, et dont le poète lyrique pouvoit fort bien se passer dans ses vers, j'espère aussi que le dessein et la marche de l'Ode ne leur paroîtront susceptibles d'aucune contestation, et qu'ils reconnoîtront, avec les anciens scholiastes et la plupart des modernes éditeurs, que le seul but d'Horace étoit

Digitized by Google

d'engager Pollion à suspendre ses compositions tragiques, jusqu'à ce qu'il eût achevé l'histoire dont il s'occupoit. Ce motif étoit d'un assez grand intérêt pour lui inspirer les beautés supérieures dont cette Ode est pleine; et l'on en sera convaincu si l'on se rappelle que toutes les fois qu'Horace est dans le cas de parler des guerres civiles de sa patrie, on retrouve en lui le grand poète et le bon citoyen.

Dans la confiance que je viens de témoigner, je crois inutile de m'arrêter à réfuter longuement les opinions imaginées par quelques savans pour résoudre les difficultés qu'ils créoient eux-mêmes dans cette Ode : il suffira de les exposer. Lambin le premier, crut qu'Horace exhortoit Pollion, non pas à écrire l'histoire, mais à arranger les affaires de la République, trompé par ces mots, que j'expliquerai dans les notes, *ubi publicas res ordinaris*. Torrentius a fort bien prouvé que Pollion, qui ne fut jamais l'ami d'Auguste, ne pouvoit être chargé, sous ce prince, d'une pareille commission. Dacier prend ces mots *res publicas ordinare* dans le même sens que Lambin; il en conclut que Pollion étoit consul lorsqu'Horace lui adressa cette Ode, et ne craint pas de démentir toute la chronologie et jusqu'aux marbres capitolins pour soutenir cette opinion, que Sanadon a très-bien réfutée.

L'abbé Galiani s'est ouvert une route nouvelle. Selon lui, Pollion n'étoit point occupé à faire des tragédies, mais à négocier la paix entre Octavien, Antoine et Sextus Pompée, lorsqu'Horace lui adressa cette Ode; c'est ainsi qu'il explique le *res publicas ordinare*. Il ne veut pas non plus qu'Horace dise à Pollion d'interrompre, pour cette importante négociation, la composition de ses tragédies, mais le soin des spectacles qu'il devoit donner au peuple à l'occasion de ses triomphes ou en qualité de consul. Les mots *grande munus* du onzième vers favorisent cette dernière partie d'un système qu'on ne peut s'empêcher de trouver ingénieux; mais il est entièrement ruiné par le reste de l'Ode, à partir du v. 17. On ne peut que rire des efforts que fait l'auteur pour trouver une négociation dans les tableaux effrayans qu'Horace y fait

Digitized by Google

des guerres civiles. (*Voyez* Mélanges de littérature, tom. V, p. 270 *et suiv.*, éd. de 1804.)

Je ne sais si je dois ajouter que, selon sa coutume, Poinsinet de Sivry trouve encore moyen de renchérir sur les paradoxes de ceux qui l'ont précédé. Il pense qu'Horace désirant que Pollion se chargeât d'*une affaire majeure, d'une cause d'état*, le prie de suspendre les préparatifs d'une tragédie qu'il se disposoit à *donner..... et dont le sujet étoit la dernière guerre civile!* L'heureuse invention! Sans doute Auguste, Antoine et Pollion lui-même devoient y jouer un rôle. Le spectacle eût été vraiment très-curieux pour les Romains.

La date de cette Ode est impossible à déterminer; on verra pourquoi, dans les notes.

Le mètre est l'alcaïque, comme dans la neuvième du Liv. I, *Vides ut alta;* mais je me suis permis d'employer, pour la traduire, la strophe de quatre alexandrins, comme pour l'Ode 37 du Liv. I, et par les mêmes raisons.

Digitized by Google

Q. HORATII FLACCI CARMINUM

LIBER SECUNDUS.

ODE PRIMA.

AD POLLIONEM.

Motum ex Metello consule civicum,
Bellique causas, et vitia et modos,
Ludumque Fortunæ, gravesque
Principum amicitias, et arma

Nondum expiatis uncta cruoribus,
Periculosæ plenum opus aleæ,
Tractas, et incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

Paulum severæ Musa tragœdiæ
Desit theatris: mox ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno:

Insigne mœstis præsidium reis
Et consulenti, Pollio, curiæ;
Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho!

Digitized by Google

LES ODES D'HORACE.

LIVRE DEUXIÈME.

ODE PREMIÈRE.

A POLLION.

De nos troubles civils la source criminelle,
Les causes de la guerre et ses retours trompeurs,
Les jeux de la Fortune et l'amitié cruelle
Des chefs unis d'abord par des nœuds imposteurs,

Et nos traits teints d'un sang qui crie encor vengeance,
Tel est, ô Pollion, ton sujet épineux :
Sous la cendre perfide où ta Muse s'avance,
Tu foules, mal éteints, les restes de nos feux.

Renonce pour un temps à la scène tragique,
O toi, l'illustre appui des tristes accusés,
Qui vois, le front orné du laurier Dalmatique,
Par un triomphe heureux tes faits éternisés :

Le sénat incertain par tes avis s'éclaire ;
Poursuis ! répands le jour sur nos tristes débats ;
Puis reprenant des Grecs le cothurne sévère,
Dans ces sentiers glissans marche encor sur leurs pas.

Digitized by Google

Jam nunc minaci murmure cornuum
Perstringis aures, jam litui strepunt;
Jam fulgor armorum fugaces
Terret equos, equitumque vultus.

Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos,
Et cuncta terrarum subacta
Præter atrocem animum Catonis.

Juno, et Deorum quisquis amicior
Afris, inulta cesserat impotens
Tellure: victorum nepotes
Retulit inferias Jugurthæ.

Quis non Latino sanguine pinguior
Campus, sepulcris impia prælia
Testatur, auditumque Medis
Hesperiæ sonitum ruinæ?

Qui gurges, aut quæ flumina lugubris
Ignara belli? quod mare Dauniæ
Non decoloravere cædes?
Quæ caret ora cruore nostro?

Sed, ne relictis, Musa procax, jocis
Ceæ retractes munera næniæ;
Mecum Dionæo sub antro
Quære modos leviore plectro.

Digitized by Google

Déjà dans tes écrits renaissent nos alarmes;
La trompette y résonne et le clairon mugit:
Déjà fuit le coursier devant l'éclat des armes;
Déjà le cavalier s'en étonne et pâlit.

Je crois voir chaque chef dans la plaine paroître,
D'un harnois tout poudreux noblement revêtu,
Et tout dans l'univers trembler devant un maître.....
Tout..... hormis de Caton l'implacable vertu.

Junon et tous les Dieux aux Africains propices,
Sans espoir de vengeance avoient quitté leurs bords;
Mais bientôt Jugurtha reçut en sacrifices
Les fils de ses vainqueurs descendus chez les morts.

Eh! quels champs engraissés du sang de l'Hespérie,
Couverts de nos tombeaux n'attestent ces combats,
Où Rome enfin croulant sous une lutte impie,
Le Parthe de sa chute entendit le fracas?

Quel fleuve est étranger à nos scènes funèbres?
Quel gouffre assez lointain, quelle mer de ses eaux
N'a vu l'azur souillé par nos meurtres célèbres
Et ses bords abreuvés du sang de nos héros?.....

Mais, ô Muse, reviens d'un essor téméraire!
Tu naquis pour les jeux: viens, ce n'est point à nous
D'imiter de Céos le chantre funéraire,
Et Vénus te rappelle à des accords plus doux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1–4. Ce fut l'an de Rome 693, sous le consulat de Q. Cæcilius Metellus Celer et de L. Afranius, que se forma le premier triumvirat. Je n'ai pu faire entrer cette date dans ma traduction; mais le reste de l'Ode, et surtout les vers 21 et 25, la font assez connoître; car on y voit clairement que Pollion n'écrivoit pas l'histoire des guerres civiles en général, mais en particulier celle de la guerre, *belli*, où s'illustra Caton. Cette entreprise, en effet, étoit déjà très-épineuse; mais Pollion eût été fou de la pousser plus loin, comme le prétend Dacier, en écrivant aussi l'histoire des dernières guerres entre les derniers triumvirs.

On varie beaucoup sur le sens des mots *vitia* et *modos* qui se trouvent dans le second vers. Par *vitia*, les uns entendent les crimes commis, les maux causés par la guerre; et les autres, les fautes des généraux: dans *modos*, on a vu les progrès, les circonstances, les moyens de la guerre, ou bien ses vicissitudes, ses retours. Ce passage est un de ceux où j'ai cru ne pouvoir rendre le sens qu'en m'écartant de la lettre, et je crois que la source *criminelle*, les *retours trompeurs*, les *nœuds imposteurs*, rendent à peu près toutes les idées qui se présentent à l'esprit en lisant l'original.

10–11. Ce passage, que j'ai transposé dans ma traduction, est celui qui a donné lieu à toutes les hypothèses absurdes dont on a trouvé l'exposition dans l'argument: je ne disconviendrai pas que *res publicas ordinare* ne présente pour sens le plus prochain *mettre en ordre, régler les affaires publiques*; mais Pollion n'ayant pu en être chargé dans aucun temps, il faut en revenir au sens figuré *raconter les événemens publics*. Les poètes, dit fort bien M. Mitscherlich, se regardent, par une sorte de fiction, comme les auteurs des événemens qu'ils décrivent; et cette locution est très-familière parmi nous; les historiens même s'en servent; et Voltaire auroit pu dire: j'ai fait les préparatifs de la bataille de Pultava, lorsqu'il les eut rapportés dans son histoire. Horace dit donc à Pollion, poétiquement: *Lorsque vous aurez mis en ordre les événemens publics*, au lieu de lui dire en prose: lorsque vous aurez raconté dans leur ordre ces événemens. Ajoutons que *res publicas* peut fort bien s'entendre comme *res publice gestas*; si Horace eût écrit *rem publicam*, la chose seroit différente. Ce vers ne se retrouve dans ma traduction qu'au 14.e Ceux qui la confronteront avec l'original me pardonneront volontiers cette transposition.

Digitized by Google

12. *Cecropio cothurno*. Mot à mot : *Le cothurne de Cécrops*. On sait que Cécrops fut le fondateur d'Athènes, et Athènes le berceau de la tragédie.

14. L. Asinius Pollio est un personnage très-connu dans l'histoire; il suivit d'abord le parti de César; après la mort du dictateur, il feignit de vouloir servir la République ; mais il s'attacha réellement à Antoine, fut consul en 713, et triompha des Parthiniens, nation Dalmate, l'année d'après. Lorsqu'Octavien et Antoine se divisèrent, Pollion refusa de se joindre au premier, et ne voulut point se mêler de leur querelle : je serai, dit-il, la proie du vainqueur. Ce vainqueur fut Octavien, qui lui pardonna sa résistance, mais qui, sans doute, ne put ensuite se servir de lui pour régler l'état.

On voit qu'après les triumvirs Pollion fut peut-être le personnage de son temps qui joua le plus grand rôle; mais tous les rôles, excepté le premier, avoient alors si peu de lustre, que Pollion est aujourd'hui plus célèbre, comme ami ou protecteur de Virgile et d'Horace, comme orateur, historien et poète, que pour avoir été médiateur entre Auguste et Antoine, pour avoir obtenu un triomphe et géré le consulat. C'est à lui, comme chacun sait, que Virgile adresse sa quatrième églogue : c'est à lui qu'il désire de plaire dans la troisième ; c'est de lui qu'il vante dans la huitième le talent tragique. Dans l'Ode qui nous occupe, on voit qu'Horace parle aussi des tragédies de Pollion ; qu'il le loue comme historien et comme orateur ; et, dans la dixième satire du Liv. I, il renouvelle l'éloge de ses tragédies et le cite parmi les hommes dont le suffrage lui est précieux. Il ne nous reste rien cependant de tous ses ouvrages ; Quintilien ne parle même pas de ceux qu'il composa pour le théâtre, et il l'accuse d'être obscur et d'affecter le style antique dans ses plaidoyers ; son histoire a été plus généralement louée, mais en revanche, comme critique, il a encouru le reproche d'une envieuse sévérité : reproche que l'on peut croire très-fondé, puisque César et Cicéron n'échappèrent point à ses injustices. Le plus grand mérite de Pollion, ou du moins le plus grand service qu'il ait rendu aux lettres, est sans doute d'avoir fondé à Rome la première bibliothèque publique. Il y employa les dépouilles des ennemis qu'il avoit vaincus (probablement des Dalmates), et par là, selon l'expression de Pline, il fit du génie un domaine public.

On voit, par ce qui précède, que notre Ode ne peut avoir été écrite qu'en 715, après le triomphe de Pollion ; mais c'est là tout ce qu'on peut en dire avec certitude. Je crois cependant avec Sanadon, qu'elle n'a été composée qu'après la bataille d'Actium.

Digitized by Google

28. *Inferiæ*, sont proprement les sacrifices faits aux morts. Ce mot manque dans notre langue.

38. Simonide de Céos avoit composé des chants lugubres (*Nænias*), que Catulle appelle ses *larmes*.

40. Mot à mot : cherche un autre mode avec un *plectre* plus léger. Le *plectre*, selon Dacier, étoit *une espèce de dé d'ivoire, pointu par le bout; on le mettoit à un doigt de la main droite pour pincer les cordes de la lyre.* Il me semble que ce moyen d'en tirer des sons plus purs et plus éclatans n'a été inconnu, parmi les modernes, ni de certains joueurs de luth, ni même de ceux qui touchoient un instrument de forme plate assez semblable au tympanon. Dacier n'appuie d'aucune autorité son explication du mot *plectrum*; mais on en trouve une dans cette épigramme de Martial :

Fervida ne trito tibi pollice pustula surgat
Exornent docilem garrula plectra lyram.

Lib. XIV, 167.

Digitized by Google

ODE II.

ARGUMENT.

Deux circonstances, comme l'observe très-bien Sanadon, peuvent servir à déterminer l'intervalle de temps dans lequel cette Ode a dû être composée. Elle n'a pu l'être après l'an 730 où éclata la conjuration de Fannius Cæpion et de Licinius Murena contre Auguste, puisqu'Horace y parle avec bienveillance de ce Murena, l'un des frères de Proculeius; mais elle n'a pu l'être non plus avant le rétablissement de Phraate sur le trône des Parthes, puisqu'Horace le cite au dix-septième vers. La date de l'Ode est donc entre celles de ces deux événemens; mais le dernier ne peut être fixé d'une manière précise : ne veut-on entendre le rétablissement de Phraate que du moment où il fut reconnu par les Romains? nous aurons l'année 730 : consent-on à regarder Phraate comme rétabli du moment où il le fut réellement par les Scythes? nous aurons l'année 723 selon Dion, et l'an 728 selon Justin; d'où il suit qu'en prenant les termes les plus éloignés, l'Ode a pu être composée de 723 à 730.

La marche du poète est facile à suivre : blâmant et louant tour à tour l'avarice et la générosité, il expose en beaux vers une saine morale, et finit par établir que le bonheur véritable ne consiste pas dans la grandeur, mais dans la vertu. Le mètre est le sapphique, comme dans l'Ode 2 du Liv. I.

M. Mitscherlich indique avec raison, comme ayant quelque analogie avec le début de cette Ode, les vers 22 *et suiv.* de la 16.e Idylle de Théocrite, le début de la 5.e Pythienne, les vers 44 *et suiv.* de la 1.re Néméenne de Pindare; et, ce qui est plus curieux, il cite le début du Liv. XIII de Polybe, dont Horace semble avoir traduit sa strophe sur l'hydropisie.

Digitized by Google

ODE II.

AD C. SALLUSTIUM CRISPUM.

Nullus argento color est, avaris
Abdito terris, inimice lamnæ
Crispe Sallusti, nisi temperato
Splendeat usu.

Vivet extento Proculeius ævo,
Notus in fratres animi paterni;
Illum aget penna metuente solvi
Fama superstes.

Latius regnes avidum domando
Spiritum, quam si Libyam remotis
Gadibus jungas, et uterque Pœnus
Serviat uni.

Crescit indulgens sibi dirus hydrops,
Nec sitim pellit, nisi causa morbi
Fugerit venis, et aquosus albo
Corpore languor.

Redditum Cyri solio Phraaten
Dissidens plebi, numero beatorum
Eximit Virtus, populumque falsis
Dedocet uti

Vocibus; regnum et diadema tutum
Deferens uni, propriamque laurum,
Quisquis ingentes oculo irretorto
Spectat acervos.

Digitized by Google

ODE II.

A SALLUSTE.

Méprise, tu le dois, l'enfouisseur avare
Qui confie à la terre un trésor sans valeur:
Salluste, un digne usage au métal le plus rare
Donne seul sa splendeur.

Proculeius vivra, brillera d'âge en âge;
En père il sut traiter ses frères malheureux;
La Déesse aux cent voix lui fera rendre hommage
Par nos derniers neveux.

Veux-tu régner au loin? l'avarice asservie
Te rendra plus puissant que si ta seule voix
A la double Carthage et de l'Ebre en Libye
Pouvoit dicter des lois.

C'est en flattant son mal que l'hydropique augmente
Son humide embonpoint, sa funèbre pâleur:
S'il n'épure son sang, de sa soif dévorante
Rien n'étanche l'ardeur.

Quand Phraate remonte au trône de ses pères,
Au nombre des heureux un vain peuple l'inscrit:
Le sage l'en efface, et des erreurs vulgaires
Sa leçon nous guérit.

Il ne connoît qu'un sceptre, un diadême unique;
Un laurier qu'il décerne au mortel vertueux
Dont tout l'or qu'enfanta l'opulente Bétique
N'éblouit point les yeux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. Pour la leçon *abdito*, voyez à la fin du volume.

3. Ce n'est point de l'historien Salluste qu'il est ici question, mais d'un fils ou petit-fils de sa sœur, adopté par lui, et dont Tacite parle dans ses Annales, Lib. III, c. 30. Ce Salluste imita Mécène en ne cherchant point à sortir de l'ordre équestre où il étoit né, et lui succéda dans la faveur d'Auguste; il fut même mis par Livie dans le secret de la mort d'Agrippa Posthume. Au reste, Dacier a eu tort de prétendre qu'Horace veut ici lui donner une leçon, le mettre en garde contre la prodigalité, l'ambition et l'avarice; car il ne paroît pas qu'il eût aucun de ces défauts, et il est plus probable qu'en les censurant, Horace lui donne des louanges indirectes.

5. C. Proculeius Varro Murena eut deux frères, L. Licinius Varro Murena, le conspirateur, et M. Licinius Terentius Varro, nommé au consulat pour l'an 730, et mort avant d'y parvenir. Tous deux avoient été dépouillés de leurs biens dans les guerres civiles, et Proculeius fit avec eux un nouveau partage des siens. C'est de cette générosité qu'Horace le loue. Il fut un des plus intimes confidens d'Auguste; et Mécène épousa sa sœur Terentia.

7-8. Mot à mot: la Renommée le portera sur ses ailes que rien ne peut lasser.

11. J'ai substitué l'Ebre à Cadix; l'expression n'en devient que plus forte.

17. Mot à mot: *au trône de Cyrus*. Phraate, fils d'Orode, et roi des Parthes après lui, fut détrôné par ses sujets, à cause de ses cruautés, l'an 718. Il fut ensuite rétabli par les Scythes; mais Auguste, qui donna un asile à son compétiteur Tiridate, ne le reconnut qu'en l'an 730, après l'avoir obligé de rendre, sans rançon, les prisonniers faits sur Crassus et sur Antoine, ainsi que les enseignes demeurées en son pouvoir.

23. Il y a deux manières d'entendre *oculo irretorto*; j'en ai traduit une: pour rendre l'autre, il faudroit lire,

Qui verroit en monceaux tout l'or de la Bétique,
Sans détourner les yeux.

Digitized by Google

ODE III.

ARGUMENT.

On a cru reconnoître, dans le personnage auquel cette Ode est adressée, un certain Q. Deillius ou Dellius dont il est fait mention dans Velleius, Sénèque, Dion et Plutarque, qui fut le compagnon de débauche d'Antoine et de Cléopâtre, et changea quatre fois de parti dans les guerres civiles qui suivirent la mort de César. Cruquius a cependant cherché à prouver qu'Horace n'avoit pu être l'ami d'un pareil homme, et a voulu lui substituer un certain L. Gellius, frère de Messala l'ami bien connu d'Horace, et consul en 717 avec M. Cocceius Nerva. Ses preuves ne sont pas suffisantes contre le témoignage unanime des Mss. Mais je ne puis m'empêcher, pour l'honneur de notre poète, de proposer une conjecture plus heureuse de Torrentius. Ce savant croit trouver deux Dellius au lieu d'un dans les auteurs que nous venons de citer : en effet, celui dont parle Plutarque a cela de particulier qu'il fut lui-même historien ; en comparant le récit de Plutarque avec celui de Dion, on trouve que le Dellius de l'un quitta le parti d'Antoine beaucoup plus tard que le Dellius de l'autre, et il est naturel d'en conclure qu'Horace n'adressa point son Ode au transfuge, mais à l'historien. Il paroît qu'elle fut écrite après la fin des guerres civiles.

Le mètre est l'alcaïque (*Vides ut alta*). Le ton de mélancolie qui y règne m'a engagé à essayer, pour la traduire, d'une strophe que je nommerois volontiers élégiaque, en ce qu'elle est composée de deux alexandrins et de deux vers de dix syllabes. Racine m'en a fourni le modèle dans sa traduction des hymnes du Bréviaire romain.

Digitized by Google

ODE III.

AD DELLIUM.

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis
Ab insolenti temperatam
Lætitia, moriture Delli:

Seu mœstus omni tempore vixeris,
Seu te in remoto gramine, per dies
Festos, reclinatum bearis
Interiore nota Falerni.

Quo pinus ingens albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, quid obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo?

Huc vina et unguenta et nimium breves
Flores amœnæ ferre jube rosæ,
Dum res et ætas et sororum
Fila trium patiuntur atra.

Cedes coemptis saltibus et domo,
Villaque flavus quam Tiberis lavit:
Cedes, et extructis in altum
Divitiis potietur hæres.

Divesne, prisco natus ab Inacho,
Nil interest, an pauper et infima
De gente sub divo, moreris,
Victima nil miserantis Orci!

Digitized by Google

ODE III.

A DELLIUS.

Sous les rigueurs du sort conserve une ame égale;
Et de ses dons s'il paroît t'enrichir,
De la prospérité crains l'ivresse fatale,
O Dellius, il te faudra mourir!

Mourir..... Soit que tes ans coulent dans la tristesse,
Soit qu'étendu sur des gazons fleuris,
Des fêtes à l'écart tu goûtes l'allégresse,
Dans le Falerne oubliant tes soucis.

Vois-tu ce clair ruisseau sous l'ombre hospitalière
Des peupliers unis aux noirs sapins,
Précipiter ses flots gênés dans leur carrière
Par ce détour si propice aux festins?

Là réunis les vins, les parfums et les roses:
(La rose, hélas! ne brille qu'un seul jour.)
Opulent, jeune encor, jouis lorsque tu l'oses;
La Parque file et file sans retour.

Il te faudra quitter ces bosquets, ce domaine,
Aux bords du Tibre achetés à prix d'or:
Il faudra les quitter; et ton épargne vaine
D'un héritier grossira le trésor.

Sois riche, et d'Inachus que le pur sang t'anime:
Sois sans asile, errant, pauvre, oublié.....
N'importe, tu mourras! En frappant sa victime,
Le sort jamais n'a connu la pitié.

Digitized by Google

Omnes eodem cogimur; omnium
Versatur urna serius ocius
Sors exitura, et nos in æternum
Exilium impositura cymbæ.

Digitized by Google

Il nous entraîne tous : agités dans son urne
Les noms de tous sortent à son appel ;
Et livrés tôt ou tard au nocher taciturne
Pour nous commence un exil éternel !

Digitized by Google

NOTES.

V. 8. Je n'ai point rendu ces mots, *interiore nota Falerni;* ils signifient le plus vieux ou le meilleur vin de Falerne. Soit que l'on prenne, avec l'abbé Galiani, qui s'appuie de Columelle (Lib. XII, 19, 23, 37), le mot *nota* pour la cuvée, ou la qualité du vin; soit qu'en suivant l'opinion commune, on y voye l'étiquette qui en marquoit l'âge et le crû, *interiore* signifiera toujours que ce vin étoit dans l'intérieur, dans le fond du cellier, soit comme le plus vieux, soit comme mis à part à cause de sa qualité supérieure.

9-12. *Quo..... quid..... rivo?.... Voyez* à la fin du volume.

14. Sanadon s'est empressé d'adopter la correction de Cuningam, et de lire *nimium brevis flores amœnos;* sa grande raison est qu'Horace n'a pu mettre de suite les deux consonnances *breves flores, amœnæ rosæ.* On a vu qu'Horace, au contraire, n'étoit rien moins qu'ennemi des consonnances, et d'ailleurs tous les Mss. s'accordent à lire ce passage tel qu'il est ordinairement imprimé.

15-16. Mot à mot: tant que tes biens, ton âge et les noirs fils des trois sœurs te le permettent.

21. Inachus, fondateur et premier roi d'Argos: Horace lui donne l'épithète de *priscus,* ancien.

24. *Orcus* est proprement le même que Pluton; j'espère qu'on ne me blâmera pas d'avoir mis le sort à sa place, ce qui m'a facilité la liaison de cette strophe avec la suivante.

25-28. J'ai pris encore ici une de ces libertés que je crois excusables, surtout si elles tendent, comme je l'espère, à approcher davantage non de la lettre, mais de l'effet de l'original. La traduction littérale seroit: Nous sommes tous entraînés vers le même lieu, le sort de tous est agité dans l'urne, d'où il sortira tôt ou tard pour nous transporter dans la barque qui doit nous conduire à un exil éternel.

Digitized by Google

ODE IV.

ARGUMENT.

Voici de toutes les Odes d'Horace celle dont la date est la plus facile à déterminer : le poète dit à la fin qu'il vient d'achever son huitième lustre; il avoit donc quarante ans lorsqu'il l'a composée; et, puisqu'il étoit né l'an de Rome 688, il est clair qu'il l'a composée en 728. Cette Ode est un chef-d'œuvre de bonne plaisanterie, comme la vingt-neuvième du Livre I, et présente, comme elle, un témoignage curieux de la puissance et des mœurs des Romains à cette époque. On voit dans toutes les deux, non seulement qu'ils vivoient avec leurs jolies esclaves, ce qui n'auroit rien d'extraordinaire, mais que ces esclaves étoient quelquefois des filles de rois.

Il me paroît aussi indifférent qu'incertain que la Phyllis de cette Ode soit ou ne soit pas la même qui figure comme la dernière maîtresse d'Horace dans l'Ode 11 du Livre IV; et je suppose que mes lecteurs mettent à présent aussi peu d'importance que moi à ces noms. Xanthias, à qui l'Ode est adressée, n'est pas mieux connu lui-même que sa Phyllis; son nom, il est vrai, annonceroit un Grec; mais rien ne prouve qu'un Romain ne soit pas caché sous ce masque.

Le mètre de cette Ode est le sapphique, comme dans la seconde du Livre I.

Digitized by Google

ODE IV.

AD XANTHIAM.

Ne sit ancillæ tibi amor pudori,
Xanthia Phoceu, prius insolentem
Serva Briseis niveo colore
Movit Achillem:

Movit Ajacem Telamone natum
Forma captivæ dominum Tecmessæ:
Arsit Atrides medio in triumpho
Virgine rapta,

Barbaræ postquam cecidere turmæ,
Thessalo victore, et ademptus Hector
Tradidit fessis leviora tolli
Pergama Grajis.

Nescias an te generum beati
Phyllidis flavæ decorent parentes?
Regium certe genus, et Penates
Mœret iniquos.

Crede non illam tibi de scelesta
Plebe dilectam, neque sic fidelem,
Sic lucro aversam potuisse nasci
Matre pudenda.

Brachia et vultum, teretesque suras
Integer laudo; fuge suspicari
Cujus octavum trepidavit ætas
Claudere lustrum.

Digitized by Google

ODE IV.

A XANTHIAS.

Pourquoi rougir d'aimer l'esclave qui t'engage?
O mon cher Xanthias, l'esclave Briséis
Vit d'Achille autrefois le naturel sauvage
A ses attraits soumis.

Le fils de Télamon fut dompté par Tecmesse;
Captive, elle enchaîna son maître dans ses bras.
Agamemnon vainqueur brûla pour la prêtresse
Enlevée à Pallas.

Son amour éclata dans Pergame embrasée,
Après qu'Hector vaincu, sous ses murs assiégés,
Eut livré par sa mort une victoire aisée
Aux Grecs découragés.

De la blonde Phyllis sais-tu si l'alliance
N'est pas un nouveau lustre à ta gloire promis?
Fille des rois, sans doute, elle pleure l'absence
De ses Dieux ennemis.

Ce n'est point dans les rangs de l'odieux vulgaire
Qu'un Destin favorable a pu te la choisir:
Fidèle et généreuse, elle sort d'une mère
Dont tu ne peux rougir.

Sans intérêt, crois-moi, j'admire à son aurore
Ses yeux, ses pieds légers et ses bras arrondis:
Ne va pas soupçonner l'ami qui vient de clore
Huit lustres accomplis.

Digitized by Google

NOTES.

V. 5. *Niveo colore*, etc. Mot à mot : soumit Achille *par sa blancheur égale à celle de la neige*. Si l'on regrette ce détail, on pourroit traduire,

D'Achille sut toucher le naturel sauvage,
Par l'éclat de ses lys.

6. Tecmesse, esclave et maîtresse d'Ajax, fils de Télamon, est moins connue que Briséis, quoiqu'elle joue un rôle dans l'*Ajax Lorarius* de Sophocle; elle eut de ce héros un fils nommé *Eurisaces*, par allusion au large bouclier de son père.

8. Cette prêtresse n'est autre que la malheureuse Cassandre.

9. Mot à mot : après que les troupes barbares furent tombées sous le vainqueur thessalien. Je me suis cru d'autant mieux autorisé à négliger cette circonstance, que la nécessité de rendre *virgine rapta* m'ayant déjà fait perdre un peu d'espace dans les vers précédens, je ne pouvois pas cependant me contenter d'une transition aussi leste que celle d'Horace : *postquam*, etc.

15-16. J'ai traduit ces deux vers dans le sens de Dacier, qui pense que *regium genus* est au nominatif et non à l'accusatif. Dans ce dernier cas, on pourroit traduire :

Elle pleure, crois-moi, sa royale naissance,
Et ses dieux ennemis.

Je crois qu'*ennemi* est ici le vrai sens d'*iniquus*, comme dans l'Ode 10, du Livre I, *iniqua Trojæ castra*.

18. Mes meilleurs Mss. lisent *dilectam* et non *delectam*; mais peu importe, dit fort bien Dacier, que l'on adopte cette leçon ou l'autre; ces deux mots équivalent ici à *selectam*.

21. Notre langue ne pouvant rendre d'une manière poétique les *suras teretes* (les jambes faites au tour), j'y ai substitué les pieds légers. Je regrette davantage le *trepidavit* du vers 23.

Digitized by Google

ODE V.

ARGUMENT.

Il est inutile de chercher à qui cette Ode est adressée; rien ne peut le faire deviner : Acron doute avec quelque raison si le poète ne s'y parle pas à soi-même, et Dacier ne donne que de vaines conjectures pour prouver que la jeune fille dont parle Horace est la même Lalagé dont il est question dans l'Ode 22 du Livre I, d'où il conclut que les deux Odes s'adressent au même Aristius Fuscus. On peut voir ce que je pense de ces deux Lalagé dans l'argument de l'Ode citée, et à la fin du volume dans la note qui y a rapport.

La date de l'Ode est également impossible à déterminer; mais je pencherois volontiers pour le sentiment de M. Mitscherlich, qui la regarde en général comme un des premiers essais de notre poète; la pompe des expressions, le luxe des figures, et même l'incohérence de celles qui se suivent dans les trois premières strophes, lui semblent déceler la première effervescence d'un génie que n'a point encore éclairé le goût. M. Mitscherlich observe que la couleur de cette Ode est tout-à-fait grecque, et il le prouve en montrant que ses métaphores les plus hardies sont empruntées de divers poètes grecs. Il en infère qu'Horace l'a traduite, ou du moins imitée en entier d'une Ode grecque, et cela est possible; mais en ce cas, l'original en est perdu.

D'après ce que je viens de dire, on ne sera point étonné des libertés que j'ai prises pour rendre supportables en français les hardiesses latines ou plutôt grecques d'Horace, ni que pour adoucir ses transitions, j'aie été forcé d'employer dans ma traduction la strophe de quatre alexandrins, quoique l'original soit du mètre alcaïque.

Digitized by Google

ODE V.

AD AMICUM.

Nondum subacta ferre jugum valet
Cervice, nondum munia comparis
Æquare, nec tauri ruentis
In Venerem tolerare pondus.

Circa virentes est animus tuæ
Campos juvencæ, nunc fluviis gravem
Solantis æstum, nunc in udo
Ludere cum vitulis salicto

Prægestientis. Tolle cupidinem
Immitis uvæ; jam tibi lividos
Distinguet autumnus racemos
Purpureo varius colore.

Jam te sequetur (currit enim ferox
Ætas, et illi, quos tibi dempserit,
Apponet annos) jam proterva
Fronte petet Lalage maritum:

Dilecta, quantum non Pholoe fugax,
Non Chloris, albo sic humero nitens
Ut pura nocturno renidet
Luna mari, Gnidiusve Gyges,

Quem si puellarum insereres choro,
Mire sagaces falleret hospites
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus, ambiguoque vultu.

Digitized by Google

ODE V.

A UN AMI.

Dans ces prés verdoyans vois la tendre génisse
Dont le col foible encore au joug est étranger ;
Dans les champs de Cérès, dans l'amoureuse lice
Avec l'ardent taureau va-t-elle s'engager ?

Non : de l'humide saule elle cherche l'ombrage,
Les enfans du troupeau s'y mêlent à ses jeux ;
Ou, des chaleurs du jour évitant le ravage,
Dans le courant de l'onde elle en éteint les feux.

Telle, sourde à tes vœux, fuit la jeune Érigone :
Ami, sache imiter le prudent vendangeur !
Pour cueillir ses raisins, il attend que l'automne
En ait mûri la pourpre et dompté la verdeur.

Laisse faire le temps ! Dans sa course rapide,
Des ans qu'il te dérobe il saura l'enrichir :
Elle-même bientôt, sur tes pas, moins timide,
A l'amour qu'elle écarte elle viendra s'offrir.

Brûle pour elle alors ! Près d'Érigone oublie
Chloris et Pholoé qui sait fuir avec art ;
Des rayons de Phébé sur la mer aplanie
L'éclat sera moins doux alors que son regard.

Je la vois éclipser l'enfant même de Gnide
Dont les cheveux flottans, l'air soumis, l'œil malin
Au milieu de ses sœurs, dans les danses qu'il guide
Rendent le spectateur de son sexe incertain.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1-8. Il seroit aussi inutile de rendre compte de toutes les libertés que j'ai prises en traduisant ces deux strophes et la suivante, que d'en donner ici le sens littéral. On a vu dans l'argument les raisons qui m'ont engagé à m'écarter ici de mon exactitude ordinaire.

9. Le nom de Lalagé n'étant, comme on l'a vu, d'aucune importance, je l'ai remplacé à dessein par celui d'Érigone, qui, rappelant le dieu des vendanges, m'a paru propre à préparer la transition de l'allégorie de la génisse à celle du raisin.

10. Le mot *ami* n'est pas dans l'original ; je l'ai cru nécessaire dans la supposition que c'est à un ami que s'adresse Horace, supposition que j'ai adoptée comme la plus vraisemblable, et que confirme le titre de l'Ode *Ad Sodalem* qui se lit dans mes Mss. D, E, I. Si l'on tient à l'autre hypothèse, il faudra traduire : Sache donc imiter, etc.

17-20. La transition de la strophe précédente à celle-ci est encore très-brusque : j'ai cru qu'elle s'adouciroit, même dans l'original, en prenant *dilecta*, non dans un sens général, mais comme se rapportant en particulier à cet ami auquel le poète s'adresse, ce qui n'exige que de sous-entendre *tum* et *tibi*, *tum dilecta tibi*. Dans cette hypothèse, il m'a suffi de rendre plus direct le mouvement du poète, pour ôter toute dureté à la transition. On peut voir ce que je pense de Pholoé et de Chloris, dans mes notes sur l'Ode 33 du Livre I. Quant au Gnidien Gygès, auquel j'ai substitué, non sans raison, le dieu même de Gnide, ce nom désigne, comme dit Dacier, un fort beau garçon qui, pour cause aussi, portoit les cheveux longs comme les jeunes filles. Il peut être ou n'être pas le même dont il est question dans l'Ode 7 du Livre III, sans que cette Ode ni celle-ci gagnent ou perdent rien de leur mérite. Je passe encore sous silence les libertés que j'ai prises dans cette strophe et dans la dernière; elles sont nées du système général dans lequel j'ai traduit l'Ode entière, qu'il étoit impossible de rendre littéralement.

Digitized by Google

ODE VI.

ARGUMENT.

Il me semble qu'aucun commentateur n'a bien saisi la véritable date de cette Ode. Les plus raisonnables reconnoissent à la vérité qu'elle ne peut être postérieure à l'an 733, époque de la réduction des Cantabres, puisqu'Horace, dans le second vers, dit que ces peuples ne sont pas encore soumis; mais comme Horace parle un peu plus bas de l'asile qu'il souhaite pour sa vieillesse, ils en concluent qu'il devoit approcher de la vieillesse lorsqu'il l'écrivit, et qu'ainsi l'Ode ne peut être que de cette année 733, ou tout au plus de la précédente, ce qui ne lui donne encore que quarante-quatre ou quarante-cinq ans. Je ne sais pourquoi ces savans, en s'attachant à deux données aussi vagues, en ont négligé une autre qui les auroit fait changer d'opinion. Je dis que ces données sont vagues, premièrement parce que les Cantabres ne furent jamais assez pleinement soumis pour qu'Horace ne pût pas les qualifier d'*indociles;* et secondement, parce que ni les souhaits d'Horace pour sa vieillesse, ni la mention qu'il fait du moment de sa mort ne prouvent rien de ce qu'on en veut conclure; Horace, comme on sait, a songé à la mort toute sa vie; et l'on peut fort bien s'occuper, dès l'âge de trente ans, de l'asile où l'on voudroit passer sa vieillesse, lorsque l'on a mené une vie aussi orageuse que notre poète, lorsqu'on est las de la guerre et des voyages, et surtout lorsqu'on est comme lui dégagé d'ambition.

Ce n'est donc point, à ce qu'il me semble, dans ces deux circonstances qu'il faut chercher la date de l'Ode, mais dans l'alternative qu'établit le poète pour le séjour de ses dernières années entre Tarente et Tibur. C'est à Tibur qu'il donne la

Digitized by Google

préférence, c'est Tibur qu'il souhaite le premier; puis il ajoute : *Unde si Parcæ prohibent iniquæ;* mais si les Parques m'en écartent, Tarente sera l'objet de mes vœux. Maintenant, je le demande à mes lecteurs, si Horace avoit déjà possédé sa maison de Tibur, auroit-il parlé de son *pis aller* de Tarente? Non, sans doute, il eût dit tout simplement à Septime : « Je te sais bon gré de ce zèle qui te porteroit à me suivre jusqu'en Espagne; mais je suis guéri de toute ambition, je me plais à Tibur, viens m'y trouver, c'est là que tu donneras des larmes à ma cendre. » Je crois donc qu'il est permis d'inférer de ce qui précède, qu'Horace écrivoit cette Ode avant que Mécène lui eût donné sa maison de campagne de Tibur, c'est-à-dire un peu avant l'année 720, date probable de la Satire 3 du Livre II, dans laquelle il parle pour la première fois de la retraite qu'il célébra depuis si souvent. Il est sans doute singulier que l'importance de ce passage, *unde si Parcæ, etc.* ait échappé à Dacier, qui le rend fort bien dans sa version par ces mots : *Si les Parques injustes m'en défendent l'entrée* (de Tibur), mais qui le commente fort mal dans ses notes, parce qu'il est préoccupé de l'idée qu'Horace possédoit déjà Tibur.

Je ne m'arrêterai point aux conjectures ridicules de Cruquius et de Dacier sur le but de cette Ode; d'autres les ont réfutées: dans ce cas comme dans plusieurs autres, ces deux commentateurs n'ont eu d'autre tort que de vouloir entendre finesse à tout. Si je ne craignois le même reproche, je dirois que cette Ode, bien qu'adressée à Septime, avoit peut-être pour but accessoire d'indiquer adroitement à Mécène dans quelle contrée le poète désiroit d'obtenir les terres que son protecteur vouloit lui donner. Mais je crois qu'il vaut mieux ne voir dans ce morceau que ce qu'il offre naturellement : un ami qui épanche son cœur dans le cœur de son ami, et qui exprime leurs sentimens mutuels de la manière la plus poétique et la plus touchante. Cette Ode est assez belle pour plaire sans qu'on y cherche de l'esprit.

Il paroît que le Septimius à qui elle est adressée est le même qu'Horace recommande à Tibère dans l'épître 9 du

Digitized by Google

Livre I, et peut-être même que celui dont il est question dans la Vie d'Horace, attribuée à Suétone, comme d'un personnage qu'Auguste admettoit dans sa familiarité. Les vieux scholiastes le donnent unanimement pour un chevalier romain qui fut l'ami et le compagnon d'armes de notre poète. Je ne crois pas qu'on doive le confondre avec le Titius de l'épître 3 du Liv. I, quoique le scholiaste de Cruquius donne à celui-ci le surnom de Septimius.

Le mètre est le sapphique, comme dans la seconde Ode du Livre I, *Jam satis terris;* mais j'ai employé dans ma traduction la même strophe que pour la sixième, *Scriberis Vario.* Cette licence, qui m'a fait gagner deux syllabes au petit vers, doit être d'autant plus facilement excusée, qu'elle ne m'a pas fait sortir des mètres employés par notre poète.

Digitized by Google

ODE VI.

AD SEPTIMIUM.

Septimi, Gades aditure mecum, et
Cantabrum indoctum juga ferre nostra, et
Barbaras Syrtes ubi Maura semper
Æstuat unda;

Tibur, Argeo positum colono,
Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris et viarum
Militiæque.

Unde si Parcæ prohibent iniquæ,
Dulce pellitis ovibus Galæsi
Flumen, et regnata petam Laconi
Rura Phalanto.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet, ubi non Hymetto
Mella decedunt, viridique certat
Bacca Venafro:

Ver ubi longum, tepidasque præbet
Jupiter brumas, et amicus Aulon
Fertili Baccho minimum Falernis
Invidet uvis.

Ille te mecum locus et beatæ
Postulant arces; ibi tu calentem
Debita sparges lacryma favillam
Vatis amici.

Digitized by Google

ODE VI.

A SEPTIME.

Tu me suivrois, Septime, au fond de l'Ibérie
Et jusque dans les monts du Cantabre indompté;
Pour moi tu braverois de la mer de Libye
Les sables toujours agités.

Mais non : des Argiens colonie attrayante,
Tibur est la retraite où de mes derniers jours,
Las enfin de la guerre et d'une vie errante,
J'aimerois à fixer le cours.

Ou, si la Parque injuste à mes désirs s'oppose,
Sous les murs où Phalante a commandé jadis,
J'irai voir ces beaux lieux que le Galèse arrose
De son onde chère aux brebis.

Non, l'univers n'a point de plus riant asile :
L'Attique de son miel pourroit être jaloux;
Vénafre aux oliviers de sa plaine fertile
N'offre point un climat si doux.

C'est là qu'à ses rigueurs l'hiver est infidèle,
Qu'un long printemps le suit; que des vins généreux,
Mûris sur des coteaux chers au fils de Sémèle,
Bravent le Falerne orgueilleux.

Oui, c'est dans ces beaux lieux, dans cette heureuse enceinte
Que l'amitié t'attend ! Là tes yeux attendris
Arroseront de pleurs la cendre à peine éteinte
Du poète que tu chéris.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Mot à mot : à Cadix.

3. *Barbaras Syrtes*..... Les Syrtes n'étoient que des bancs de sable.

5. *Voyez* la note relative aux vers 12-14 de l'Ode 7 du Liv. I.

10. Après des efforts aussi longs qu'inutiles, je me suis vu forcé de renoncer à rendre d'une manière poétique l'épithète *pellitis* qu'Horace donne ici aux brebis Tarentines. Rien cependant ne seroit plus facile dans le style familier ; il n'y auroit qu'à les appeler des *brebis fourrées*. C'est en effet une allusion à la coutume des bergers de ce pays et de ceux de l'Attique, qui, pour mieux conserver la toison précieuse de leurs brebis, les couvroient, et pour ainsi dire les habilloient de peaux étrangères. (*Voyez* Pline, Lib. VIII, c. 47. Varron de R. R., Lib. II, c. 2. Columelle, Lib. VII, c. 4). M. Daubenton a renouvelé, de nos jours, cette ancienne coutume avec quelques succès. — Le Galèse est une rivière voisine de Tarente, nommée aujourd'hui *Galaso*.

11-12. Tarente, ancienne ville de la Grande-Grèce, devint une colonie de Lacédémoniens, lorsque Phalante y conduisit cette jeunesse *parthénienne* née hors du mariage pendant la première guerre de Messénie (*Voyez* Strabon, dans son Livre VI ; Pausanias, dans son Livre X, et Justin, dans le chap. 4 de son Livre III).

14. Au lieu du mont Hymette, j'ai nommé l'Attique où il est situé. Ce changement m'a paru demandé par l'oreille.

16. Vénafre, ville de Campanie ou du pays des Herniques, selon Strabon, étoit célèbre par l'excellence de ses huiles.

18. *Aulon* est, selon Servius et la plupart des interprètes, le nom d'une montagne ou du moins d'une colline de la Calabre ; selon d'autres, c'est celui d'une vallée du même pays. Martial en loue les laines et les vins (Lib. XIII, ep. 125). J'ai cru pouvoir négliger ce nom peu connu.

19. Plusieurs de mes Mss. lisent *nimium* au lieu de *minimum*. Alors il faudroit entendre que l'Aulon est trop jaloux, qu'il a tort d'être jaloux des raisins de Falerne.

21. On entend par *arces* les lieux élevés, les collines ; j'ai mieux aimé parler de l'enceinte qu'elles formoient. Rien de plus doux, de plus touchant que cette strophe. Mon Ms. D lit, au dernier vers, *Vatis Horati*.

Digitized by Google

ODE VII.

ARGUMENT.

Si l'Ode précédente exprime le dévouement et la tendresse de l'amitié, celle-ci en peint tous les transports, je dirois presque le délire. Toutes deux servent à mettre au jour un des plus beaux traits du caractère de notre poète, à montrer qu'il fut bon ami. On ne peut déterminer exactement l'époque où celle-ci fut écrite. On sait bien que la bataille de Philippes fut donnée l'an de Rome 711. Il paroît que l'ami d'Horace, au lieu de retourner avec lui en Italie, se jeta alors dans le parti de Sextus Pompée, et que, par conséquent, il ne put revenir à Rome qu'en 714, en vertu de la paix conclue à Misène entre Sextus et les Triumvirs. Mais s'il est possible qu'il en ait réellement profité, et que l'Ode ait été faite à cette époque, on peut croire aussi qu'il ne revint à Rome qu'après la mort de Sextus Pompée, et qu'Horace ne lui adressa ce morceau qu'en 718.

Les Mss. ne sont point d'accord sur les noms de cet ami de notre poète. (*Voyez* les variantes). J'ai cru long-temps avec Sanadon et MM. Wetzel et Mitscherlich, devoir le confondre avec le Pompeius Grosphus de l'Ode 16 de ce Livre et de l'épître 12 du Liv. I. Mais je pense aujourd'hui avec les anciens commentateurs, suivis en cela par Dacier et par M. Voss, que Pompeius Varus étoient ses nom et surnom véritables. (*Voyez* à la fin du volume la note relative au v. 5.)

Le mètre de cette Ode est l'alcaïque, comme celui de la première du Livre, *Motum ex Metello*. Les mêmes raisons m'ont obligé d'employer pour l'une et pour l'autre la strophe de quatre alexandrins.

Digitized by Google

ODE VII.

AD POMPEIUM.

O sæpe mecum tempus in ultimum
Deducte, Bruto militiæ duce,
Quis te redonavit Quiritem
Dis patriis, Italoque cœlo,

Pompei, meorum prime sodalium,
Cum quo morantem sæpe diem mero
Fregi, coronatus nitentes
Malobathro Syrio capillos?

Tecum Philippos et celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula,
Cum fracta virtus, et minaces
Turpe solum tetigere mento.

Sed me per hostes Mercurius celer
Denso, paventem, sustulit aere;
Te rursus in bellum resorbens
Unda fretis tulit æstuosis.

Ergo obligatam redde Jovi dapem,
Longaque fessum militia latus
Depone sub lauru mea, nec
Parce cadis tibi destinatis.

Oblivioso lævia Massico
Ciboria exple, funde capacibus
Unguenta de conchis; quis udo
Deproperare apio coronas

Digitized by Google

ODE VII.

A POMPÉE.

O toi, qui sous Brutus avec moi de la guerre
As couru si souvent les hasards périlleux,
Qui t'a rendu, Pompée, au ciel qui nous éclaire,
Au sol de l'Italie, à tes droits, à tes Dieux?.....

Toi, l'ami le plus cher qu'ait connu ma jeunesse,
Avec qui tant de fois, du jour trop paresseux
Je trompai la lenteur dans une douce ivresse,
Des parfums de l'Arabe inondant mes cheveux!

De Philippes tous deux nous vîmes la journée,
La fuite où sans honneur resta mon bouclier.....
Frêle appui! quand partout la valeur consternée
Souilloit dans la poussière un front jadis altier.

Mais sauvé par Mercure, et couvert d'un nuage,
Il me porta tremblant du gouffre dans le port,
Tandis que par les flots vomi loin du rivage,
Des naufrages nouveaux menacèrent ton sort.

Viens donc : qu'à Jupiter un juste sacrifice
T'acquitte envers ce Dieu! Las de tes longs travaux
Viens respirer la paix sous mon laurier propice,
Et prodiguer les vins que gardoient mes tonneaux.

Ils t'étoient destinés : verse avec le Massique
L'oubli de nos malheurs! La conque aux larges flancs
Va t'offrir ses parfums : pleins d'une ardeur bachique,
Tressons l'ache et le myrthe en festons verdoyans.

Digitized by Google

Curatve myrto? quem Venus arbitrum
Dicet bibendi? Non ego sanius
Bacchabor Edonis: recepto
Dulce mihi furere est amico!

Digitized by Google

Que Vénus par le sort nomme un roi de la fête !
Thraces ! de nos transports je vous rendrai jaloux :
Faisons régner la joie et que rien ne l'arrête !
Au retour d'un ami son délire est bien doux !

Digitized by Google

NOTES.

V. 3. *Quiritem.* Pour traduire littéralement, il auroit fallu dire, qui t'a rendu, toi citoyen, etc. Je crois y avoir suppléé.

5. *Pompei.* Voyez la note à la fin du volume.

8. J'ai cru pouvoir et même devoir substituer, dans une traduction en vers, les parfums de l'Arabe au malobathre de Syrie; mais je dois dire dans cette note que, selon les meilleurs interprètes, le malobathre étoit un parfum produit par un arbrisseau du même nom qui croissoit dans les marais de l'Inde. Il est vraisemblable qu'on ne l'appeloit Syrien que parce qu'il arrivoit à Rome par la Syrie, quoique cette contrée en produisît aussi, selon Pline (Lib. XII, c. 26), mais d'une qualité inférieure à celui que l'Inde fournissoit.

9-12. *Voyez* la note à la fin du volume.

13. Dacier a raison d'observer, après Lambin, que ce passage est imité d'Homère, dont les héros en péril étoient ainsi dérobés à leurs ennemis, dans un nuage, par les dieux qui les protégeoient.

21-22. Mot à mot: « vidé, ou, selon d'autres, remplis, les vases (nommés *ciboria*) d'oublieux Massique. » Le mot *ciborion* est égyptien; c'est le nom d'une féve dont la gousse servoit de coupe aux anciens habitans de l'Égypte; elle étoit large à l'ouverture et étroite au fond. Les véritables coupes faites ensuite sur ce modèle en prirent le nom; c'est ainsi que les Grecs nommèrent *calyces* les vases qu'ils fabriquèrent sur le modèle du calice des fleurs. Dacier observe que c'est de ces *ciboria* que l'église a emprunté le nom des ciboires.

23. C'étoit ou dans des coquilles, ou dans des vases qui en imitoient la forme, que les anciens gardoient leurs parfums.

25. On a vu, dans l'Ode 4 du Livre I, que l'on tiroit aux dés (*talis*) à qui seroit le roi du festin. Lorsque ces dés (ou plutôt ces osselets, *tesseræ*) étoient au nombre de quatre, et n'avoient que quatre faces, le sort de Vénus (*jactus Venereus*) consistoit à amener un point différent sur chaque dé. Lorsqu'on se servoit de trois dés à six faces (*tali*), le sort de Vénus étoit la rafle de six (*Voyez* Dacier).

27. Les Edones ou Edoniens (*Edoni*) étoient un peuple Thraco qui habitoit les bords de l'Hèbre.

Digitized by Google

ODE VIII.

ARGUMENT.

On ne perdroit pas moins son temps à chercher la date de cette Ode qu'à en faire valoir les beautés ; elle ne contient rien qui puisse indiquer l'époque où elle fut écrite, et il suffit de la lire pour reconnoître que la poésie ancienne et moderne n'offre point d'exemples d'un badinage plus élégant et plus gracieux. On l'a souvent traduite, et plus souvent imitée. Puisse ma version ne pas paroître trop foible après celles de mes prédécesseurs !

Il est également impossible de deviner quelle est la personne à qui Horace l'adresse. Le nom de *Barine* qu'il lui donne ne reparoît plus dans ses ouvrages : les plus anciens Mss. ajoutent à ce nom celui de Julie. Tout ce qu'on peut en inférer avec vraisemblance, c'est que Barine étoit une courtisane grecque affranchie de la famille Julia. (*Voyez* à la fin du volume.)

M. Mitscherlich pense que cette Ode, comme la cinquième de ce Livre, n'est que la copie d'un original grec que nous avons perdu, et il montre au moins qu'elle est pleine d'idées et de figures grecques. Il en retrouve dans le Phèdre de Platon (Lambin dit dans le Philèbe), dans une épigramme de Callimaque, dans plusieurs de l'Anthologie ; mais ses citations sont trop nombreuses et de trop peu d'importance pour être rapportées ici.

Le mètre de l'Ode est le sapphique, comme celui de la sixième, *Septimi Gades* : j'ai pris, en la traduisant, la même licence, de placer à la fin de la strophe un vers de huit syllabes au lieu d'un vers de six.

Digitized by Google

ODE VIII.

AD BARINEN.

Ulla si juris tibi pejerati
Pœna, Barine, nocuisset unquam;
Dente si nigro fieres, vel uno
Turpior ungui,

Crederem: sed tu simul obligasti
Perfidum votis caput, enitescis
Pulchrior multo, juvenumque prodis
Publica cura.

Expedit matris cineres opertos
Fallere, et toto taciturna noctis
Signa cum cœlo, gelidaque Divos
Morte carentes.

Ridet hoc, inquam, Venus ipsa; rident
Simplices Nymphæ, ferus et Cupido
Semper ardentes acuens sagittas
Cote cruenta.

Adde quod pubes tibi crescit omnis,
Servitus crescit nova; nec priores
Impiæ tectum dominæ relinquunt
Sæpe minati.

Te suis matres metuunt juvencis,
Te senes parci, miseræque nuper
Virgines nuptæ, tua ne retardet
Aura maritos.

Digitized by Google

ODE VIII.

A BARINE.

Du châtiment suivi si jamais un parjure,
Barine, à ton sourire ôtoit un agrément,
S'il ternissoit l'éclat dont brille ta figure,
Je pourrois croire à ton serment.

Mais par des vœux menteurs à peine tu t'engages,
Qu'un nouveau lustre encore embellit tes appas.
Tu parois! et soudain, sans prévoir les orages,
Mille amans volent sur tes pas.

Il te sied de tromper les cendres de ta mère,
Et le ciel, et la nuit, et ses astres discrets:
Profaner jusqu'aux noms que l'Olympe révère,
Tout réussit à tes attraits!

Vénus même, au milieu de sa cour indulgente,
Rit de tes trahisons avec ce Dieu cruel
Qui de ses traits sanglans sur la pierre brûlante
Aiguise le fer criminel.

C'est pour toi que l'enfance arrive à la jeunesse:
D'un esclave nouveau chaque jour t'enrichit:
Et tous jurent en vain de fuir une maîtresse
Qui les flatte et qui les trahit.

C'est toi que pour ses fils craint une tendre mère,
Craint un père prudent; et l'épouse d'un jour
Croit déjà qu'à tes pieds son jeune époux diffère
L'instant promis de son retour.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1-4. Je n'ai point osé traduire ceci littéralement comme Dacier, ni parler de la *dent moins blanche* ou de l'*ongle marqué* de Barine: mais je dois observer, après lui, que nous n'avons pas toujours été exempts de cette superstition des anciens, à laquelle Horace fait allusion dans cette strophe. Si l'on a cru de son temps qu'un mensonge faisoit noircir une dent, marquoit un ongle ou faisoit tomber les cheveux, on a vu chez nous beaucoup de gens appeler *mensonges* les taches blanches ou noires dont les ongles sont quelquefois marqués; et, si je ne me trompe, on menace encore quelquefois les enfans de la chute d'une dent s'ils se permettent un mensonge.

2. *Voyez* à la fin du volume.

11-12. Mot à mot: les dieux qui ne sont point sujets à la mort glacée.

13-14. Mot à mot: Vénus et les Nymphes ingénues (*simplices*).

15-16. C'est une chose assez plaisante que de voir tout ce qu'on a imaginé pour expliquer ce passage, dont le sens littéral est que l'Amour aiguise ses traits brûlans sur la pierre sanglante. On a été jusqu'à supposer au poète l'idée bizarre d'humecter cette pierre avec du sang, au lieu d'y employer de l'huile ou de l'eau: il me semble que la chose est beaucoup plus simple. Admettons seulement que ce ne sont pas des traits sortant de la forge que l'Amour aiguise, mais des traits dont il s'est déjà servi, et nous ne trouverons plus étonnant que ces traits, teints de sang, ensanglantent la pierre. Cette idée paroît avoir été celle de J. Bond, qui peut l'avoir prise de Landinus: ce dernier commentateur explique d'ailleurs ce passage par la même transposition d'épithètes que je me suis permise dans ma traduction: *cote cruenta, id est, sagittas cruentas acuit cote.*

23-24. *Voyez*, pour l'explication singulière donnée par quelques interprètes du mot *aura*, la note renvoyée à la fin du volume.

Digitized by Google

ODE IX.

ARGUMENT.

L'opinion générale est que cette Ode fut écrite vers la fin de l'an de Rome 733. On en trouve les preuves dans les deux dernières strophes. On entend par les trophées d'Auguste (v. 19), les enseignes de Crassus qui lui furent renvoyées par Phraate; dans le Niphate, montagne d'Arménie, on voit l'expédition de Tibère qui rétablit Tigrane sur le trône de ce pays; et dans les bornes prescrites aux courses des Gélons (v. 23, 24), on reconnoît la défaite de ces peuples par Lentulus, tous événemens qui eurent lieu cette même année. Cependant, quelque probable que soit cette opinion, j'en expose une autre qui n'est pas sans vraisemblance, dans ma note sur la publication des trois premiers Livres des Odes.

Le but d'Horace, dans cette pièce, est de consoler son ami Valgius de la perte d'un enfant qui lui étoit cher. Il ne lui débite guère que des lieux communs; mais il les a revêtus de couleurs poétiques si brillantes et si durables qu'elles n'ont encore rien perdu de leur éclat. La tournure par laquelle il arrive aux louanges d'Auguste est naturelle, et ces louanges dues à la prudence et à la fortune de ce prince étoient alors dans la bouche de tous les Romains.

Valgius, à qui cette Ode est adressée, est le même T. Valgius Rufus, que Tibulle vante comme poète épique, qui écrivit aussi des Idylles, des Élégies, des Épigrammes dont il ne nous reste rien; et qu'Horace cite dans la dixième Satire de son Liv. I, parmi les amis dont il désire d'obtenir l'approbation. Mes Mss. B, E, φ, I, O lui donnent en effet le surnom de Rufus.

Le mètre est l'alcaïque : *Vides ut alta.*

Digitized by Google

ODE IX.

AD VALGIUM.

Non semper imbres nubibus hispidos
Manant in agros, aut mare Caspium
Vexant inæquales procellæ
Usque; nec Armeniis in oris,

Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes, aut Aquilonibus
Querceta Gargani laborant,
Et foliis viduantur orni.

Tu semper urges flebilibus modis
Mysten ademptum; nec tibi Vespero
Surgente decedunt amores,
Nec rapidum fugiente solem.

At non ter ævo functus amabilem
Ploravit omnes Antilochum senex
Annos; nec impubem parentes
Troilon, aut Phrygiæ sorores

Flevere semper. Desine mollium
Tandem querelarum; et potius nova
Cantemus Augusti tropæa
Cæsaris, et rigidum Niphaten,

Medumque flumen gentibus additum
Victis, minores volvere vertices;
Intraque præscriptum Gelonos
Exiguis equitare campis.

Digitized by Google

ODE IX.

A VALGIUS.

L'Euxin n'est pas toujours le jouet des orages;
Le printemps, du Caucase amollit les glaçons;
Toujours les torrens des nuages
Ne défigurent pas nos champs et nos vallons.

O mon cher Valgius, les fils même d'Éole
Aux chênes du Gargan laissent quelque repos;
Le frêne que l'hiver désole
Ne perd pas pour toujours l'honneur de ses rameaux.

Seul à tes chants plaintifs tu ne fais point de trève,
Et tout plein de l'objet qu'a perdu ton amour,
Tu pleures quand Vesper se lève,
Tu pleures quand il fuit devant l'astre du jour.

Quoi! Nestor, au déclin de sa triple carrière
Donna-t-il à son fils d'intarissables pleurs?
Troïle à ses sœurs, à sa mère,
Coûta-t-il, presque enfant, d'éternelles douleurs?

Non: gémir trop long-temps c'est foiblesse ou folie.
Chantons plutôt, ami, les succès renaissans
Dont Auguste illustre sa vie,
Et les peuples soumis par ses travaux récens!

Le Niphate asservi, le Tigre sans audace
Roulant à petit bruit ses tourbillons calmés,
Et dans les bornes qu'il leur trace
Les escadrons du Scythe à regret renfermés.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1-4. En me permettant de substituer le pont Euxin à la mer Caspienne, et le Caucase aux montagnes d'Arménie, j'ai tâché du moins de ne pas trop éloigner le lecteur des pays où le poète le ramène à la fin de l'Ode ; car je crois qu'Horace avoit eu l'intention de rapprocher ainsi la fin du commencement.

5-6. Le P. Sanadon, en brave ennemi des consonnances, s'afflige ici de ce qu'Horace a écrit de suite *glacies iners menses . . omnes*. « Je ne pardonnerois pas, dit-il, cette licence à un poète de nos jours. » N'est-il pas plaisant de voir notre professeur de rhétorique ranger un moment Horace au nombre de ses écoliers ? Sanadon étoit réellement persuadé que l'on faisoit mieux les vers lyriques latins sous Louis XIV que sous Auguste.

7. Le Gargan est une montagne d'Apulie.

10. *Mystes*, que je nomme simplement l'*objet de l'amour* de Valgius, a été regardé comme son fils par quelques commentateurs. — *Vesper* n'est que l'étoile de Vénus, nommée par les Latins *Lucifer* lorsqu'elle se lève, et *Vesper* lorsqu'elle se couche.

16. Troïle, fils de Priam, fut tué très-jeune par Achille. Horace ne parle que de ses sœurs : j'ai cru pouvoir y joindre sa mère.

17-18. J'ai traduit un peu librement ce passage, dont le sens littéral seroit : cesse enfin tes plaintes efféminées.

19. De mes dix-huit Mss., trois seulement portent *tropæa*, mais l'étymologie ne m'a pas permis de suivre l'autre leçon *trophæa*, quoique reçue dans les éditions vulgaires.

20. Le Niphate est bien connu comme une montagne d'Arménie ; on sait moins généralement qu'un fleuve qui y prend sa source, et qui pourroit être le Tigre, a aussi porté ce nom. Quelques commentateurs pensent que c'est du fleuve et non de la montagne que parle ici notre poète.

21. *Medum flumen* est proprement l'Euphrate.

22. *Vertices* est la leçon de tous mes Mss. *Vortices*, que préfèrent certains éditeurs, est un mot bien suranné, puisque, selon Quintilien, ce fut le premier Scipion qui en fit tomber l'usage.

23. Les Gelons étoient un peuple Scythe, voisin de la Sarmatie.

Digitized by Google

ODE X.

ARGUMENT.

Les noms et surnoms du personnage auquel cette Ode est adressée étoient L. Licinius Varro Muréna. Il étoit frère de Terentia, femme de Mécène, et de ce Proculeius dont Horace célèbre la générosité dans l'Ode 2 de ce Livre. J'ai déjà remarqué, dans l'argument et les notes de cette Ode, que L. Licinius, dont il est ici question, entra l'an de Rome 732 dans la conspiration de Fannius Cæpion contre Auguste: j'ajouterai ici que, la conspiration ayant été découverte, Licinius fut puni de mort. Il paroît que l'inquiétude et l'ambition formoient le fonds de son caractère; et, au défaut des témoignages historiques, on pourroit le conclure des conseils qu'Horace lui donne dans l'Ode que nous avons sous les yeux. C'est une de celles que l'on relit le plus souvent, et dont la philosophie est le plus généralement admirée. On lui trouvera un nouveau mérite si l'on se rappelle que ces louanges de la médiocrité, ce conseil d'éviter également les orages de la haute mer et les écueils du rivage; ces réflexions enfin sur l'inconstance de la fortune dont on doit craindre l'abandon lorsqu'on est heureux, et espérer le retour quand elle est contraire, s'adressent à un homme que les guerres civiles avoient dépouillé de la plus grande partie de ses biens, mais qui, jouissant encore d'une honnête aisance, ne savoit pas s'en contenter, et songeoit déjà peut-être à opérer, par ces complots qui lui coûtèrent la vie, un retour de fortune que la résignation et la patience pouvoient seules lui procurer.

D'après ce qu'on vient de lire, cette Ode doit être antérieure à l'an 731.—Le mètre est le sapphique : *Jam satis terris.*

Digitized by Google

ODE X.

AD LICINIUM.

Rectius vives, Licini, neque altum
Semper urgendo, neque, dum procellas
Cautus horrescis, nimium premendo
Litus iniquum.

Auream quisquis mediocritatem
Diligit, tutus caret obsoleti
Sordibus tecti, caret invidenda
Sobrius aula.

Sæpius ventis agitatur ingens
Pinus; et celsæ graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulgura montes.

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem bene præparatum
Pectus. Informes hiemes reducit
Jupiter, idem

Summovet. Non, si male nunc, et olim
Sic erit: quondam cithara tacentem
Suscitat Musam, neque semper arcum
Tendit Apollo.

Rebus angustis animosus atque
Fortis appare; sapienter idem
Contrahes vento nimium secundo
Turgida vela.

Digitized by Google

ODE X.

A LICINIUS.

Veux-tu, Licinius, que la raison te guide?
Toujours, en pleine mer, n'affronte pas les vents,
Mais crains de t'attacher aux écueils décevans
D'un rivage perfide!

Chéris plus qu'un trésor la médiocrité;
L'indigence humilie, et la grandeur enivre!
Loin du chaume et des cours la sagesse aime à vivre,
Et vit en sûreté.

C'est la cime des monts que frappe le tonnerre:
Vois les pins orgueilleux en butte aux Aquilons:
Avec plus de fracas que nos humbles maisons,
Tombe une tour altière.

Le sage qui connoît le sort capricieux
Tremble de ses faveurs; sous ses coups il espère:
Le Dieu qui l'affligea, délivre aussi la terre
De l'hiver odieux.

Le Destin te poursuit? il pourra te sourire:
Apollon de son arc n'est pas toujours armé;
Après un long silence on le voit plus charmé
Retourner à sa lyre.

Oppose à l'infortune une mâle vigueur:
Heureux, ne cesse pas d'observer les étoiles;
Apprends de la Prudence à détendre les voiles
Qu'enfle un vent trop flatteur.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. C'est à tort que d'anciens scholiastes ont cru cette Ode adressée au préteur M. Licinius Crassus. Il faudroit qu'elle eût été écrite très-peu de temps après la bataille de Philippes, ce qui n'est nullement vraisemblable. Quatre de mes meilleurs Mss. (B, E, φ, γ) joignent dans le titre, au nom de Licinius, le surnom de Muréna.

5-8. J'ai dû m'écarter du sens littéral de cette strophe, dont j'ai tâché du moins de rendre l'esprit : l'emploi qu'Horace y fait du mot *caret* ne peut s'imiter dans notre langue, non plus que l'opposition de *sobrius* à *tutus ;* et quant à l'*aurea mediocritas*, elle est tout-à-fait intraduisible.

9. Tous mes Mss. lisent *sæpius*, comme les éditions vulgaires, et rien ne nécessite la correction *sævius*, empruntée par Sanadon, Sivry et autres, d'une édition de Rouen, 1701.

10. Le même accord existe entre mes Mss. et les éditions vulgaires, en faveur de la leçon *et celsæ ;* et la correction *excelsæ* est tout-à-fait inutile.

12. Ici mes Mss. se réunissent contre les éditions vulgaires, et portent *fulgurâ* au lieu de *fulmina*. J'ai renversé, dans cette strophe, l'ordre des idées du poète, mais je crois qu'il n'en résulte aucun inconvénient.

15. *L'hiver odieux* ne rend pas précisément l'expression latine *informes hiemes*, les hivers difformes, hideux, c'est-à-dire qui rendent hideux l'aspect de la terre.

18 et suiv. Mot à mot : « Apollon réveille quelquefois la Muse silencieuse au son de sa lyre. » Je lis *cithara* avec le plus grand nombre de mes Mss., conformes en cela aux meilleures éditions. Bentley a eu tort de préférer *citharæ*, ce qui donne pour sens qu'Apollon réveille la Muse de la cithare.—Mon Ms. Q, au lieu de *quondam*, lit *quando*, et *aliquando* dans l'interligne.

21. Me permettra-t-on de remarquer que, malgré la brièveté de la langue latine, qui me force si souvent à sacrifier quelques traits de mon original, j'ai été obligé d'y ajouter au contraire dans cette strophe ?

Digitized by Google

ODE XI.

ARGUMENT.

Horace nous prêche encore ici sa morale ordinaire : la vie est courte, la jeunesse fuit d'un vol rapide; jouissons du présent sans songer à l'avenir : mais il sait varier avec tant d'art les formes sous lesquelles il nous la présente, qu'elle a encore pour nous l'attrait de la nouveauté. Il en est de même du tableau qui termine l'Ode; c'est celui d'un festin ou de ses préparatifs; ce n'est ni le second ni le troisième que le poète nous offre, mais il n'en a pas moins de charmes par la nouveauté et la vérité des détails.

On ne peut rien affirmer de positif sur la date de cette Ode; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle a été composée avant la réduction des Cantabres, en 733. La mention que le poète y fait des Scythes ne nous apprend rien de plus; car il n'étoit nullement nécessaire qu'ils fussent actuellement en armes contre les Romains, pour qu'Horace, dans la première strophe, raillât un ami qui s'occupoit trop de leurs projets. Je ne crois pas non plus qu'on puisse rien conclure des deux passages où Horace parle de ses cheveux blancs, sinon que l'Ode n'est pas antérieure à l'an 729 où Horace en avoit déjà, comme il le dit dans l'Ode 14 du Livre III, qui est évidemment de cette année. Le poète avoit quarante et un ans en 729, et l'on grisonne souvent beaucoup plus tôt.

Il paroît certain que Quintius Hirpinus, à qui cette Ode est adressée, est le même personnage à qui s'adresse également l'épître 16 du Livre I. L'histoire et les monumens se taisent également sur son compte. Wieland a formé sur son état et son caractère des conjectures très-ingénieuses, mais qui ne peuvent trouver place ici.

Le mètre est l'alcaïque : *Vides ut alta*.

Digitized by Google

ODE XI.

AD QUINTIUM.

Quid bellicosus Cantaber et Scythes,
Hirpine Quinti, cogitet, Adria
Divisus objecto, remittas
Quærere, nec trepides in usum

Poscentis ævi pauca. Fugit retro
Levis Juventas et Decor; arida
Pellente lascivos amores
Canitie, facilemque somnum.

Non semper idem floribus est honor
Vernis, neque uno Luna rubens nitet
Vultu. Quid æternis minorem
Consiliis animum fatigas?

Cur non sub alta vel platano, vel hac
Pinu jacentes sic temere, et rosa
Canos odorati capillos,
Dum licet, Assyriaque nardo

Potamus uncti? Dissipat Evius
Curas edaces: quis puer ocyus
Restinguet ardentis Falerni
Pocula, prætereunte lympha?

Quis devium scortum eliciet domo
Lyden? eburna, dic age, cum lyra
Maturet, in comtum, Lacænæ
More, comam religata nodum.

Digitized by Google

ODE XI.

A QUINTIUS.

Laisse là, Quintius, les projets que médite,
Dans ses monts que les mers séparent de nos bords,
Le fougueux Cantabre ou le Scythe :
Pour vivre quelques jours, faut-il donc des trésors?

Le bel âge s'enfuit : les Amours et les Grâces
Et le sommeil facile, et les aimables jeux
S'envolent bientôt sur ses traces,
Lorsque la main du Temps vient blanchir nos cheveux.

Les fleurs n'ont pas toujours leur fraîcheur printanière ;
Phébé vers son déclin voit ses feux se ternir:
Le Destin borna ta carrière ;
Pourquoi te fatiguer des soins de l'avenir?

Ah! plutôt, inondés des parfums de l'Aurore,
Et sans ordre étendus sous ce platane altier,
Couvrons, il en est temps encore,
Les neiges de nos fronts de la fleur du rosier!

Buvons surtout! Bacchus chasse la troupe errante
Des soucis importuns. Allons, point de lenteurs!
Qui de vous dans cette eau courante,
Enfans, va du Massique amortir les ardeurs?

Qui connoît de Lydé la demeure?—Qu'il parte,
Qu'il l'amène à l'instant sans atours orgueilleux:
Les cheveux noués comme à Sparte
Et la lyre à la main elle nous plaira mieux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 2. Sans développer les conjectures de Wieland sur Quintius Hirpinus, je dirai qu'il le regarde comme un ami d'Horace, originaire du pays des Hirpins, et qu'il pense que le nom de *Quintius* lui venoit de ce que lui-même, ou quelqu'un de ses ancêtres, avoit obtenu le droit de bourgeoisie romaine par le crédit de la famille *Quintia*.

6-8. Je regrette l'épithète *arida* donnée par Horace au mot *canitie*. C'est en effet parce que le cerveau se *dessèche*, que les cheveux deviennent blancs.

14. *Sic temere*. Le mot *sic* semble dire que le poète est déjà étendu ou prêt à s'étendre sous un arbre avec son ami, lorsqu'il lui adresse ces vers : *temere*, pêle-mêle ; la circonstance n'est pas inutile, et j'ai tâché de la conserver.

16. Horace dit : Parfumés de nard ; et le *nard*, comme le *malobathre*, étoit une production de l'Inde qui prenoit l'épithète d'Assyrien ou de Syrien, du pays où les Romains alloient l'acheter.

19. Horace nomme le *Falerne* ; j'ai cru que le Massique entroit plus agréablement dans mon vers.

21. Mot à mot : qui fera sortir de sa maison Lydé, fille *détournée ?* L'abbé Galiani a eu raison de soutenir, contre Dacier, l'opinion des anciens commentateurs sur le mot *devius ;* il est en effet l'opposé d'*obvius*, comme Torrentius l'avoit déjà remarqué. Il désigne Lydé comme une de ces courtisanes qu'on ne rencontre pas sur son chemin, et qu'il faut aller chercher chez elles, hors de la voie publique.—Je désire que l'on me passe la coupe irrégulière de mon vers 21. Je l'ai hasardée comme peignant le mouvement un peu tumultueux du poète.

23-24. On peut voir, dans les variantes, plusieurs manières d'écrire ces deux vers. J'aurois dû préférer, dans le premier, *incomtum* à *in comtum ;* car quinze de mes Mss. écrivent de cette manière : mais la réunion ou la division de deux mots qui peuvent se séparer ou se joindre, est une chose sur laquelle ils se trompent souvent. La leçon que j'ai suivie m'a paru rendre plus clair le sens de l'auteur, qui est : « La chevelure retroussée en un nœud élégant, à la manière de Sparte. »

Digitized by Google

ODE XII.

ARGUMENT.

Ce qu'on peut dire de plus certain sur la date de cette Ode, c'est qu'elle ne peut être antérieure à l'année de Rome 724, qui est celle des trois triomphes d'Auguste, auxquels les vers 11 et 12 paroissent faire allusion. On peut même aller jusqu'à conjecturer qu'elle fut écrite cette même année, et qu'elle servit d'excuse au poète auprès de Mécène, qui sans doute l'avoit prié de célébrer les trois triomphes en question; l'un sur les Pannoniens et les Dalmates, l'autre pour la bataille d'Actium, et le dernier pour la réduction de l'Égypte. Dacier, qui voudroit donner à cette Ode une date plus récente de quelques années, n'a, pour soutenir cette hypothèse, que son opinion sur Licymnie, dont on verra la fausseté dans mes notes.

Le sujet et le plan de cette Ode sont absolument les mêmes que ceux de l'Ode 6 du Livre I, *Scriberis Vario :* mais Horace les développe et les orne davantage en s'adressant à Mécène, son protecteur et celui des lettres, que lorsqu'il parloit au sévère Agrippa. Quoiqu'Horace n'ait point fait de difficulté de chanter les victoires d'Auguste et celles de ses fils adoptifs sur les ennemis de l'Empire, quoiqu'il ait rendu plus d'un hommage à la sagesse de ses lois, on peut remarquer que c'est ici la seconde fois qu'il s'excuse de célébrer des événemens qui tenoient de trop près aux guerres civiles.

Le mètre de cette Ode est aussi le même que celui de l'Ode *Scriberis Vario* qui vient d'être citée.

Digitized by Google

ODE XII.

AD MÆCENATEM.

Nolis longa feræ bella Numantiæ;
Nec durum Hannibalem, nec Siculum mare
Pœno purpureum sanguine, mollibus
Aptari citharæ modis;

Nec sævos Lapithas, et nimium mero
Hylæum, domitosve Herculea manu
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus

Saturni veteris: Tuque pedestribus
Dices historiis prælia Cæsaris,
Mæcenas, melius, ductaque per vias
Regum colla minantium.

Me dulces dominæ Musa Licymniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, et bene mutuis
Fidum pectus amoribus;

Quam nec ferre pedem dedecuit choris,
Nec certare joco, nec dare brachia
Ludentem nitidis virginibus, sacro
Dianæ celebris die.

Num tu quæ tenuit dives Achæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Licymniæ,
Plenas aut Arabum domos?...

Digitized by Google

ODE XII.

A MÉCÈNE.

Non : d'un luth amoureux le tendre badinage
Ne peut chanter Numance et ses tristes fureurs,
Les flots Siciliens teints du sang de Carthage,
Annibal et nos longs malheurs :

Il ne peut célébrer ni l'ivresse d'Hylée
Ni le vainqueur divin de ces affreux Titans
Par qui de Jupiter la demeure ébranlée
Trembla jusqu'en ses fondemens :

Tu ne peux le vouloir, Mécène : et dans l'histoire
Ta plume dira mieux les combats de César,
Et des rois qu'à ses pieds fit tomber la victoire,
L'audace enchaînée à son char.

Ma Muse m'ordonna de chanter Licymnie,
Le doux son de sa voix, l'éclat de ses beaux yeux
Et son ame ingénue, à ta flamme chérie
Répondant par les mêmes feux.

Tout lui sied : et les pas d'une danse légère,
Et les joyeux propos, et ces jeux plus décens
Où nos vierges, fêtant Diane tutélaire,
Enlacent leurs bras innocens.

Pourrois-tu comparer au cœur de Licymnie
Du Mède et de Crésus les trésors si fameux,
Ou bien pour les parfums que vante l'Arabie
Donner un seul de ses cheveux?.....

Digitized by Google

Cum flagrantia detorquet ad oscula
Cervicem, aut facili sævitia negat
Quæ poscente magis gaudeat eripi;
Interdum rapere occupet.

Digitized by Google

Le pourrois-tu, dis-moi, quand sa feinte colère
La dérobe aux baisers qu'il falloit lui ravir,
Aux baisers que souvent sa bouche plus sincère
Sera la première à cueillir?

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. L'opinion commune veut que *Nolis* soit mis ici pour *Noli*, et alors il faudroit traduire : N'exige pas, Mécène, que l'on adapte aux accords efféminés de la lyre, etc. ; mais je crois que *Nolis* peut se prendre dans un sens plus direct : Tu ne voudrois pas, Mècène, que l'on adoptât aux accords de la lyre la guerre de Numance, etc.; *à plus forte raison*, les combats de César trouveront mieux leur place dans ton histoire.

6. Le centaure Hylée fut le premier que l'ivresse porta à insulter Hippodamie, et son insolence amena ce combat des Centaures et des Lapithes, que les poètes ont rendu si fameux. Il faut pardonner à Dacier ses rêveries sur ce passage, où il trouve, dans les Lapithes, Brutus et Cassius, et l'ivrogne Antoine dans l'ivrogne Hylée.

6-7. Mot à mot : les fils de la terre domptés par la main d'Hercule.

9-10. Mot à mot : tu diras mieux dans l'histoire pédestre, *en prose*.

13. Licymnie se présente clairement dans ma traduction, comme une maîtresse de Mécène ; j'expose dans ma note, à la fin du volume, sur quoi je fonde cette opinion qui n'est pas celle de tout le monde.

19. On pourra trouver étrange qu'une maîtresse de Mécène, une courtisane ou une affranchie, se mêlât aux danses des vierges qui célébroient la fête de Diane. Observons donc, avec M. Mitscherlich, qu'il ne s'agit point ici des fêtes publiques de la déesse, mais de celle que chacun pouvoit lui consacrer dans sa maison. Je puis m'appuyer encore de l'autorité de Torrentius ; il remarque fort bien que l'intrigue de Licymnie pouvoit alors être secrète, et qu'ainsi rien ne l'empêchoit de se mêler aux danses des jeunes filles de sa condition.

21-22. Mot à mot : ce qu'a possédé le riche Achémenes (le plus ancien roi de Perse connu des Grecs), et les richesses mygdonniennes de la grasse Phrygie (les Mygdoniens, peuple de Thrace, avoient formé une colonie en Phrygie). J'ai substitué à ces noms peu connus ceux de Crésus et des Mèdes.

25. La leçon ordinaire est *dum ;* je lis *cum* avec mes Mss. A, D, E, suivis par six autres, et avec Landinus, Locher, Ascensius. La traduction de M. Voss indique qu'il approuve aussi cette leçon.

25-28. *Voyez*, à la fin du volume, la note relative à cette strophe charmante dont il m'a été impossible de rendre toutes les beautés.

Digitized by Google

ODE XIII.

ARGUMENT.

La date de cette Ode est sans doute celle de l'accident qui en fait le sujet. M. Wetzel avoit cru la trouver dans l'Ode 8 du Livre III, qu'il rapporte à l'an 733, et dans laquelle le poète annonce qu'il célèbre l'anniversaire de l'accident dont nous parlons. M. Wetzel en avoit conclu que l'Ode actuelle est de 732; mais rien ne prouve que cet anniversaire fût le premier: le contraire est même plus probable, comme on peut le voir dans ma note sur la publication des premiers Livres des Odes; et par conséquent le parti le plus sage est de revenir au doute, comme a fait M. Mitscherlich.

Bien des gens ont blâmé le début de cette Ode, comme trop pompeux; ils ont pensé que le poète faisoit bien du bruit pour un accident aussi vulgaire que la chute d'un arbre qui avoit failli l'écraser: il faut que du temps d'Horace on ait pensé bien différemment, et que la superstition, plus peut-être encore que la crainte de la mort, eût attaché une grande importance à ces délivrances de périls inopinés; car on ne lui refusera pas d'avoir connu l'esprit de son siècle, et il parle encore de la chute de cet arbre en trois endroits différens (Lib. II, Od. 17; Lib. III, Od. 8 et Od. 4.) Au reste, il suffira que l'on convienne de ce point pour admirer ensuite l'art avec lequel il passe de son danger particulier à l'incertitude générale de la vie, et de là au tableau des enfers charmés par les chants d'Alcée et de Sappho, ses deux principaux modèles: peut-être même qu'alors on se réconciliera avec son plan, qui paroît avoir été ici comme ailleurs (Lib. I, Od. 22; Lib. III, Od. 4) de célébrer l'excellence de la poésie.

Le mètre est l'alcaïque, *Vides ut alta.*

Digitized by Google

ODE XIII.

IN ARBOREM CUJUS CASU PENE OPPRESSUS FUERAT.

Ille et nefasto te posuit die,
Quicumque primum, et sacrilega manu
Produxit, arbos, in nepotum
Perniciem opprobriumque pagi:

Illum et parentis crediderim sui
Fregisse cervicem et penetralia
Sparsisse nocturno cruore
Hospitis: ille venena Colcha

Et quidquid usquam concipitur nefas
Tractavit, agro qui statuit meo
Te, triste lignum, te caducum
In domini caput immerentis!

Quid quisque vitet nunquam homini satis
Cautum est in horas. Navita Bosporum
Pœnus perhorrescit, neque ultra
Cæca timet aliunde fata;

Miles sagittas et celerem fugam
Parthi; catenas Parthus et Italum
Robur; sed improvisa Lethi
Vis rapuit, rapietque gentes.

Quam pene furvæ regna Proserpinæ,
Et judicantem vidimus Æacum,
Sedesque discretas piorum, et
Æoliis fidibus querentem

Digitized by Google

ODE XIII.

A UN ARBRE DONT LA CHUTE AVOIT FAILLI L'ÉCRASER.

Oui, dans un jour funeste un monstre sacrilége
T'avoit planté jadis, arbre déshonoré,
Dont l'ombrage n'étoit qu'un piége
Qu'à ses tristes neveux il avoit préparé.

Sans doute il put souiller ses mains d'un parricide,
Et du sang de son hôte arroser ses foyers;
Il put de l'infâme Colchide
Se plaire à préparer les poisons meurtriers:

De tous les attentats il fut enfin capable,
Celui par qui mon champ te reçut dans son sein,
Arbre caduc, bois misérable,
De ton maître innocent devenu l'assassin.

Hélas! à chaque instant un péril peut éclore:
Qui peut tous les prévoir? Le Tyrien prudent
Vogue en tremblant sur le Bosphore,
Et son destin aveugle en d'autres lieux l'attend.

Du Parthe fugitif le Romain se défie;
Des Romains à son tour le Parthe craint les fers;
Mais, présente alors qu'on l'oublie,
La mort vole en tous lieux dépeuplant l'univers.

Combien j'ai vu de près les rives ténébreuses,
Proserpine, Minos prononçant ses arrêts,
Le séjour des ombres heureuses,
Et Sappho de l'amour soupirant les regrets!

Digitized by Google

Sappho puellis de popularibus;
Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ, mala dura belli!

Utrumque sacro digna silentio
Mirantur umbræ dicere, sed magis
Pugnas et exactos tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.

Quid mirum, ubi illis carminibus stupens
Demittit atras bellua centiceps
Aures, et intorti capillis
Eumenidum recreantur angues?

Quin, et Prometheus, et Pelopis parens
Dulci laborem decipitur sono:
Nec curat Orion leones
Aut timidos agitare lyncas.

Digitized by Google

Près du luth Lesbien, ta lyre d'or, Alcée,
En sons plus éclatans célèbre les horreurs
Que t'offrit la mer courroucée,
La guerre et ses dangers, l'exil et ses rigueurs.

Tous deux sont admirés de la foule timide,
Mais le peuple des morts, dans ses rangs plus pressés,
Boit d'une oreille plus avide
Le récit des combats et des sceptres brisés.

N'en soyons point surpris : de ses têtes horribles
Cerbère à ces accords sent l'orgueil s'abaisser ;
Des Euménides insensibles
Les serpens réjouis n'osent plus se dresser.

Que dis-je ? Prométhée à ces doux sons respire :
Les tourmens de Tantale en sont même oubliés,
Et des forêts du sombre empire
Orion laisse en paix les hôtes effrayés.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1 et suiv. Ce passage est difficile; de toutes les constructions qu'on en a données, celle de Sanadon est peut-être la meilleure : *Quicumque ille et posuit te et produxit; illum crediderim*, etc.

4. *Opprobrium pagi.* Ce trait, que je n'ai pu rendre, n'est que foiblement suppléé par l'épithète *déshonoré* que je donne à l'arbre.

7. Je regrette l'épithète *nocturno;* un assassinat nocturne a quelque chose de plus odieux encore.

8. *Colchica* est la leçon vulgaire; *Colcha*, celle des meilleures éditions modernes et de la majorité de mes Mss.

19-20. Mot à mot : la force imprévue de la mort ravit et ravira les peuples.

22. J'ai cru pouvoir substituer Minos à Éaque; et je crois qu'on me le pardonnera, quoique selon Dacier, Horace, en qualité d'Européen, fût obligé de nommer Éaque, juge spécial des Européens.

23. Les éditions vulgaires lisent *descriptas*, que Dacier traduit par *marquées*, *assignées*. J'ai préféré *discretas*, leçon du plus grand nombre de mes Mss. et des éditions les plus estimées; j'ai pu me passer de le rendre dans une traduction en vers : en prose, il faudroit dire *le séjour séparé*.

24. Sappho écrivit ses poésies dans le dialecte Éolien, presque semblable au dorique. On me pardonnera sûrement de n'avoir pas dit de quel amour elle soupiroit les plaintes.

26. Mot à mot : avec un *plectre* d'or. *Voyez* la note sur le v. 40 de l'Ode 1 de ce livre, pag. 212.

28. J'ai suivi la ponctuation de mes Mss. A, γ, et de quatre autres plus modernes. Il me semble qu'elle ne nuit point au sens, et qu'elle satisfait mieux à la prosodie.

31. Alcée fut l'ennemi de tous les tyrans qui opprimèrent sa patrie; il les poursuivit dans ses vers, et les armes à la main.

34. *Belluæ centiceps.* Horace donne ici cent têtes à Cerbère; le calcul peut être juste en comptant les têtes de serpens dont étoient armées les trois que nous lui reconnoissons : mais j'ai cru pouvoir me dispenser d'en marquer le nombre.

35-36. Mot à mot : les serpens entrelacés aux cheveux des Eumémides se réjouissent.

40. Mot à mot : les lions et les lynx timides.

Digitized by Google

ODE XIV.

ARGUMENT.

Rien dans cette Ode n'en indique la date; et c'est vainement que Dacier a voulu retrouver le personnage auquel elle est adressée, dans le Julius Florus de l'épître 3 du Liv. I. Sanadon a très-bien démontré que ses conjectures sont tout-à-fait chimériques. Le même Sanadon a fort bien prouvé, d'après Torrentius, que le nom de ce personnage doit s'écrire sans *h*, et qu'il désigne, non ce que nous appelons un enfant posthume, mais le dernier né des enfans. *Postumus* équivaut à *postremus*, comme *extumus* à *extremus*, et ainsi de quelques autres. On ne peut rien répondre au passage de Virgile (Æn., VI, 763) que Torrentius rapporte à cette occasion, et qu'il appuie d'une explication d'Ausone (Epist. 17, v. 85.)

Le fonds de cette Ode est encore la morale ordinaire de notre poète : la vie est courte, il faut en jouir; mais il lui donne ici une teinte de mélancolie tout-à-fait touchante, et qu'on ne retrouve que dans l'Ode 3 de ce Livre, *Æquam memento*. L'une et l'autre sont faites pour être senties et admirées dans tous les temps.

M. Mitscherlich cite un grand nombre de passages grecs qui ont du rapport avec certains vers de cette Ode, mais aucun qu'on puisse regarder comme imité directement par notre auteur : ils prouvent seulement ce que nous savions déjà, qu'Horace étoit nourri de la lecture des poètes grecs.

Le mètre de l'Ode est l'alcaïque, comme celui de la précédente. Les raisons que j'ai déjà rapportées au sujet de quelques autres, m'ont obligé de la traduire en strophes de quatre alexandrins.

Digitized by Google

ODE XIV.

AD POSTUMUM.

Eheu! fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni; nec pietas moram
Rugis et instanti senectæ
Afferet, indomitæque Morti:

Non, si trecenis, quotquot eunt dies,
Amice, places illacrymabilem
Plutona tauris, qui ter amplum
Geryonen, Tityonque tristi

Compescit unda, scilicet omnibus
Quicumque terræ munere vescimur
Enaviganda, sive reges,
Sive inopes erimus coloni.

Frustra cruento Marte carebimus,
Fractisque rauci fluctibus Adriæ;
Frustra per autumnos nocentem
Corporibus metuemus Austrum:

Visendus ater flumine languido
Cocytus errans, et Danai genus
Infame, damnatusque longi
Sisyphus Æolides laboris.

Linquenda tellus, et domus, et placens
Uxor; neque harum quas colis arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.

Digitized by Google

ODE XIV.

A POSTUME.

Hélas! Postume, hélas! sur des ailes rapides
S'envolent nos beaux jours : la piété jamais
N'éloigna de nos fronts la vieillesse et les rides,
Et de l'affreuse mort ne détourna les traits.

Immole chaque jour une triple Hécatombe
A ce Dieu que les pleurs ne sauroient attendrir :
La terre te nourrit ; tu ne peux fuir la tombe ;
De l'empire infernal rien ne peut t'affranchir.

Captif dans les replis des fleuves du Ténare,
Là Sisyphe est puni : Géryon aux trois corps,
Titye, et Danaüs, et sa race barbare
Ne reviendront jamais de ces funestes bords :

Nous y descendrons tous ! L'onde noire et dormante
Du Cocyte fatal enchaînera nos pas :
Tout meurt, pâtres ou rois : de Bellone sanglante
Vainement tu saurois éviter les combats :

Du golfe Adriatique en vain ta prévoyance
Fuiroit les flots émus, brisés en mugissant :
En vain quand le soleil entre dans la Balance,
Tu fuirois de l'Auster le souffle malfaisant :

La terre, et ta demeure, et l'épouse qui t'aime,
Il faudra quitter tout, possesseur passager !
Et des arbres chéris cultivés par toi-même,
Le cyprès sous la tombe ira seul t'ombrager !

Digitized by Google

Absumet hæres Cæcuba dignior
Servata centum clavibus, et merò
Tinget pavimentum superbo,
Pontificum potiore cœnis.

Digitized by Google

Tu gardes sous cent clefs, n'osant en faire usage,
Ton Cécube, rival des vins qu'on offre aux Dieux :
Ami, ton héritier plus heureux et plus sage
Rougira tes parquets de ses flots orgueilleux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. *Postume.* Cette orthographe est celle de tous mes Mss. sans exception : elle est aussi celle des quatre célèbres Mss. de Virgile, à l'endroit cité par Torrentius.

3-4. *Instanti senectæ*, la vieillesse qui nous presse : *indomitæ morti*, la mort indomptée. Je regrette surtout de n'avoir pu rendre le premier trait.

5. La majorité de mes Mss. porte *tricenis*, trente ; mais les lois de la prosodie m'ont obligé de suivre la leçon vulgaire *trecenis*, trois cents.

7. A partir de ce vers, jusqu'au vingt-unième, je me suis permis de nombreuses transpositions : je ne prétends pas les justifier entièrement ; mais, après avoir observé que la traduction de cette Ode est un de mes premiers essais, j'ajouterai que les motifs qui m'ont fait prendre ces libertés sont, 1.° la difficulté de continuer en français la longue période qui commence au v. 5 et va jusqu'au v. 12, sans autre liaison qu'un *qui* relatif (v. 7) ; 2.° l'idée peut-être fausse qu'il seroit plus conforme à notre goût de rassembler tous les traits du tableau des enfers qu'Horace a séparés par une strophe intermédiaire.

8. Géryon, monstre à trois corps, étoit fils de Chrysaor et de Callirhoé.—Titye ou Tityus, fils de la Terre, fut percé des flèches d'Apollon, pour avoir voulu violer Latone.

13-14. Mot à mot : « En vain nous éviterons Mars sanglant et les *flots brisés de la rauque Adriatique.* » J'ai tâché de rendre ce dernier coup de pinceau dont les marins sentiront toute la vérité. C'est en effet au moment où la lame se brise, après s'être déployée, qu'elle fait le bruit le plus effrayant. Il n'est nullement besoin pour cela des rochers que les interprètes ont introduits dans ce passage.

18-20. Danaüs et Sisyphe, fils d'Éole, sont trop connus pour être ici l'objet d'une note.

27-28. *Voyez*, pour la leçon *superbo*, et pour les *repas des pontifes*, les notes renvoyées à la fin du volume.

Digitized by Google

ODE XV.

ARGUMENT.

Ce n'est pas sans vraisemblance que Dacier attribue à notre poète l'intention de louer indirectement Auguste dans cette Ode, en opposant au tableau du luxe égoïste de ses contemporains l'éloge du noble usage que les anciens Romains faisoient de leurs richesses, et qu'Auguste sembloit vouloir ramener. Sanadon ne l'a combattu que par des raisons assez foibles. La meilleure est que rien n'eût empêché le poète de chanter ouvertement de justes louanges dont tout le monde lui auroit su gré. Mais, pour la faire valoir, il falloit admettre avec Dacier qu'Horace écrivit cette Ode dans sa vieillesse; et Sanadon pense avec nous qu'elle fut écrite beaucoup plus tôt, et lorsqu'Auguste ne venoit peut-être que de former ses projets pour l'embellissement de Rome, c'est-à-dire en 725. Or, si le poète ne pouvoit alors louer Auguste de ce qu'il n'avoit pas encore fait, il pouvoit du moins préparer le peuple à y applaudir dans la suite. C'est surtout dans les vers 13 et 14 que M. Wetzel, qui est de l'avis de Dacier, trouve un rapprochement fidèle de la conduite d'Auguste avec celle des premiers Romains, si simples dans leurs édifices privés, et si grands dans tout ce qui intéressoit la magnificence publique. Les passages de Suétone qu'il cite (*in Aug.*, 28, 29, 72, 73) justifient pleinement ce parallèle, et j'adopterois son opinion, si le ton grave et même sévère qui règne dans l'Ode permettoit d'y voir autre chose qu'un poète philosophe qui exhale son indignation contre le luxe de son temps.

Le mètre est l'alcaïque, *Vides ut alta.*

Digitized by Google

ODE XV.

IN SUI SÆCULI LUXURIAM.

Jam pauca aratro jugera regiæ
Moles relinquent; undique latius
Extenta visentur Lucrino
Stagna lacu, platanusque cælebs

Evincet ulmos: tum violaria, et
Myrtus, et omnis copia narium
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori.

Tum spissa ramis laurea fervidos
Excludet ictus. Non ita Romuli
Præscriptum et intonsi Catonis
Auspiciis, veterumque norma.

Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum: nulla decempedis
Metata privatis opacam
Porticus excipiebat Arcton.

Nec fortuitum spernere cespitem
Leges sinebant, oppida publico
Sumptu jubentes et Deorum
Templa novo decorare saxo.

Digitized by Google

ODE XV.

CONTRE LE LUXE DE SON TEMPS.

Bientôt de nos palais les enclos parasites
Envahiront les champs qui restent à Cérès :
Des lacs surpassant les limites,
Nos bassins vont bientôt engloutir les forêts.

Du premier possesseur fertile tributaire,
L'olivier cède au myrte, à des parfums oiseux :
Le platane célibataire
De l'orme et de la vigne a remplacé les nœuds.

Sous des bois de lauriers au jour impénétrables
Nous fuyons le soleil. Ah! du sage Caton,
De nos ancêtres vénérables,
De notre fondateur étoit-ce la leçon ?

Le Romain étoit pauvre, et Rome étoit puissante :
Un citoyen alors n'auroit point respiré
Du Nord la fraîcheur attrayante
A l'ombre d'un portique à grands frais décoré :

Il trouvoit le repos sur un gazon rustique,
Et nos lois réservoient les marbres précieux,
Payés de l'épargne publique,
A parer nos cités et les temples des Dieux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 3. *Lucrino.* Je n'ai pu faire entrer dans mon vers le nom de ce lac situé dans la Campanie, proche de Baïes, et dont les coquillages étoient recherchés des gourmets du temps. Le tremblement de terre qui produisit, en 1538, le *Monte nuovo*, en combla la plus grande partie.

4-8. Le désir d'éviter l'enjambement et de rendre moins hardie en français la traduction du *platanus cælebs*, m'a obligé de prendre, avec ce passage, des libertés qui en ont fait disparoître les planches de violettes, *violaria*, et ont substitué les *parfums oiseux* à l'expression bien plus dédaigneuse de *copia narium* (la provision des narines), que Dacier critique fort injustement.

10. Mes Mss. D, O lisent *æstus* au lieu d'*ictus;* et d'autres encore les appuient.

11. *Le sage Caton* ne vaut pas sans doute en poésie *l'intonsus Cato*, le Caton hérissé, de l'original; mais j'aurois perdu trop de terrain à préparer cette expression, si j'avois voulu lui réconcilier la délicatesse de notre langue.

14-16. Mot à mot: aucun portique mesuré avec une perche de dix pieds (*decempeda*), ne recevoit pour des particuliers la fraîcheur de l'ourse. On sent que je n'ai pu parler, dans notre langue, de la perche de dix pieds qui peint la grandeur du portique. J'ai tâché d'y suppléer par la somptuosité de ses décorations.

17. Mot à mot: les lois ne permettoient pas de mépriser un gazon *de rencontre*. Le sens que j'ai donné à ce vers est non seulement le plus naturel, mais le seul qui s'accorde avec les anciens scholiastes. Dacier a prodigué l'érudition en pure perte, lorsqu'il a cherché, dans ce *gazon fortuit*, la petite maison qui échéoit à chaque particulier dans le partage des terres conquises; et je trouve aussi trop de recherche dans les interprètes, qui entendent, par ce gazon, les matériaux dont les premiers Romains bâtissoient leurs chaumières.

Digitized by Google

ODE XVI.

ARGUMENT.

Dacier a tenté, mais en vain, d'assigner une date à cette Ode. Quelques mots de Torrentius lui ont persuadé qu'Horace avoit Auguste lui-même en vue en parlant du penchant général qui porte les hommes à désirer le repos, et il en conclut que l'Ode fut écrite à l'époque où Auguste se montra le plus fortemen[t] dominé par ce penchant, c'est-a-dire en l'an 726, où il feignit de vouloir abandonner le gouvernement de la République. La lecture de l'Ode suffit pour détruire cette supposition. Quant au personnage auquel elle est adressée, il est évidemment le même que le Pompeïus Grosphus de l'Épitre 12 du Livre I; mais je crois qu'on a eu tort de le confondre avec le Pompeïus Varus de l'Ode 7 du présent Livre. (*Voyez*, à la fin du volume, mes notes sur tous les deux.)

Lambin, Poinsinet de Sivry et M. Mitscherlich citent différens passages de Pindare, de Simonide et de Théognis qu'Horace a pu avoir en vue dans cette Ode, l'une de celles où il expose sa philosophie avec le plus de charme et de sensibilité. Je me bornerai à répéter l'indication d'un passage de Bacchylide rapporté par Athénée (Deipnosoph., Lib. XI) qui a visiblement suggéré à notre poète ses deux dernières strophes; il est d'autant plus remarquable qu'Horace l'a encore imité, mais avec plus d'étendue, dans les dix premiers vers de l'Ode suivante, *Non ebur;* ce qui me fait croire qu'elles ont été écrites dans le même temps.

Le mètre est le sapphique : j'ai pris, en l'imitant, la même liberté que pour l'Ode 6, *Septimi Gades.*

Digitized by Google

ODE XVI.

AD GROSPHUM.

Otium Divos rogat in patenti
Prensus Ægeo, simul atra nubes
Condidit lunam, neque certa fulgent
Sidera nautis:

Otium bello furiosa Thrace,
Otium Medi pharetra decori,
Grosphe, non gemmis neque purpura venale neque auro.

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes.

Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensa tenui salinum;
Nec leves somnos timor aut cupido
Sordidus aufert.

Quid brevi, fortes, jaculamur ævo
Multa? quid terras alio calentes
Sole mutamus? patriæ quis exul
Se quoque fugit?

Scandit æratas vitiosa naves
Cura, nec turmas equitum relinquit,
Ocyor cervis, et agente nimbos
Ocyor Euro.

Digitized by Google

ODE XVI.

A GROSPHUS.

Menacés loin du port par un affreux nuage
Qui leur cache du ciel les nocturnes flambeaux,
Les nautonniers sans guide, à l'aspect de l'orage,
Aux Dieux demandent le repos:

C'est le repos qu'invoque et la Thrace sanglante
Et le Parthe si fier de ses traits destructeurs;
Mais les perles, ni l'or, ni la pourpre éclatante,
Grosphus, n'achètent ses douceurs.

Les trésors du grand roi, le licteur consulaire,
Jamais d'un cœur troublé n'écartent les soucis,
Ni les chagrins cruels dont l'essaim funéraire
Aime à planer sous des lambris.

Heureux qui, satisfait d'un modique héritage,
Boit dans la simple argile où buvoient ses aïeux!
Sans crainte et sans désirs, le doux sommeil du sage
Chaque soir lui ferme les yeux.

Pourquoi ces grands projets dans notre courte vie?
Sous un autre soleil, pourquoi nous transplanter?
Tu peux, en t'exilant, éviter ta patrie:
Toi-même, peux-tu t'éviter?

Avec toi le chagrin vogue loin de nos plages:
Il suit tes escadrons, plus léger que le daim,
Plus prompt que l'aquilon, qui, chargé de nuages,
Change en nuit l'éclat du matin.

Digitized by Google

Lætus in præsens animus quod ultra est
Oderit curare, et amara lento
Temperet risu: nihil est ab omni
Parte beatum.

Abstulit clarum cita mors Achillem,
Longa Tithonum minuit senectus;
Et mihi forsan, tibi quod negarit,
Porriget hora.

Te greges centum, Siculæque circum
Mugiunt vaccæ; tibi tollit hinnitum
Apta quadrigis equa; te bis Afro
Murice tinctæ

Vestiunt lanæ; mihi parva rura et
Spiritum Graiæ tenuem Camenæ
Parca non mendax dedit, et malignum
Spernere vulgus.

Digitized by Google

Es-tu content du sort? ne cherche point à lire
S'il veut jusqu'à demain t'accorder sa faveur :
T'en plains-tu? de ses coups il faut savoir sourire :
Il n'est point de parfait bonheur.

Tithon est consumé d'une longue vieillesse ;
Au milieu de sa course Achille dut périr ;
Et ce qu'en vain au sort tu demandes sans cesse,
Peut-être il viendra me l'offrir.

Tes brebis, tes taureaux, d'Hybla couvrent la plaine :
Ta cavalle hennit, prête aux courses des chars,
Et deux fois abreuvés de la pourpre Africaine,
Tes habits frappent nos regards :

Le sort borna mes champs ; la Parque véridique
Sur la lyre des Grecs porta ma foible main,
Et m'apprit à répondre à l'envieux critique
Par le silence et le dédain.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1-5-6. Je n'ai pu répéter que deux fois le mot *otium* qui se trouve trois fois dans l'original.

1. Mon Ms. I porte *Dives* au lieu de *Divos*.— Le Ms. H et quatre autres lisent *inpatenti*, ce qui semble favoriser la correction de Sanadon, *impotenti*, et le jésuite la soutient avec esprit, en disant que la mer Égée n'est rien moins qu'une mer ouverte (*patenti*) ; mais elle l'est assez dans plusieurs endroits pour qu'on perde la terre de vue dans une nuit obscure ; et cette explication, qui est celle des vieux scholiastes, suffit pour motiver l'inquiétude des matelots.

7. *Grosphus*. Mes Mss. A et γ ajoutent, dans le titre, à ce nom, celui de Pompée (*Voyez*, à la fin du volume, la note relative à ce personnage).

9. *Gaza* est un mot oriental qui, selon Q. Curce et Pomponius Mela, désignoit spécialement le trésor du roi de Perse.

14. Je n'ai pas osé introduire dans ma traduction la *salière paternelle* : je le regrette d'autant plus, que les anciens attachoient au sel, et aux vases où on le servoit, des idées religieuses dont il reste encore quelques traces parmi nous. Le brillant de cette salière (*splendet*) forme un contraste qui mérite aussi d'être regretté.

21. J'ai rendu très-librement ce vers, dont voici le sens littéral : le chagrin répréhensible (*vitiosa*) monte sur tes vaisseaux armés de bronze ; mais on trouvera la même image, plus fidèlement traduite, dans l'Ode 1 du Liv. III, où Horace la répète, ainsi que celle du v. 22.

26. Tous mes Mss. lisent *lento* ; et dans le vers suivant *temperet*, à l'exception du Ms. V.

30. L'histoire de Tithon et de l'Aurore est trop connue pour la répéter ici.

32. *Hora*, selon Ruhnkenius, n'est pris ici ni pour les saisons ni pour les heures, mais pour la fortune ou pour le sort qui peut changer d'heure en heure. Peut-être suffiroit-il d'y voir une désignation générale du temps.

33. Je me suis permis de désigner spécialement les plaines d'Hybla, au lieu de nommer généralement la Sicile. (*Voyez*, à la fin du volume, la note où j'excuse cette liberté.)

Digitized by Google

ODE XVII.

ARGUMENT.

Il est certain que cette Ode fut écrite avant la treizième de ce Livre, puisque le poète rappelle dans celle-ci, comme déjà passé depuis quelque temps, l'accident de la chute de l'arbre qu'il peint comme toute récente dans celle-là : on peut même croire qu'il n'y eut pas un grand intervalle entre l'une et l'autre, puisqu'à la fin de celle qui nous occupe, Horace semble n'avoir pas encore offert au dieu Faune le sacrifice qu'il lui avoit promis en reconnoissance de sa protection ; mais on ne peut rien dire de plus sur sa date, puisque l'époque de la chute de l'arbre ne peut être fixée avec précision. (*Voyez* l'argument de l'Ode 13.)

Quoique les commentateurs ne soient pas tout-à-fait d'accord, il est plus facile de s'éclaircir sur le sujet de notre Ode. Le but en est visiblement de rassurer Mécène, qui se croyoit menacé d'une mort prochaine ; la seule difficulté est de savoir si le poète y fut engagé par quelque événement particulier, par quelque maladie qui mettoit dans un danger imminent les jours de son protecteur et de son ami, ou s'il lui adressa cette Ode seulement pour le guérir de ses inquiétudes ordinaires, causées par le mauvais état habituel de sa santé. Dacier et Masson penchent pour la première hypothèse : le premier veut que Mécène sortît d'une maladie longue et douloureuse, et témoignât quelque impatience d'être délivré par la mort de son état languissant, lorsqu'Horace lui adressa cette Ode. Le second pense qu'Horace l'écrivit pendant la dernière maladie de Mécène, qui fut une insomnie de trois ans. Mais ces deux suppositions sont également aisées à détruire. On répond à Dacier que la maladie dont il parle n'est prouvée

Digitized by Google

par le témoignage d'aucun ancien auteur, et que Mécène prouve très-bien, dans certains vers imités par La Fontaine, qu'il ne fut jamais impatient de mourir. On répond à Masson qu'il est impossible de différer, jusqu'à l'an de Rome 743, la composition d'une Ode qui fait partie du Livre II, et que d'ailleurs ce qu'il allègue, il n'a pas soin de le prouver.

La seconde hypothèse est infiniment plus vraisemblable: Sanadon est, je crois, le premier qui l'ait développée, et il a été suivi par MM. Wetzel et Mitscherlich. On sait, par le témoignage de Pline (Lib. VII, c. 51, ed. Elz.), que Mécène fut tourmenté toute sa vie d'une fièvre continue; et sa mollesse, son penchant à la volupté, les vers même indiqués plus haut (*voyez* la fable de la Mort et du Malheureux; La Fontaine, Liv. I, fab. 15; et Senec., Epist. 101), rendent très-probable qu'il se plaignoit souvent à ses amis, du nombre desquels étoit Horace, et de sa santé déplorable, et du peu d'espoir qu'elle lui laissoit de vivre long-temps. Horace, sans doute, ne chercha à le rassurer que dans un moment où ses plaintes avoient acquis un nouveau degré d'importunité et d'amertume; mais cet effet pouvoit avoir été produit par vingt causes différentes, entre lesquelles il nous seroit aussi difficile qu'inutile de deviner.

En effet, quelque supposition que l'on adopte, on n'en sera pas moins sensible aux beautés de cette Ode, dont la conduite est aussi adroite que les sentimens énergiquement exprimés: « Non, dit le poète, non, Mécène, tu ne mourras point avant moi, les dieux mêmes s'y opposent; et moi, j'en ai fait le serment, je ne te survivrai pas: tel est l'arrêt de la justice et la volonté des Parques. Ne vois-tu pas qu'elles nous ont donné deux étoiles semblables? N'en as-tu pas la preuve dans ta délivrance miraculeuse d'un danger subit, et dans la manière dont Faune me sauva de la chute de l'arbre? Prends donc courage, et souviens-toi d'accomplir tes vœux comme j'accomplirai les miens. » Il me semble que rien n'est mieux ordonné que la suite de ces idées: quant aux sentimens, je n'ai pas besoin d'en développer ici le pathétique; j'ai tâché d'en approcher dans ma traduction.

Digitized by Google

Je profiterai de l'espace que l'étendue de cet argument m'a fait usurper pour dire que, tout en admirant la généreuse amitié qu'Horace témoigne ici à Mécène, il ne faut pas en conclure, avec Dacier, que notre poète abrégea réellement ses jours pour ne pas survivre à son illustre ami. La chose est d'autant plus douteuse qu'on ne sait même pas positivement qui d'Horace ou de Mécène paya le premier le fatal tribut. A la vérité, l'opinion la plus commune, suivie par MM. Wetzel et Mitscherlich, est que Mécène mourut avant son protégé. Elle s'appuie de deux passages de la Vie d'Horace, attribuée à Suétone, dont l'un dit que Mécène recommanda Horace à Auguste par son testament, et l'autre, qu'Horace fut enterré auprès du tombeau de Mécène: mais Turnèbe, Torrentius, Dousa, Sanadon, n'en soutiennent pas moins l'opinion contraire. Ils disent que le testament de Mécène, fait avant la mort d'Horace, peut fort bien n'avoir pas été changé par le testateur lorsqu'Horace mourut; ils ajoutent que l'historien de notre poète a pu de même fort bien indiquer la position du tombeau d'Horace près de celui de Mécène, quoique Mécène fût mort après lui; ils rapportent enfin des vers conservés par Isidore de Séville, et dans lesquels Mécène déplore la perte d'Horace, au lieu qu'on ne cite pas un mot d'Horace sur la mort de son protecteur. Mais toutes ces raisons ne fussent-elles pas suffisantes pour renverser l'opinion de Dacier, je lui dirois que, même dans son hypothèse, les circonstances de la mort d'Horace prouvent qu'elle n'eut rien que de naturel. « Il mourut..... (et c'est Dacier qui traduit Suétone de cette manière), après avoir nommé Auguste son héritier, devant des témoins; la violence de son mal ne lui ayant pas donné le temps de signer son testament. » Lorsqu'on a résolu d'abréger son existence, et qu'on a pris la précaution de faire un testament, on prend aussi celle de le signer avant de consommer le suicide.

Le mètre est l'alcaïque, *Vides ut alta.*

Digitized by Google

ODE XVII.

AD MÆCENATEM ÆGROTUM.

Cur me querelis exanimas tuis?
Nec Dis amicum est, nec mihi, te prius
Obire, Mæcenas, mearum
Grande decus columenque rerum!

Ah! te meæ si partem animæ
Rapit maturior vis, quid moror altera,
Nec carus æque, nec superstes
Integer? Ille dies utramque

Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi sacramentum; ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Me nec Chimæræ spiritus igneæ,
Nec, si resurgat, centimanus Gyas
Divellet unquam: sic potenti
Justitiæ, placitumque Parcis.

Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ:

Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum. Te Jovis impio
Tutela Saturno refulgens
Eripuit, volucrisque Fati

Digitized by Google

ODE XVII.

A MÉCÈNE MALADE.

Mécène ! au désespoir tu veux donc me réduire !
Toi mourir le premier ! Penses-tu que les Dieux,
Crois-tu que j'y pourrai souscrire,
O mon illustre appui, mon soutien glorieux ?

Eh quoi ! si l'on t'arrache à mon ame accablée,
Toi sa plus chère part, pourrai-je encor souffrir
Une existence mutilée
Et des jours odieux, si tu n'en peux jouir ?

Nous périrons ensemble ! Ils n'étoient point perfides
Les sermens que j'ai faits de m'unir à ton sort !
Vers l'Achéron si tu me guides,
J'irai, je te suivrai jusqu'à son triste bord.

Qui pourroit m'arrêter ? Les feux de la Chimère
Et Gyas aux cent bras suscité contre moi,
Seroient une vaine barrière :
Des Parques, de Thémis, telle est l'auguste loi.

Soit que du Scorpion la mortelle influence
De l'heure où je suis né gouvernât les instans ;
Soit qu'alors régnât la Balance
Ou cet astre orageux qui termine les ans :

Ton étoile et la mienne ont un accord durable.
Naguère quand Saturne en vouloit à tes jours,
Jupiter, d'un bras secourable,
Retint son vol impie et prolongea leurs cours :

Digitized by Google

Tardavit alas, cum populus frequens
Lætum theatris ter crepuit sonum:
Me truncus illapsus cerebro
Sustulerat, nisi Faunus ictum
Dextra levasset, Mercurialium
Custos virorum. Reddere victimas
Ædemque votivam memento:
Nos humilem feriemus agnam.

Digitized by Google

Qu'il t'en souvienne ! alors un peuple dans l'ivresse,
Au théâtre assemblé t'applaudit par trois fois :
Et moi, sans Faune qu'intéresse
Tout mortel dont Mercure aime à guider la voix,

L'arbre qu'il détourna m'écrasoit dans sa chute.
Offre aux Dieux les taureaux et le temple promis ;
Il faut que ton vœu s'exécute :
Par le don d'un agneau les miens seront remplis.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1. Mot à mot : pourquoi ces plaintes qui me font mourir !— J'ai traduit fort librement cette strophe et la suivante.

6. On a vu une mort prématurée dans ces mots, *maturior vis*, et l'on a cru pouvoir en conclure que Mécène étoit dans la force de l'âge lorsqu'ils lui furent adressés. Peut-être Horace a-t-il seulement voulu dire à Mécène : Si tu meurs avant moi ; *maturior* est alors mis pour *maturius, citius*.

14. Tous mes Mss. lisent *Gigas :* et cette leçon peut se défendre ; mais il est plus probable que ce nom commun a été substitué, par les copistes, à un nom propre qu'ils ne connoissoient pas. Les interprètes qui ont voulu le rétablir se sont partagés entre *Gyges* et *Gyas*, qui ne sont que le même nom différemment écrit par les poètes. Je préfère *Gyas*, parce qu'il n'offre aucune difficulté à la prosodie, et qu'il se rapproche plus de la leçon des Mss. Rodeille, Dacier, Cuningam et Sanadon, lisent de même.

17 et suiv. *Voyez*, à la fin du volume, la note relative à cette strophe.

22-23. C'est dans le sens astrologique que doivent être pris ici Saturne et Jupiter. J'ai cru pouvoir, dans la traduction, confondre Saturne avec le Destin.

24 et suiv. Horace parle encore ici à son protecteur de ce même événement qu'il lui a déjà rappelé dans l'Ode 20 du Livre I. Aucun historien n'en fait mention. On peut conclure des expressions de notre poète que le danger fut pressant (*volucris Fati*) et la délivrance presque miraculeuse ; ce que confirme encore le rapprochement que fait le poète de cet événement avec la chute de l'arbre qui faillit l'écraser lui-même ; mais on ne peut deviner si les jours de Mécène furent mis en péril par une maladie aigüe ou par quelque accident extérieur. J'ai déjà observé, dans l'argument de l'Ode citée, que c'étoit faire sa cour à Mécène que de lui en rappeler le souvenir.

28-29. Il m'a été impossible d'éviter ici l'enjambement d'une strophe sur l'autre.

Digitized by Google

ODE XVIII.

ARGUMENT.

SANADON, qui semble avoir pris plaisir à bouleverser l'ordre dans lequel on a toujours placé les Odes d'Horace, a fait de celle-ci la sixième du Livre V, quoiqu'elle ne renferme rien qui puisse servir à en déterminer la date. Le ton sévère qui y domine, semble la rapprocher de la 15.e de ce Livre, *Jam pauca aratro;* elle offre, dans les vers où le poète parle de son peu de fortune et de ses talens, des rapports que nous avons déjà remarqués avec la fin de la 16e. Sa censure des riches du siècle, qui bâtissoient jusque dans la mer, rappelle les Odes 1 et 24 du Livre III; sa déclaration qu'il ne demande plus rien à Mécène, se retrouve d'une autre manière dans l'Ode 16 de ce même Livre; mais, s'il est permis d'en conclure quelque chose, c'est tout simplement que l'Ode est fort bien placée vers la fin du Livre II.

Cette Ode est toute philosophique; il n'y a qu'une voix sur ses beautés, qui en font un des morceaux les plus achevés de notre poète. Le mètre en est singulier, et le poète ne s'en est servi que cette seule fois. Deux vers y alternent régulièrement: le premier est composé de trois trochées et d'une syllabe; le second, de cinq iambes et d'une syllabe, avec les licences que la versification iambique admet. Dans l'impossibilité d'approcher en français de cette mesure, qui donne sept syllabes au premier vers, et le plus souvent onze au second, j'en ai suivi une dont notre poésie offre des exemples, et qui n'est pas sans rapport avec celle de l'original. J'ai fait quatre vers de plus: et, quoique mes distiques aient le même nombre de syllabes que ceux d'Horace, ou plutôt par cette raison-là même, j'espère qu'on m'excusera.

Digitized by Google

Salis avarus! pellitur paternos
In sinu ferens Deos
Et uxor et vir, sordidosque natos.

Nulla certior tamen,
Rapacis Orci fine, destinata
Aula divitem manet
Herum. Quid ultra tendis? æqua tellus
Pauperi recluditur
Regumque pueris, nec satelles Orci
Callidum Promethea
Revexit auro captus: hic superbum
Tantalum atque Tantali
Genus coercet: hic levare functum
Pauperem laboribus,
Vocatus atque non vocatus audit.

Digitized by Google

L'épouse, avec l'époux chassé de son domaine,
Fuit emportant ses dieux,
Et ses enfans qu'au froid ne dérobent qu'à peine
Des lambeaux odieux.

Nul palais, cependant, mieux que l'Érèbe avide
N'est au riche assuré.
Que servent les projets de ton ame cupide?
Tout sera dévoré.
Au pauvre comme au grand s'ouvre la même terre,
Et Caron sur son bord
Ne rend point Prométhée au jour qui nous éclaire,
Corrompu par son or.
Il repousse Tantale et sa race si fière;
Mais, sans le consulter,
Au pauvre, pour finir sa pénible carrière,
Il vient se présenter.

Digitized by Google

NOTES.

V. 3-5. Voici le sens littéral : des poutres du mont Hymette ne pressent pas des colonnes taillées au bout de l'Afrique; et ce sens est très-raisonnable, car le mot *trabes* (poutre) peut s'appliquer à un entablement en marbre, comme à une charpente en bois. La conjecture de l'Anglais Gale est cependant ingénieuse ; il lit et construit : *trabes* recisæ *ultima Africa non premunt columnas* Hymettias. Mais rien ne rend ce changement nécessaire, et la leçon vulgaire est confirmée par tous mes Mss. Les marbres de l'Hymette et ceux de la Numidie étoient en réputation : ces derniers sont le fameux *giallo antico* qui ne se retrouve plus.

5-6. Mot à mot : héritier inconnu, je n'ai point envahi le palais d'Attale (*Voyez* à la fin du volume).

8. J'ai suivi la leçon *clientæ*, comme la plus généralement reçue, quoiqu'elle ne se trouve que dans deux de mes Mss (A, V). Deux ou même trois des meilleurs de Cruquius la reproduisent, et elle est citée par Charisius.

11. Le reviseur du Ms. A place un point d'interrogation après *supra*, ce qui fait un sens assez bizarre.—Je me suis permis d'ajouter quelque chose à l'original, dans ma traduction de ce passage (v. 11-14) ; mais j'ai tâché du moins d'en conserver l'esprit.

14. Mot à mot : assez riche de mes seules possessions dans le pays des Sabins.

20. L'exactitude vouloit absolument que je conservasse le nom de Baïes ; car c'est à Baïes que les Romains construisoient les digues et les édifices dont le poète se plaint : mais il me semble que les lois de notre versification me commandoient encore plus absolument de remplacer ce nom par un autre.

36. Mes Mss. B, Φ, P, portent *revinxit*, leçon que Torrentius a connue et qui n'est point à dédaigner ; alors seulement *Satelles orci* n'est plus Caron, mais, selon le sens littéral de ces mots, un satellite de Pluton, qui refuse de délier Prométhée.

38-40. Le sens littéral de ce passage, un peu difficile, est que Caron, soit qu'on l'appelle, soit qu'on ne l'appelle pas, vient délivrer le pauvre de ses travaux.

Digitized by Google

ODE XIX.

ARGUMENT.

Je ne puis adopter le titre de *Dithyrambe* donné à cette Ode par plusieurs savans : elle en a, il est vrai, le désordre et l'enthousiasme; mais elle s'en écarte par la régularité de ses strophes. Horace l'a composée sans doute à l'imitation des dithyrambes des Grecs, mais sans oser porter la témérité jusqu'à s'affranchir des lois de la poésie lyrique ordinaire.

Je ne suis pas plus disposé à adopter les rêveries de quelques commentateurs, tels que Dacier, qui, dans Bacchus, retrouve Moïse, ou Cruquius qui nous y montre Noé. Je ne crois même pas, avec Sanadon, qu'Horace ait composé cette Ode pour quelque fête de ce dieu, et je craindrois de fatiguer inutilement mes lecteurs, si je m'arrêtois à réfuter toutes ces idées. La seule qui me paroisse vraisemblable, c'est que la plupart des tableaux qui remplissent l'Ode sont empruntés des mystères de Bacchus. Quant à l'intention du poète, je crois la trouver dans une note inédite de mon manuscrit V. (*Voyez* à la fin du volume.) La liaison qu'elle établit entre cette Ode et la suivante, prouve au moins que toutes deux ne sont que les chants de triomphe du poète, après avoir achevé les deux premiers Livres d'Odes qu'il publia probablement ensemble, et avant le Livre suivant. Dans celle qui nous occupe, son génie lyrique le fait admettre aux mystères de Bacchus; dans la 20.e, il devient en quelque sorte dieu lui-même, et jouit d'avance de son immortalité.

Je ne dis rien des beautés de cette Ode; elles sont de nature à porter l'enthousiasme dans l'ame des lecteurs capables de les sentir, et il seroit inutile de les expliquer aux autres.

Le mètre est l'alcaïque, *Vides ut alta*.

Digitized by Google

ODE XIX.

IN BACCHUM.

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem, credite posteri!
Nymphasque discentes et aures
Capripedum Satyrorum acutas.

Evoe! recenti mens trepidat metu,
Plenoque Bacchi pectore, turbidum
Lætatur. Evoe! parce, Liber,
Parce, gravi metuende thyrso!

Fas pervicaces est mihi Thyadas,
Vinique fontem, lactis et uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.

Fas et beatæ conjugis additum
Stellis honorem, tectaque Penthei
Disjecta non leni ruina,
Thracis et exitium Lycurgi.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum:
Tu separatis, uvidus, in jugis
Nodo coerces viperino
Bistonidum, sine fraude, crines.

Tu cum Parentis regna per arduum
Cohors gigantum scanderet impia,
Rhœtum retorsisti leonis
Unguibus, horribilique mala:

Digitized by Google

ODE XIX.

A BACCHUS.

Au fond d'une forêt, de roches hérissée,
J'ai vu, j'ai vu Bacchus (croyez-en mes sermens)!
Les Nymphes l'écoutoient; et, l'oreille dressée,
Les Satyres velus s'enivroient de ses chants.

Evoé! de ces cris j'éprouve encor l'ivresse!
Le Dieu, de ses transports remplit encor mon sein.
Grâce, grâce, Evius! épargne ma foiblesse!
Le thyrse est trop pesant dans ta puissante main.

Je dirai, tu le veux, les danses des Ménades,
Et le lait, sous tes pas, s'épanchant en ruisseaux,
Et du vin jaillissant les joyeuses cascades,
Et le miel échappé du vieux tronc des ormeaux.

Tu le permets encor: de ton auguste amante
Je dirai la couronne ornant l'azur des cieux,
Le palais de Penthée et sa chute éclatante,
Et Lycurgue puni de son crime odieux.

L'Hydaspe, devant toi, retient ses flots timides;
Devant toi la mer fuit: et sur des monts déserts,
C'est toi qui, sans péril, au front des Bistonides,
Attaches des serpens charmés par tes concerts.

Ce fus toi qui, bravant la cohorte insolente
Des Titans conjurés contre le roi des Dieux,
Des griffes d'un lion, de sa gueule écumante,
Epouvantas Rhétus précipité des cieux.

Digitized by Google

Quamquam choreis aptior et jocis
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnæ ferebaris, sed idem
Pacis eras mediusque belli.

Te vidit insons Cerberus aureo
Cornu decorum, leniter atterens
Caudam et recedentis trilingui
Ore pedes tetigitque crura.

Digitized by Google

Et pourtant aux plaisirs, à la danse légère,
On disoit que ton père avoit borné tes droits :
On te crut inhabile aux travaux de la guerre :
Mais la guerre et la paix reconnoissent tes lois.

A l'aspect de ces dards dont ta tête se pare,
Cerbère, devant toi, rampa paisible et doux :
Et de sa triple langue, au sortir du Ténare,
Vint caresser tes pieds et tes sacrés genoux.

Digitized by Google

NOTES.

V. 1-4. Bacchus nous est présenté, dans cette strophe, comme donnant des leçons aux Nymphes et aux Satyres. Torrentius remarque que Silène est plus généralement chargé de cette fonction, et cite la 6.e Eglogue de Virgile. Au reste, on ne peut douter que l'enseignement dont il est ici question ne soit la doctrine secrète des mystères dont le poète va bientôt décrire les symboles extérieurs. — Je demande de l'indulgence pour l'équivalent que j'ai substitué au *crudite posteri*, et pour celui que j'ai donné au *capripedum*, qui n'étoit pas traduisible.

5-7. *Voyez* la note de l'Ode 18, sur le mot *Evoé*. J'ai tâché de suppléer à sa répétition, en donnant à Bacchus son surnom d'Evius.

9. Je prends *Fas est* dans le sens le plus généralement suivi, moins comme une permission accordée que comme un ordre donné au poète. M. Mitscherlich conseille de comparer ce passage, et même l'Ode entière, avec un morceau de Pratinas conservé par Athenée (XIV, 2). J'ai substitué les Ménades aux *Thyades*, parce que ce dernier nom nous est moins connu; il vient d'un mot grec qui désigne une course furieuse. Cette strophe retrace sans doute les prestiges des mystères de Bacchus.

13-16. Tout le monde connoît l'histoire d'Ariane et le châtiment de Penthée. Lycurgue, roi d'une partie de la Thrace, refusa aussi d'adorer Bacchus, et, selon Hygin, fit même arracher les vignes; sa punition fut terrible, mais elle n'est pas racontée uniformément par les auteurs.—*Bistonides*, surnom des Bacchantes; il leur venoit des Bistones, l'un des peuples de la Thrace. — *Sine fraude : sine noxa*, comme Porphyrion l'explique.

23. Rhœtus étoit l'un des Titans: les éditions vulgaires portent *Rhœcus*, leçon moderne que Bentley a rejetée, et qui ne se trouve dans aucun de mes Mss.

30. Je n'ai pas même essayé de rendre ce mouvement de la queue de Cerbère, et j'espère que personne ne m'en blâmera.

Digitized by Google

ODE XX.

ARGUMENT.

Le même enthousiasme qui règne dans l'Ode précédente se fait remarquer dans celle-ci. Toutes deux ont des beautés du même genre ; elles plairont et déplairont aux mêmes esprits. Des critiques, dont la piété chrétienne me paroît plus louable que le goût, ont fait un crime à notre poète de l'immortalité qu'il s'arroge dans cette Ode. J'aurois cependant pardonné ce reproche aux envieux, quoique payens, qui le lui auroient fait de son temps; mais ses prédictions, justifiées et même amplement surpassées par l'événement, doivent aujourd'hui imposer silence à la censure.

Dacier, sans déterminer précisément la date de cette Ode, la croit postérieure aux succès d'Auguste en Espagne et en Arménie ; mais il n'en apporte aucune preuve. Ce qui me paroît le plus probable, c'est qu'Horace l'écrivit, ainsi que la précédente et celle qui ouvre le Livre Ier, au moment où il publia ce Livre avec le IIe

M. Mitscherlich pense que cette Ode est imitée d'un original grec que nous n'avons plus. La supposition pourra paroître gratuite, surtout si l'on examine un passage de Théognis que M. Mitscherlich nous indique lui-même, d'après Lambin, et qui seul a bien pu suffire pour inspirer ce morceau (Theogn. Sent., v. 237-252, ed. Cantabr., 1677). Ce savant éditeur indique aussi, avec raison, un fragment d'Euripide qui s'y rapporte, et qu'avoit déjà cité Torrentius (Fragm. CLIV, ed. Lips., p. 491). Poinsinet de Sivry, contre son ordinaire, n'a pas cherché dans cette Ode les imitations des poètes grecs. On en verra la raison, à la fin du volume, dans la note relative aux vers 6 et 7.—Le mètre est l'alcaïque.

Digitized by Google

ODE XX.

AD MÆCENATEM.

Non usitata, nec tenui ferar
Penna, biformis per liquidum æthera
Vates, neque in terris morabor
Longius, invidiaque major

Urbes relinquam. Non ego, pauperum
Sanguis parentum, non ego quem vocas,
Dilecte, Mæcenas, obibo;
Nec Stygia cohibebor unda.

Jamjam residunt cruribus asperæ
Pelles, et album mutor in alitem
Superne; nascunturque leves
Per digitos humerosque plumæ.

Jam Dædaleo ocyor Icaro
Visam gementis littora Bospori,
Syrtesque Gætulas, canorus
Ales, Hyperboreosque campos.

Me Colchus, et qui dissimulat metum
Marsæ cohortis Dacus, et ultimi
Noscent Geloni; me peritus
Discet Iber, Rhodanique potor.

Absint inani funere næniæ
Luctusque turpes et querimoniæ:
Compesce clamorem et sepulcri
Mitte supervacuos honores.

Digitized by Google

ODE XX.

A MÈCÈNE.

Non, ce n'est point une aile, ou débile ou vulgaire,
Qui va, nouvel oiseau, me porter dans les cieux :
Dès ce jour, je quitte la terre,
Et laisse confondus mes pâles envieux.

Né de parens obscurs, ton ami, ton poète,
Mécène, peut braver les ombres du trépas :
Dans le noble essor qui s'apprête,
Non, les marais du Styx ne l'arrêteront pas.

Déjà les brodequins de l'oiseau du Méandre
S'attachent à mes pieds : ornement du vainqueur,
Sur mes épaules vient s'étendre
De son manteau léger l'éclatante blancheur.

Plus rapide en mon vol que l'imprudent Icare,
J'irai voir le Bosphore et ses rocs mugissans :
Chantre ailé, l'Africain barbare
Et le Gélon farouche entendront mes accens.

J'étonnerai Colchos et le Gète sauvage,
Devant nos légions cachant mal son effroi :
Les peuples du Rhône et du Tage,
Mieux instruits, rediront mes concerts après moi.

Gardez-vous d'attrister ma pompe funéraire :
Les plaintes, les regrets, ne me conviennent plus
Et d'une tombe mensongère
Les lugubres honneurs sont pour moi superflus.

Digitized by Google

NOTES.

Gessner observe très-bien que l'explication de cette Ode est le triomphe de la folie du P. Hardouin. Dans les huit premiers vers, le jésuite ne voit rien moins que J. C. lui-même haranguant les juifs après sa résurrection ; dans le reste de l'Ode, il voit les missions des Pères de St.-Dominique parcourant le monde en habits blancs (*albi alites*) et en bottes fortes (*asperæ pelles*). Avouons que les érudits ont leur délire comme les philosophes et les théologiens.

V. 2. *Biformis.* Je crois qu'Horace veut désigner par ce mot sa double forme d'homme et d'oiseau.

5-7. *Voyez*, sur ce passage, la note renvoyée à la fin du volume.

11. Tous mes Mss, sans exception, lisent *superne.* Bentley et ceux qui, d'après lui, ont écrit *superna*, ne sont pas excusables. L'objection que les lois de la prosodie fournissent contre *superne* est détruite par Bentley lui-même ; car il cite, après Lambin et d'autres, des vers de Lucrèce et d'Ausone, où la dernière syllabe de ce mot est brève comme ici. La raison qu'il tire du sens de ce mot est plus mauvaise encore : il désigneroit, selon lui, ce qui est au-dessus du corps et de la tête. Mais Horace auroit pu le convaincre du contraire dans un vers de l'Art poétique (*Desinat in piscem mulier formosa superne*), s'il n'eût été plus occupé de se montrer plein de la lecture des autres auteurs que de confronter Horace avec lui-même.

13. J'ai conservé la leçon vulgaire *ocyor*, qui est celle de la grande majorité de mes Mss. Deux seulement, E, γ, m'ont offert, non la correction de Bentley *tutior*, mais la leçon *notior*, qu'il avoit trouvée dans un de ses meilleurs Mss. (*Cod. Leid.*).

14-20. Dans cette énumération de pays et de peuples j'ai omis les champs hyperboréens. Je crois qu'il suffit d'avoir fait voyager le cygne du nord au midi et de l'est à l'ouest.

20. Dacier remarque, avec raison, que dès-lors les Espagnols connoissoient la poésie latine : je crois qu'il auroit pu faire le même honneur aux peuples du Rhône qui n'étoient point en arrière de l'Espagne dans leur civilisation. Il a mieux aimé nous dire que le nom latin du Rhône (*Rhodanus*) vient d'un mot hébreu *Rhodanim*, qui signifie *les blonds*. Je doute cependant que les Gaulois les plus blonds habitassent les bords du Rhône.

Digitized by Google

NOTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

Sur la publication des trois premiers Livres des Odes (Renvoi des argumens des Odes 1 et 20 du Liv. I, et des Odes 9 et 13 du Liv. II.)

Tout ce que les anciens nous apprennent sur l'ordre dans lequel Horace publia ses Odes, se borne à un passage de sa *Vie* attribuée à *Suétone*, où il est dit que le quatrième livre fut ajouté par l'ordre d'Auguste aux trois premiers, après un long intervalle *(ex longo intervallo)*. Ce passage, comme on voit, ne décide rien quant à la publication des trois premiers, et l'on ne sera point étonné que le champ restant libre aux conjectures, les savans aient proposé diverses opinions. J'en distingue trois principales : 1 ° celle de Bentley, qui veut que ces trois livres aient été publiés séparément et l'un après l'autre; 2.° l'opinion vulgaire qui les suppose publiés tous les trois en même temps; 3.° l'hypothèse très-bien défendue par l'abbé Galiani (*Mél. de litt.*, tom. V, p. 195), que les deux premiers livres furent publiés ensemble, et le troisième séparément. Cette dernière opinion me paroît la plus vraisemblable : examinons d'abord celle de Bentley.

Ce savant anglais fonde d'abord son sentiment sur une supposition au moins singulière. Il veut qu'Horace n'ait écrit pendant quelques années que des Satires, pendant quelques autres que des Épodes, puis des Odes, puis des Épîtres, puis encore des Odes, et il en établit même la chronologie de la manière suivante, en accordant au poète quelques années de repos. Horace commença, dit-il, par le premier livre des Satires,

Digitized by Google

qui fut l'ouvrage des années de sa vie 26, 27 et 28 (de Rome 714, 715 et 716). Trois ans après, il commença le second livre, qui lui coûta encore trois années (de sa vie 31, 32 et 33; de Rome 719, 720 et 721). Il s'occupa ensuite des Épodes, sans intervalle, et les composa en deux ans (de sa vie 34 et 35; de Rome 722 et 723). Aux Épodes succéda le premier livre des Odes pendant les années de sa vie 36, 37 et 38 (de Rome 724, 725 et 726). Le second suivit le premier, après un repos de deux années : il occupa le poète pendant les années de sa vie 40 et 41 (de Rome 728 et 729), et fut suivi immédiatement du troisième (années d'Horace 42, 43; de Rome 730, 731). Horace eut alors besoin d'un repos plus long; il n'écrivit rien pendant trois ans, et ne commença ses Épîtres qu'en l'an de Rome 734; il en acheva le premier livre en 735, ce qui comprend les années 46 et 47 de son âge. Après un nouvel intervalle de deux ans, il entreprit le quatrième livre des Odes, qu'il composa, ainsi que le Poëme séculaire, dans les années de sa vie 49, 50 et 51 (de Rome 737, 738, 739); et ses derniers travaux furent enfin le second livre des Epîtres et l'Art poétique, dont les dates ne sont pas fixées par notre commentateur.

On voit déjà tout ce qu'il y a de gratuit dans son hypothèse, et je l'aurois traitée plus légèrement si Gesner ne l'avoit approuvée, s'il ne déclaroit même qu'en examinant l'un après l'autre les différens morceaux de notre poète (*dum recenseo singulas Eclogas*), il n'a rien trouvé qui la détruisît. L'examen de Gesner n'aura pas été sans doute aussi sévère que le nôtre, qui nous a fourni, sans beaucoup de peine, d'invincibles objections. On peut voir, en effet, dans mes argumens, que les Odes 2, 3, 12, 24 du Liv. Ier sont de beaucoup postérieures aux Odes 4, 6 et 7 du Liv. II. Les premières sont des années de Rome 731, 733, 730, 729, et ne peuvent, par conséquent, avoir été publiées en 726, comme Bentley le suppose; et parmi les secondes, il en est deux (*Septimi Gades, O sæpe mecum*) qui sont antérieures à la publication du Liv. II des Satires, ce qui détruit encore mieux ses suppo-

Digitized by Google

sitions. D'autres raisons tirées des Satires pourroient aussi lui être opposées. L'Ode 6 du Liv. II, par exemple, est antérieure à la Satire 3 du Liv. II, puisque dans l'Ode il ne possède pas encore sa maison de Tibur, dont il parle dans la Satire; et je pourrois encore trouver dans les Épodes de nouvelles difficultés. Mais je dirai en son lieu ce que je pense de ce livre; ce n'est point ici le moment de parler des Épîtres ni des Satires, et l'hypothèse de Bentley me paroît d'ailleurs suffisamment réfutée par les faits que je viens d'exposer.

La seconde opinion, que j'appellerois volontiers l'opinion vulgaire, car elle est en général celle des gens qui n'examinent point, n'a en quelque sorte pour elle que leur grand nombre. On peut cependant alléguer en sa faveur que deux Odes du Liv. III (la 14.e et la 19.e), dont nous parlerons bientôt, sont antérieures à quelques-unes des deux premiers. Mais en revanche, les deux premiers n'ayant à eux deux qu'un Prologue (*Mæcenas atavis*), et un Épilogue (*Non usitata*); tandis que le troisième a pour lui seul un Prologue et un Epilogue (*Odi profanum* et *Exegi monumentum*), il paroît naturel d'en conclure que les deux premiers parurent ensemble, et le troisième séparément; c'est en effet de cette raison que l'abbé Galiani s'appuie; et je puis y ajouter encore le témoignage du vieux scholiaste que j'ai rapporté à l'occasion de l'Ode 19 du Liv. II. En voilà sans doute assez pour nous faire pencher vers cette troisième hypothèse; mais cela ne doit pas nous empêcher de l'examiner, en concurrence avec la seconde, avant de nous y ranger, et je crois que le meilleur moyen de rendre sensibles au lecteur les résultats de l'examen, sera de l'y mener par la route même que j'ai suivie.

Deux choses me parurent nécessaires pour prouver que les deux premiers livres avoient été publiés avant le troisième : 1.° déterminer par la date de l'Ode la moins ancienne de ces livres, l'époque de leur publication; 2.° montrer que le troisième n'en contenoit aucune qui fût antérieure à celles qui sont renfermées dans les deux premiers.

L'intérêt de ma cause demandoit que je fisse remonter le

Digitized by Google

plus haut que je pourrois la publication des deux premiers livres, et je crus d'abord en trouver la date d'une manière très-favorable dans l'Ode 12 du premier (*Quem virum aut heroa*). Il est clair par les vers 45 et suiv. que cette Ode est antérieure à la mort du jeune Marcellus; je pensai que sa publication dans le livre dont elle fait partie avoit dû aussi précéder cet événement, qui est de l'an de Rome 730, et par conséquent aucune des Odes des deux premiers livres ne devoit être postérieure à cette date. Mais l'examen ne tarda pas à me détromper. En effet, l'Ode 3 du Liv. Ier (*Sic te Diva*) est probablement de 733. Il est vrai qu'en chicanant, en subtilisant (*voy.* l'Argum. de cette Ode), on peut l'antidater de quelques années, mais il seroit difficile de la faire remonter jusqu'à l'an 729; et je fus bientôt conduit à renoncer à mes conjectures par le rapprochement inattendu qui s'offrit à moi entre les Odes *Vile potabis* (Lib. I, Od. 20), *Ille et nefasto* (Lib. II, Od. 13), *Cur me querelis* (Lib. II, Od. 17), et *Martiis cœlebs* (Lib. III, Od. 8). Quoique j'aie ensuite abandonné l'hypothèse qui en étoit née, je crois devoir l'exposer ici, ne fût-ce que pour empêcher qu'elle n'en séduise d'autres. Voici comment je raisonnois : Horace, dans l'Ode 20 du Livre Ier, dit à Mécène qu'il lui fera boire du vin de son crû, scellé dans l'année où Mécène avoit reçu au théâtre les applaudissemens du peuple charmé de le revoir après le danger qu'il avoit couru. Ce danger, disois-je, est encore rappelé par notre poète dans l'Ode 17 du Liv. II, avec la chute de cet arbre qui avoit failli l'écraser lui-même : il est donc probable que ces deux événemens sont de la même date, et les commentateurs trouvent aisément celle du dernier. Ils observent qu'Horace en célèbre l'anniversaire dans l'Ode 8 du Liv. III; cette Ode est généralement reconnue pour être de l'an 733; et l'on en conclut que la chute de l'arbre est de l'année précédente. J'en concluois à mon tour que le danger de Mécène étoit de cette même année (732). Or, le vin du crû qu'Horace offre à son protecteur devant être au moins de quelques feuilles, j'en tirois, pour dernière conséquence, que

Digitized by Google

l'Ode 20 du Liv. I ne pouvoit être que des années 735 ou 736, et par conséquent postérieure de beaucoup à la mort du neveu d'Auguste.

On voit que cette conclusion renversoit toute l'hypothèse que j'avois adoptée; mais en même temps elle me flattoit d'une espèce de découverte, et par conséquent l'on peut croire que je mis une impartialité parfaite dans le nouvel examen que j'en fis. Je m'aperçus alors que l'Ode 8 du Liv. III ne doit pas nécessairement donner la date de la chute de l'arbre. Car, quoiqu'Horace en célèbre l'anniversaire dans cette Ode, rien ne prouve que ce fût le premier : tout, au contraire, porte à croire que l'accident datoit alors de plusieurs années; sans quoi Mécène, qui, au bout d'un an, n'en avoit pas perdu la mémoire, ne demanderoit point à Horace à quoi tendent ses préparatifs (v. 1—4). A cette raison déjà très-forte, il s'en joignit bientôt une autre qui l'est encore plus. C'est que la coïncidence d'époque que j'établissois entre le danger de Mécène et celui d'Horace étoit tout-à-fait gratuite, puisqu'elle n'étoit point nécessaire pour que le poète citât ces deux événemens à Mécène comme une preuve de la ressemblance de leurs destins.

Débarrassé de cette difficulté, j'achevai l'examen du premier livre sans en trouver d'autre, mais je fus arrêté de nouveau par l'Ode 9 du Liv. II (*Non semper imbres*). Les meilleurs commentateurs sont d'accord à voir dans les deux dernières strophes la remise des enseignes de Crassus par Phraate, l'an 733, et la défaite des Scythes par Lentulus, vers la même année. Cependant, cette dernière circonstance n'étant pas clairement exprimée dans l'Ode, j'essayai d'incidenter sur le premier événement. Il me sembla que *tropæa* ne signifioit pas nécessairement les enseignes rendues par les Parthes, et qu'on pouvoit appeler trophée tout gage d'un avantage remporté sur l'ennemi. J'étois d'autant plus autorisé à ne pas prendre ce mot dans le sens littéral, qu'il seroit absurde d'entendre ainsi la conquête du Niphate et de l'Euphrate, dont il est parlé dans les vers qui suivent, et j'essayai de rapporter l'Ode à l'an 730, où

Digitized by Google

Phraate plaida sa cause à Rome par ses ambassadeurs, contre Tiridate qui s'y trouvoit en personne, et promit de rendre les enseignes de Crassus. La soumission de ces deux rois me sembloit dès-lors assez prouvée, et rien n'empêchoit un poète de regarder les aigles de Crassus comme déjà rendues. Mais il me resta toujours une objection insurmontable. L'Euphrate, dans cette Ode, désigne sans doute les Parthes; mais le mont Niphate ne peut représenter que les Arméniens. J'essayai en vain de voir dans le Niphate, non la montagne, mais le fleuve qui, dit-on, porta ce nom, et qu'on croit le même que le Tigre, expédient qui me délivroit des Arméniens. Outre qu'il n'auroit pas été dans la manière d'Horace de nommer deux fleuves pour indiquer un même pays, je vis que c'étoit entasser trop de subtilités, recourir à trop de subterfuges, surtout après en avoir déjà fait usage pour antidater l'Ode 3 du Livre I. Je sentis qu'il ne me convenoit pas d'employer des moyens que je blâmois à chaque instant dans les autres, et qu'il valoit mieux céder de bonne grâce en reconnoissant les deux Odes, et par conséquent la publication des deux premiers livres, comme postérieures à la mort de Marcellus. Je renonçois, à la vérité, à une idée qui m'avoit d'abord paru ingénieuse; mais aussi, ce point abandonné, je me trouvois bien plus à l'aise pour fixer la publication des deux premiers livres. L'Ode *Quem virum* n'en demeuroit pas moins antérieure à la mort du fils d'Octavie; mais du moment que le recueil où elle se trouve n'avoit été publié qu'après, il devenoit tout naturel d'en retarder encore l'époque. Horace, pour livrer au public une Ode où il célèbre les espérances que donnoit le jeune Marcellus, dut attendre que le temps eût adouci l'amertume des regrets dans le cœur d'Auguste et d'Octavie.

Mais en me tranquillisant sur cette difficulté, j'augmentois mon inquiétude à l'égard d'une autre; et plus je retardois la publication des deux premiers livres, plus il devenoit difficile de la séparer de celle du Livre III. Je me mis cependant à l'examiner sous ce rapport, c'est-à-dire à chercher si aucune des Odes qu'il renferme n'étoit antérieure à l'an de Rome 733.

Digitized by Google

J'en trouvai quatre que l'on rapporte précisément à cette année (*Justum ac tenacem*, *Descende cœlo*, *Martiis cœlebs*, *Tyrrhena regnum*); mais je n'y vis pas grand inconvénient. La date de l'année ne donne pas celle du mois; et Horace pouvoit avoir des raisons de garder ces Odes, et spécialement la première, la seconde et la quatrième pour le nouveau livre qu'il préparoit. De toutes les autres, je n'en trouvai que trois qui s'opposassent à mon hypothèse; mais c'étoit plus qu'il n'en falloit pour la renverser. Ces Odes étoient la sixième (*Delicta majorum*), que beaucoup d'interprètes rapportent à l'an 726; la quatorzième (*Herculis ritu*), qui est évidemment de l'an 729, et la dix-neuvième (*Quantum distet*), composée au plus tard en l'an 730. Dès ce moment, j'aurois donc été forcé d'en revenir à l'opinion vulgaire, sans une distinction à laquelle je venois d'être naturellement conduit, en remarquant que la date de la composition d'une Ode et celle de la publication du livre qui la contient ne sont pas les mêmes. La nature des choses produit cet effet pour le très-grand nombre : les intérêts, la prudence, le goût du poète n'auroient-ils pas pu le produire pour un petit nombre? Voilà, pensai-je, ce qu'il s'agit d'examiner. Je le fis d'abord pour l'Ode sixième. Ceux qui en fixent la composition à l'an 726, pensent qu'Horace voulut y flatter Auguste, en peignant des plus sombres couleurs l'impiété et le déréglement des mœurs, suite des guerres civiles, et auxquelles Auguste cherchoit à remédier. Je ne crois pas à cette perpétuelle intention de flatterie que l'on prête à notre poète; mais, dussé-je l'admettre, dussé-je admettre que l'Ode fût écrite en 726, je dirai qu'elle ne pouvoit être publiée d'une manière agréable pour Auguste en 733, et dans les deux premiers livres, puisqu'alors il n'avoit encore rien fait pour les mœurs, quoiqu'il eût bâti quelques temples; je dirai qu'elle auroit dû plutôt lui déplaire, puisque le poète y peint les maux des guerres civiles, où il avoit eu une si grande part; et qu'il est tout simple qu'Horace en ait différé la publication jusqu'après la promulgation de la loi fameuse *de maritandis ordinibus*, par laquelle Auguste voulut enfin

Digitized by Google

mettre un frein à la licence générale, promulgation qui n'eut lieu qu'en 735.

Le retard de la publication de l'Ode 14 (*Herculis ritu*) paroîtra d'abord moins facile à expliquer. Horace y célèbre le retour d'Auguste après son expédition d'Espagne, et elle ne contient rien dont il pût être choqué. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle se termine d'une façon très-peu digne de la majesté du sujet. Horace put donc craindre de l'insérer dans son premier recueil lyrique, et l'on peut croire qu'enhardi par le succès, il ne craignit plus de la faire paroître dans le second. Quant à l'Ode 19, notre façon de voir s'y applique d'elle-même. L'auteur fête l'élévation de L. Licinius Varron Muréna à la dignité d'Augure; et le nouvel Augure fut mis à mort pour avoir conspiré contre Auguste en 731. Cela prouve sans contredit que l'Ode est antérieure à cette année; mais cela prouve aussi qu'Horace fit très-bien de n'en pas risquer la publication deux ans après, en 733, et que c'est même beaucoup qu'il l'ait insérée en 735 dans son troisième livre.

Cette manière de distinguer l'époque où une Ode fut écrite de celle où elle fut publiée dans un recueil n'a rien, je crois, que de très-raisonnable, de très-conforme à ce qui s'est pratiqué par les poètes de tous les temps, et de très-approprié au caractère particulier d'Horace, qui, pendant long-temps, ne livra point ses écrits aux libraires, ne les récita point en public, et n'en fit même part à ses amis que lorsqu'ils l'y forçoient en quelque manière (Lib. I, Sat. 4, v. 71-74). Son goût exquis, sa timidité naturelle, la singularité de sa position politique concouroient également à le rendre circonspect. Cette distinction résout, comme on voit, les seules difficultés qui empêchoient de séparer la publication des deux premiers livres de celle du troisième : séparation que tout rend d'ailleurs si vraisemblable. Les erreurs de ceux qui ont discuté ce point viennent presque toutes de ce qu'ils n'ont pas fait cette différence, et telle est, en particulier, l'origine de la singulière hypothèse de Bentley. Il falloit qu'il tînt bien fortement à l'idée qu'Horace publioit un livre dès qu'il avoit de quoi le remplir, pour s'être fâché

Digitized by Google

sérieusement contre les commentateurs qui ont pensé qu'il avoit pu faire dans la même année des Odes et des Satires, des Epîtres et des Odes, pour avoir soutenu qu'il se donnoit exclusivement pendant trois ans à un genre, pendant trois ans à un autre, et qu'il se livroit ensuite pendant trois autres années à un entier repos. La nature des choses suffiroit pour démentir une pareille hypothèse, quand même la chronologie ne la détruiroit pas. Bentley triomphe cependant lorsqu'il cite les vers de la quatrième Satire, où Horace rejette le titre de poète, attendu qu'il n'a encore fait que des Satires, des Discours (*Sermones*); mais ce passage prouve tout au plus qu'il n'avoit pas publié les premiers livres de ses Odes lorsqu'il l'écrivit.

Je me suis arrêté trop long-temps peut-être à cette distinction entre l'époque de la composition d'une Ode et celle de la publication du livre où nous la lisons. Mais l'idée m'a paru importante, et elle pourra nous servir dans la suite, surtout quand il sera question du livre des Epodes, sur lequel on a tant et si mal raisonné.

Résumons : 1.° à défaut d'auteurs anciens, quelques fragmens de scholiastes déposent que les deux premiers livres des Odes furent publiés ensemble avant le Livre III ; et de plus, la place qu'occupent les Prologues et Epilogues de ces différens livres confirme encore cette opinion ; 2.° il paroît impossible de rapporter la publication des deux premiers livres à une date antérieure à l'an 733 ; mais, quoique trois Odes du troisième soient antérieures à cette époque, elles ne prouvent rien contre notre hypothèse, puisqu'Horace a eu des raisons valables de ne pas les insérer dans les deux premiers ; 3.° je ne puis donner cette opinion, toute vraisemblable qu'elle est, que pour une hypothèse, faute de monumens pour la démontrer.

Je ne dirai que deux mots de l'étrange bouleversement opéré par le P. Sanadon dans l'ordre de toutes les œuvres d'Horace ; et s'il n'avoit conservé quelques partisans en France, je n'en dirois même pas ces deux mots. Il est incroyable qu'un homme d'esprit, un homme de sens comme l'étoit ce jésuite, ait pu récuser de son

Digitized by Google

bon plaisir l'autorité constamment uniforme de plus de cent Mss., dont plusieurs sont des dixième, onzième et douzième siècles, dont quelques-uns ont pour première source le Ms. rédigé par Vettius Agorius, consul, l'an de grâce 527, et qui sont encore appuyés, pour l'ordre dans lequel ils rangent les Odes, par les anciens grammairiens, et entre autres par Diomède, qui étoit antérieur au sixième siècle, et qui cite les Odes d'Horace dans le même ordre que les Mss. Au reste, en discutant la date de chaque Ode, je prouve ou qu'elle ne peut être fixée, ou qu'elle ne rend nullement nécessaire le déplacement de Sanadon.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER.

ODE I, v. 10. *Areis.*

Quoique les plus anciens commentateurs, Landinus, Cruquius, Lambin, Torrentius ne mettent ici qu'une virgule, quoique Dacier et le P. Sanadon les aient suivis, j'ai cru devoir y placer un point, après Bentley, Cuningam, Batteux, MM. Binet, Mitscherlich et Wetzel. Il suffira, je pense, pour me justifier, de transcrire et d'examiner le sens qui résulte de l'ancienne ponctuation dans la traduction du savant jésuite : « Proposez, dit-il, les richesses d'Attale à celui que la brigue d'un peuple intrigant s'efforce d'élever aux trois premières magistratures; proposez-les à cet autre qui s'empresse d'entasser dans ses greniers tous les blés de la Libye, ou à un homme qui met son bonheur à cultiver les terres que ses pères lui ont laissées : jamais, à ce prix, vous ne leur persuaderez de se jeter dans le commerce et de confier à un frêle vaisseau leur espérance et leur vie ». Est-il probable qu'Horace ait dit, comme une chose digne de remarque, que le Romain, assez puissant pour briguer le consulat, que le publicain, assez riche pour faire le monopole du blé, ne seront point assez fous pour se faire matelots (*nauta*), fussent-ils tentés par un engagement digne d'Attale (*Attalicis conditionibus*)? Non, sans doute; il ne l'a dit et ne l'a pu dire que de l'homme qui sarcle lui-même (*findit sarculo*) le champ de ses pères. C'est, en effet, dans cette classe d'hommes que l'on recrute les matelots; et *nauta* ne signifie point ici marchand, puisqu'il est question des gens de cette profession dans les vers suivans, *Mercator metuens*.

Il me reste, pour consolider mon opinion, à justifier le sens que je donne à ces deux mots, *Attalicis conditionibus*, et rien ne sera plus facile. Gessner explique *conditio* par

Digitized by Google

promesse, en citant ce passage dans son *Thesaurus* : *Attalicæ conditiones*, dit-il, *opes maximæ promissæ*. Au mot *conditio*, il cite un endroit de Cicéron (Verr. II, 59) *Optima conditione locare*, et le commente de cette manière : *Respectu redemptoris minimo pretio*. On peut consulter encore différens passages de Térence (Andr. v. 79, Heaut. 327, etc.), où ce mot peut se rendre par *condition* ou *marché;* et l'épithète *Attalicis* met enfin la chose hors de doute. Attale, roi de Pergame, qui institua le peuple romain son héritier (*v.* la note relative à l'Ode 18 du Livre II), étoit l'homme de son temps qui payoit les prix les plus considérables, et offroit les conditions, les marchés les plus avantageux. Au rapport de Pline, il poussa, dans une vente publique, un tableau d'Aristide, peintre de Thèbes, jusqu'à la somme exorbitante de cent talens (Lib. VII, 38, ed. Elz.), et il en offrit soixante à Nicias de sa *Nécromancie* d'Homère, que le peintre ne voulut pas lui céder (Lib. XXXV, 11). On voit, dans un autre passage de Pline (Lib. VIII, 48), que ce même Attale fut l'inventeur des étoffes brochées d'or, ce qui les fit nommer *attaliques;* et cette circonstance contribua sans doute à attacher l'idée de magnificence à tout ce qui portoit le nom de ce roi.

V. 29. *Me doctarum.*

Tous les Mss. que j'ai consultés, toutes les éditions dont l'autorité est reconnue portent, comme ici, *Me doctarum*, etc. M. le chevalier Croft, pour soutenir sa leçon *Te doctarum*, n'a que la conjecture de son compatriote Hare, adoptée par Valart, mais non par Sanadon; car elle ne se trouve que dans une édition de son Horace, donnée vingt-trois ans après sa mort. Hare et Valart pensent que cette correction est nécessaire, et que ce vers doit se rapporter à Mécène, parce que si Horace se l'étoit appliqué, il se seroit dès-lors mêlé parmi les Dieux (*Dis miscent superis*), et qu'il n'auroit plus besoin de demander le suffrage de Mécène pour s'élever jusqu'aux astres (*Sublimi feriam sidera vertice*). Je n'ai qu'un mot à

Digitized by Google

répondre. Par le v. 30, Horace n'entend jouir du commerce des Dieux que sur la terre, ce qui s'explique par les vers suivans : c'est dans les forêts (*Gelidum nemus*) qu'il assiste aux danses des Nymphes et des Satyres ; c'est aussi sur des roches écartées (*Remotis rupibus*) que Bacchus se montre à lui (Livre II, Ode 19). Mais, pour monter lui-même aux demeures célestes, il a besoin que le suffrage de Mécène confirme les succès qu'il se promet.

ODE II, v. 39. *Mauri peditis.*

Le Fèvre, Dacier, Bentley, Sanadon lisent *Marsi* au lieu de *Mauri*, et ils ont été suivis par M. Mitscherlich. Ils ont mille raisons pour une. Les Maures, disent-ils, n'étoient pas très-renommés pour leur bravoure ; ils n'avoient point d'infanterie, et ne pouvoient être redoutables qu'à cheval ; et comment s'imaginer qu'Horace, parlant au Dieu, père des Romains, eût été lui dire qu'il se plaît au courage des ennemis de son peuple ? Les Marses, au contraire, composoient la meilleure infanterie des armées romaines ; donc c'est d'eux qu'Horace a voulu parler. C'est fort bien raisonner, sans doute ; mais aucun Ms. ne favorisant cette conjecture, puisque tous lisent *Mauri*, il auroit mieux valu chercher à expliquer cette leçon. C'est ce qu'a très-bien fait Chrìstius, cité par Gessner et suivi par M. Wetzel. Il explique *Mauri peditis* par *Mauri equo dejecti, peditis facti.* M. Voss l'a traduit de même : *Und der Maur, gaullos ;* et c'est aussi ce que j'ai tâché de rendre ; je regrette seulement d'avoir été obligé d'employer une périphrase qui m'a privé de l'épithète *cruentum*. Je ne l'aurois pas sacrifiée, s'il m'eût été permis d'employer le mot *démonté*.

Christius, ou plutôt Jean-Frédéric Christ, à qui cette explication est due, étoit professeur de poésie à Leipzic. Il est auteur de plusieurs ouvrages philologiques, du texte de la *Dactyliotheca* de Lippert, et d'un Dictionnaire des Monogrammes, traduit en français par Sellier. (*Paris*, 1751-54.)

Digitized by Google

ODE III, v. 32. *Necessitas Lethi.*

L'ingénieux abbé Galiani a été quelquefois bien léger dans ses Commentaires sur Horace. Il se plaint, en commençant, que certains mots ont été mal compris et mal rendus par tous les traducteurs de ce poète. Il cite pour premier exemple le mot *necessitas*, qu'on a rendu, dit-il, par *la nécessité*, et qui signifie *la mort*. *Necessitas* ne se trouve que quatre fois dans tout Horace. Le premier passage est celui que nous commentons : *Semotique prius tarda necessitas Lethi.* Pour plaire à l'abbé Galiani, il faudroit donc traduire *la mort de la mort.* Voici le second : (Lib. I, Od. 35, v. 17.) *Te semper anteit sæva Necessitas*, etc. Selon l'abbé Galiani, ce seroit la mort qui précéderoit la fortune. Il est inutile de s'arrêter à l'absurdité d'un pareil sentiment. Le troisième passage se trouve dans l'Ode 24 du Livre III : *Si figit adamantinos*, etc. Selon notre critique, le poète y diroit : Si la mort a fiché ses clous d'acier sur vos têtes, vous ne les délivrerez pas des lacets de la mort : la belle idée ! Dans le dernier passage (Lib. III, Od. 1, v. 14) *Æqua lege Necessitas*, etc., la chose est moins déraisonnable. Cependant c'est plutôt le sort que la mort que l'on représente avec une urne, où il agite les noms des mortels.

ODE IV. Sestius.

Je ne crois pas devoir m'arrêter à discuter ou plutôt à réfuter les opinions de Dacier et de Sanadon sur cette Ode. Ils veulent qu'elle ait été composée pour célébrer les fêtes de Vénus, de Faune, ou même des morts, ce qui les conduit à examiner si c'est au mois de février ou au mois d'avril qu'Horace l'a écrite. On peut voir leurs raisons dans leurs Commentaires, qui sont généralement répandus. On connoît moins ceux de Poinsinet de Sivry, et je ne puis me refuser à parler de l'étrange manière dont il explique le nom du personnage à qui elle est adressée. Le but principal de son

Digitized by Google

édition étant de démontrer que toutes les Odes d'Horace où il est question de certaine passion plutôt grecque que romaine, sont imitées où plutôt traduites du grec, il n'est point de tour de force qu'il ne fasse pour se débarrasser des noms romains qui s'y trouvent et qui contredisent son opinion. Tel est celui de L. Sestius, personnage consulaire bien connu, à qui cette Ode est adressée. Sivry ne peut croire qu'Horace lui ait parlé si cavalièrement du jeune Lycidas; et voici comment il l'écarte : Sestius, dit-il, n'est point un nom propre latin, c'est un mot grec latinisé, et ce mot grec ἔστιος signifie convive : il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler que l'aspiration grecque se change volontiers chez les Latins en un sifflement, que de ἕρπω ils ont fait *serpo*, de ὗς, *sus*, etc. De même Horace a fait Sestius de ἔστιος, et *beate Sesti* doit se traduire par *heureux convive*. Il est fâcheux pour Poinsinet que ce mot ἔστιος soit en grec un barbarisme; mais, fût-il au contraire un terme très-élégant, il n'en seroit pas moins absurde de nous présenter Horace parlant grec en latin. C'est pourtant ce que Poinsinet fait une seconde fois dans la onzième Épode, et d'une manière encore plus ridicule, dont je rendrai compte en la commentant. Il auroit surpassé, sous ce point de vue, tous les éditeurs de notre poète, si M. Predikow ne lui avoit récemment enlevé cet honneur, dans son Horace imprimé en 1806. Ce savant fait naître à chaque instant les mots grecs sous la plume de son auteur. Dans l'Ode même qui nous occupe, au lieu de

Dum *graves* cyclopum
Vulcanus *ardens* urit officinas,

il lit sans scrupule :

Dum *gravis* cyclopum
Volcanus ἄρδυς urit officinas.

Dans la troisième, au lieu de *siccis oculis*, il écrit εἰκχοις *oculis*. Dans ce vers de la seconde, *Nota quæ sedes fuerat columbis*, il substitue à *columbis*, κολοιοις. Comment ne s'est-il pas rappelé qu'Horace lui-même, au commencement de la

Satire 10 du Livre I, se moque de Pitholéon le Rhodien, qui entremêloit ainsi les mots des deux langues, et de ses sots admirateurs ?

ODE VI. Varius.

L. Varius fut un des hommes les plus estimables et l'un des meilleurs poètes de son temps. Il étoit l'ami de Virgile, et se joignit à lui pour recommander Horace à Mécène. Il eut part, ainsi que Virgile, aux libéralités d'Auguste et de son favori. Horace l'associe à Plotius et à Virgile dans ce bel éloge qu'il leur donne (Lib. I, Sat. 5, v. 40 et seq.) :

> ..... animæ, quales neque candidiores
> Terra tulit, neque quæ me sit devinctior alter.

Virgile enfin le nomma, ainsi que Plotius Tucca, parmi ses héritiers, et tous deux furent chargés par Auguste de la révision de l'Enéide, avec l'ordre de n'y rien ajouter. Varius, comme poète, est aussi célébré par Horace, non-seulement dans cette Ode, mais dans la Satire 10 du Livre I (v. 43-44), où il le place, pour le genre épique, au-dessus de tous ses contemporains. L'auteur du dialogue *de Causis corruptæ eloquentiæ*, loue, ainsi que Quintilien, sa tragédie de Thyestes; et l'on cite encore avec éloge son panégyrique d'Auguste et son poëme de la Mort. De tous ces écrits, il ne nous reste que quelques vers du poëme de la Mort, conservés par Macrobe, et un seul de l'une de ses tragédies. La perte, sans doute, doit paroître immense; mais, puisqu'elle est irréparable, pourquoi ne chercherions-nous pas à nous en consoler ? Dans cette vue, j'observerai d'abord que la tragédie latine fut toujours calquée sur la grecque, et qu'ainsi l'on peut raisonnablement croire que les ouvrages de Varius dans ce genre n'avoient rien de bien original. Je dirai qu'on sait en général ce que valent les panégyriques, et que les vers que l'on nous a conservés du poëme de la Mort, parce qu'ils avoient quelques rapports avec des vers de Virgile, soutiennent mal le parallèle avec ceux-ci.

Digitized by Google

Quant au poëme épique de Varius, s'il célébroit, comme on doit le croire, des événemens contemporains, c'est un préjugé peu favorable à son mérite, et c'est aussi un moyen d'expliquer les éloges dont Horace l'a honoré. Varius étoit l'ami d'Horace, tous deux étoient protégés par Auguste et Mécène; il n'en a pas fallu tant à Boileau pour placer Voiture à côté d'Horace lui-même, et pour vanter les Églogues de Segrais. Je finirai par observer que Virgile n'avoit pas encore fait son Énéide lorsqu'Horace vanta le génie épique de Varius, et que si ce poëme eût seulement approché de l'Énéide, on en retrouveroit l'éloge dans les écrivains postérieurs, et notamment dans ceux qui ont cité Varius comme poète tragique.

ODE VII, v. 7. *Undique decerptam.*

Le changement fait dans ce vers par Érasme, et adopté par un grand nombre de commentateurs, est ingénieux. Il lit : *Undique decerptæ frondi;* mais tous mes Mss. présentent la leçon que j'ai suivie. Il y a deux manières de l'entendre : placer sur son front des branches d'olivier cueillies de tous côtés, ou placer sur son front des branches d'oliviers effeuillées de tous côtés; ce qui représente les louanges d'Athènes comme un sujet usé à force d'avoir été rebattu. Ce sens est celui de Bentley, de Sanadon et de M. Voss; mais le premier me paroît le plus naturel et le plus simple. La liberté qu'on ne peut refuser à une traduction en vers, m'a permis d'en adopter un qui tient un peu de tous les autres. La correction de Valart *indeque* adoptée par M. Mitscherlich est inutile, et ne repose sur aucune autorité.

V. 27. *Auspice Teucro.*

Ce vers a très-gratuitement exercé la sagacité de quelques interprètes. Sous le vain prétexte qu'*auspex* ne pouvoit se dire d'un homme, Bentley a voulu corriger *auspice Phœbo.* Cuningam, presque toujours opposé à Bentley, veut qu'on lise *obside Teucro;* et Sanadon a reçu cette leçon dans son

Digitized by Google

texte. S'il falloit absolument changer la leçon reçue, j'aimerois encore mieux adopter celle de mes anciens Mss. D, E, soutenus de plusieurs autres plus modernes, et lire *auspice Teucri.* Le sens seroit alors : *Nil desperandum duce Teucro et duce auspice Teucri (scilicet Apolline)* ; mais je ne vois aucune nécessité d'abandonner la leçon ordinaire. *Auspice Teucro* peut s'entendre *auspiciis Teucri* ; et si l'on consent avec Dacier qu'Horace fasse ici parler Teucer conformément aux mœurs romaines, il sera aussi simple de l'entendre se nommer *auspex*, que de voir Horace se donner le même titre, Liv. III, Ode 27, v. 8 (*Providus auspex*). Gessner est, je crois, le seul commentateur qui rapporte ce passage.

ODE IX. *Argument.*

(Lieu où l'Ode fut écrite.)

On vient de voir qu'il y a deux opinions sur le lieu où cette Ode fut composée, et que toutes les deux peuvent se soutenir et s'attaquer. Ceux qui veulent qu'Horace l'ait écrite à la campagne, ont pour eux le tableau qui la commence, et que le poète ne pouvoit avoir sous les yeux en ville ; car, à supposer même, ce qui n'est pas certain, que le sommet du Soracte pût se découvrir de Rome, il n'en seroit pas moins improbable qu'on vît également du sein de la ville les fleuves glacés et les forêts blanches de frimas. Mais, d'un autre côté, l'avant-dernière strophe où le poète conseille à son ami les plaisirs, les jeux du Champ-de-Mars et les rendez-vous nocturnes de la ville, ne peut s'accorder avec cette supposition, au lieu qu'elle concorde à merveille avec l'hypothèse qui place à Rome même la scène de l'Ode et les conseils à Thaliarchus. Pour arriver à la vérité, il faut prendre un peu de l'une et de l'autre. Du mont Mario, situé aux portes de Rome, et où se trouve aujourd'hui la villa Millini, on aperçoit très-bien le Soracte, et la vue plonge sur toute la campagne des environs. Plaçons-y la maison de Thaliarchus, et il n'y aura plus rien d'embarrassant dans le tableau ni dans les conseils d'Horace. La scène sera tout à la fois aux champs et à la ville :

Digitized by Google

Thaliarque aura le Soracte et un paysage d'hiver sous les yeux; et il sera cependant assez près de Rome pour qu'on lui recommande de n'en pas négliger les plaisirs.

V. 19 et suivans. *Lenesque sub noctem susurri, etc.*

C'est dans le n.° du 1.er juillet 1765 de la Gazette littéraire que M. l'abbé Galiani donne son explication de ces vers. Elle est si ingénieuse et si piquante que nous allons la transcrire en entier.

« Ces *lenes susurri*, dit-il, ne sont pas, comme on l'a cru, des conversations à voix basse entre les amans; ce sont des sérénades. Pour répandre plus de jour sur mon opinion, j'entrerai dans quelques détails sur les mœurs des anciens Romains, mœurs qui se conservent encore tout entières dans la Basse-Italie, en Espagne et dans le Levant.

« L'amour, passion toute puissante, mais toujours hypocrite, se prête à la gêne et aux entraves aussi long-temps qu'il peut les supporter; mais deviennent-elles trop fortes, il les brise, il les franchit. On parle d'amour de la rue aux fenêtres, en Espagne et en Italie, parce que le climat le permet. En France et en Allemagne, où le climat est plus rigoureux, il a fallu lui ouvrir la porte. On y parle d'amour au coin du feu. Dans le pays d'Horace, les maisons étoient quelque chose de sacré et d'impénétrable, surtout s'il s'y trouvoit de jeunes filles à marier. Qu'on ne s'y trompe pas, ce ne sont ni les Arabes ni les Turcs qui ont apporté la jalousie et les sérails dans la Grèce et dans le Levant. Ces usages sont beaucoup plus anciens, ils sont inhérens au sol même; ils subsistent encore en Italie, ou plutôt ils y ont subsisté jusqu'à la fin du siècle dernier, où les mœurs françaises pénétrèrent dans la Haute-Italie. Quant à la partie méridionale de ce pays, les mœurs anciennes s'y maintiennent encore dans toute leur sévérité. Les maisons sont inaccessibles aux amans; les jeunes filles, gardées aussi rigoureusement qu'en Turquie, passent une grande partie de leur temps à la fenêtre, surtout pendant la nuit, où elles viennent

Digitized by Google

entendre les chansons que leurs amans chantent à demi-voix, pour qu'on ne s'aperçoive de rien dans le voisinage. De son côté, la jeune fille a soin d'éloigner toute lumière de sa chambre; ce n'est que par ses *chuchotemens* que l'amant peut connoître qu'elle est au balcon à l'écouter. J'ai été mille fois témoin de la scène dont veut parler ici Horace. Quelquefois la jeune fille se tait tout-à-coup, elle ne répond plus au discours de son amant, qui, ne pouvant discerner dans l'obscurité si on l'écoute encore ou si l'on s'est retiré, parle et prête l'oreille pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin, n'obtenant plus de réponse, il se persuade ou que sa maîtresse est allée se coucher, ou qu'ayant entendu du bruit dans la chambre de sa mère, et craignant d'être découverte, elle s'est enfuie au plus vîte et s'est remise dans son lit pour y faire semblant de dormir. Ces sujets d'alarmes sont si fréquens, qu'un amant ne doit point trouver mauvais de se voir ainsi tout-à-coup abandonné dans ces conversations nocturnes. Affligé du contre-temps, il remet son instrument de musique dans son étui, et prend le parti de s'en retourner, quand tout-à-coup la jeune fille qui s'étoit retirée dans un coin de sa chambre, lui fait connoître, par un grand éclat de rire, qu'elle l'écoutoit encore, et qu'elle n'a voulu que le mettre un moment en peine. Transporté de joie et de plaisir, l'amant revient et recommence ses galanteries. Voilà ce qu'Horace a voulu peindre dans ces vers : *Nunc et latentis proditor intimo Gratus puellæ risus ab angulo.* Dans le reste de la strophe, le poète présente le tableau de ce qui se passe aux portes des maisons. En Italie, il est permis aux jeunes filles d'y venir quelquefois, surtout à l'entrée de la nuit. L'amant n'oublie pas d'y passer à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il trouve le moment d'indiquer à sa maîtresse l'heure du rendez-vous nocturne, de lui faire promettre qu'elle s'y trouvera et d'en demander un gage, ce qui n'est presque toujours qu'un prétexte pour lui serrer la main et lui enlever une bague que ses doigts défendent mal. »

Si le témoignage de l'abbé Galiani avoit besoin d'être

Digitized by Google

confirmé par un autre, nous y joindrions celui de M. le comte Fr. de Stollberg, qui voyageoit en Italie et en Sicile en 1792. Il traduit tout ce passage dans ses *Voyages* imprimés en allemand, en 1794, et traduits depuis en anglais. Le comte a trouvé dans ces pays les mêmes mœurs que Galiani a décrites; et ne modifie son opinion qu'en un seul point. Il pense que la scène indiquée dans les deux derniers vers d'Horace est liée à la première et la suit immédiatement. La jeune fille, dit-il, vient de jouer un tour à son amant, elle veut l'en dédommager, descend de sa chambre, court à la porte et s'y laisse dérober un anneau, qui devient le gage de leur réconciliation.

Rien n'empêche, au reste, de faire accorder cette explication avec ma traduction de cette strophe; car il me semble que l'abbé Galiani, tout en montrant que les jeunes gens de ce temps-là donnoient, comme ceux d'aujourd'hui, des sérénades à leurs maîtresses, ne prouve point que le mot de *sérénade* soit la traduction des *lenes susurri;* il parle au contraire de *chuchotemens*, il souligne ce mot, et je crois qu'il offre en effet le sens littéral des *susurri* dont parle Horace.

ODE XI, v. 6. *Vina liques.*

Liquare vina n'étoit autre chose, chez les anciens, que filtrer les vins, les passer à la chausse, opération d'autant plus nécessaire pour les vins vieux et gardés long-temps à la fumée, que l'on ne connoissoit alors qu'imparfaitement l'art de les clarifier. Telle a été du moins l'opinion de tous les commentateurs sur ce passage, depuis que le savant Torrentius l'a étayée d'une foule d'autorités, auxquelles M. Mitscherlich a joint récemment celle de Columelle (IX, 15, 12). L'abbé Galiani est le seul qui n'en ait point été satisfait. Il parle, à l'occasion de cette Ode et de la septième du Livre II, d'une espèce de *punch* que les Romains buvoient au dessert; des vins âpres et épais, qui, tout purs, n'auroient pas été potables, en formoient le *rum;* un opiat (*unguentum*) composé de miel, de graines de pavot et de quelques odeurs, y servoit de sirop et de jus de

Digitized by Google

citron ; et l'action de délayer ce mélange avec de l'eau pour le boire ensuite chaud ou à la glace, se nommoit, selon lui, *liquare vina*. L'abbé Galiani n'a pas sans doute avancé cette opinion nouvelle sans avoir des autorités ; mais comme il n'a point jugé à propos de les citer, il est impossible de s'en reposer uniquement sur la sienne.

ODE XIV. *Argument.* (*Glose du Ms. V*).

Je crois devoir rapporter ici la glose dont le scholiaste du Ms. V accompagne le titre de cette Ode. Elle ne se trouve ni dans Acron, ni dans Porphyrion, ni dans le scholiaste de Cruquius ; elle présente une opinion très-juste et qui n'a été renouvelée qu'à une époque très-moderne ; elle est curieuse, même par les erreurs qu'elle renferme et qui viennent uniquement, comme on le verra, de ce qu'un copiste ignorant a confondu en un seul l'argument de Porphyrion, où l'on suppose que c'est à Brutus que l'Ode est adressée, et celui du commentateur mieux instruit dont nous avons adopté le sentiment. Voici la glose : « Dehortatur (poeta) Antonium ne iterum bellum « moveat contra Augustum, et hoc facit sub allegoria, per « navem ipsum significando, per instrumenta milites. Anto- « nius postquam a Thessalia victus aufugit, transtulit se in « Ægyptum, ibique Cleopatra ducta uxore, maximum collegit « exercitum, ut in Romanum consurgeret imperium. Q. (quod) « O. (Horatius) audiens, dehortatus est multis modis ne faceret. » La première phrase est visiblement empruntée du commentaire de Porphyrion, où l'on a seulement substitué le nom d'Antoine à celui de Brutus, et je dois même ajouter que le nom de Brutus est demeuré dans le titre. Il en est de même des premiers mots de la phrase suivante, *Postquam a Thessalia victus aufugit ;* car ce ne fut point en Thessalie qu'Antoine combattit Auguste : mais le reste ne peut s'appliquer qu'à Antoine, et doit par conséquent avoir été copié d'un autre commentateur. Celui-ci ne commet qu'une erreur ; c'est lorsqu'il dit qu'Antoine épousa Cléopâtre : et cette erreur est bien

Digitized by Google

pardonnable, puisqu'Antoine venoit de répudier Octavie, et vivoit avec Cléopâtre comme son mari.

La confusion de ces deux argumens donne un exemple de l'incurie et de l'ignorance avec laquelle procédoient autrefois les copistes et les réviseurs de manuscrits; elle prouve qu'on ne sauroit les lire avec trop de précaution et de défiance : mais ce même exemple prouve aussi que la critique peut y trouver des secours. Le grand art seroit de savoir toujours séparer les bévues du copiste ou du réviseur, des renseignemens de l'ancien scholiaste.

Le P. Hardouin, qui vouloit que toutes les Odes de notre poète fussent l'ouvrage de quelques moines, explique singulièrement le sujet de celle-ci. Le vaisseau qu'Horace apostrophe est, à son avis, celui que montoit Jean de Brienne lorsqu'il partit pour aller à Constantinople s'asseoir sur le trône d'Orient, l'an de grâce 1233 ou 1234.

ODE XV. *Argument. Glose du Ms. V.*

Le Ms. A donne pour titre à cette Ode, *ad Alexandrum Paridem;* les Mss. B, D, E, φ, *ad Alexandrum.* Le Ms. V porte seulement *ad Paridem*, mais on lit en marge la glose suivante : « Moneo te ut *caveas*, nam prophetia ista ita erit « vera sicut illa quam Neptunus Paridi cecinit, dum duceret « secum raptam Helenam. » Si l'on se rappelle les derniers mots de la troisième strophe de l'Ode précédente,

> ..... Tu nisi ventis
> Debes ludibrium, cave !

la liaison que le scholiaste établit entre ces deux Odes deviendra sensible, et il sera clair qu'Horace, selon lui, vouloit mettre sous les yeux d'Antoine le funeste exemple de Pâris. On verra même que la différence du mètre de ces deux Odes l'a seule empêché de les réunir. Je trouve d'ailleurs ici une nouvelle preuve de la double source où puisoit le copiste ou le rédacteur de ce Ms.; car, après l'opinion que l'on vient de lire, il en rapporte une autre en ces termes : « Vel aliter, Horatius

Digitized by Google

« reprehendit illos qui obturantes aures suas contempnunt « audire sapientum correctiones et per stultitiam sibi et patriæ « ruinam inferunt. » Cette glose morale est évidemment empruntée d'un autre commentaire que je crois avoir retrouvé avec beaucoup plus d'étendue dans le Ms. Q., et dont l'auteur ne peut avoir été qu'un moine qui s'efforce, presque à chaque Ode, de transformer Horace en prédicateur. Nous aurons bientôt occasion d'en citer un exemple (*Voy* les notes de l'Ode 29). Contentons-nous ici de nous féliciter que du moins dans la glose qui nous occupe, le copiste du Ms. V n'ait pas confondu les deux gloses qu'il transcrivoit.

ODE XVI. Tyndaris.

L'hypothèse imaginée par quelques savans pour pénétrer plus avant que nous n'avons fait dans le sujet de cette Ode, paroîtra d'abord assez fondée. Deux Mss. lui donnent pour titre *Palinodia Gratidiæ ad Tyndaridem;* on en a conclu qu'Horace demandoit pardon à Tyndaris d'avoir insulté Gratidie. Le poète débute en louant les attraits de la mère de Tyndaris; on a cru que c'étoit là sa rétractation, et que Tyndaris étoit la fille de Gratidie; enfin les vers qu'Horace offre de sacrifier étoient des vers ïambiques; et comme il nous en reste de lui dans cette mesure, qui sont dirigés contre Canidie, une note où le scholiaste de Cruquius affirme que Canidie n'étoit qu'un nom supposé qui couvroit celui de Gratidie, a suffi pour amener cette dernière conclusion, que l'aimable Tyndaris étoit fille de la sorcière Canidie, et que c'est des ïambes qu'il avoit composés contre elle qu'Horace fait ici le sacrifice à Tyndaris.

Pour détruire toutes ces suppositions, j'opposerai d'abord l'autorité des deux Mss. de Torrentius, dont on a extrait le titre de cette Ode, l'autorité de plusieurs autres où j'ai lu des titres fort différens, qui tous s'accordent à ne faire qu'une même personne de Tyndaris et de Gratidie; j'observerai que cette construction *Palinodia Gratidiæ ad Tyndaridem* est trop mauvaise pour qu'on puisse l'attribuer à un scholiaste un peu

Digitized by Google

ancien ; qu'il est plus naturel de s'en tenir aux titres qui confondent Tyndaris avec Gratidie, et dès-lors j'en conclurai que le nom de Gratidie ne pouvoit appartenir à Tyndaris et à sa mère, puisque, chez les Romains, c'étoit le nom du père et non celui de la mère qui se transmettoit à leurs enfans.

L'autorité du scholiaste de Cruquius ne sera pas plus difficile à combattre. Sa glose sur la cinquième Epode se retrouve dans mes Mss. B, φ : il y est dit formellement qu'Horace a substitué, dans cette pièce et dans la dix-septième du même livre, le nom de Canidie à celui de Gratidie, parce que les lois défendoient de nommer publiquement les personnes dont on censuroit les vices ou les défauts. Mais une remarque de Dacier suffira pour détruire ce témoignage si formel et si respectable en apparence. Horace lui-même montre fort bien, à la fin de la première Satire du Livre II, que cette loi ne regardoit que les calomniateurs et non ceux qui censuroient des vices véritables ; et il craignoit si peu de nommer Canidie par son nom, que, dans cette même satire, il porte contre elle l'accusation la plus grave en joignant à ce nom celui de son mari (c'est à tort que Dacier dit de son père), afin que le public ne pût s'y tromper :

Canidia Albuti, quibus est inimica venenum....

« Canidie, femme d'Albutius, menace du poison ceux dont elle est l'ennemie. » Si après cela le lecteur conserve encore quelque doute; si l'on m'allègue qu'il n'est pas sans exemple qu'une fille ait porté le nom de sa mère, j'offrirai une dernière raison qui prouvera, je crois, péremptoirement que Tyndaris n'étoit pas fille de Canidie : c'est que Canidie n'eut jamais d'enfans. Il suffit, pour s'en convaincre, de recourir aux deux épodes qui viennent d'être citées. Dans la cinquième, le malheureux enfant que Canidie veut faire périr n'ose la supplier au nom des siens qu'avec l'expression du doute, et en donnant à entendre qu'elle n'a eu que des accouchemens simulés :

Per liberos te, si vocata partubus
Lucina veris adfuit.....

Digitized by Google

Dans la dix-septième, Horace lui-même ne parle à Canidie de ses couches qu'avec la plus amère ironie et pour l'insulter, de la manière la plus dure, par une contre-vérité. (*Voyez* les vers 50-52 de cette pièce.)

Il est donc prouvé maintenant que Tyndaris n'étoit point la fille de Canidie; il est probable que le nom de Gratidie n'appartenoit point à Canidie, mais à Tyndaris, et c'est là l'opinion qu'il étoit intéressant de détruire. Du reste, les vieux scholiastes sont si sujets à se tromper qu'il pourroit bien se faire aussi que Gratidie ne fût le nom ni de l'une ni de l'autre, et c'est ce qu'il importe peu d'examiner.

Une autre opinion mérite mieux d'être réfutée, c'est celle qui paroît la plus vraisemblable à M. Wetzel, et elle trancheroit toutes les difficultés qui viennent d'être discutées : elle consiste à voir dans cette Ode un simple jeu d'esprit, et dans Tyndaris un personnage imaginaire. Ceux qui la soutiennent se fondent sur l'autorité d'Acron. Selon cet ancien scholiaste, la palinodie qui nous occupe ne seroit en effet qu'une imitation de celle que le poète Stésichore fut obligé d'adresser à Hélène pour recouvrer la vue dont Castor et Pollux l'avoient privé, parce qu'il l'avoit insultée dans ses premiers chants. Mais d'abord, en admettant que l'Ode d'Horace soit imitée de Stésichore, je pourrois répondre par une allégation que nous avons déjà prouvée pour les deux Odes précédentes; savoir : qu'Horace entendoit fort bien l'art de faire servir à des vues particulières ses imitations des poètes grecs; et, en second lieu, rien ne me paroît moins démontré que l'imitation dont il s'agit. Non seulement les deux vers que Platon nous a conservés de Stésichore n'ont aucun rapport avec l'Ode d'Horace, mais on verra que les lieux communs sur la colère sont la seule chose qui pût entrer également dans les deux palinodies, si l'on veut réfléchir un moment aux positions différentes du poète latin et du poète grec. Le but de celui-ci étoit d'appaiser l'ombre d'Hélène, de faire cesser la vengeance de ses frères placés alors aux rangs des Dieux. Le but d'Horace étoit de se réconcilier avec une jeune et jolie mortelle qu'aucun Dieu n'avoit

Digitized by Google

pris soin de venger. Ce qui a pu tromper Acron, c'est la mention qu'Horace fait ailleurs de la fable de Stésichore (Épod. 17), c'est le nom de Tyndaris placé dans le titre de notre Ode, et qui fut en effet un de ceux des filles de Tyndare et de Léda. Mais ces rapprochemens ne peuvent l'emporter sur les raisons que je viens de déduire. Tout ce qu'on en pourroit conclure, c'est qu'Horace a choisi le nom de Tyndaris plutôt qu'un autre, parce qu'il se trouvoit déjà dans une autre palinodie, et peut-être aussi pour n'avoir pas l'air de vouloir cacher les emprunts qu'il avoit pu faire à Stésichore, et qui ne pouvoient consister que dans les lieux communs sur la colère, dont nous avons déjà parlé.

M. Mitscherlich me fournit encore sur cette Ode une indication que les curieux pourront être bien aises de retrouver ici. Un ancien auteur (Ptolemæus Hephæst. apud Phot., Cod. CXC.) qui cite Archelaüs de Chypre, rapporte l'histoire de Stésichore autrement que Platon. Il dit que le poète d'Himère aima réellement une Hélène, sa compatriote et fille de Micythus, et que c'est elle qu'il insulta dans ses vers, parce qu'elle l'avoit quitté pour un de ses rivaux nommé Bupalus; et il cite même le commencement du premier vers. M. Mitscherlich cherche à concilier ces deux versions en disant qu'il est possible que Stésichore n'ait insulté son Hélène que d'une manière détournée, en lui appliquant toutes les injures qu'il disoit à la fille de Léda; il peut avoir raison, mais ce n'est point ici le lieu d'approfondir sa conjecture; il vaut mieux épuiser ce qu'on peut indiquer de curieux sur cette Ode, en renvoyant les lecteurs avides de tout connoître, à une dissertation publiée en anglais par J. Whitfield (1777, in-4.°), sous le titre de *Conjectures on the Tyndaris of Horace*. Au moyen d'une inscription rapportée par Fabretti, l'auteur trouve dans cette amie de notre poète une affranchie du roi de Thrace Rhœmetalces, adoptée par la famille Julienne; c'est encore elle, selon lui, qu'Horace désigne ailleurs sous le nom de *Thressa Chloe*, de *Venus Marina*, de *Sidonia Chloe;* il la fait auteur de l'Ode à la louange de Rome, communément attribuée à Erinné. Toutes

Digitized by Google

ces suppositions sont sans doute fort ingénieuses ; mais les preuves dont il les appuie n'ont aucune solidité, au jugement de M. Mitscherlich, à qui je dois également l'indication de cet ouvrage.

ODE XVII. *Argument. Glose du Ms. V.*

Argument. Voici la glose du scholiaste du Ms. V, telle que je l'ai transcrite : « Quod et ut talia me ex corde dicere credas, « veni ad locum meum ut ibi mecam cohabites, quod potus « (sic) facere quia iste locus est adeo amœnus et delectabilis « ut Fauni deserant proprios locos, huc venientes..... vel « potest esse Oda per se ; superiore quesivit ab ea pacem, « modo denotat fructum pacis, etc. ». La glose du Ms T dit positivement que cette Ode ne fait qu'une avec la précédente : « Eadem Oda est cum alia. »

V. 9. *Hœduliæ.*

Les Mss. offrent deux leçons différentes pour le troisième mot de ce vers, *hœdilia* et *hœdiliæ*. Les anciens éditeurs ont suivi la première, quoiqu'elle pèche contre la mesure du vers, à cause de la seconde syllabe qui est longue et qui devroit être brève. Ceux qui ont voulu faire disparoître cette faute se sont partagés depuis entre deux opinions. Lambin, le premier, a proposé de suivre la leçon *hœdiliæ*, en changeant toutefois *di* en *du* pour rétablir la prosodie, et de lire *hœduliæ*. Cruquius, qui croit avoir reconnu des traces de cette leçon dans deux de ses Mss., l'a insérée dans son texte, et Dacier, après lui, l'a reçue dans le sien. Cette correction a, en effet, plusieurs avantages ; elle s'éloigne le moins qu'il est possible de la leçon des Mss. ; elle ne s'en éloigne que pour rectifier la mesure du vers, et elle offre un mot qui a le même sens que celui auquel on le substitue, car *hœdile* et *hœdilia* ou *hœdulia* signifient également un parc ou bercail de chevreaux. D'un autre côté, l'on ne peut se dissimuler que ce mot *hœdulia* a paru suspect à certains interprètes, et que peut-être on le chercheroit vainement ailleurs que dans ce passage d'Horace :

Digitized by Google

mais les priviléges des poètes sont si grands, que ce ne seroit pas une raison suffisante d'en nier la latinité, surtout après que Lambin, Cruquius et Dacier l'ont reconnue.

On peut aussi soutenir et combattre la seconde correction imaginée par Talbot, et suivie par Bentley, Cuningam, Sanadon et les éditeurs les plus modernes. Ils lisent *hædulæ*, et entendent par ce mot les petites chèvres : de *hædus*, disent-ils, on a fait *hæduleus*, comme de *hinnus*, *hinnuleus*; et Horace emploie le féminin *hædulæ* au lieu du masculin *hædulei*, comme étant plus poétique. A cela on peut répondre qu'*hinnuleus* se trouve en effet dans Horace, mais qu'*hæduleus* ne s'y rencontre pas, si ce n'est dans cet endroit où on veut le placer; qu'il n'existe pas plus d'autorités pour *hæduleus* que pour *hædulia*; qu'*hædus* a pu fournir le diminutif *hædulus* aussi bien que celui que l'on propose, et que la transition est naturelle d'*hædulus* à *hædulia*. On peut dire enfin que la correction de Talbot, adoptée par Bentley et les autres, change deux lettres au lieu d'une à la leçon des Mss.

Les choses étant ainsi à peu près égales entre ces deux corrections, et la leçon *hædilia* étant réprouvée par les lois de la prosodie, j'ai cru que la clarté et la beauté du sens que feroit *hædulæ* ou *hædulis* devoient seules me décider en faveur de l'un ou de l'autre, et j'avoue que j'ai penché d'abord pour *hædulæ*. Le sens qui en résulte est que les petites chèvres ne craignent ni les couleuvres ni les loups, et il me paroissoit plus poétique d'attribuer ce sentiment de sécurité aux chevreaux enfermés dans le bercail qu'au bercail lui-même, sens qui résultoit de la leçon *hædulis*; mais bientôt, en examinant le passage de plus près, j'ai cru trouver que le sens même de Bentley en rendoit la construction un peu forcée. En effet, à la première lecture, il est naturel de lier le vers *nec viridis metuunt colubras*, et par conséquent le suivant, qui commence aussi par *nec*, avec celui qui les précède, et qui renferme le nominatif *olentis uxores mariti*, au lieu qu'on a besoin de réflexion pour terminer le sens après *mariti*, et chercher ensuite dans *hædulæ* ou *hædulis* le nominatif du reste de la

Digitized by Google

phrase. Dans cet embarras, j'ai consulté la traduction allemande du célèbre Voss, traduction dont la fidélité est si rigoureuse qu'elle indique presque toujours la leçon que l'auteur a suivie, quoiqu'elle soit dépourvue de notes et que le texte n'y soit point annexé. Le sens de M. Voss est que les chèvres ne craignent point le serpent caché dans les halliers, et ne craignent pas non plus que le loup n'attaque leurs petits dans l'étable :

Weder die grünliche Schlang im Dickicht,
Noch daſs der Zicklein Stælle bestürm' ein Wolf.

Il en résulte qu'il construit ainsi le vers d'Horace : *Nec metuunt* (*sibi*) *virides colubras, nec hœduliæ* (au datif) *lupos martiales*. Alors la phrase entière n'a plus qu'un nominatif, sous lequel tous ses membres viennent naturellement se ranger, et le sens devient aussi clair que poétique. Je me suis donc décidé, avec M. Voss, pour la leçon de Cruquius et de Dacier, et je n'ai point hésité à refaire ma strophe pour l'accommoder au sens de l'ingénieux traducteur allemand, sens qui avoit échappé avant lui à tous les interprètes.

ODE XXII, v. 10. Lalagé.

Il y a eu beaucoup d'opinions sur cette Lalagé, qui pourroit bien n'avoir été qu'un personnage imaginaire. Sans parler du P. Hardouin, qui n'y voyoit qu'une figure de la religion chrétienne, afin de soutenir son opinion que les Odes d'Horace étoient l'ouvrage de quelques moines, nous avons vu que Dacier la regarde comme une maîtresse d'Aristius Fuscus; et Sanadon va encore plus loin, car il en fait sa femme, ou du moins sa fiancée. Dacier veut qu'elle soit la même que celle dont il est parlé dans l'Ode 5 du Liv. II, comme d'une enfant qui n'est pas encore nubile : il en conclut que cette seconde Ode a été écrite avant la première, et Poinsinet de Sivry fait tourner cette conjecture au profit de son système favori ; il en infère que les deux Odes sont traduites de Stésichore, et qu'Horace les a insérées dans son recueil, non selon l'ordre dans lequel

Digitized by Google

elles avoient été composées, mais d'après celui de leur traduction. Mais ce qui nuit à son opinion, c'est que la conjecture même de Dacier ne me paroît nullement fondée : quiconque lira sans prévention les deux Odes verra qu'il est question dans celle-ci d'une maîtresse d'Horace ; dans l'autre, d'une très-jeune fille aimée de l'un de ses amis, et qu'il faut par conséquent admettre deux Lalagés, soit réelles, soit imaginaires.

Une autre opinion tirée des vieux scholiastes mérite d'être rapportée, ne fût-ce que parce qu'elle a été négligée par les nouveaux commentateurs. Le scholiaste de mon Mss. B porte en marge la note suivante : « *Liber Lucilii XVI Coliram* (*sic*) *scribitur eo quod de Colira amica inscriptus sit, et jam nos plerumque sic loquimur.* » Le Ms. de la bibl. impér. 7988, qui contient le Commentaire de Porphyrion, dit la même chose sous son nom, en latin un peu moins barbare, car il lit au premier endroit *Collyra* et non *Coliram;* enfin, dans ce même Commentaire, imprimé à Bâle avec le texte, en 1555, on lit : « *Compono scilicet librum Lalagen : ita liber Sex. Decii Collyra inscribitur eo quod de Collyra amicus* (*sic*) *scriptus sit. Etiam nos sic plerumque loquimur.* » Tout ce latin-là n'est pas bien bon, et Porphyrion ne paroît pas trop d'accord avec lui-même, puisqu'il attribue le poëme de *Collyra* tantôt à Lucilius et tantôt à Sex. Decius ; mais il en résulte que l'auteur original de cette note, défigurée par les copistes, croyoit qu'Horace entendoit ici par *Lalagé* non la personne qui portoit ce nom, mais un poëme à sa louange, et qu'il disoit : Je chante ma Lalagé, comme Racine auroit pu dire : Je compose ou je récite ma Phèdre. Le scholiaste cite en effet un autre exemple de cette locution, et remarque même que de son temps elle étoit commune. Ce témoignage semble acquérir une nouvelle autorité lorsqu'on le rapproche de l'opinion de M. Mitscherlich, que j'ai rapportée dans l'argument : il est alors évident que ce n'étoit point sous la sauve-garde de l'amour et de la beauté, mais sous celle de la poésie qu'Horace avoit pu se permettre d'errer sans crainte dans ses forêts. Mais il est juste de remarquer que la dernière strophe où il est question des charmes de Lalagé

Digitized by Google

ne se prêteroit que difficilement à cette explication, et que d'ailleurs nous n'avons point de poëme d'Horace intitulé Lalagé, à moins que ce ne soit l'Ode même qui nous occupe, ou la cinquième du Livre II, qui ne pouvoient ni l'une ni l'autre composer un Livre.

ODE XXIII. Chloé.

Les quatre Odes où il est incontestablement question d'une Chloé sont, 1.° celle qui nous occupe, 2.° la septième du Livre III, 3.° la neuvième, et 4.° la vingt-sixième de ce même livre. La seconde ne pouvoit être confondue avec les autres; elle habitoit Orique, où elle donnoit l'hospitalité à Gigès; et les autres vivoient à Rome, ou du moins en Italie; aussi n'est-ce que de ces dernières que Dacier et d'autres interprètes ont voulu prouver l'identité, et voici de quelle manière. On a déjà vu que la Chloé du premier livre étoit à peine sortie de l'enfance, et qu'Horace la raille sur sa timidité. Celle qui figure dans l'Ode 9 du Livre III est une maîtresse, ou, si l'on veut, un *pis aller* de notre poète, avec laquelle il se console d'une infidélité; et il paroissoit naturel de supposer que, dans l'intervalle de temps écoulé entre le premier livre et le troisième, ce changement avoit pu se faire dans leur situation respective : enfin, dans l'Ode 26 du Liv. III, Chloé se montre, il est vrai, comme une maîtresse cruelle qu'Horace n'a pu encore attendrir, ce qui offre bien quelque difficulté à ceux qui la confondent avec celle de l'Ode 9. Mais ils s'en tirent en disant que cette Ode a été transposée, qu'Horace l'écrivit après la vingt-troisième du Livre I, et avant la neuvième du Livre III; et ainsi ils vous montrent successivement Chloé comme une enfant avec laquelle Horace plaisante, comme une beauté cruelle dont il brigue en vain les faveurs, et enfin comme une maîtresse qui s'est laissée toucher par sa constance, et dont il est favorisé.

En admettant même, ce qui n'est pas prouvé, que les Chloés comme les Lydies, les Glycères, les Tyndaris, etc., ne fussent

Digitized by Google

pas des personnages imaginaires, il sera facile de détruire toute cette supposition. La Chloé de l'Ode que nous commentons ne peut guère être la même que celle de l'Ode 9 du Livre III; celle-ci étoit née en Thrace (*Thressa Chloe*); celle-là est représentée comme si jeune et si sauvage, qu'on doit la croire née en Italie, car il n'est guère probable qu'elle eût déjà voyagé. En second lieu, la Chloé née en Thrace ne peut non plus être confondue avec celle de l'Ode 26 du Livre III. C'est en vain qu'on prétend que celle-ci a été transposée. Dans la neuvième, Horace, à la fleur de son âge, est l'amant favori de Chloé : dans la vingt-sixième, il est sur le retour (*vixi puellis nuper idoneus*); il supplie Vénus d'adoucir Chloé la superbe (*tange Chloen semel arrogantem*); il parle donc de deux différentes Chloés. Il est donc raisonnable d'en compter trois, et impossible de les réduire à une seule.

Au reste, il est inconcevable que tant de savans hommes aient ainsi enfanté des hypothèses gratuites sur des personnages qui, peut-être, n'ont jamais existé, ou qui du moins n'ont point existé dans les circonstances où les place notre poète. Toutes ces maîtresses ont des noms grecs; Dacier en a conclu qu'elles étoient Grecques; et lorsqu'on lui demande comment tant de Grecques se trouvoient en Italie, il répond que les Grecs alloient faire leurs exercices à Rome; assertion fausse et qui ne prouveroit rien. Sous ces noms grecs, Sanadon cherche à découvrir des dames romaines, et il réussit même à trouver une Lélia Galla dans la Galathée de l'Ode 27 du Livre III. Le bon jésuite oublie que, d'après le ton même qu'Horace prend avec ces beautés, on ne peut voir en elles que des affranchies ou des courtisanes, lorsque l'on connoît les mœurs de son temps. Poinsinet de Sivry, dont le système est tout différent, prétend démontrer que toutes les Odes où ces noms se trouvent sont des traductions, et que les belles qu'Horace y célèbre sont les maîtresses d'Alcée, de Stésichore et d'Alcman. L'abbé Galiani lui-même qui traite de pédans ses prédécesseurs, tout en reconnoissant que ces noms sont empruntés et fictifs, insinue à ses lecteurs une explication

Digitized by Google

qui n'est guère plus raisonnable. Il assure qu'Horace, à son retour en Italie, après la défaite de Brutus et de Cassius, passa un an dans la Pouille, sa contrée natale, et ce n'est pas là ce que je veux lui contester; mais il en conclut que, dans ce court espace de temps, notre poète y composa la plupart de ses Odes galantes. Est-ce parce que la Pouille ayant fait partie de la Grande-Grèce, beaucoup de noms grecs avoient pu s'y conserver? Je lui prête cette raison, parce qu'il n'en donne aucune de solide. Mais, pour réfuter toutes celles qu'il auroit pu alléguer en faveur de son hypothèse, il suffit de remarquer que, loin d'avoir fait toutes ses Odes galantes dans un an, Horace en a composé à toutes les époques de sa vie, dans sa jeunesse, dans l'âge mûr, et même lorsqu'il fut devenu vieux.

On me demandera peut-être à présent ce que je pense de ces Odes, puisque je rejette tout ce qu'on en a dit avant moi. Je répondrai que je ne connois qu'une opinion qui puisse s'appliquer à toutes, parce qu'elle est fondée sur les mœurs du temps, savoir que toutes les fois que l'on reconnoîtra les femmes dont parlent ces Odes pour des personnages réels, il faudra les reconnoître aussi pour des courtisanes ou des affranchies, *meretrices* et *libertinæ*. On ne prouve rien d'ailleurs en montrant que quelques-unes de ces Odes sont traduites ou imitées du grec. J'ai déjà fait voir qu'Horace peut fort bien avoir imité les unes pour le seul plaisir de les imiter, et les autres pour les faire servir à ses vues particulières; et nos poètes traduisent ou imitent tous les jours dans l'une ou l'autre de ces intentions. Les noms grecs dont on s'est si fort embarrassé ne sont, à mon avis, d'aucune importance. Mille raisons solides ou frivoles, le caprice même ou la mesure du vers peuvent en avoir déterminé le choix; et j'en appelle encore à l'exemple de nos poètes. Ils donnent souvent à leurs maîtresses des noms grecs, romains, anglais: faut-il en conclure qu'elles étoient réellement Grecques, Romaines ou Anglaises? Faut-il même croire que leurs Iris, leurs Délies, leurs Fannys sont toujours des êtres réels? Cela seroit aussi absurde que de supposer que ce sont toujours des êtres imaginaires, ou de

Digitized by Google

vouloir, à l'exemple de Poinsinet de Sivry, que lorsqu'ils célèbrent une Délie, cette Délie soit celle que Tibulle avoit célébrée avant eux. Ils riroient sûrement de bon cœur si on leur faisoit des questions de ce genre : qu'il nous soit donc permis de rire des interprètes qui en élèvent de pareilles sur les maîtresses d'un poète mort depuis dix-huit cents ans.

Après ce qu'on vient de lire, il est presque inutile d'observer qu'une cinquième Chloé dont il est parlé dans l'Ode 19 du Livre III, est nommée dans les Mss. tantôt Chloé et tantôt Rhodé. On sent à présent combien le choix entre ces deux noms a peu d'importance.

ODE XXV, v. 20. *Euro.*

Le dernier mot de ce vers a été l'objet de beaucoup de discussions de la part des commentateurs. Les uns lisent *Hebro* avec tous les Mss. connus, les autres corrigent *Euro*, et regardent ce changement comme une grande découverte. Le Fèvre le donne comme sien ; Bentley voudroit bien se l'approprier, mais il rend témoignage à Rutgersius et à Jul. Scaliger, qui, bien avant lui, en avoient eu l'idée. Cuningam leur en ôte l'honneur à tous, et cite, faute de Mss., l'Horace imprimé à Strasbourg en 1516. MM. Wetzel et Mitscherlich remontent plus haut, en citant une édition donnée à Lyon en 1511, et M. Mitscherlich en particulier regrette que cette édition Lyonnaise n'ait pas été examinée avec soin ; car, dit-il, quoiqu'elle répète l'Aldine de 1509, elle en diffère dans plusieurs passages, et il cite précisément celui dont nous nous occupons. Les regrets de M. Mitscherlich seroient moindres s'il avoit eu sous les yeux l'édition Aldine de 1509. Il y auroit retrouvé la leçon *Euro* de l'édition Lyonnaise, et il auroit parlé de l'édition Aldine avec moins de dédain qu'il n'a fait.

C'est donc jusqu'à présent à cette édition de 1509 que l'honneur de la correction demeure, et j'avoue qu'elle se présente d'abord sous le jour le plus favorable. Je ne parle pas des citations nombreuses dont Bentley a voulu l'appuyer, mais il est sûr qu'au premier aspect on ne trouve rien à répondre aux

Digitized by Google

raisons alléguées contre la leçon vulgaire. Comment, dit-on, les jeunes Romains pouvoient-ils livrer les feuilles sèches de leurs forêts à l'Hèbre qui coule dans la Thrace ? S'ils avoient voulu les jeter dans un fleuve, il est clair que c'est le Tibre qu'ils devoient choisir. Le vent d'Est au contraire, l'Eurus, souffle dans tous les pays du monde ; les feuilles mortes sont naturellement sa proie, et il peut tout aussi bien, et peut-être mieux qu'un fleuve de Thrace, être nommé le compagnon de l'hiver (*hiemis sodalis*).

Ces raisons sont si plausibles, qu'elles auroient pu seules m'excuser d'avoir admis *Euro* dans mon texte ; mais j'avoue que je ne m'y suis décidé que parce que cette leçon m'a beaucoup facilité la traduction du passage ; et je suis d'ailleurs obligé de convenir que la leçon *Hebro*, qui est celle de tous les Mss., peut très-bien se soutenir. Dacier l'a prouvé dans tout ce qui a rapport à la critique, et voici ce qu'on peut répondre à ceux qui l'attaquent par le raisonnement. Livrer à l'Hèbre les feuilles mortes de l'Italie, n'est point une expression qui doive se prendre à la lettre ; dans l'Ode suivante, Horace ordonne aux vents de porter ses soucis dans la mer de Crète, et personne n'y a trouvé à redire ; cependant la Crète est bien aussi loin de Rome que la Thrace ; et si l'on croit nécessaire le changement de *Hebro* en *Euro*, il faut absolument en proposer un pour le mot *Creticum*, qui substitue à la mer de Crète le golfe Adriatique ou la mer de Toscane. Dans les deux cas, Horace a seulement voulu dire que les jeunes gens renvoient les vieilles courtisanes, et lui ses soucis..... bien loin. Ces locutions proverbiales ne sont, comme chacun sait, étrangères à aucune langue ; et l'on devra maintenir *Hebro* dans le texte lorsqu'on le rendra dans la traduction.

Puisque nous en sommes sur ce sujet, je ne finirai point ma note sans dire qu'elle contient implicitement la réfutation d'une remarque de l'abbé Galiani sur l'Ode 16, remarque qui tient à un système de ce savant dont nous avons parlé en commentant l'Ode 23. L'abbé Galiani veut que cette Ode 16 ait été composée par le poète lorsqu'il habitoit la Pouille : sa raison

Digitized by Google

est qu'Horace y propose à Tyndaris de jeter ses vers dans la mer Adriatique, et qu'ainsi il devoit être alors dans le voisinage de cette mer. Que diroit-on, dit-il, d'un poète français qui écriroit à une Parisienne : Madame, jetez mes couplets dans la mer Baltique? Selon lui, c'est dans la Seine qu'il doit proposer de les jeter. L'abbé Galiani ne s'est pas souvenu que les poètes français et latins ressemblent un peu au perruquier de Paris qui proposoit à Sterne de tremper sa perruque, non dans un baquet, mais dans l'Océan. La mer Adriatique, beaucoup moins éloignée de Rome que la Baltique ne l'est de Paris, a donc très-bien pu se présenter à l'esprit d'Horace, quoiqu'il fût à Rome ou près de Rome; et cela est d'autant plus vraisemblable, que cette mer orageuse est un objet fréquent de ses comparaisons. Au reste, je crois avoir démontré que l'Ode 17 est une suite de l'Ode 16; et l'Ode 17 étant évidemment écrite de la maison de campagne d'Horace voisine de Rome, l'Ode 16 ne peut avoir été composée qu'à peu près dans les mêmes lieux.

Depuis que cette note est écrite, l'excellente Notice littéraire (*Notitia literaria*) jointe à l'Horace de Deux-Ponts, m'a prouvé que l'édition Lyonnaise tant vantée n'est décidément qu'une contrefaçon de l'Aldine de 1509. Les éditeurs de Deux-Ponts disent qu'elle copie la préface d'Alde, et ils en rapportent le titre qui est, mot pour mot, le même que celui d'Alde en 1509. A la vérité, ces éditeurs et les autres bibliographes disent que l'édition Lyonnaise en diffère par des leçons qui lui sont propres et qu'elle a tirées d'anciens Mss. Mais ils ne citent que celle dont il vient d'être question, *Euro* pour *Hebro*, et l'on voit qu'elle n'est encore qu'un emprunt fait à la seconde édition Aldine. L'édition de 1511, attribuée à Simon Charpentier, ne doit donc plus servir qu'à ajouter un nouvel article à la liste des contrefaçons Lyonnaises sur lesquelles M. Renouard nous a donné, dans ses Annales des Aldes, des renseignemens si intéressans.

Digitized by Google

ODE XXVIII, v. 1-4. *Munera cohibent.*

Il y a deux opinions sur le sens de ce passage. Les uns entendent que la terre déjà jetée sur le corps d'Archytas retient son ombre (*cohibent*) au rivage de Matine, et c'est en effet le sens littéral. Les autres, par une explication contraire, veulent que ce soit faute de ces présens d'un peu de terre, que l'ombre d'Archytas erre sur ce rivage, sans pouvoir s'en éloigner. J'ai suivi ce dernier sens, le seul qui s'accorde avec les opinions non contestées des anciens. Ce n'est que la privation totale des derniers devoirs qui empêchoit les ombres de passer le Styx, et trois jets de terre sur le cadavre suffisoient pour que l'ombre fût reçue dans la barque de Caron. On allègue, il est vrai, que tous les passans étoient et se croyoient obligés de renouveler cette cérémonie; mais il n'en est pas moins vrai que le premier qui l'avoit remplie rendoit la liberté à l'ombre du mort. Dans tous les cas, il seroit faux de dire que la terre jetée sur le corps d'Archytas retient son ombre, puisque c'est toujours en couvrant le corps de terre qu'on donne à l'ombre la faculté de s'éloigner. Dacier, d'ailleurs, a fort bien répondu à ceux qui insistent sur le sens littéral du passage, quoique lui-même l'ait adopté. Pour justifier le nôtre, il suffit de sous-entendre le mot *negata; munera negata te cohibent.* Loin que cette façon de parler soit étrange, Dacier prouve qu'elle nous est très-familière à nous-mêmes. Nous disons, en effet, d'un homme qui n'est point parti pour l'armée faute d'avoir ses équipages prêts, qu'il a été retenu par ses équipages, et cet exemple s'applique de lui-même au passage que nous commentons.

ODE XXXV, v. 17-20. *Te semper anteit, etc.*

Je ne crois point exagérer en assurant que j'ai passé plus de quinze jours à lutter contre les difficultés de cette strophe dont je voulois rendre en français tous les détails: mais enfin j'ai cru qu'en traduisant Horace, je pouvois suivre le conseil qu'il nous donne dans l'Art poétique, et abandonner un tableau

Digitized by Google

dont je désespérois de tirer parti : *Et quæ desperat tractata nitescere posse relinquit.* La vérité est que ce tableau est des plus extraordinaires; la Nécessité y paroît portant dans sa main des clous à poutre et des coins, sans oublier le croc sévère ni le plomb fondu ; et l'on conviendra que la Déesse a les mains assez bien garnies. Mais ce n'est pas tout : si vous demandez à quoi bon tout cet attirail, on vous répond de deux manières différentes. Les uns vous disent que ce sont les instrumens de la torture dont la Nécessité est armée pour nous forcer à lui obéir ; les autres soutiennent que ce sont tous les moyens de solidité employés en architecture; et que, dans les mains de la Nécessité, ils attestent l'immuabilité de son pouvoir. Quoique le sens littéral du texte favorise presque également ces deux opinions, j'avoue que dès l'abord je fus choqué de la première, et que la seconde ne me parut pas non plus sans difficulté. Je voyois bien des moyens de solidité dans les grands clous et dans le plomb fondu ; mais, quoi qu'en disent les interprètes, il me sembloit que le croc *sévère* (*severus uncus*) et les coins étoient bien aussi propres à abattre et à désunir qu'à consolider. Cette remarque m'embarrassa d'abord, et me fit ensuite entrevoir l'espérance de traduire la strophe. La Nécessité précédant la Fortune, devoit être munie d'armes nécessaires pour exécuter ses arrêts; la Fortune abat et détruit aussi souvent qu'elle bâtit et consolide; il ne s'agissoit que de diviser ainsi ses attributs, en indiquant leur usage, et j'avois vaincu la difficulté. Je m'y acharnai d'autant mieux que les scholiastes de mes Mss. B, C, φ favorisoient ma manière d'entendre ce passage; mais j'eus beau faire, j'eus beau ennoblir les clous à poutre et les crocs, en changeant les uns en *longs traits aigus* et les autres en *dards recourbés ;* j'eus beau dire que le plomb brûlant consolide tout, et que les coins peuvent *renverser les murailles*, mon tableau en fut un peu moins repoussant, mais devint moins intelligible. Il auroit fallu faire deux strophes, au lieu d'une, pour le rendre clair, et je crus d'autant plus à propos de m'en dispenser, qu'aux yeux de tous les gens de

Digitized by Google

goût il est déjà trop long dans l'original, où il n'occupe qu'une strophe. Lessing déclare, dans une note de son Laocoon, que ce passage est un des plus froids de tout Horace, parce que les attributs y sont trop accumulés. Sanadon en avoit déchargé sa traduction en prose; et Dacier, qui les a conservés, ne fait pas honneur à son goût par la manière dont il les commente. Le comble du ridicule seroit de croire, avec quelques interprètes, qu'Horace n'a fait ici que copier un tableau du temple d'Antium, où la Nécessité précédoit en effet la Fortune, armée ou plutôt chargée de tous les attributs que nous venons de dénombrer. Le tableau d'Horace n'est pas sans défauts, mais il est du nombre de ceux que la peinture ne peut emprunter à la poésie, et je crois qu'il feroit un détestable effet sur la toile, au lieu d'y être plus beau que dans une Ode héroïque, comme Sanadon l'a cru.

Mais revenons à ma traduction, ou plutôt à mon imitation de ce passage. J'ai cru qu'il suffiroit d'y marquer l'assujétissement de tous les hommes à la Nécessité, ministre de la Fortune, et de rendre cet assujétissement par une image qui ne s'éloignât pas trop de celles de l'original. Mes lecteurs jugeront si mon idée étoit heureuse, et si j'ai réussi à l'exécuter.

V. 21-24. *Te spes et albo*, etc.

Cette strophe dédommage bien de la précédente; cependant il y règne une obscurité, ou plutôt une confusion d'idées, que les interprètes ont en vain cherché à dissiper. M. Mitscherlich l'a mise en évidence de manière à ne plus laisser de subterfuge aux commentateurs, ni d'excuse raisonnable au poète. Horace dit mot à mot à la Fortune : L'Espérance et la Fidélité, couvertes d'un voile blanc, te font la cour, et ne refusent pas de te suivre lorsque, changeant d'habits, tu quittes en ennemie les maisons puissantes; mais le vulgaire infidèle et la courtisane parjure se retirent, etc. Or, si la Fidélité suit la Fortune lorsqu'elle sort d'un palais, et que l'Infidélité se retire de ce même palais, il me semble que leur

Digitized by Google

conduite est absolument la même, quelque habit qu'ait pris la Fortune en s'éloignant. On ne peut concilier cette contradiction, dit notre commentateur, qu'en admettant qu'Horace, dans ce passage, a pris le mot Fortune tantôt pour le nom propre de la Déesse à qui il parle, tantôt pour le nom commun que nous appliquons à la condition où nous sommes, bonne ou mauvaise, heureuse ou malheureuse : c'est la Déesse qui abandonne en ennemie les palais des grands; c'est notre condition malheureuse, notre mauvaise fortune qui ne rebute pas nos vrais amis, mais qui met en fuite les simples compagnons de nos jouissances. Je ne sais si les contemporains de notre poète se démêloient facilement de ce passage, mais j'ai cru devoir le tourner d'une autre manière pour le rendre intelligible à mes lecteurs.

ODE XXXVII, v. 1-8. *Tempus erat*, etc.

C'est sans doute une licence assez forte que de substituer l'imparfait *erat* au présent *est*. J'ai dit, d'après quelques interprètes, que c'est un hellénisme; d'autres veulent que ce soit une élégance qui serve à peindre l'impatience où est le poète de témoigner sa joie par des danses et des festins; mais je crois que la remarque de Dacier est la plus propre à nous réconcilier avec cette locution latine, car elle nous en offre d'assez semblables en français. Nous dirions de même, selon lui, *c'étoit à présent qu'il falloit boire, et non pas lorsque*, etc. Cependant (et c'est là que j'en voulois venir pour montrer jusqu'à quel point la manie d'innover est dangereuse) un commentateur français, faute de pouvoir s'accommoder de cette tournure, a changé toute la ponctuation de ce passage, et en a détourné le sens, comme on va le voir. Il écrit :

Nunc, est bibendum nunc; pede libero
Pulsanda tellus nunc. Saliaribus
Ornare pulvinar Deorum
Tempus erat dapibus sodales
Ante, ac nefas depromere Cæcubum
Cellis avitis; dum Capitolio, *etc.*

Digitized by Google

Il prend les repas des Saliens (expression proverbiale) pour certaines cérémonies des prêtres de Mars, qui suspendoient toutes les réjouissances; il prétend que *sodales* n'est point ici un vocatif, mais un accusatif, et qu'il signifie la confrérie des prêtres de Mars et non les amis d'Horace; de sorte que, selon lui, tout ce passage devroit être traduit ainsi : A présent il faut boire, à présent; d'un pied libre il faut frapper la terre à présent; il étoit temps auparavant que les prêtres de Mars ornassent de mets saliens les tables des Dieux, et il étoit défendu de tirer le Cécube des celliers de ses pères, lorsqu'une reine menaçoit, etc. M. le chevalier Croft lui-même, tout partisan qu'il est des découvertes que l'on peut obtenir de la ponctuation, n'a pu s'empêcher de se moquer de celle-ci, dont l'auteur est ce même Sivry dont nous avons déjà parlé au sujet de l'Ode 4.

V. 9-10. *Contaminato cum grege*, etc.

Ces vers, comme ceux dont nous venons de parler, ont fourni à un homme d'esprit une découverte assez malheureuse. Tous les commentateurs, jusqu'à l'abbé Galiani, n'avoient vu qu'un troupeau d'eunuques dans le *contaminato grege turpium morbo virorum;* l'ingénieux abbé en fait un troupeau de lépreux, et se moque de ses prédécesseurs avec sa légèreté ordinaire. « Je ne me serois pas douté, dit-il, que l'amputation fût une maladie contagieuse, et je ne saurois me persuader que Cléopâtre ait fait mutiler toute son armée pour aller prendre Rome.» Que d'esprit! Mais seroit-il plus raisonnable de croire que la reine d'Égypte avoit fait inoculer la lèpre à tous ses soldats, même à ceux qu'elle avoit pu tirer de Grèce et d'Asie? Non, sans doute; et nous n'avons besoin ici ni de l'une ni de l'autre de ces absurdes suppositions; le troupeau dont parle Horace ne désigne nullement l'armée de Cléopâtre, mais les gens de sa maison; et, ce point établi, nous demanderons à tout homme de bon sens si la maison d'une reine d'Orient devoit être composée de lépreux ou d'eunuques?

Digitized by Google

La plaisanterie de l'abbé Galiani sur l'amputation contagieuse tombant d'elle-même, puisqu'il n'est pas question de contagion dans l'original, nous n'avons pas besoin d'y répondre, mais nous devons expliquer pourquoi l'on a toujours vu un troupeau d'eunuques dans ces vers qui n'en parlent pas formellement. La première raison, c'est qu'Horace les nomme expressément dans un autre passage où il peint Antoine soumis aux ministres de Cléopâtre : *et spadonibus servire rugosis potest.* (Epod. IX, 13). La seconde raison, c'est que *contaminatus* est une epithète affectée en quelque sorte aux eunuques, à cause des débauches auxquelles on les faisoit servir (*Voyez* Suétone, Tib. VII, et Tacite, Annal. XV, 37). La troisième, enfin, c'est que ce *morbus*, que l'abbé Galiani prend si ingénieusement pour l'éléphantiasis et la lèpre, ne signifie autre chose ici que ces débauches mêmes, comme le mot grec *pathos*. Il suffit, pour s'en assurer, de rappeler ce passage de Catulle : *Morbosi pariter, gemelli utrique* (LV, 6), de le rapprocher des épigrammes de ce poète où il emploie indifféremment, comme une même injure, les mots *pathicus* et *cinædus ;* et d'y joindre enfin ce passage de Sénèque : *impudicus morbum confitetur ac publicat.*

V. 28-30..... *Venenum.... deliberata.....*

On varie dans la manière de ponctuer et d'entendre ce passage. J'ai adopté celle des meilleures éditions, mais j'ai été obligé de m'en écarter un peu dans la traduction pour éviter l'enjambement d'une strophe sur l'autre : le sens littéral seroit : « Elle osa manier les serpens pour s'abreuver de leurs poisons, devenue plus fière encore du moment qu'elle eut résolu de mourir. » L'abbé Galiani propose encore ici une explication qui lui est propre ; il met les deux points, non après *ferocior*, mais après *Liburnis ;* et il entend que Cléopâtre étoit encore plus brave ou plus féroce que les *Liburniens*. Il s'efforce de prouver que *Liburnis* désigne ici ce peuple, et non les vaisseaux légers qui portoient le même nom ; chose assez

Digitized by Google

indifférente, et qu'il ne rend importante que par des abus de construction. Nous ne nous amuserons point à le réfuter, mais nous donnerons une idée de la solidité de sa critique en citant la manière dont l'éditeur des Mélanges de littérature achève d'exposer ici son opinion : « Notre traducteur, dit-il, ajoute que, long-temps après avoir fait ces remarques, il a trouvé, dans *le manuscrit* de la bibliothèque du roi, ce passage avec la même ponctuation qu'il lui avoit donnée. On y lit, à la marge, la note suivante : *Promptior sævis Liburnis fuit ad mortem: illi enim libenter moriuntur.* » J'ai souligné ces mots, *le manuscrit*, parce qu'ils supposent que la bibliothèque du roi n'en possédoit qu'un, ce qui fait voir avec quel soin l'abbé Galiani l'avoit consultée : au reste, j'ai trouvé moi-même la ponctuation dont il parle, dans plusieurs Mss. de cette bibliothèque, et je me garderai bien d'en rien conclure ; mais je me garderai surtout de citer comme une trouvaille la note qu'on vient de lire. C'est tout bonnement celle d'Acron, telle qu'on la voit dans toutes les éditions de ce scholiaste.

V. 31-32. *Privata deduci*, etc.

Je n'ai point osé m'attacher ici à la simplicité de l'original, dont voici la traduction littérale, telle que Dacier l'a donnée : « Elle eut le courage de manier des serpens.... pour s'empêcher d'être emmenée sur les vaisseaux d'Auguste *comme une captive ordinaire*, et pour éviter d'orner son triomphe, *elle qui n'avoit pas moins de grandeur d'ame que de naissance.* » La traduction de *privata* et de *non humilis mulier* paroîtra sans doute un peu traînante ; j'ai cru qu'il y auroit moins d'inconvénient à exagérer ces expressions qu'à les délayer.

ODE XXXVIII.

Feu M. de Villoison fit imprimer, en 1778, dans le supplément à ses remarques sur Longus, deux Odes qui venoient de lui être communiquées par M. Genet, alors secrétaire inter-

Digitized by Google

prête de Monsieur, frère du roi, comme récemment découvertes à Rome dans un Horace manuscrit de la bibliothèque Palatine, *a Cl. Caspare Pallavicini.* M. de Villoison ne dit rien de plus sur cette découverte, et je n'en ai pu trouver d'autres vestiges que dans le titre d'une édition moderne d'Horace, rapporté comme il suit par M. Mitscherlich : *Q. Hor. Fl. Opera omnia, prius ad exemplar Bentlei excusa, nunc insertis duobus Codd.* (sic) *novissime repertis aucta, addita quoque de harum Odarum inventione epistola principis Pallavicini.* M. Mitscherlich ajoute que l'édition a deux volumes; qu'elle est sans date et sans nom de ville ni d'imprimeur, mais qu'on la doit aux soins d'un prince de Furstemberg, qui la fit faire à Prague en 1760. Ces données ne sont sans doute rien moins qu'exactes; car si les deux Odes en question avoient été imprimées dès 1760, M. de Villoison ne les eût pas données comme nouvellement découvertes en 1778. Cependant, le titre ne pouvant pas être falsifié d'un bout à l'autre, j'ai fait mes efforts pour me procurer cette édition, qui seule pouvoit me rendre compte, dans la lettre du prince Pallavicini, des circonstances de la découverte; mais il paroît qu'elle n'existe ni dans la bibliothèque impériale ni dans aucune des bibliothèques publiques de Paris. Ce qui peut m'en consoler, ainsi que mes lecteurs, c'est que les deux Odes dont elle contient l'histoire ne peuvent être du grand poète auquel on les attribue, et qu'elles n'ont pu être imprimées plus correctement à Prague, que dans le Longus de Villoison, d'où je les ai transcrites pour les traduire et les faire imprimer ici. Ceux qui les liront seront convaincus sans doute qu'Horace n'en est pas l'auteur; mais je n'ai voulu priver mes lecteurs ni de la connoissance d'un fait curieux, ni même de la copie de ces Odes, qui ne se trouvent dans aucune édition d'Horace connue en France, et qui, bien que supposées, méritent autant d'être annexées aux œuvres de ce poète, que tant de morceaux faussement attribués à Virgile et à Ovide de figurer à la suite de leurs vers.

Digitized by Google

LIB. I, ODE XXXIX.

AD JULIUM FLORUM.

Discolor grandem gravat uva ramum;
Instat Autumnus: glacialis anno
Mox hiems volvente aderit, capillis
Horrida canis.

Jam licet Nymphas trepide fugaces
Insequi, lento pede detinendas;
Et labris captæ, simulantis iram,
Oscula figi.

Jam licet vino madidos vetusto
De die lætum recitare carmen:
Flore, si te des, hilarem licebit
Sumere noctem.

Jam vide curas aquilone sparsas!
Mens viri fortis sibi constat, utrum
Serius lethi, citiusve tristis
Advolat aura.

Digitized by Google

LIV. I, ODE XXXIX.

A FLORUS.

De raisins déjà mûrs la treille est couronnée,
L'automne est sur nos pas; et chargé de glaçons
L'affreux hiver bientôt va clorre avec l'année
Le cercle des saisons.

Il en est temps encor; dans sa course légère
Suis la Nymphe timide; elle se hâte en vain:
Tes baisers, en dépit de sa feinte colère,
Vont pleuvoir sur son sein.

Prodigue ce nectar que l'âge décolore;
Consacrons la journée à célébrer l'Amour:
Sois à nous, cher Florus! et plus joyeuse encore
La nuit suivra le jour.

Livre aux vents ces ennuis, ce trouble qui t'altère;
Attends du même front les volontés du sort,
Soit que sa main retarde ou soit qu'elle accélère
Le moment de ta mort.

Digitized by Google

LIB. I, ODE XL.

AD LIBRUM SUUM.

Dulci libello nemo soda
Forsan meorum carior extitit;
De te merenti, quid fidelis
Officium Domino rependes?

Te Roma cautum territat ardua:
Depone vanos invidiæ metus;
Urbisque, fidens dignitati,
Per plateas animosus audi.

En quo furentes Eumenidum choros
Disjecit almo fulmine Jupiter!
Huic ara stabit, fama cantu
Perpetuo celebranda crescet.

Digitized by Google

LIV. I, ODE XL.

A SON LIVRE.

O mon livre chéri! de mes amis, peut-être,
Nul ne fut à mon cœur plus précieux que toi:
Dis, par quel retour à ton maître
Es-tu prêt à montrer et ton zèle et ta foi?

Rome de ses hauteurs alarme ta prudence,
Cesse de redouter nos envieux vaincus:
En toi-même prends confiance,
Et parcours sans effroi les murs de Romulus.

Ils ont enfin cessé les ébats des Furies,
Et Jupiter tonnant nous a rendu la paix.
Chantons ses louanges chéries,
Et que sur ses autels l'encens brûle à jamais!

Digitized by Google

LIVRE II.

ODE II. V. 1-4. *Abdito...*

L'accord unanime de tous mes Mss. ne m'a pas permis de lire au vers 2 *abditæ* au lieu d'*abdito*, selon la correction de Lambin, adoptée par les éditions vulgaires. Le sens qu'elle offre, et dont ma traduction se rapproche, me paroît cependant plus beau que celui dont il faut se contenter, d'après la leçon que j'ai dû suivre. Le voici littéralement : « L'argent n'a point de couleur lorsqu'il est caché dans la terre avare, ô Salluste, qui êtes l'ennemi des lingots (*lamnæ*), à moins qu'ils ne deviennent brillans par un usage modéré. »

ODE III. V. 9-12. *Quo... quid... rivo ?*

Depuis long-temps toutes les éditions d'Horace lisent, au vers 9, *qua pinus*, etc., et au vers 11, *ramis et obliquo* ou *ramis qua et obliquo*. C'est d'après cette leçon que j'avois d'abord traduit la strophe; mais il me sembloit que l'empressement du ruisseau à s'éloigner du lieu charmant décrit par le poète formoit un contraste désagréable dans son tableau, et j'avois substitué à ce trait le *concetto* moderne du ruisseau qui murmure de ce qu'il est forcé de s'éloigner. Cette liberté me causoit du scrupule, lorsqu'en collationnant mes Mss. je trouvai, dans plusieurs des plus anciens (A, B, C, E), la leçon *quo* au v. 9, et *ramis, quid* au v. 11. Je la retrouvai ensuite dans Cruquius, qui cite ses deux Mss. les plus anciens, et dans Pulmann, qui la soutient aussi par deux Mss. d'une date ancienne. J'entendis alors ainsi ce passage : « Dans ce beau lieu où le pin et le peuplier réunissent leur ombre, pourquoi ce ruisseau s'empresse-t-il de s'enfuir, malgré le détour qui le ralentit ? » Il me sembla

Digitized by Google

que ce reproche, adressé par le poète au ruisseau, rétablissoit l'harmonie, et je le joignis à la strophe suivante, en suppléant cette transition : Toi, Dellius, *sois plus sage;* fais-y porter les vins, les parfums, etc. Ce sens est peut-être le véritable ; mais la difficulté de le rendre en si peu de vers m'a ramené au sentiment des vieux scholiastes, et entre autres de Porphyrion, qui, pour expliquer le sens de la question d'Horace, « d'où vient que ce ruisseau est gêné dans sa carrière par ce détour ? » en suggère lui-même la réponse, en ajoutant dans sa glose : *si ea non utimur*, si nous n'en profitons pas ; car on en peut conclure que c'est pour rendre ce lieu plus propice aux plaisirs du propriétaire, que le détour arrête le ruisseau. Cette explication rétablit également l'harmonie dans le tableau tracé par Horace, et c'est dans ce sens que je l'ai traduit ; mais l'étroit espace où j'étois renfermé ne m'ayant pas permis d'y faire entrer la glose qui sert de réponse à la question, j'ai dû supprimer aussi la question elle-même. (*Voyez les Variantes*).

M. Delille a imité ce passage célèbre avec toute la supériorité de son talent :

> Horace nous décrit en vers délicieux
> Ce pâle peuplier, ce pin audacieux,
> Ensemble mariant leurs rameaux frais et sombres,
> Et prêtant au buveur l'hospice de leurs ombres,
> Tandis qu'un clair ruisseau, se hâtant dans son cours,
> Fuit, roule, et de son lit abrège les détours.
>
> *Homme des Champs*, ch. IV.

ODE VII, v. 5. Pompeius Varus.

Les deux opinions entre lesquelles se partagent les savans, sur le personnage auquel cette Ode est adressée, ont au moins cela de commun que tous rejettent le nom de *Pompilius*, dont le vocatif *Pompili* ne peut en effet entrer dans le vers qui nous occupe, et mettent à la place celui de *Pompeius*, dont le vocatif *Pompei* a pu facilement être corrompu en *Pompi* par les copistes. C'est dans le choix entre les surnoms de *Grosphus* et de *Varus* que l'on se divise. Le premier n'est appuyé, il est

Digitized by Google

vrai, du témoignage d'aucun Ms. ; mais les raisons que Sanadon allègue en sa faveur sont si spécieuses, qu'elles ont séduit MM. Wetzel et Mitscherlich, et que je les ai d'abord adoptées moi-même, comme on l'a vu dans l'argument. «En effet, disent-ils, il n'est question d'un Pompeius Varus ni chez aucun historien, ni dans aucun autre endroit d'Horace ; il parle au contraire d'un Pompeius Grosphus dans l'Ep. 12 du Livre I ; il le recommande comme son ami à Iccius, qui administroit les biens d'Agrippa en Sicile, et l'on ne peut nier que ce ne soit le même personnage auquel il adresse, sous le nom de Grosphus, l'Ode 16 du Livre II, et qui possédoit lui-même en Sicile de très-grands biens. L'Ode que nous commentons, ajoutent-ils, n'emploie, il est vrai, que le nom de Pompée, mais l'individu que ce nom désigne a trop de rapports avec Pompeius Grosphus pour qu'on ne reconnoisse pas leur identité. Pompeius Grosphus ne peut avoir été qu'un Grec, affranchi ou client de la maison du grand Pompée, c'est en Sicile qu'il avoit ses biens et ses intérêts ; Pompée, sans surnom, avoit suivi avec Horace le parti des vengeurs du grand Pompée ; et, après la bataille de Philippes, c'est en Sicile qu'il se retire auprès de son fils Sextus. Cette ressemblance est trop frappante pour que le surnom de Varus, tombé peut-être de la plume de quelque vieux scholiaste, nous induise en erreur et nous fasse créer gratuitement un ami d'Horace dont nous n'avons aucun besoin.»

Malgré mon respect pour les Mss., ces raisons, je l'avoue, m'ont entraîné, jusqu'au moment où j'ai vu que M. Voss, qui les connoît sans doute, est revenu, avec Dacier et les savans du seizième siècle, à distinguer Varus de Grosphus. Il est vrai qu'il n'explique point ses motifs, mais je crois les avoir trouvés en donnant une nouvelle attention aux vers 3 et 4 de notre Ode. En premier lieu, Horace y demande à son ami qui l'a rendu, Romain (*Quiritem*), à ses dieux paternels et au ciel de l'Italie? Cette question ne pouvoit s'adresser qu'à un Romain né à Rome, ou du moins dans quelque ville d'Italie ; or tout annonce déjà, et bientôt je montrerai mieux encore, que Pompeius Grosphus étoit Sicilien. En second lieu, il est presque impossible qu'un

Digitized by Google

proscrit tel qu'avoit été le Pompée de notre Ode eût conservé en Sicile, l'une des provinces où l'on confisqua et distribua leurs biens aux soldats, les possessions immenses dont Horace parle à Grosphus dans l'Ode 16 : *Te greges centum, Siculæque circum mugiunt vaccæ*, etc. Deux pareilles présomptions valent presque une certitude; et je crois, en conséquence, qu'il faut en revenir humblement au témoignage des Mss. qui donnent le surnom de Varus au Pompée de cette Ode, et se résigner à ne savoir sur son compte que ce que nous en avons dit.

V. 9-12. *Fuite d'Horace à Philippes.*

C'est sur ce passage fameux qu'est fondée l'opinion généralement établie, du moins parmi nous, de la poltronnerie d'Horace. Un tribun qui, dans une bataille, abandonne son bouclier, et qui ne rougit point de l'avouer comme poète! qu'y a-t-il à répondre à ceux qui l'accusent de lâcheté? On a regardé long-temps la chose comme si bien démontrée, que Sanadon crut faire beaucoup pour l'honneur de notre poète en disant qu'après la bravoure, ce qu'il y avoit de plus brave, c'étoit d'avouer qu'on en a manqué. Avant Sanadon, on avoit imaginé qu'Horace avoit voulu, par cet aveu, faire sa cour à Auguste, ce qui n'auroit pas été moins lâche, ou qu'il n'avoit songé qu'à se donner une conformité de plus avec le poète Alcée, ce qui seroit bien puéril. Depuis, Algarotti passa légèrement sur ce trait, dans sa Vie d'Horace; et l'abbé Galiani en fit honneur à notre poète avec un cynisme révoltant. Selon lui, la bataille de Philippes guérit Horace de la maladie qu'on appelle bravoure, et il redevint pour toujours poète, et comme de raison poltron. Je ne connois parmi nous que Poinsinet de Sivry qui ait pris sa défense sur l'article de la bravoure, mais d'une manière qui ne peut que rendre l'avocat ridicule, sans être utile à son client. Sivry prend à la lettre un passage d'Horace (Lib. II, Sat. 3, 308), pour faire de notre poète un nain de deux pieds de haut (*moduli bipedalis*); mais au lieu de se borner à en tirer des conclusions favorables à la pureté de ses mœurs, autre point

Digitized by Google

dont il veut absolument nous convaincre, il en conclut qu'un tel nain devoit avoir donné des preuves d'un bien grand courage pour que Brutus lui confiât une légion ; et l'on sent qu'après cela il ne fait aucune difficulté de tourner en plaisanterie le passage qui nous occupe.

Je suis, au reste, très-fâché que Sivry ait été trop occupé de la taille exiguë d'Horace ; il étoit sur la voie pour lever la difficulté, et il en auroit enlevé la gloire aux commentateurs allemands modernes, tels que Lessing et M. Wetzel. Il n'auroit eu besoin pour cela que de considérer le passage dans son ensemble, au lieu d'en confronter d'autres qui n'y ont aucun rapport. Oui, sans doute, il falloit qu'un homme, grand ou petit, eût montré quelque bravoure pour obtenir de l'emploi sous Brutus; et la manière même dont Horace parle de sa conduite après la chute de son parti, prouve qu'il ne manquoit pas de courage. Nulle part il ne le désavoue, nulle part il ne témoigne le regret de s'y être engagé. Et comment enfin s'exprime-t-il dans cet endroit même? Dans quel moment dit-il qu'il a laissé son bouclier? *Cum fracta virtus*, lorsque la valeur, la vertu même fut abattue, *et minaces turpe solum tetigere mento*, lorsque les guerriers, naguère menaçans, eurent mordu la poussière. On voit donc, ce que d'autres avoient déjà remarqué, qu'il honore ses compagnons d'armes jusque dans leur défaite ; on voit, ce que les éditeurs n'avoient pas encore observé en France, qu'il ne quitta son bouclier et ne prit la fuite que lorsque le succès de la bataille fut désespéré. Il ne fit donc que ce que firent tant d'autres ; il ne fut ni plus ni moins brave qu'eux. Il raconte ici son malheur d'une manière aussi simple que naturelle, sans but particulier, sans affectation ; on en peut conclure beaucoup en faveur de sa franchise, mais rien qui le convainque de lâcheté.

ODE VIII, v. 2. Barine.

Le nom de *Julie* est donnée à *Barine* par les quatre meilleurs Mss. de Cruquius, par trois de Torrentius, et par sept des

Digitized by Google

miens. Quelques-uns, au lieu de *Barinè*, lisent *Varine*. Le Fèvre et Dacier, en proposant *Ėarine*, n'avoient pas songé que la mesure du vers s'y opposoit. Je crois qu'ils ont eu également tort de soutenir que le nom de Barine n'est ni grec ni romain. Il peut être grec s'il vient de *Barinos*, nom d'un poisson dans Aristote, selon Poinsinet de Sivry; et si on lit *Barrine*, comme dans mon Ms. V, il pourra être romain et dérivé de *Barrus*; nom propre qui revient plusieurs fois dans Horace. Mais je crois qu'il ne faut ni suivre cette leçon, ni lire *Varine*, de *Varus*; car Torrentius observe avec raison qu'Horace n'auroit point adressé l'Ode que nous commentons, à une Romaine de condition libre (*ingenua*); et d'ailleurs *Barine* ou *Varine* ne peut être un vocatif latin.

V. 23-24. Sur le mot *Aura*.

Mot à mot : « Les nouvelles épouses craignent que *ton vent* (le vent qui pousse de ton côté) ne retarde leurs maris. » Cette façon d'expliquer *aura tua* me paroît si naturelle, que je ne puis comprendre comment M. Mitscherlich, après l'avoir très-bien exposée, a pu préférer l'explication de Le Fèvre et de Dacier. Ces messieurs entendent par *aura* les émanations odorantes qui attirent les amans sur les pas de Barine, comme le taureau sur ceux de la génisse, dans la saison des amours. Il me semble que, pour adopter un pareil sens, il faut absolument n'en pas trouver d'autre. Le mot *juvenous* du v. 21 l'excuse peut-être, mais ne peut le justifier.

ODE XII, v. 13. Licymnie.

Les interprètes varient beaucoup dans leurs opinions sur la beauté dont Horace célèbre les charmes dans cette Ode. Acron, ou du moins le commentaire qu'on lui attribue, propose à son égard une alternative vraiment singulière. Selon lui, Licymnie étoit l'épouse de Mécène ou la maîtresse d'Horace (*Uxor Mæcenatis aut ipsius Horatii amica*); et le scholiaste de Cruquius dit la même chose dans les mêmes mots.

Digitized by Google

Porphyrion garde le silence ; mais les scholiastes de mes Mss. B, E, φ, V, reproduisent une des opinions d'Acron ; ils assurent que, sous le nom de Licymnie, Horace désigne l'épouse de Mécène, et que c'est par cette raison qu'il lui donne le titre de *Domina*.

S'il falloit se décider en comptant les voix des anciens commentateurs, ou du moins les plumes de leurs copistes, il faudroit donc s'en tenir à l'opinion que Licymnie étoit l'épouse de Mécène ; et Dacier, qui est, avec Rodeille et Bentley, le seul moderne qui l'ait embrassée, ne manque pas de raisons pour la soutenir. Il allègue d'abord l'autorité de quelques Mss. (lesquels à la vérité sont assez modernes), qui écrivent *Licinia* et non *Licymnia*. On lui objecte en vain que cette leçon est évidemment fausse, puisqu'elle rompt la mesure du vers par la seconde syllabe *ci* qui est brève et qui devroit être longue ; il répond que les historiens grecs ont écrit *Licinnia* avec deux *nn*, ce qui rend la syllabe longue ; et, ce point établi, il n'a pas de peine à faire voir que Terentia, femme de Mécène, étant sœur des frères Licinius, se nommoit aussi *Licinia*, et que par conséquent elle est nommée par son propre nom dans cette Ode. Bentley seconde Dacier en rapportant un autre témoignage d'Acron, lequel se retrouve aussi dans le scholiaste de Cruquius, et qui dit formellement, au sujet d'un certain Villius nommé dans le vers 64 de la Satire 2 du Livre I, qu'Horace substituoit toujours des noms vagues (*incerta*) aux noms connus (*certis*), et cite, entre autres exemples, celui du vers qui nous occupe, où le poète a placé, dit-il, *Licinia* au lieu de *Terentia*.

Ces raisons paroissent décisives, et cependant le P. Sanadon les a combattues victorieusement. Il observe très-bien que l'autorité de quelques Mss. modernes qui écrivent *Licinia*, ne peut l'emporter sur le grand nombre des plus anciens qui portent *Licymnia*, avec de petites différences dans l'orthographe : il dit, avec non moins de raison, que ce n'est point aux historiens grecs qu'il faut s'en rapporter pour l'orthographe des noms latins, et qu'ainsi la leçon *Licinia* est

Digitized by Google

réprouvée par la prosodie; il répond enfin au passage d'Acron cité par Bentley, en montrant que ce scholiaste, de l'aveu de Bentley lui-même, s'est trompé dans les autres exemples qu'il rapporte à l'appui de son opinion (il veut entre autres que, sous le nom de *Malthinus*, Horace ait tourné Mécène en ridicule), et que par conséquent il a pu se tromper de même dans son explication du nom de *Licymnia*. (*Voyez* Sanadon, Tom. I, p. 315 et suiv. de l'éd. *in*-4.°; et Bentley, Tom. I, p. 123 et 396, *Lipsiæ*, 1764.) N'oublions pas, comme l'a oublié le savant jésuite, qu'Acron en ceci n'est pas d'accord avec lui-même, puisque, dans ses notes sur l'Ode, il n'ose affirmer si Licymnie est l'épouse de Mécène ou la maîtresse d'Horace, comme nous l'avons vu plus haut.

Landinus est, je crois, le premier qui ait adopté cette seconde opinion sur Licymnie; et il est aussi le premier moderne qui ait fait imprimer un Commentaire sur notre auteur : *Non placet* (dit-il) *quod Mœcenatis sit uxor, cum veluti lasciwam illam laudet : sed potius poetæ amica quam amore amantium Dominam vocat.* « Je n'aime point qu'on en fasse l'épouse de Mécène, puisqu'on la loue de sa coquetterie; il vaut mieux la regarder comme l'amie du poète, qui l'appelle sa *maîtresse*, selon la coutume des amans. » On voit que Landinus avoit sous les yeux, en écrivant ce passage, quelque Ms. dont la glose étoit semblable à celle des miens : il faut lui savoir gré de l'avoir rejetée par la seule délicatesse de son tact. Après avoir plaint Dacier et Bentley de n'avoir pas senti qu'un pareil raisonnement valoit mieux que l'autorité de tous les scholiastes du monde, nous les blâmerons de n'avoir pas au moins profité de la remarque de Torrentius, lorsqu'il dit que nulle part Horace ne met au jour les amours des femmes libres (*ingenuarum*), et surtout des femmes nobles telle qu'étoit Terentia. Une remarque de goût pouvoit échapper à ces deux savans, mais un fait constaté n'auroit pas dû sortir de leur mémoire.

Revenons à Landinus. C'est beaucoup pour lui, disions-nous, c'est beaucoup pour le premier commentateur d'Horace

Digitized by Google

d'avoir choisi d'une manière aussi judicieuse entre les deux opinions des anciens ; aussi Sanadon a-t-il adopté la sienne : et MM. Wetzel et Mitscherlich s'y tiennent encore ; mais cela ne leur fait pas autant d'honneur. En effet, dès le milieu du seizième siècle, la véritable avoit été découverte par Cruquius. Licymnie, comme on l'a vu ailleurs, n'étoit point la maîtresse d'Horace, mais celle de Mécène ; et il suffisoit encore d'un peu de goût et de réflexion pour s'en apercevoir. Dacier l'a senti lui-même ; il a fort bien vu qu'il n'y auroit rien de plus inconvenant de la part d'Horace que de vanter les attraits et les baisers de sa maîtresse en parlant à son protecteur ; il n'a eu que le tort de ne pas voir que le tableau ne seroit guère moins inconvenant s'il s'appliquoit à l'épouse ou du moins à la fiancée de Mécène, car c'est avant le mariage qu'il prend ici Terentia. Ajoutons qu'Horace s'excuse fort bien auprès de Mécène, en lui disant : Ma lyre amoureuse ne peut chanter les victoires d'Auguste, mais elle chantera vos amours ; au lieu qu'il eût été assez peu décent de lui dire : Je ne chanterai pas les triomphes d'Auguste, mais les caresses que je reçois de Licymnie. Il me semble qu'il suffit de se figurer un moment Horace lisant son Ode à Mécène, pour être persuadé que les baisers de Licymnie s'adressent à Mécène, et non pas à lui. Ce que Sanadon avance pour réfuter en cela l'opiuion de Dacier n'est d'aucune force, et j'avoue que je ne comprends pas comment MM. Wetzel et Mitscherlich ne l'ont pas senti. Avant eux J. Bond avoit déjà suivi l'opinion de Cruquius. Le Fèvre me paroît l'avoir adoptée ; je la trouve même dans Poinsinet de Sivry, et je n'ai pas besoin d'ajouter que M. Voss l'a reproduite dans sa traduction. Il a trop de tact et de goût pour se tromper en pareille matière.

Après avoir exposé les raisons qui doivent faire regarder Licymnie comme la maîtresse de Mécène, il me reste encore, pour compléter cette note, à montrer pourquoi Dacier et Bentley ont obstinément rejeté cette opinion, et à rassembler tout ce qu'on a pu conjecturer jusqu'ici sur cette Licymnie : je ferai l'un et l'autre en peu de mots.

Digitized by Google

1.° Une seule strophe de l'Ode peut motiver l'obstination de Dacier et Bentley; c'est celle où Licymnie est représentée dansant parmi les jeunes filles à la fête de Diane. Ils en ont conclu qu'elle ne pouvoit être une affranchie, et moins encore une courtisane. J'ai déjà répondu à cette objection dans ma note, page 264. Au reste, ce même passage les divise eux-mêmes d'opinion. Bentley y voit Licymnie déjà mariée, menant la danse en qualité de *matrone*: Dacier y trouve la preuve qu'elle n'étoit pas encore mariée, puisque c'est avec des *vierges* qu'elle entrelace ses bras. Tous deux raisonnent à merveille; mais comment n'ont-ils pas vu que le tableau lascif de la dernière strophe ne pouvoit convenir ni à une matrone, ni à une vierge, ni surtout à une femme du rang de Terentia?

2.° Quoique Torrentius ne dise pas positivement s'il regarde Licymnie comme la maîtresse d'Horace ou comme celle de Mécène, c'est chez lui qu'il faut chercher ce qu'on peut en savoir de plus raisonnable d'ailleurs. Il cite un certain Licymnius, affranchi de César, et dont elle pouvoit être parente, qui pilla les Gaules sous Auguste, selon le témoignage de Dion (Lib. LIV). Licymnie alors auroit été une affranchie; elle auroit pu se faire honneur des talens qu'Horace lui reconnoît pour la danse et pour la musique, et qu'il n'auroit pas osé louer dans une femme d'une autre condition; elle eût été aussi très-convenablement la maîtresse cachée de Mécène, sans appartenir à la profession de courtisane qui, sans doute, l'auroit exclue des danses, même particulières, où nous l'avons vue figurer.

Puisque cette note est déjà si longue, je crois pouvoir, sans scrupule, y ajouter quelques lignes pour faire connoître à mes lecteurs l'opinion la plus nouvelle et la plus ridicule qu'on ait eue sur Licymnie; elle est de M. Prædicow. Après avoir écrit ce nom Glicymnia dans son texte, il demande en note si l'on ne préféreroit pas *Glychymnia*? et reconnoît en elle Livie, maîtresse du maître même des Romains, *ipsius Romanorum Domini Domina*. Les baisers brûlans, ajoute-t-il, dont il est question au vers 25, sont donnés et refusés à Auguste, à qui tout le reste doit également se rapporter.

Digitized by Google

V. 25-28. On s'accorde assez généralement aujourd'hui à voir trois tableaux dans cette strophe. Le premier montre Licymnie détournant la tête pour aller à la rencontre des baisers de son amant (*detorquet ad oscula cervicem*); elle les refuse mollement dans le second (*facili sœvitia negat*), parce qu'elle aime mieux qu'on les lui dérobe (*quæ magis gaudeat eripi a poscente*); et dans le troisième c'est elle qui s'empresse de les ravir (*interdum rapere occupat*). De ces trois tableaux, j'avoue que le premier m'a paru impossible à rendre, surtout avec la nécessité où j'étois d'ajouter une transition un peu moins brusque au simple *cum* par lequel Horace arrive à ce morceau. Au reste, quelque agréable que pût devenir le passage auquel je renonce, si l'on avoit le temps de le développer, deux raisons me consolent un peu de sa perte : la première, c'est que Boileau l'a négligé lui-même en imitant cette strophe par ces vers si connus de l'Art Poétique :

> Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
> Qui mollement résiste et par un doux caprice
> Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.
>
> (*Ch. II*, v. 68-70.)

La seconde, c'est que les anciens scholiastes, d'accord entre eux sur ce point, et suivis d'abord par les commentateurs modernes, ont vu le premier tableau sous un jour tout différent. Ils le commentent de cette manière : *Describit fastidium mulieris detorquentis se ab osculis amatoris.* Ainsi, selon eux, Licymnie ne détourne pas la tête pour aller au-devant des baisers de Mécène, mais pour les écarter : j'avoue que cette manière d'entendre *detorquere ad* peut paroître un peu forcée; mais je ne la crois pas impossible à justifier; et il me semble qu'elle offre un sens plus naturel. Si on l'adopte, on trouvera alors ma traduction bien plus exacte, car il n'y manquera plus un tableau tout entier, mais la seule circonstance de la tête détournée, qu'il étoit peut-être bien difficile d'exprimer.

Digitized by Google

ODE XIV, v. 27. *Superbo.*

Tous mes Mss. portent *superbo*, ainsi que tous ceux de Cruquius, de Pulmann, de Torrentius, de Bentley, et tous les éditeurs avoient suivi cette leçon jusqu'à Lambin, qui proposa *superbum*, soutenu, dit-il, de quelques vieux Mss. qu'il ne désigne pas d'une autre manière. Malgré le vague de cette indication, que Torrentius a même jugée suspecte, et à laquelle on ne peut joindre qu'une autre indication non moins vague des Mss. de Fabricius, donnée par Bentley, la leçon *superbum* avoit prévalu depuis Lambin, ou du moins ceux qui l'avoient abandonnée avoient voulu y substituer *superbus* ou *superbis*, et personne que Dacier n'avoit pris la défense de l'ancienne. Tous les interprètes pensoient que les parquets orgueilleux (*pavimentum superbum*) étoient une expression poétique très-digne d'Horace. Quelques-uns n'hésitoient à l'adopter qu'à cause des trois consonnances *pavimentum*, *superbum*, *pontificum*; au lieu que le vin orgueilleux, ou, comme traduit le malin Voltaire, le vin magnifique, le vin *superbe (mero superbo)*, sembloit n'offrir qu'un sens ampoulé, pour ne pas dire ridicule. J'ai partagé long-temps cette opinion; j'ai traduit d'abord en lisant *superbum*, et j'avoue que la manière dont Dacier défend la leçon *superbo*, étoit faite pour la décrier auprès de tous les esprits raisonnables. Dans ce mot *superbo*, il voit le vin de Postumus *qui nage orgueilleusement sur ce parquet magnifique sans craindre de le gâter*. Or, je le demande, n'est-ce pas en effet un bel honneur pour ce vin vieux que d'être ainsi répandu par un prodigue, après avoir été gardé sous cent clefs, et de ne pas craindre de gâter un pavé de marbre, qu'un coup d'éponge nettoiera si facilement? Un mauvais plaidoyer peut nuire, comme on sait, à la meilleure cause; aussi est-ce surtout depuis celui de Dacier, en faveur de la leçon *superbo*, qu'elle a été généralement abandonnée. Et cependant, c'est ce plaidoyer même qui m'a mis sur la voie pour y revenir; car il ne s'agit, pour

Digitized by Google

la justifier, que de prendre le contre-pied de cette défense ridicule. Oui, le Cécube de Postumus étoit orgueilleux; mais il ne le devient pas au moment où il est répandu à terre; il l'étoit de se voir gardé sous cent clefs comme un précieux trésor. Cette explication ajoute un trait de plus à la libéralité de l'héritier, qui ne craint pas d'inonder ses parquets de ce vin *superbe*. Une fois convaincu que la leçon presque unanime des Mss. pouvoit très-bien se défendre, je l'ai rétablie dans mon texte, et j'y ai conformé ma traduction; mais je crois pouvoir conserver ici celle qui se rapportoit à la leçon vulgaire :

> Tu gardes sous cent clefs, n'osant en faire usage,
> Ton Cécube rival des vins qu'on offre aux Dieux;
> De ce nectar, ami, ton héritier plus sage
> Teindra de tes parquets les marbres orgueilleux.

Je ne finirai point cette note sans dire que M. Voss a traduit ce passage dans le même sens que moi, ni sans offrir aux amateurs la nouvelle explication qu'en a donnée Poinsinet de Sivry en ponctuant de cette manière :

> Et mero
> Tinget pavimentum, superbo
> Pontificum potiore, cœnis.

Il fait ainsi la construction : *Tinget pavimentum in cœnis, mero potiore superbo illo mero pontificum;* et il traduit : Dans ses festins, il arrosera son plancher d'un vin préférable à celui de la cave orgueilleuse des pontifes.

V. 28. *Cœnis pontificum.*

Le sens littéral est, ou que le vin de Postumus étoit meilleur que celui qui se buvoit dans les repas des pontifes, ou bien qu'il étoit seul préférable à tout ce qui composoit ces repas. Il y a une troisième explication donnée par Dacier : « Ce vin auroit dû être réservé pour les banquets des pontifes ». Le savant commentateur loue Horace de ce sentiment de religion; sur quoi Voltaire, qui se tient avec raison au

Digitized by Google

sens ordinaire, et qui ne croyoit pas Horace très-dévot, déclare fort plaisamment à son interprète qu'il a d'excellent vin de Canarie et de Malaga, mais qu'il ne l'enverra point à son évêque. J'ai traité ce détail avec un peu de liberté. Au lieu du vin des pontifes, j'ai cité celui que l'on offroit aux Dieux, et que les prêtres buvoient. Le mal n'est pas grand; et, pour le réparer encore mieux, j'ajouterai que les repas des pontifes formoient une locution devenue proverbiale pour exprimer des repas somptueux.

ODE XVI, v. 7. Pompeius Grosphus.

Pour montrer, dans ma note sur l'Ode 7, qu'il ne falloit pas confondre le personnage auquel elle est adressée, avec celui qui est l'objet de l'Ode qui nous occupe, j'ai dit que l'un étoit nommé par les anciens scholiastes Pompeius Varus, tandis que l'autre reçoit de notre poète le surnom de Grosphus; j'ai ajouté que le premier étoit Romain, ce que prouvent les vers d'Horace lui-même, au lieu que le second étoit Sicilien, comme on peut le conclure de son surnom grec de Grosphus et de ses possessions en Sicile; j'ai promis, enfin, de prouver encore mieux ce dernier point, et je vais tenir parole.

Ce n'est point du témoignage des anciens scholiastes que je me servirai, quoiqu'ils disent, soit à l'occasion de cette Ode, soit en commentant l'Épître 12 du Liv. I, que Pompeius étoit originaire de Sicile, *Sicilia oriundus;* mais je m'appuierai d'un passage de Cicéron, qu'un heureux hasard m'a fait découvrir, et qui semble mettre la chose hors de doute. On trouve cité, dans la troisième Oraison contre Verrès (cap. 23), parmi les victimes de l'avarice de ce préteur, Eubulide Grosphus de Centuripe, l'homme le plus distingué de sa patrie par ses vertus, sa noblesse et sa fortune, mais qui n'en fut pas moins contraint, à force de coups, à payer en grains une contribution exorbitante. Centuripe, aujourd'hui *Centorbi*, est citée ailleurs par Cicéron (in Verrem, IV, 23) comme la ville

Digitized by Google

la plus riche de la Sicile. Il est aisé d'en conclure quelle devoit être la fortune de son plus riche citoyen ; et dès-lors on doit trouver un bien grand rapport entre lui et le Grosphus de notre Ode, dont les richesses devoient être immenses, pour qu'Horace, qui habitoit Rome, en ait parlé comme il le fait. On m'objectera, il est vraí, que le Grosphus d'Horace se nommoit aussi Pompeius, au lieu que celui de Cicéron portoit le nom d'Eubulide : mais cette différence même va nous conduire non pas à reconnoître l'identité des deux personnages, mais à voir dans le second le fils ou l'héritier du premier. Celui-ci, comme on vient de le voir, fut vexé par Verrès sous le nom de Grosphus Eubulide ; celui-là jouit en paix de sa fortune sous le nom de Pompeius Grosphus. Quoi de plus naturel que d'en conclure que le Sicilien Eubulide, après être sorti des mains de Verrès, n'eut rien de plus pressé que de se mettre, pour l'avenir, à l'abri de vexations pareilles, en briguant le titre de citoyen romain, et que l'ayant obtenu par le crédit de la famille des Pompées, il en prit le nom, comme c'étoit l'usage des cliens et des affranchis? Il aura donc joint ce nom à ceux de Grosphus et d'Eubulide, et son fils ou son héritier se sera contenté de ceux de Pompée et de Grosphus. J'avoue que ce ne sont là que des conjectures, mais il me paroît difficile d'y rien opposer ; et alors la différence du Pompeius Grosphus d'Horace, et de son Pompeius Varus, devient encore plus frappante ; ce n'étoit pas sans doute le fils ou l'héritier d'une des victimes de Verrès qui auroit pris parti dans les guerres civiles des Romains ; ce n'étoit point à un Sicilien nouvellement admis au droit de bourgeoisie romaine qu'Horace auroit donné le titre de *Quirite* (Ode 7), et qu'il auroit parlé des Dieux de Rome comme des Dieux de sa patrie (*Dîs patriis*).

Malgré la longueur de cette note, le désir de ne rien laisser en arrière m'oblige d'y joindre encore quelques mots. Quelque riche qu'Horace nous montre Grosphus dans notre Ode, il semble nous le présenter dans une situation précaire dans l'Epître 12 du Liv. I. Il le recommande à Iccius, intendant des

Digitized by Google

biens d'Agrippa en Sicile ; il dit à cet Iccius d'accorder à Grosphus tout ce qu'il lui demandera ; il ajoute que l'on a des amis à bon marché, lorsque les gens de bien ont besoin de quelque chose (*Bonis ubi quid deest*). Des commentateurs, et Sanadon entre autres, en ont conclu que l'Épitre étoit antérieure à l'Ode ; que, lorsqu'Horace écrivit à Iccius, Grosphus, dépouillé de ses biens par les suites de la guerre civile, avoit besoin de la protection d'Iccius pour y rentrer, et qu'il y étoit rentré en effet par cette protection, lorsqu'Horace lui adressa l'Ode ; d'où il suit, pour dernier résultat, que Grosphus est le même que le Pompée de l'Ode 7. Mais il est facile de détruire ce raisonnement, si l'on observe, 1.° que l'expression d'Horace, *bonis ubi quid deest* peut s'appliquer à vingt choses différentes, et que Grosphus pouvoit, quoique fort riche, avoir souvent besoin d'Iccius, étant à peine citoyen romain et habitant une province ; 2.° que le crédit de Mécène ne put faire rendre à Horace lui-même son patrimoine confisqué ; qu'il fut plus facile à ce favori d'Auguste de lui donner de nouvelles terres, et que, par conséquent, jamais le crédit d'Iccius n'auroit pu faire réintégrer Grosphus dans sa fortune, s'il en avoit été dépouillé.

V. 33. Possessions de Grosphus.

Je serai toujours le premier à réclamer les priviléges dont jouissent les traducteurs en vers, mais je crois qu'il ne faut pas qu'ils en abusent, et ce seroit en abuser que de faire dire à son auteur une chose qu'il n'a pas pu dire. Ne pouvant faire entrer la Sicile dans cette strophe, j'y avois d'abord suppléé en nommant la plaine d'Enna, mais bientôt il me vint un scrupule sur la probabilité que Grosphus de Centuripe y possédât des biens, et sur la réalité de sa plaine ; si Enna me manquoit, je ne voyois de ressource que dans Hybla, et je ne pouvois juger moi-même entre ces deux villes. J'ai eu recours alors au savant M. Walckenaer, qui a bien voulu me fournir tous les renseignemens nécessaires, et m'a décidé en faveur d'Hybla. En effet, Enna étant à dix bonnes lieues marines à

Digitized by Google

l'ouest de Centuripe, patrie de Grosphus, il est difficile de croire que ses possessions s'étendissent aussi loin ; et, de plus, Enna est au sommet d'une montagne escarpée ; Hybla, au contraire, n'est qu'à trois lieues au sud-est de Centuripe, dans la plaine de Catane, et Thucydide a même eu soin de remarquer sa proximité de la ville natale de Grosphus. N'oublions pas que c'est de l'*Hybla major* que tout ceci doit s'entendre. D'autres villes de ce nom existoient en Sicile, au moins au nombre de trois; et la plus célèbre nommée aussi Megara, voisine de la côte et de Syracuse, recueilloit sur ses collines un miel délicieux.

Je demande pardon à mes lecteurs de les avoir entretenus de ces recherches, et je les prie de croire que je leur épargne les détails de beaucoup d'autres pour ne leur en offrir que les résultats.

ODE XVII. V. 1-8.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici la traduction de Luc de Laporte; il me semble que, malgré son exactitude servile, il a conservé des grâces et du sentiment à ce morceau :

Pourquoi m'occis-tu de tes plaintes ?
Hélas ! ni aux déités saintes,
Ni à moi n'agrée le sort,
Que là-bas premier tu descende,
Mæcène, ô ma gloire plus grande,
Et de mes vers le doux support !
Ah ! toi la moitié de mon ame,
Si de tes jours hâtant la trame,
Le destin te vient séparer,
Qu'attends-je ici l'autre partie,
Ne pouvant à ta départie,
Ni cher, ni entier demeurer ?

V. 17 et suiv. *Seu Libra, seu me*; etc.

Cette strophe est toute astrologique; elle a exercé la sagacité des commentateurs dans un temps où l'astrologie avoit encore

Digitized by Google

quelque crédit, mais je crois que mes lecteurs me sauroient fort peu de gré d'établir sur ce sujet une discussion détaillée : il leur suffira sans doute de trouver ici le sens littéral de ce passage : « soit que la Balance, soit que le Scorpion, partie la plus terrible de l'heure natale, me regarde (dit Horace à son protecteur), ou que ce soit le Capricorne, tyran des mers hespériennes, nos deux astres ont un accord merveilleux. » La plupart des commentateurs pensent que le signe qui *regarde* (*aspicit*) est celui qui se levoit au moment où l'enfant est né. Ceux qui voudront en savoir davantage peuvent consulter, dans les *Analecta* de M. Mitscherlich (Horat., Tom. II, p. 696), un morceau curieux de M. Reimer, membre de la Société royale de Goettingue, auteur d'une *Historia problematis de cubi duplicatione*. Il est plus intéressant pour nous de remarquer, dans cette strophe, une preuve que Mécène, l'un des hommes les plus éclairés de son temps, n'en étoit pas moins infatué des chimères de l'astrologie. Horace se conforme ici à ses idées, puisqu'il s'appuie, non pas il est vrai de l'identité, mais de la conformité de leurs horoscopes, pour lui prouver qu'ils mourront en même temps; mais on auroit tort d'en inférer que notre poète croyoit lui-même à l'astrologie. On a pu voir le contraire dans l'argument de l'Ode 11 du Livre I. Toute sa philosophie paroît annoncer une indifférence pour l'avenir, qui forme un contraste frappant avec les inquiétudes de Mécène, et qui ne donne que plus de mérite à la condescendance qu'il témoigne ici pour la foiblesse de son protecteur.

Au *capricorne, tyran de l'onde hespérienne*, j'ai cru pouvoir substituer sans inconvénient l'*astre orageux qui termine les ans*.

Je terminerai cette note, en observant que plusieurs de mes Mss. lisent au vers 19 *Letalis* au lieu de *Natalis*. Cruquius a trouvé la même leçon dans deux des Mss. Blandiniens, et il pense qu'on ne doit pas la rejeter trop légèrement. Je la recommande comme lui à la méditation des astrologues.

Digitized by Google

ODE XVIII, v. 5-6. *Attali ignotus hæres.*

Il y a deux opinions sur l'intention qu'Horace put avoir dans ce passage. Les uns, fidèles à l'indication donnée par Acron et par le scholiaste de Cruquius, pensent que le poète censure, dans ces vers, le peuple romain tout entier, en insinuant qu'on obtint par surprise, d'Attale, surnommé Philometor, le testament qui appela la République à son héritage. Ils s'appuient d'un passage de Plutarque (*in Tib. Graccho*), et d'un autre de Tite-Live (Liv. XXXIV) qui semblent, en effet, favoriser leur sentiment. Mais leurs adversaires le combattent, en alléguant qu'après toutes les alliances qu'il avoit conclues avec Attale, le peuple romain ne pouvoit être, à l'égard de ce prince, un héritier inconnu *(ignotus hæres)*, et ils trouvent cet héritier dans un certain Aristonicus qui, après la mort d'Attale, se fit passer pour son frère, s'empara de ses états et osa les disputer aux Romains, mais qui fut vaincu enfin par Perpenna, et finit par être conduit à Rome où il fut étranglé dans sa prison.

Telles sont les opinions qui ont en général partagé les savans jusqu'à M. Mitscherlich, qui les rejette l'une et l'autre pour ne plus voir dans le palais d'Attale *(Attali regiam)* qu'une expression proverbiale semblable à celle que présentent les conditions dignes d'Attale *(Attalicis conditionibus)* de l'Ode 1 du Livre I; expression qu'Horace alors n'auroit employée que pour dire d'une manière poétique qu'il n'a point envahi par la ruse un héritage opulent. Je me rangerois volontiers au sentiment de ce dernier interprète, s'il ne s'agissoit pour cela que de rejeter l'explication qui trouve l'héritier inconnu d'Attale dans Aristonicus. En effet, quoique cette qualité d'*ignotus hæres* convienne très-bien à un fourbe qui s'introduit dans une famille à laquelle il n'appartient pas, on ne peut croire cependant qu'Horace, en parlant des hommes puissans, des heureux du siècle dont il se garde bien d'être jaloux, eût fait allusion à un malheureux qui avoit péri d'une

Digitized by Google

façon si déplorable. Aristonicus ne m'empêcheroit donc pas d'adopter l'opinion de M. Mitscherlich ; mais je ne puis abandonner aussi légèrement la première que j'ai exposée. On l'attaque bien foiblement lorsque l'on allègue que le peuple romain n'étoit point un inconnu à l'égard d'Attale ; car s'il étoit très-connu comme allié de ce prince, il en étoit très-inconnu comme son héritier ; il n'avoit, comme le dit ma traduction, que des droits inconnus à son héritage. L'autorité des scholiastes a ici d'autant plus de poids, que de pareilles gloses ne peuvent leur avoir été prêtées par d'ignorans copistes. Enfin, et voilà ce qui m'a déterminé, Rodeille donne à ces gloses très-courtes un développement qui détruit, selon moi, toutes les objections. Ce n'est pas, selon lui, sur le peuple romain en masse que porte la censure du poète, mais sur les délégués de ce peuple, sénateurs et autres, qui avoient fait leur profit des richesses d'Attale en exécutant son testament : et certes alors, tout en soutenant l'héritage légitime pour la République, on ne pourra méconnoître la nullité des droits de ceux qui s'en emparoient. Cette explication me paroît si satisfaisante, que je ne conçois pas comment le jésuite Sanadon, qui cite souvent son confrère Rodeille, a négligé de s'en servir.

ODE XIX. *Argument. Glose du Ms. V.*

Voici la glose du Ms. V, qui sert d'argument à cette Ode : « *Ostendit Oratius suam Apotheosim .i. deificationem .s. (seu) immortalitatem famæ quam sibi paravit duos libros carminum conscribendo, dicens se adeo jam affinem factum Diis, quod licuit sibi Deos videre, jam translato in consortio eorum, quod prius non licuit dum mortalis erat..... et est totum una Oda usque ad Odi pofanum vulgus.* » Il est impossible de s'expliquer plus clairement. Je crois cependant que le glossateur se trompe lorsqu'il veut réunir absolument les deux Odes en une seule ; et cette réunion paroissoit déjà moins sûre au réviseur du Ms. qui se contente d'observer au titre

Digitized by Google

de la seconde, qu'il y a des gens qui la joignent à la première : *sunt qui jungant hanc Oden cum superiore ;* mais elles sont au moins la suite naturelle l'une de l'autre : et le commencement de la glose offre, ce me semble, une présomption bien forte en faveur de la publication des deux premiers livres ensemble et avant le troisième. L'argument de l'Ode 1 du Livre III dans le Ms. Q en présente une autre dont nous parlerons en son lieu. On ne sauroit trop admirer le courage du P. Sanadon, qui, malgré la liaison si frappante de nos deux Odes, place l'une au milieu du Livre I, et l'autre au milieu du Livre III, sans autre raison que son bon plaisir.

ODE XX, v. 5-7.

..... *Non ego pauperum*
Sanguis parentum, non ego quem vocas :
Dilecte ! Mæcenas, obibo.....

Voici encore un de ces passages qui ont mis gratuitement à la torture l'esprit des commentateurs. Il me paroît extrêmement clair avec la ponctuation que je lui donne, ponctuation que je retrouve dans mes Mss. E, φ, M, O, et que le Ms. S confirme par une faute, en lisant *dilectum* au lieu de *dilecte*, leçon qui aura passé de la glose dans le texte. Le sens littéral est alors : « Non, moi le fils de pauvres parens, *mais* que toi, Mécène, tu nommes ton ami, je ne mourrai point, etc. » Ce sens, au reste, n'est pas nouveau, c'est celui d'Acron et du scholiaste de Cruquius, et nous verrons bientôt qu'on n'y peut rien objecter de raisonnable.

Mais si les scholiastes des Mss. l'ont suivi généralement, je dois avouer aussi que le premier commentateur imprimé s'est empressé d'ouvrir une autre route. Landinus, dans son Horace publié à Florence en 1482, et à Venise l'année suivante, construit le passage de cette manière : *O dilecte Mæcenas, ego quem tu sæpe vocas.... non obibo;* et je pense que cette note est une de celles qui lui ont attiré une si sévère réprimande de la part d'Alexandre Minucien, dans sa préface de l'édition de

Digitized by Google

Milan, 1486. Il me semble, en effet, qu'on a laissé dormir assez long-temps sa construction nouvelle. La ponctuation de l'édition Aldine 1509 la condamne, et le premier éditeur qui la renouvelle est, je crois, Lambin, l'un des plus savans et peut-être le moins tranchant des commentateurs d'Horace, qui même laisse le choix libre à ses lecteurs entre les deux ponctuations. Après lui, Cruquius est revenu au sens de son scholiaste; Torrentius a suivi la ponctuation de Lambin, mais tacitement; d'autres l'ont adoptée de la même manière ou même en la condamnant dans leurs notes comme D. Heinsius et Rodeille; et je me vois obligé de descendre jusqu'à Dacier, qui la condamne de même, pour en trouver au moins l'explication. Il nous apprend que ceux qui ponctuent *non ego quem vocas, dilecte Mæcenas, obibo*, entendent par *vocas, in scænam vocare;* d'où il suit qu'Horace dit à Mécène : Je ne mourrai pas, moi que tu invites si souvent à souper; et le savant académicien observe avec raison que cette pensée seroit plus digne d'un parasite que d'un galant homme.

Dacier a donc repris la ponctuation et le sens des anciens scholiastes, et les choses en seroient peut-être demeurées là, si Bentley, le subtil Bentley n'eût imaginé de reproduire contre ce sens l'objection du terrible Jules Scaliger, surnommé l'hypercritique. A leur avis, il seroit absurde qu'Horace dît à Mécène : Je ne mourrai pas moi, le fils de parens obscurs, moi que tu nommes ton ami. Il peut citer, disent-ils, comme une chose merveilleuse, le bonheur qu'il a de se rendre immortel malgré l'obscurité de sa naissance; mais il n'est nullement merveilleux qu'un ami de Mécène s'immortalise : cette amitié, due au mérite de ses poésies, est, au contraire, une des raisons qui le feront vivre toujours. Telle est l'objection du fameux hypercritique : j'ai dit plus haut qu'elle n'avoit rien de raisonnable; et, pour s'en convaincre, il suffit de comparer l'explication que j'ai donnée au même lieu de ce passage avec celle que j'expose à présent. Il est vrai que j'y joins un *mais* qui n'est pas dans l'original, mais ce mot n'est presque jamais que sous-entendu dans la poésie lyrique; et

Digitized by Google

rien de plus naturel que ce qu'Horace dit à son protecteur, soit qu'on l'entende comme nous l'avons fait, soit qu'on l'explique de cette autre manière : Bien que fils de parens obscurs, tu m'honores de ton amitié, et ma renommée est immortelle.

C'est pourtant faute d'avoir trouvé cette réponse à l'objection de Scaliger, que Bentley a discuté longuement l'autre ponctuation, et que, ne pouvant y donner un sens vraisemblable, il a imaginé une correction que le P. Sanadon s'est ensuite empressé de recevoir dans son texte. Il rejette d'abord le sens de l'invitation à souper, en se servant des raisons de Dacier sans lui en faire hommage ; il expose ensuite une autre explication qui naît de la construction suivante : *Non ego quem* tu *dilecte Mœcenas vocas : sanguis pauperum parentum, obibo.* « Je ne mourrai pas, mon cher Mécène, moi que tu nommes le fils de pauvres parens. » Il la trouve, avec raison, absurde ; car, quelle apparence que Mécène eût reproché à Horace la pauvreté de sa famille, et qu'Horace lui rappelât ce reproche dans un moment tel que celui-ci ? mais ce qui lui eût semblé choquant dans la bouche de Mécène, il le trouve fort à sa place dans celle des envieux de notre poète ; il propose, en conséquence, de lire *vocant* au lieu de *vocas ;* il construit *non ego quem vocant* sanguis, etc., moi qu'ils appellent le fils, etc. ; et il parvient ainsi à établir une leçon contraire à tous les Mss., et qui forme une construction moins naturelle encore que celle que nous avons adoptée, et qui est conforme à tous les Mss.

On ne sera donc point étonné que le seul Sanadon ait admis cette correction hasardée ; et je crois que personne n'aura envie d'en adopter une autre, qui est de Poinsinet de Sivry. Ce commentateur, qui ne le cède peut-être qu'au P. Hardouin dans son goût pour le paradoxe, a imaginé une hypothèse historique toute entière, pour changer dans ce passage le mot *vocas* en *vocans*. On la comprendra mieux si l'on veut relire l'argument de l'Ode 17. Poinsinet part du serment qu'Horace rappelle dans cette Ode, et qui l'engageoit à suivre Mécène au tombeau (v. 9-12) ; il assure que ce serment étoit mutuel, et

Digitized by Google

que Mécène avoit aussi juré de ne point survivre à Horace. Cela posé, il imagine que Mécène, ayant été dangereusement malade, fut très-alarmé de l'engagement de son ami; c'étoit apparemment vers la fin de l'année, car notre commentateur ajoute que Mécène ayant rétabli sa santé, Horace lui envoya pour étrennes un écrin de pierres précieuses, et ce fut alors, selon lui, et non à la mort d'Horace, que Mécène fit les vers conservés par Isidore de Séville, et que je vais transcrire ici :

Lugens te, mea vita, nec smaragdos,
Beryllos, mihi, Flacce, nec nitentes,
Nec percandida margarita quæro,
Nec quos Tbynica lima perpolivit
Anellos, neque jaspios lapillos.

J'avoue que l'invention de l'écrin semble donner une occasion assez naturelle à l'envoi de ces vers, qui n'est pas trop facile à comprendre : mais ils me paroissent peu propres à remplir le but que suppose Poinsinet de Sivry. Il veut que Mécène les ait écrits pour détourner Horace du projet de le suivre : mais les vers, s'ils ne sont pas faits après la mort d'Horace, supposent au moins qu'il meurt le premier. Mécène lui dit : Si je pleure ta perte, je ne me soucie plus ni d'émeraudes ni de perles, etc. Cela veut dire tout au plus : Après ta mort, je ne me soucierai plus de la vie; et non pas, je veux que tu tiennes à la vie après ma mort. Cependant Poinsinet continue. Ces vers, dit-il, sont les plaintes qu'Horace rappelle dans l'Ode 17 : *cur me* querelis *exanimas tuis*. Ce sont eux qui lui ont inspiré cette belle Ode où il renouvelle son serment. Mais (car il faut en venir enfin au passage qui est l'objet de cette longue note), mais, dit-il encore, Horace, ami généreux, étant tombé malade lui-même, s'empressa de dégager son ami de leur engagement réciproque. Tel est le but de cette Ode 20, et l'on s'en convaincra bien vîte, en substituant *vocans* à *vocas*. Voici quel est alors le sens du poète : *Non ego.... dilecte Mæcenas, obibo quem vocans.* « Je ne mourrai point, mon cher Mécène, en appelant quelqu'un à me suivre. » C'est-à-dire, en te sommant de remplir ton serment... Que de frais

Digitized by Google

d'imagination en pure perte ! Poinsinet se les fût épargnés, s'il avoit remarqué que son explication met Horace en contradiction avec lui-même dans toute l'Ode : elle lui fait dire au début qu'il mourra, et tout le reste tend à prouver le contraire.

Je fais grâce au lecteur d'une autre imagination de Poinsinet, qui, au moyen d'un fragment cité par Macrobe, fait intervenir Auguste dans cette affaire, attendu, dit-il, qu'il y étoit intéressé ; et je ne cite plus que l'opinion de M. Wetzel sur ce passage. Il explique *vocas* par *revocas;* « Moi que tu rappelles, que tu voudrois retenir encore sur la terre. » L'idée est ingénieuse, mais elle suppose, comme l'hypothèse de Poinsinet, qu'Horace parle de sa mort physique comme prochaine, ce qui n'est nullement probable, et nous avons vu d'ailleurs que tous ces expédiens deviennent inutiles, lorsqu'on veut bien s'en tenir au sens des scholiastes et à l'ancienne ponctuation.

Cette note étant la dernière du volume, je m'y suis livré à plus de développemens que dans toutes les autres. Ceux de mes lecteurs qui ne seront pas un peu entichés de la manie philologique (et ce sera sûrement le plus grand nombre), m'en feront sans doute un reproche ; mais, loin m'en défendre, je passerai volontiers condamnation. Je leur demanderai seulement de vouloir bien considérer que c'est la seule fois que j'aie cédé tout-à-fait au penchant à disserter que ce genre de travail inspire ; et qu'il ne m'a pas fallu moins qu'un effort continuel sur moi-même pour ne pas doubler l'épaisseur de ce volume, qui sans doute leur semble déjà beaucoup trop gros.

Après cette excuse, ils me permettront de terminer cette partie de mon travail par une observation qui ne peut mieux trouver sa place. C'est que l'événement a surpassé, et bien au-delà, toutes les espérances de notre poète. Ce n'est pas seulement sur les rives du Rhône et du Tage qu'on l'étudie et qu'on l'admire, c'est sur celles du Rhin, de l'Elbe, de la Vistule et de la Néva ; c'est même dans un nouveau monde dont l'existence n'étoit soupçonnée ni de lui-même ni d'aucun de ses contemporains.

Digitized by Google

Notice des Manuscrits de la Bibliothéque impériale que j'ai collationnés pour cette édition.

A.

N.° 7900. *H. Carminum libri* QUINQUE, cum Acronis commentario : Epp., Liber I, cod. membr., sæc. X, olim Puteanus.

Le catalogue des Mss. de la bibliothéque impériale attribue, comme on voit, ce Ms. au dixième siècle. Il avoit appartenu aux savans frères Dupuis; il est tout entier en parchemin.

Son format est grand in-4.° ou petit in-folio de forme carrée; il a cent cinquante-cinq feuillets, chiffrés par une main très-récente, et contient : 1.° *Térence*, avec des commentaires; 2.° les Odes d'*Horace* et le premier livre des Épîtres; 3.° *Lucain*, avec des commentaires; 4.° *Juvénal*; 5.° *Martianus Capella*, avec des notes. — C'est d'Horace seul que nous allons nous occuper.

Les caractères généraux de l'écriture confirment pleinement l'ancienneté attribuée par le catalogue à ce Ms., si même ils ne contribuent pas à le vieillir encore. Les lettres *minuscules* sont semblables en général à celles que l'on emploie de nos jours, et en particulier aux caractères employés par Plantin dans ses éditions in-16. Les *majuscules* ou *unciales* sont les mêmes que l'on retrouve dans le célèbre *Codex Mediceus* de Virgile, qui appartient aujourd'hui à la bibliothéque impériale de Paris. L'*A*, par exemple, au commencement des vers est toujours sans barre, comme le *lambda* grec (Λ). Il est vrai qu'on retrouve la barre à ceux qui commencent le premier vers d'une Ode; mais il est très-probable que cette barre, ou

Digitized by Google

même la lettre entière, ont été faites après coup. Nulle part on ne trouve d'accent; les *i* sont sans point; l'*s*, même à la fin des mots, est toujours longue; la diphthongue *æ* est souvent formée d'un seul caractère qui ressemble à un *e* avec une cédille; mais la diphthongue *oe* est toujours écrite avec les deux caractères séparés. La ponctuation emploie trois signes: notre point, quelquefois souligné, ne tient souvent lieu que de la virgule; ce signe (;) a été placé en plusieurs endroits par une main plus moderne, pour tenir lieu de notre point; l'on trouve enfin, quoique rarement, le signe d'interrogation, mais plus anguleux que le nôtre, placé par cette même main; mais très-souvent aussi la ponctuation n'est nullement indiquée.

L'orthographe n'est pas constante: on lit tantôt *ratis* et tantôt *rates*, *arcis* et *arces*, *montis* et *montes* au nominatif et à l'accusatif pluriel de ces différens noms. Dans les mots composés, la préposition est quelquefois conservée toute entière, et quelquefois la seconde lettre est remplacée par la première du mot radical. On peut y lire, par exemple, *applicat* dans un endroit et *adlabitur* dans un autre; ici *obprobium*, et là *opprobrium*. Cette orthographe n'est même pas toujours correcte: souvent dans les noms propres l'*i* simple est substitué à l'*y*; l'*h* est quelquefois supprimée, quelquefois ajoutée, comme dans *Melphomene*, *Enipheus*, *Bosphorus*. Le copiste affecte de placer une *m* et un *p* au lieu d'une *n* dans *tentare*, qu'il écrit *temptare*, et dans quelques mots semblables.

On distingue dans le texte deux mains différentes. La première part du commencement et va jusqu'au vers 17 de l'Ode 16 du Livre I (*Iræ Thyestæ*, etc.). Là commence la seconde qui suit jusqu'à la fin du premier livre. La première reprend au second livre et achève les Odes; puis vient le premier livre des Épîtres, qui est entièrement de la seconde main. Ce qui les distingue l'une de l'autre, c'est que les lettres de la première sont plus rondes, et celles de la seconde plus aiguës: la première écrit *et* en deux lettres, au lieu que la seconde se sert du signe &; et la seconde enfin écrit *or*

Digitized by Google

par une abréviation singulière, et qui ressemble à notre diphthongue *œ* en caractères italiques.

Ce Ms. est couvert de notes, que le catalogue annonce comme étant celles d'Acron, et la collation que j'ai faite de quelques-unes me porte à croire qu'elles sont à peu près les mêmes qu'on a imprimées sous le nom de ce grammairien. On y distingue plusieurs mains; les notes de la marge extérieure sont cependant d'une seule, qui est la même que je nomme la première du texte: j'en excepte seulement celles de l'Ode *Nox erat et cœlo*, dont l'écriture, encore très-noire, est pleine d'abréviations qui la rendent presque illisible, et décèle, par la forme de ses lettres, une main assez moderne; elle est d'ailleurs remarquable en ce qu'elle rapporte en grec un vers d'Homère sur la beauté de Nirée, qu'Acron et Porphyrion se contentent d'indiquer.

C'est dans les notes de la marge intérieure que se manifeste la variété des mains. La *première* y paroît encore dans tout ce qui a rapport à l'explication du mètre, et peut-être dans quelques notes d'un caractère un peu plus gros et qui tiennent lieu d'argument: on peut aussi attribuer à la *seconde* du texte quelques notes de cette marge, dont les lettres sont un peu aiguës, quoiqu'elles soient d'une encre plus noire et n'aient pas les mêmes abréviations; et une troisième main différente s'y fait encore remarquer.

Les abréviations sont très-rares; on n'en trouve que dans quelques prépositions ou dans la terminaison des mots, et jamais elles n'embarrassent; j'excepte cependant le mot *spiritus* qui est toujours écrit *sps*, par la raison très-simple que la lecture et la transcription des écritures l'avoient rendu très-familier aux moines à qui nous devons nos Mss.

Tout ce qu'on vient de lire démontre l'importance de celui qui nous occupe. J'ajouterai qu'il offre des corrections et des variantes qui prouvent qu'il fut soumis dans le temps même à une révision. Il n'est cependant pas exempt de fautes; il en a même qui déposent de l'incurie des copistes, et d'autres de l'ignorance plus coupable encore des réviseurs.

Digitized by Google

A la tête sont placées deux Vies d'Horace : l'une, à quelques différences près, a été souvent imprimée avec celle que l'on attribue à Suétone, et entre autres dans les éditions de J. Bond, qui la donne comme tirée du même Mss. ; l'autre, qui est un peu plus longue, a été publiée pour la première fois par Cruquius, comme tirée de trois Mss. de Saint-Pierre-de-Gand (*ex tribus codd. Bland.*) Dans le nôtre, elle offre quelques lignes sur l'épicuréisme d'Horace et sur les mètres de ses Odes, qui ne sont pas dans celui de Cruquius.

Il manque dans ce Ms. un feuillet qui devroit se trouver entre les deux cotés 52 et 53 ; il contenoit la fin de la seizième Épode à partir du vingt-septième vers et les ïambes contre Canidie ; mais la pagination moderne n'en a pas été interrompue.

Je n'ai collationné que les cinq livres des Odes ; mais je l'ai fait avec le plus grand soin.

B.

N.° 7971. *H. opp. omnia*, cum glossis inter lineas et ad marginem ; in calce annotatt. de variis metrorum Hor. generibus, cum ejusdem Vita. Cod. memb., sæc. X.

Ce manuscrit en parchemin est un petit in-4.° contenant deux cent vingt-un feuillets, chiffrés par une main très-moderne, précédés d'un feuillet qui ne l'est pas. Il contient les œuvres d'Horace en entier dans l'ordre suivant : les quatre livres des Odes, l'Art poétique, les Épodes, le Poëme séculaire, les Épîtres et les Satires. Ces dernières sont intitulées en général *Sermones*, et en particulier *Eclogæ*.

Tout concourt à prouver l'ancienneté que le catalogue attribue à ce Ms. La forme des lettres unciales est la même que dans le précédent et dans le *Codex Mediceus* de Virgile ; elles sont rouges mais sans ornement. La ponctuation emploie les mêmes signes, et celui d'interrogation est seulement plus fréquent. Les diphthongues sont traitées de même ; les abréviations sont aussi rares, si ce n'est qu'à celle du mot *spiritus* (*sps*), il faut ajouter celles de *sanctus* et *fratres* (*scs*, *frs*),

Digitized by Google

qui sont dues à la même cause. L'orthographe varie comme dans le Ms. A; mais elle est en général plus correcte.

Le texte entier est d'une seule main; mais on en distingue au moins deux dans les notes : l'une explique le texte, et paroît avoir puisé dans une source différente; ses caractères sont extrêmement petits: l'autre, qui est celle du réviseur, ajoute les variantes, fait des corrections, et transcrit des notes plus savantes. On remarque enfin des espèces de sommaires en lettres unciales, rouges au commencement du Ms., et noires à la fin.

Malgré la révision, ce Ms. offre encore bien des fautes, surtout dans la division ou la réunion des mots et de leurs parties; mais il n'en est pas moins très-précieux; il est complet; on a vu quelle est son ancienneté; il est de plus très-facile à lire, et les scholies qui en occupent les marges et les interlignes en augmentent encore le prix : elles annoncent que sa source n'est pas la même que celle du Ms. A. Celui-ci suit en général le commentaire d'Acron : le Ms. B s'attache plutôt à Porphyrion; il offre des citations grecques, et il a des gloses qui ne se retrouvent ni dans ces deux scholiastes ni dans celui de Cruquius. J'en ai transcrit quelques-unes; il est vrai que j'en ai aussi transcrit d'autres qui n'ont pu sortir que de la tête des moines; mais on verra bientôt qu'elles ne doivent rien ôter au Ms. de sa valeur.

Au verso du second feuillet chiffré se trouve une Vie d'Horace très-courte, et que je crois inédite; elle ne contient rien de nouveau. A la fin du livre on en voit une autre qui se retrouve au contraire dans un grand nombre d'éditions comme tirée d'un ancien Ms. (*ex antiquo Codice descripta*), mais qui ne sert ici que d'instruction à une exposition très-curieuse des mètres d'Horace (*Annotatio sive digestio carminum præcedentis libri qualiter scandi debeant*); j'en ai pris copie, et je regrette de ne pouvoir la joindre à cette édition; car Cruquius est, je crois, le seul qui l'ait donnée d'après ses *codd. Bland.*, et l'on verra dans le second volume, au sujet de l'Ode 12 du Liv. III, qu'on peut le soupçonner de l'avoir altérée.

Digitized by Google

Je finirai en consignant ici quelques renseignemens qui pourront servir à fixer d'une manière plus précise la date de ce précieux Ms. Une inscription qui se lit au verso du feuillet non chiffré prouve qu'il a appartenu à l'abbaye de Saint-Benoît Fleury, dans l'Orléanois; et sur le recto du troisième feuillet non chiffré on lit les vers suivans, qui peuvent en être l'envoi à cette abbaye :

Hic liber est, Benedicte, tuus, venerande per ævum;
Obtulit Herbertus servus et ipse tuus
Quem tibi, sancte pater, tali pro munere poscens
Liber ut æternam possideat patriam.

Il ne s'agiroit peut-être, pour tirer parti de l'inscription et des vers, que de trouver quelque Benoît, abbé de cette abbaye, et parmi ses contemporains quelque seigneur des environs nommé Herbert.

Quoi qu'il en soit, ce Ms. étoit du moins depuis long-temps dans la bibliothéque royale. Sa reliure est ornée des armes de France entourées du collier de Saint-Michel et non de celui du Saint-Esprit, ce qui désigne l'intervalle de temps écoulé entre Louis XI et Henri III. Le double C qu'on y remarque semble indiquer Charles IX.

Je n'ai collationné que les Odes; mais, en parcourant les Épîtres et les Satires, j'ai reconnu que la division en étoit excessivement défectueuse.

C.

N.° 8072. *Carminum Libri III priores, cum glossis et scholiis.* Cod. membran., sæc. X, olim Thuani post Colbert.

On voit que ce Ms. in-folio a passé de la bibliothéque de Thou dans celle de Colbert, avant d'appartenir à la bibliothéque impériale. Il est en parchemin comme les deux premiers, et je n'en répéterai plus l'observation, car il faudroit la renouveler pour les quinze autres. Il est composé de plusieurs parties : 1.° il s'ouvre par un *Juvénal* à peu près complet, et qui n'a presque point de notes. On trouve ensuite

Digitized by Google

2.° les Satires de *Perse*, d'un format beaucoup plus petit, d'une main beaucoup plus moderne, et chargées de notes; 3.° une partie des Odes d'Horace, que je vais spécifier; 4.° de nouveaux fragmens de *Juvénal* qui répètent une partie des premiers et sont moins considérables. L'indication copiée ci-dessus n'est point exacte, car ce Ms. ne contient pas les trois premiers livres d'Horace en entier; il n'en offre que des fragmens, mais il renferme le quatrième complet et le commencement des Épodes. Il manque au Liv. I les dix-huit premières Odes et les neuf premiers vers de la dix-neuvième. Des vingt Odes du second livre on ne trouve que les quatre premières et dix vers de la cinquième. Il manque au troisième la première Ode, et de la seconde les dix-huit premiers vers. Le livre des Épodes enfin ne va que jusqu'au troisième vers de la quatrième.

La mutilation de ce manuscrit est d'autant plus fâcheuse qu'il présente évidemment les mêmes caractères d'antiquité que ceux qui précèdent, et qu'on doit l'attribuer au même temps. Au reste, les gloses tant marginales qu'interlinéaires y sont beaucoup moins fréquentes, et dans quelques parties elles manquent tout-à-fait. Je n'y ai presque rien trouvé de nouveau ou qui puisse faire penser qu'il vient d'une autre source que les deux autres; il suit presque également le Ms. A et le Ms. B, mais il ressemble plus au premier par la forme de ses lettres.

D.

N.° 7973. *H. Carmina, Ars poet. Epodon liber, Carm. sæculare, Satirarum l. I et secundi duæ priores.* Cod. sæc. X, memb. primum Petri Danielis Aurel. postea Colbertinus.

En ajoutant fort peu de chose à cette indication, nous la rendrons parfaitement exacte. Il est de format in-4.°; le nom de Pierre Daniel, qui le posséda avant Colbert, se lit à la fin avec la date de 1564. Il contient les quatre livres des Odes, l'Art poétique, les Épodes, le premier livre des Satires et

Digitized by Google

les deux premiers du second, à cela près qu'il manque cinq vers à la fin de la dernière.

Le dixième siècle, auquel on l'attribue, paroît être celui où il fut écrit, car il porte les mêmes marques d'ancienneté que les trois autres. L'orthographe en est plus constante et plus soignée; les nominatifs et accusatifs pluriels, qui se confondent quelquefois dans ceux-là avec le génitif singulier, n'ont point ici cet inconvénient, car ils sont constamment écrits non par un *i*, mais par un *e*, *montes*, *rates*, *gentes*, etc. D'un autre côté on y remarque des anomalies : *caput*, *velut* sont souvent écrits *capud*, *velud*; *amnis* quelquefois *annis*, et *somnus* constamment *sonnus*.

Le texte entier est d'une seule main, qui peut-être a aussi écrit les notes. Ces notes sont nombreuses dans les interlignes; et rares sur les marges; on remarque un grand nombre de variantes et quelques corrections; les fautes sont rares, excepté celles qui consistent dans la transposition des mots ou même des vers.

Ce Ms., déjà recommandable par tant de raisons, l'est encore par des leçons importantes qui ne se trouvent pas dans les trois premiers, ce qui annonce qu'il pourroit bien venir d'une autre source : ajoutons qu'il a peu de ces notes qui décélent la main du moine, et que la plupart paroissent empruntées des scholiastes anciens.

Les feuillets n'en sont point chiffrés.

E.

N.° 7972. *H. opp.*, cum glossis et scholiis. Cod. membr., sæc. X, olim Mentellianus.

On regarde encore ce Ms., et avec raison, comme l'un des plus précieux qui existent d'Horace. Il est de format in-4.°, et composé de cent quatre-vingt-quinze feuillets, chiffrés par une main moderne; il contient en entier les œuvres de notre poète, précédées de la *Vie* ordinairement attribuée à Suétone. Les caractères généraux de l'écriture sont les mêmes que dans

Digitized by Google

le Ms. B, ainsi que les abréviations et la ponctuation. L'orthographe y varie de la même manière : on distingue dans le texte deux mains différentes; la première va jusqu'à la fin du premier livre des Satires, et toute cette partie est *à longues lignes;* le reste est de la seconde main, d'un caractère beaucoup plus petit, et sur deux colonnes.

Les marges et les interlignes de ce Ms. sont entièrement couvertes de notes dans tout le premier livre des Odes : elles deviennent ensuite plus rares; et, à partir du Liv. III, elles sont à peu près illisibles, parce que l'encre a pâli, ou plutôt parce qu'on avoit commencé à les effacer avec la pierre-ponce. On n'en trouve plus aux Épîtres ni aux Satires, et probablement par cette dernière raison. De ces notes les unes ont rapport au mètre, les autres à l'explication du texte, d'autres à l'histoire; mais celles même du commencement sont très-difficiles à déchiffrer; et dans ce que j'en ai lu, je n'ai rien trouvé que je n'eusse déjà vu dans les autres Mss. Il y a dans le texte beaucoup de fautes qui décèlent un copiste ignorant; mais les corrections et les variantes annoncent un réviseur plus éclairé.

Les œuvres d'Horace sont rangées dans l'ordre suivant : 1.° les quatre premiers livres des Odes; 2.° l'Art poétique; 3.° les Épodes; 4.° le Poëme séculaire; 5.° les Épîtres; 6.° les Satires. Cet ordre est le même que suit le Ms. B; mais celui-ci offre des particularités dont je dois rendre compte. A la fin des Epodes et avant le Poëme séculaire, on lit en grandes lettres, mais non en unciales, la fameuse souscription que Bentley avoit déjà trouvée dans deux Mss. (ceux qu'il nomme *Leidensis* et *Reginensis*), et dont il complette les abréviations de cette manière : *Vettius Agorius Basilius Mavortius vir clarissimus et inlustris, ex comite domestico, ex consule ordinario, legi et ut potui, emendavi, conferente mihi magistro Felice oratore urbis Romæ.* On ne sait quel est ce Félix, orateur de de la ville de Rome; mais on voit par les Fastes consulaires que Vettius Agorius fut consul sans collègue, l'an de Rome 527, ce qui fait remonter à cette époque, comme je l'ai dit ailleurs,

Digitized by Google

la plus ancienne *recension* des Odes d'Horace; je dis des Odes, parce que la manière dont la souscription est placée semble l'annoncer; la division des Satires est d'ailleurs très-fautive dans ce Ms. et dans les plus anciens; ce qui me fait penser qu'au moins la révision de Vettius Agorius ne les avoit pas comprises, quoique les Épîtres, mieux divisées, aient peut-être été soumises à son examen. Cette souscription ne prouve rien d'ailleurs pour l'ancienneté du Ms., et nous la retrouverons dans celui que je désigne par une R, et qu'on croit du treizième siècle.

L'autre particularité que j'ai annoncée rend aussi ce Ms. bien postérieur au consul Agorius; mais je m'étois flatté un moment qu'elle en fixeroit la date à la fin du neuvième siècle. Entre le Poëme séculaire et les Épîtres se trouvent deux feuillets tout-à-fait étrangers à Horace : ils contiennent quelques épigrammes intitulées : *De Monacho*, *de Asino*, etc., et trois épitaphes que j'ai transcrites. Les deux premières, qui par erreur semblent n'en faire qu'une, sont pleines d'une humilité monastique tellement exagérée, qu'elles ont l'air d'être des épigrammes composées par un ennemi; l'une appartient à un prêtre nommé Lanfranc (*Lanfrancus*); l'autre à un second prêtre nommé Arnaud (*Arnaldus*); la troisième est une espèce de panégyrique; et par les circonstances qu'elle indique, elle est évidemment celle de l'empereur Louis II, fils de Lothaire. Ce prince mourut l'an 875, et son épitaphe est probablement de l'année même de sa mort; mais il est possible, quoique moins probable, que transcrite d'abord au milieu d'un Ms. commencé d'Horace, elle l'ait encore été plusieurs fois dans les copies qui en auront été faites.

Il ne m'a pas été possible d'examiner assez mûrement les gloses de ce Ms. pour décider s'il vient d'une autre source que les trois premiers dont il reproduit alternativement les leçons et les notes. La souscription d'Agorius, qui manque dans ceux-ci, sembleroit pourtant l'annoncer.

L'ancienneté de ce Ms. et le mauvais état où il se trouvoit lui ont valu très-récemment une magnifique reliure.

Digitized by Google

φ.

N.° 7974. *H. opp. cum scholiis.* Ad calcem subjic. de metris et ejus Vita. Cod. membr. sæc. XI, olim Puteanus.

Cent soixante-trois feuillets, chiffrés par une main très-moderne, composent ce Ms., du format petit in-folio. Une souscription qui se lit au bas du premier feuillet, atteste qu'il fut donné aux frères Dupuis par un Geoffroy ou Godefroy, docteur en médecine.

Le contenu de ce Ms. est absolument le même que celui du Ms. B. Les Œuvres d'Horace, également complètes, y sont placées dans le même ordre; la même Vie inédite de notre poète les précède dans tous deux; dans tous deux elles sont suivies d'une autre Vie déjà imprimée et d'un Traité des mètres d'Horace, qui offre, même dans celui-ci, les mêmes variantes, les mêmes fautes, les mêmes omissions que dans celui-là; mais on trouve de plus, à la fin du Ms. φ, la Vie d'Horace par Suétone.

Il n'y a pas moins de ressemblance dans la forme des lettres, dans l'orthographe, dans le genre et la disposition des gloses interlinéaires, des notes marginales et des sommaires; j'observerai seulement que toutes celles du Ms. B n'ont pas été admises dans celui-ci. Le texte est aussi presque partout le même, et la division des Satires et des Épîtres est fautive dans tous deux aux mêmes endroits. Il me paroît donc hors de doute que le Ms. φ vient de la même source que le Ms. B, et je ne vois qu'une seule raison de rapporter l'un au onzième siècle, tandis qu'on reconnoît l'autre pour être du dixième : c'est que la lettre unciale H ressemble à un K dans le Ms. φ, au lieu qu'elle garde dans le Ms. B sa forme ordinaire.

Le texte paroît écrit tout entier d'une seule main, ainsi que la plupart des notes, où la forme des lettres est toujours la même, quoique l'encre change quelquefois de couleur : mais on ne peut méconnoître une autre main, que je nomme la seconde, et qui est celle d'un réviseur. Elle est moins belle que

Digitized by Google

la première; son encre est plus noire, et c'est à elle qu'appartiennent les variantes, les ratures, les corrections, dont plusieurs sont bonnes et plusieurs absurdes, ce qui annonce que le réviseur a puisé dans une autre source que le premier copiste.

Les notes étant beaucoup plus lisibles dans ce Ms. que dans les cinq premiers, j'en ai profité pour vérifier une idée que ceux-ci, et en particulier le second (B), m'avoient fait naître. J'avois en effet soupçonné que le scholiaste ou les scholiastes de ce Ms. B, dont les gloses ne se retrouvent quelquefois ni dans Acron ni dans Porphyrion, pouvoient bien être les mêmes dont Cruquius a rassemblé les gloses, éparses dans ses anciens Mss., et nommément dans ceux de Saint-Pierre de Gand, dont il regrette si amèrement la perte. La collation que j'ai faite des gloses du Ms. φ avec celle de son édition de 1597, m'a prouvé que je me trompois. Quelques gloses se trouvent en effet dans l'un et dans l'autre, mais plusieurs diffèrent, soit dans le sens, soit dans les mots; et mes Mss. en offrent plusieurs qui n'existent pas dans son scholiaste. Au reste, cet examen et celui de mes autres Mss. m'ont confirmé dans l'opinion reçue de la plupart des savans, que nous ne possédons en entier ni les Commentaires d'Acron, ni ceux de Porphyrion, et moins encore ceux des autres anciens scholiastes. Les meilleurs Mss., tels que ceux de Cruquius et les nôtres, n'en contiennent que des fragmens, qui souvent n'appartiennent pas tous au même; et comme les copistes ne les nomment jamais, on n'est jamais sûr de savoir à qui ils appartiennent. Ces fragmens, plus nombreux dans un Ms. que dans l'autre, sont, dans presque tous, entremêlés de remarques des moines, dont un petit nombre a rapport à l'histoire ou à la géographie de leur temps, et dont le plus grand nombre est très-ridicule. Le grand mérite de Cruquius est d'avoir séparé avec assez de discernement, dans ses Mss., les fragmens des anciens du fatras des copistes, et de n'avoir en général recueilli que les premiers. Au reste, on retrouveroit sans peine, dans les Mss. existans, tout son commentaire, et j'ai déjà dit que

Digitized by Google

j'avois extrait des miens plusieurs notes qu'on chercheroit vainement chez lui.

Puisque j'ai parlé des notes des moines, je ne finirai pas la description de ce Ms. sans une dernière observation. C'est que ces notes absurdes sont presque toujours en plus grand nombre dans les meilleurs Mss., tels que B, E et celui qui nous occupe. La raison en est simple; ces Mss. sont ceux auxquels les copistes ont mis le plus de soin; et, loin de les défigurer, ils croyoient les *illustrer* encore par leurs rêveries. Des Mss. bien inférieurs, tels que celui auquel nous allons passer, en sont au contraire exempts; voilà pourquoi j'ai dit plus haut qu'elles n'ôtent rien au mérite du Ms. où on les trouve. Il ne faut en juger que sur ce qu'il renferme de bon en fragmens des anciens, et jamais par les inepties des copistes du moyen âge.

γ.

N.° 7975. *H. opp. cum scholiis.* Cod. membr. sæc. XI.

Ce Ms. est, comme le précédent, de format petit in-folio. Il est composé de cent feuillets, chiffrés par une main très-moderne. Les ornemens de sa reliure annoncent qu'il a fait partie de la bibliothéque particulière d'Henri II, car on y remarque les croissans de la célèbre Diane.

Horace est complet dans ce volume, au moyen des supplémens dont nous parlerons plus bas; et l'on y trouve de plus, après les quatre premiers livres des Odes, ce même traité des mètres d'Horace que j'ai transcrit du Ms. B, et qui existe aussi dans le Ms. φ. Il est seulement plus correct dans celui qui nous occupe.

Les caractères de l'écriture courante sont à peu près les mêmes dans ce volume que dans les précédens, mais la grandeur des lettres y varie, et les unciales offrent des différences qui autorisent à le rapporter au onzième siècle plutôt qu'au siècle précédent: on y remarque, en plusieurs endroits, des traces de la vaine ambition du scribe, et je citerai en particulier quelques titres d'Odes presque illisibles, en ce qu'ils sont formés de lettres longues, minces et serrées dont l'écriture,

Digitized by Google

que nous nommons aujourd'hui tremblante, se rapproche un peu.

On remarque aussi plusieurs mains dans ce Ms., et je dois dire d'abord que les feuillets 1, 2, 3, 8, 99 et 100 qui manquoient ont été suppléés, sans doute, au moment de la reliure, et par conséquent au seizième siècle. Ils contiennent les six premières Odes du Livre I, et le commencement de la septième; les Odes 19, 20, 21, et 22 de ce même Livre, et cinq vers de la vingt-troisième; la fin de l'Épître à Auguste, à partir du vers 248 et la suivante à Julius Florus. Ces feuillets ont été copiés sans soin; ils n'ont point de notes, mais beaucoup de fautes, et je ne les ai point collationnés. Dans le reste du Ms., j'ai cru distinguer au moins trois mains différentes, sans compter même une main gothique qui a fait quelques annotations. Il est inutile de les spécifier toutes; mais je crois devoir observer que les deux mains qui ont succédé à la première, et qui se relevoient dans leur travail, semblent avoir eu sous les yeux deux Mss. différens. D'abord, en effet, et le texte et les notes m'ont paru indiquer la même source à laquelle je rapporte les Mss. A, C, E, et bientôt après j'ai rencontré des leçons et des gloses des Mss. B, φ, et même du Ms. D.

La révision de ce Ms. n'a pas été soignée; il est beaucoup moins correct que les précédens, et par conséquent il leur est inférieur, bien que ses notes soient souvent les mêmes, et qu'il n'offre presque aucune de ces inepties dont j'ai parlé.

Il existe une différence assez remarquable entre ce volume et les Mss. B, E, φ pour l'ordre dans lequel les Œuvres d'Horace y sont rangées. Dans les premiers, les Épîtres précèdent les Satires, et l'on avoit d'abord voulu suivre le même ordre dans celui-ci; mais on s'est arrêté au soixantième vers de la première Épître: on a transcrit les deux livres des Satires, et les Épîtres n'ont été reprises qu'après les avoir achevées. Remarquons encore que les Satires, comme les Epîtres, sont très-bien divisées dans ce Ms., au lieu qu'elles le sont mal dans ceux qui précèdent.

Digitized by Google

Une dernière particularité de ce Ms., c'est qu'un feuillet qui sépare les Epîtres des Satires, contient des fragmens du Liv. III de la mythologie de Fulgentius.

H.

N.° 7976. *H. opp. cum scholiis.* Cod. membr. sæc. XII.

Ce Ms., in-4.°, est composé de cent cinquante-quatre feuillets. Il contient les Œuvres complettes d'Horace dans le même ordre que le précédent, et il est par conséquent le second où les Satires précèdent les Epîtres. Les unes et les autres y sont bien divisées, à deux endroits près.

C'est encore dans les variétés et le goût des lettres unciales qu'il faut chercher les raisons qui font rapporter ce Ms. au douzième siècle; les caractères de l'écriture courante sont à peu près les mêmes que dans les précédens, et elle ne manque pas d'élégance.

Je n'ai cru remarquer qu'une seule main dans le texte qui ne paroît point avoir subi de révision. Cette main peut encore avoir écrit les notes marginales des deux premiers feuillets, et les gloses interlinéaires qui vont jusqu'au neuvième. Les autres notes marginales ou interlinéaires, en très-petit nombre, que l'on remarque dans tout le reste du Ms., appartiennent à une autre main plus moderne. Des fautes grossières et assez fréquentes décèlent l'ignorance de l'ancien scribe; mais de bonnes leçons, quelquefois conformes à celles du Ms. D, annoncent qu'il a dû puiser dans une bonne source.

La reliure de ce Ms., bien inférieur aux précédens, quoiqu'il ne soit pas sans mérite, est absolument la même que celle du dernier (γ). Je dois avertir que je ne l'ai pas lu d'un bout à l'autre comme les sept premiers. Je me suis contenté, de même que pour les quatre suivans (I, M, N, O), de vérifier tous les endroits où les premiers m'avoient offert des variantes, et de faire une collation semblable de toutes les variantes de Pulmann et de Valart. Je n'ai pas choisi ces dernières comme les plus authentiques, mais bien comme les plus nombreuses.

Digitized by Google

I.

N.° 7977. *H. opp. cum scholiis*, Cod. membr. sæc. XII; olim magistri Nicolai de Clamengiis, postea Colbertinus.

Cent vingt-cinq feuillets composent ce Ms. in-folio, dont l'indication ci-dessus fait connoître les anciens propriétaires. Il contient les Œuvres complettes d'Horace dans le même ordre que les plus anciens, et précédées: 1.° d'une Vie très-courte, et souvent réimprimée, du poète; 2.° d'un abrégé de celle que l'on attribue à Suétone; 3.° d'une autre Vie, très-courte et sans intérêt; 4.° de divers fragmens d'un Traité des mètres d'Horace, cousus ou plutôt confondus ensemble sans jugement et sans soin.

Les caractères de l'écriture de ce volume sont les mêmes que dans le précédent, et doivent le faire attribuer au même siècle. Le texte est en entier d'une seule main, à laquelle je crois devoir rapporter aussi les gloses interlinéaires qui vont jusqu'au neuvième feuillet. Les notes marginales sont d'une main plus récente; elles accompagnent constamment le texte jusqu'à l'Ode 17 du Livre II: elles cessent alors pour ne reparoître qu'avec le premier livre des Epîtres, et finissent avec le second. Les Satires et l'Art poétique n'offrent que des gloses interlinéaires et des variantes.

On lit, au verso du feuillet 125, l'épitaphe d'un certain *Conon*, qualifié de *Præsul*. Il y eut un Conon pape au septième siècle; mais notre Ms. n'a rien qui annonce une si haute antiquité, et d'ailleurs le feuillet en question a été évidemment détaché d'un autre Ms. pour lui servir de garde. Entre les feuillets 89 et 90, on a inséré deux petits feuillets en papier, écrits d'une main gothique. La souscription, que j'ai seule transcrite, annonce qu'ils faisoient partie d'un Traité *de Ponderibus* de Raymond Jordan, auteur du quinzième siècle, surnommé le *Savant Idiot*.

La reliure de ce Ms. est celle de Colbert, maroquin rouge, avec les armes. J'en ai fait la révision comme celle du précédent.

Digitized by Google

M.

N.° 7979. *Carmina, Ars poetica et Satiræ cum glossis :* Cod. memb. sæc. XII, olim Colbertinus.

C'est encore de la bibliothéque de Colbert que provient ce Ms., petit in-folio ou grand in-4.°, et dont les feuillets n'ont pas été comptés. Il est en tout bien inférieur à ceux dont j'ai déjà donné la notice. On voit par l'indication ci-dessus qu'Horace n'y est pas complet; et je dois ajouter qu'outre les Epîtres, il y manque la huitième Satire du Livre II, et les vingt-neuf derniers vers de la septième. La place que les Epîtres auroient occupée est remplie par quelques fragmens de Lucain.

L'écriture de ce volume le feroit rapporter à la fin du treizième siècle plutôt qu'au douzième; il est plein de fautes, et de fautes des plus grossières. Les notes marginales y sont très-rares, les gloses interlinéaires très-fréquentes; mais la plupart sont d'un écolier qui se rend compte de la déclinaison des noms et de la conjugaison des verbes. Quelquefois aussi l'on rencontre des mots français répondant aux mots latins, ce qui n'est pas sans intérêt pour les amateurs de notre vieux langage.

Tout le Ms. paroît être d'une seule main. Les Odes sont écrites sur trois colonnes, l'Art poétique et les Satires sur deux. Malgré son peu de valeur, en général, il présente quelques bonnes leçons des Mss. A, D, E, et de ceux de Pulmann. Il reproduit même quelquefois l'orthographe du Ms. D. dans les mots *capud, sonnus*, etc. J'en ai fait la collation comme celle des deux qui précèdent.

N.

N.° 8212. *H. opp.* Cod. membr. sæc. XII, olim Mazarinæus.

Ce Ms. est un in-8.° long, composé de quatre-vingt-dix-sept feuillets. Il contient toutes les Œuvres d'Horace, avec cette restriction qu'il manque deux feuillets dans la partie des Odes qui va de la quatorzième du Livre III à la troisième du Liv. IV,

Digitized by Google

laquelle a été transposée au milieu des Epîtres. Les Odes qui manquent sont la quatorzième du Livre III, à l'exception du premier vers; la quinzième et quarante-trois vers de la seizième, les vingt-six derniers de la vingt-neuvième, la trentième et les huit premiers vers de la première du Livre IV. L'Art poétique est placé après le Poëme séculaire; viennent ensuite les Satires, et les Epîtres en dernier lieu.

On ne remarque qu'une seule main dans le texte de ce Ms.; l'écriture en est assez élégante, et pourroit remonter au-delà du douzième siècle, sans la fréquence des abréviations, la forme et les ornemens des lettres capitales, caractères qui semblent au contraire faire descendre le Ms. au commencement du treizième. Les notes sont très-rares, et n'accompagnent que les vingt-une premières Odes. Un second copiste a seulement ajouté aux autres des argumens fort courts et tirés de son propre fonds. J'en ai transcrit un qui semble indiquer que ce copiste écrivoit en Italie.

En total, ce Ms. est bien supérieur au précédent (M). On doit le compter, pour la correction et la netteté, parmi les meilleurs de son siècle, quoique les caractères en soient beaucoup plus petits que ceux des précédens. On ne peut le rapporter particulièrement à aucune source; mais j'observerai qu'il a quelques bonnes leçons des Mss. A, D, E.

O.

N.° 8213. *H. opp.* Cod. membr. sæc. XII, olim Mazarinæus.

C'est un très-petit in-4.° composé de cent feuillets, et qui, avant de faire partie de la bibliothèque Mazarine, paroît avoir appartenu à Lambin, dont il porte le nom à la première page. J'y ai de plus vérifié une leçon très-remarquable, telle que Lambin dit l'avoir trouvée dans celui de ses Mss. qu'il nomme *Jannoctianus*.

Horace est complet dans ce Ms., et ses poésies y sont rangées dans l'ancien ordre, à cela près que le Poëme séculaire et les Epodes précèdent l'Art poétique.

Digitized by Google

Quoique la forme des lettres soit plus aiguë que dans les Mss. les plus anciens, les autres caractères de l'écriture, tels que la rareté des abréviations, la division des diphthongues en deux lettres, la constance de l'orthographe, lui donneroient encore un âge assez respectable, sans les ornemens recherchés des capitales, qui sont peintes de diverses couleurs et représentent quelquefois des figures d'hommes ou de bêtes. Le texte est en entier d'une seule main; mais je ne puis décider si c'est la même qui a écrit les gloses interlinéaires et quelques notes marginales en caractères extrêmement petits. Elles sont de peu d'intérêt, et je n'en ai remarqué qu'une, en tête de l'Art poétique, qui semble empruntée d'un ancien scholiaste, et ne se trouve pas dans ceux qu'on a publiés. On trouve aussi quelques notes d'une autre main beaucoup plus moderne, et qui pourroient être de Lambin; elles sont à peine lisibles.

Ce Ms. n'offre presque point de leçons absurdes; il paroît avoir été soumis à une fort bonne révision, et l'on doit le compter parmi les meilleurs de son siècle.

Les Odes sont écrites sur deux colonnes. La division des Épîtres et des Satires est assez exacte.

A la fin du Ms., et sous les derniers vers de la dernière Satire, on lit une oraison en vers que l'auteur composa ayant la fièvre tierce (*dum tertianis gravaretur*).

La collation de ce Ms. a été faite comme celle des quatre précédens.

P.

N.° 8214. *Opp. cum glossis et scholiis.* In fine subjectas habet annotatt. de Horatii numeris et ejusdem Vitam. Cod. membr. sæc. XIII, olim Colbert.

Ce Ms. est d'un format in-8.° long : les feuillets n'en sont pas chiffrés. Il contient Horace en entier; les Épîtres y sont placées avant les Satires, comme dans les plus anciens. Après les Satires, on trouve une Vie d'Horace déjà connue, et ce Traité *de metris* que j'ai copié sur le Ms. B, et que j'ai retrouvé dans

Digitized by Google

les Mss. φ et γ; on y remarque les mêmes omissions, mais non pas les mêmes fautes. Ce Traité est suivi de la Vie d'Horace par Suétone; et les derniers feuillets sont occupés par quelques fragmens du Livre I *Auctoris ad Herennium*.

L'orthographe est assez uniforme, et les caractères de l'écriture n'ont rien qui contredise l'ancienneté attribuée à ce Ms. Je dois seulement remarquer que les lettres unciales, surtout au commencement des Livres, sont peintes de diverses couleurs, et représentent des figures humaines, comme dans le Ms. O; mais il y a beaucoup plus d'art dans le dessin. Je ne puis m'empêcher de citer la figure qui est à la tête de l'Art poétique; le monstre d'Horace y est représenté avec beaucoup d'exactitude.

Le livre entier est écrit d'une seule main, à l'exception de quelques notes courtes et peu nombreuses. Il a été écrit avec soin; on y remarque des corrections et des variantes, peu de fautes et encore moins d'absurdités, si ce n'est dans le livre des Epodes où les initiales des vers sont souvent fautives, ce qui vient de ce que ces lettres étoient peintes après coup par le *rubriqueur*. Les notes, soit interlinéaires, soit marginales, sont rares, courtes et de peu d'intérêt. Ce Ms. n'en doit pas moins être mis au rang des meilleurs de son siècle. Il suit en général les leçons du Ms. B; mais il en a qui lui sont particulières.

La collation en a été faite avec le même soin que celle des sept premiers; et je ne m'en suis plus départi pour les cinq qui suivent.

La reliure est celle de Colbert.

Q.

N.° 8215. *H. opp.* (deest Lib. I. init.) Cod. sæc. XIII, membran., olim Bigotianus.

Quatre-vingt-dix-sept feuillets composent ce Ms. de format in-8.° long. Il contient, comme l'annonce l'indication ci-dessus, toutes les Œuvres d'Horace, à l'exception des vingt-sept premières Odes du Livre I, et des vingt-quatre premiers vers de la vingt-huitième. Les Satires y précèdent les Epitres,

Digitized by Google

contre l'usage des anciens Mss. La forme des lettres, la fréquence des abréviations, dont plusieurs ne s'étoient pas encore présentées, les capitales peintes de diverses couleurs, tout annonce que ce Ms. est beaucoup moins ancien que ceux dont j'ai déjà rendu compte. Le texte paroît être d'une seule main, à l'exception peut-être des Epîtres qui sont transcrites avec moins de soin.

On distingue plusieurs mains dans les notes interlinéaires et marginales. La plus remarquable est celle qui a écrit des Argumens assez longs, en caractères tantôt grands, tantôt petits, et souvent à peine lisibles. J'ai transcrit en abrégé celui de la première Ode du Liv. III, qui est sûrement emprunté de quelque ancien scholiaste, et qui m'avoit donné une idée avantageuse des autres; mais en les examinant, je n'y ai plus trouvé qu'un commentateur du moyen âge, qui explique Horace d'après ses propres idées, et le transforme en prédicateur jusque dans ses Odes galantes. J'ai cité un exemple de sa manière à l'occasion de l'Ode 29 du Liv. I.

Ce Ms. présente à peine une leçon qui lui soit propre. Il est en général de fort peu d'intérêt. Je l'ai collationné cependant avec le même soin que les premiers.

La reliure est celle de la Bibl. du Roi.

R.

N.° 8216. *H. opp.* Cod. sæc. XIII, in membrana, olim Colbertinus.

Les feuillets de ce Ms. n'ont point été chiffrés. Il est de format in-8.° long, et contient toutes les Œuvres d'Horace. Les Epîtres y précèdent les Satires comme dans les plus anciens. Après les Epodes et en tête du Poëme séculaire, on trouve la souscription de Vettius Agorius, telle que je l'ai transcrite du Ms. E. Mais elle ne prouve rien pour l'ancienneté du volume, qui, par la forme de ses lettres, les ornemens et les différentes couleurs de ses capitales, confirme la date du treizième siècle que lui attribue l'indication ci-dessus.

Digitized by Google

Je ne saurois dire si le texte est d'une ou de plusieurs mains; mais on en remarque plusieurs dans les gloses qui accompagnent en petit nombre le Liv. I des Odes, et l'Art poétique. Les notes plus longues et plus fréquentes qui accompagnent les Epîtres sont d'une main encore plus moderne. Les trois derniers livres des Odes et celui des Épodes en sont tout-à-fait privés.

Un excellent Ms. a dû servir de type à celui-ci, car il est souvent d'accord avec les plus anciens, et il offre des leçons particulières qui ne sont pas méprisables. On doit d'autant plus regretter que cette transcription ait été confiée à un scribe ignorant et sans soin. Toutefois ces défauts ne sont pas très-choquans dans les deux premiers livres des Odes; mais dans les trois derniers, et surtout dans le quatrième, on trouve à chaque pas des transpositions de mots, de titres, de vers tout entiers, et, ce qui est pis encore, des omissions impardonnables.

Les Satires et les Épîtres sont bien divisées.

J'ai lu les Odes d'un bout à l'autre, comme dans les onze premiers Mss.

S.

N.° 8217. *H. opp.* (desiderantur L. II. Serm. et A. P.), *cum scholl. et glossis.* Cod. membr. sæc. XIII, olim Colbert.

Ce qui manque à ce Ms. in-8.°, et dont les feuillets ne sont pas chiffrés, n'est pas exactement désigné dans l'indication qui précède : le livre des Épodes n'y est pas complet; il finit au quatorzième vers de la onzième. Ni le premier ni le second livre des Satires n'y manquent en entier, mais le premier commence au vers 88 de la Satire III, et le second finit avec le vers 317 de la troisième. L'Art poétique manque, comme il est dit ci-dessus.

L'écriture paroît encore plus récente que dans les deux derniers Mss. Les diphthongues n'y sont jamais séparées en deux lettres; les abréviations fourmillent, les capitales sont d'un goût gothique, les fautes nombreuses, et je croirois volontiers que

Digitized by Google

c'est au quatorzième siècle et non au treizième qu'il faut rapporter ce Ms. Deux mains s'y font remarquer, celle du copiste et celle du réviseur. Le copiste décèle partout son ignorance; le réviseur est un peu plus habile, mais son demi-savoir lui fait quelquefois substituer de mauvaises leçons aux bonnes. Ce même réviseur a aussi transcrit quelques notes, mais qu'il n'a pas puisées dans de bonnes sources, et qui rappellent le prédicateur du Ms. Q.

Les transpositions de mots, de vers et d'Odes entières ne sont pas rares dans ce volume; et, quoique certaines leçons qui lui sont propres annoncent qu'il a eu pour type quelque Ms. très-ancien, l'incurie du copiste et l'ignorance du réviseur le rangent parmi les plus médiocres. Je l'ai collationné comme les premiers.

T.

N.° 8219. *H. opp.* (Lib. II, Sat. et Epp. desiderantur) Cod., sæc. XIV, memb., olim Lud. de Targny.

Je dois compléter pour ce Ms. in-8°, comme pour le précédent, l'indication de ce qui lui manque, et je le ferai en désignant ce qu'il contient. Il commence par les Odes, les Épodes, le Poëme séculaire; mais dans cette partie lyrique, que le catalogue feroit croire complette, il manque la fin du premier livre, à partir du septième vers de l'Ode 24, et le commencement du second jusqu'au vers 14 de l'Ode 8. Après les poésies lyriques vient l'Art poétique, et ensuite le premier livre des Satires, qui va jusqu'au vers 17 de la neuvième. Le reste manque, ainsi que les Épîtres, comme il est dit ci-dessus.

Tout annonce que ce Ms. n'est point antérieur au quatorzième siècle; il fourmille d'ailleurs de fautes grossières; il est presque sans gloses et péche encore par des omissions. La seule chose qui puisse lui donner quelque valeur, c'est qu'il paroît descendre d'une bonne source; il reproduit quelquefois les leçons du Ms. A, et il en a de particulières qui ne sont pas à mépriser; ajoutons que le réviseur a corrigé quelquefois les fautes du copiste.

Digitized by Google

J'ai lu en entier la partie lyrique; mais je n'en ai transcrit les variantes que lorsqu'elles avoient quelque intérêt.

V.

Ce Ms., in-8.° long, a cent dix-sept feuillets, chiffrés par une main très-moderne. Il provient de la bibliothéque du Vatican (N.° 3260), où on le donnoit pour être du onzième siècle; mais à la bibliothèque impériale on le croit avec raison beaucoup moins ancien. Il contient toutes les Œuvres d'Horace, dans l'ordre adopté par les éditeurs modernes, avec cette seule différence que l'Art poétique se trouve placé entre le Poëme séculaire et les Satires.

La forme générale des lettres m'engageroit à rapporter ce Ms. au douzième siècle, sans le goût un peu gothique des capitales et la fréquence des abréviations qui semblent devoir le faire descendre jusqu'aux premières années du siècle suivant. Le texte et la plus grande partie des notes paroissent être de la même main.

Ce Ms. a été exécuté avec le plus grand soin, et il est un des plus précieux de notre poète; il n'a pu être copié que sur un Ms. très-ancien; on y trouve peu de fautes, excepté vers la fin des Épodes. L'orthographe y présente les mêmes variations que dans les premiers.

Mais ce qui lui donne le plus de prix, ce sont les notes dont il est enrichi dans les interlignes et sur les marges. Les premières sont des variantes ou des corrections; les secondes ont rapport à l'explication du texte et à l'histoire. Les plus importantes de toutes sont des espèces d'argumens qui accompagnent les titres ou les premiers vers de chaque Ode, dont elles expliquent le sujet et l'intention. La plupart ne se trouvent ni dans le scholiaste de Cruquius ni dans les commentaires imprimés des autres anciens scholiastes, ce qui m'a engagé à en transcrire plusieurs. On trouve aussi en marge quelques notes d'une autre main beaucoup plus moderne, à peine lisibles et qui n'offrent que peu d'intérêt. Après avoir loué les scholies

Digitized by Google

de ce Ms., je ne dois pas dissimuler que le copiste a souvent ajouté aux meilleures des gloses absurdes et qui rappellent le prédicateur du Ms. Q. J'ai eu d'ailleurs occasion de remarquer, au sujet de l'Ode 14 du premier livre, que ce copiste paroît avoir eu plusieurs Mss. sous les yeux qui n'avoient pas tous le même mérite.

A la fin des Œuvres d'Horace on trouve, au feuillet 108, une *Vie* du poète, écrite sur deux colonnes, et que je donne dans cette édition, attendu qu'elle n'a jamais été publiée; elle est suivie du Traité *de metris Horatianis*, qui se retrouve aussi dans les Mss. B, φ, γ et P.

On trouve au feuillet 109 un Traité *de Lithargia* (sic), et au feuillet 111 un autre *de delectatione coitus*. Je n'ai fait que jeter un coup d'œil sur l'un et sur l'autre : Hippocrate et Galien sont loués dans le dernier, et j'ai aperçu cette opinion de l'auteur, *testiculo dextro mares, sinistro feminas generari.*

Le feuillet 51 étoit blanc; une main moderne y a transcrit quelques lignes grecques, qui m'ont paru être de Platon.

J'ai collationné la partie lyrique avec l'attention la plus scrupuleuse.

Digitized by Google

J'avois d'abord écrit en latin la notice qui précède; j'ai cru devoir l'abréger et la traduire en français pour la faire imprimer, puisque c'est un livre français que je publie; mais j'ai pensé qu'il seroit inutile de prendre la même peine pour le recueil des variantes; la langue latine se prête mieux à en exprimer brièvement les indications, et le recueil ne peut avoir d'intérêt que pour les lecteurs à qui cette langue est familière. Pour ménager encore l'espace, je me suis servi de quelques abréviations qui s'expliquent d'elles-mêmes : j'ai écrit *al.* pour *alii; aliq.* pour *aliquot; antiq.* pour *antiquiores; recent.* ou *rec.* pour *recentiores; plur.* pour *plures; omn.* pour *omnes; gloss.* ou *gl.* pour *glossa*, etc. Trois autres abréviations méritent cependant une mention particulière : *corr.*, qui peut le plus souvent s'expliquer par *correctione*, indique que la première leçon a été changée par un réviseur dans celle qui suit ce mot, mais sans qu'on puisse en rien conclure sur l'antiquité de la correction ni sur son mérite : *sec. man.* (*secunda manus*) indique, au contraire, une correction faite par la main que dans la notice du Ms. je nomme la *seconde*, et qui souvent n'a pas effacé l'ancienne leçon : *var.* (*varietas*) indique une variante écrite quelquefois en marge; mais le plus souvent, dans l'interligne, précédée d'une abréviation de *vel* ou *aliter.*

Toutes mes indications sont en italique, toutes les variantes en romain; toutes les citations des gloses sont de ce dernier caractère, et entre guillemets.

N. B. Il ne faut point oublier que, dans les variantes qui regardent la ponctuation, j'emploie la virgule, mais que dans les Mss. elle est toujours remplacée par le point : les copistes ne connoissoient que ce moyen de séparer les phrases et membres de phrases; c'est ce qu'ils nomment *distinguere.*

Digitized by Google

VARIETATES LECTIONUM.

LIB. I.

ODE I.

V. 2. B, D, meum! — 7. B, φ, mobilium, *al. omn.* nobilium. — 8. D, O, R, S, T, V, certet. — 15. B, D, E, φ, M, N, R, T, Icareis. I, *id. corr.* — 22. D, M, capud. — 25. T, Detestanda. — 35. A, H, I, P, inseres. B, D, E, I *et al.* inseris. φ, N, inseris, *var.* inseres.

ODE II.

A, H, AD DIVUM AUGUSTUM. B, D, φ, AD AUGUSTUM. v. 12. V Damæ. *Al.* Dammæ. — 14. E, φ, H *et sex al.* monimenta. — 25. B, E, Divum, *glos. interl.* Deorum. — 30. *Antiquiores præter* B, Juppiter. — 31. T, candentes, *corr.* candente. V, candenti, *corr.* candentes. — 37. R, Sociate. — P, dolo. — 39. *Omn. Codd.* Mauri.

ODE III.

V. 4. M, obstructis. — 19. A, E, H, P, R, S, V, turbidum. B, M, N, O, turgid. φ, turgid. *var.* turbid. D, turbid. *var.* turgid. I, *ut* D, *glos.* « quod melius est. » T, turbid. *corr.* — 37. N, S, V, arduum. *Antiq. omn.* ardui.

ODE IV.

A, AD SESTIUM de verno tempore. B, φ, SESTIO QUIRINO qui et FESTUS dictus est. (*In glossa* consularis *dicitur et prænomen* Publii *additur.*) E, I, AD SESTIUM QUIRINUM (*glossa addit* consularem *cum* Publii *prænomine.*) V, AD SEXTIUM. — v. 5. S, Nec arator. — 12. A, visit. E, H, I, R, visit, *var.* urit. D, φ, O, urit, *var.* visit. B, M, N, S, T, V, urit. P, arsit, *var.* urit, visit *. — 18. P, V, agnam..... hædos.

* V, *glossa ad verbum* urit « instigando eos ad fulmina fabricanda, h. e. ad dicendum : jam accedit tempus æstivum ; eo enim imminente, Vulcanus fabricat fulmina Jovi quæ in æstate mittit ; » φ, *habet glossam de membris genitalibus quæ invenitur in Auctario Cruquii.*

Digitized by Google

Al. omn. agna..... hædo.—21. M, S, T, Sexti. *Al. omn.* Sesti.—3e. P, *distinguit post* nunc. φ, *var.* tepescent.

ODE V.

A, AD PIRRAM MERETRICEM. v. 14. B, D, S, T, humida. I, M, uvida *var.* humida. φ. uvida *corr.* V, humida *var.* madida.

ODE VI.

V. 2. *Omn. Codd.* alite.—7. *Omn. Codd.* Ulixei.—14. *Omn. Codd.* Troico.

ODE VII.

A, H, *ad Munatium Plancum.* B, D, φ, AD PLANCUM.—v. 5, D, arces. N, arces *var.* urbem.—7. *Omn. Codd.* decerptam fronti. —B, oleam.—9. A, B, H, I *et quidam al.* dicit. D, E, φ, γ *et pl. alii* dicet.—13. A, B *et al. pl.* Tiburti.—15. *Novam Oden inchoant Codd.* B, E, φ γ, H, P, R, *ast. in* Cod. E *ait Scholiastes eandem esse.* A, I, D, *Oden continuant.* A, I, *glossam habent,* « hortatur Plancum ad voluptatem. » D, « ad Plancum hortatio bene vivendi. » V, M, N, O, S, T, *habent divisionem sine titulo.*—17. *Al.* perpetuo, *al.* perpetuos.—22. B, γ, O, ter uda.—27. D, E, I, H, O, Teucri. S, Teucri *var.* Teucro. A, R, Teucre *corr. Al.* Teucro.

ODE VIII.

A, AD LYDIAM MERETRICEM.—v. 2. A, Hoc Deos vere, *sec. man.* rogo. φ, γ, Hoc Deos oro. H, Hoc *var.* Te.... vere.—3. φ, *sec. man.* S properas.—8. A, B, D, E *et alii octo* equitet.—10. *Omn. Codd.* temperet.—22. T, tempora.

ODE IX.

B, φ, AD THALIARCHUM puerum speciosum.—v. 5 *.—7. E, φ, H, R, depone.—21. E, H, intumo.—23. D, E, H, V *et sex al.* direptum.

* Sic legitur in Cod. B. Dissolve frigus luna super foco
Largiri potis atque benignius
Depone, *etc.*

inter lineas legitur ad verbum *luna* « nocte; » ad *super foco* « dissolve te a frigore ad focum » et in margine « potens ad largiendum, habes quod bibas, habes quod aliis tribuas lætus, » Cod. φ, easdem habebat lectiones quas. sec. man. emendavit, remanente inepta glossa.

Digitized by Google

ODE X.

V. 1. (Vid. Notas.)—5. (Vid. Not.)

ODE XI.

B, φ, AD LEUCONOEN meretricem genesin per mathematicos requirentem.

ODE XII.

A, E, H, I, DE LAUDIBUS DEORUM atque hominum. B, φ, HYMNOS.—B, E, *glossa* « hoc a Pindaro sumpsit » V, AD MUSAM.— v. 2. E, Sumes.—B, φ, cœlo *in interstitio* Clio. E, cœlo *corr.* Clio. B, φ, *glossa uncialis* « ad se loquitur poeta. »—3. *Al.* recinit, *al.* recinet.—9. E, I, rabidos.—13. *Omn. Codd. præter* E, P, parentum.— 15. H, ac terram I et terras.—31. V, quod sic *et post* sic, Dii *in litura.* R, T, *non liquet. Al. omn.* quia sic.—39. φ, *var.* Graccos.— 57. A, lætum, *sec. man.* latum. I, latum *var.* lætum. S, letum, *sec. m.* latum. O, lætum.—γ, regit. S, regit *var.* regat.—58. A, T, quatiens *corr.* quaties. I, quatiena.

ODE XIII.

V. 3. B, φ, I, brachiave.—18. P, magis.—20. γ, solvit.

ODE XIV.

A, *glossa refert hoc carmen ad Sextum Pompeium bellum reparantem.* B, D, E, φ, *habent Porphyrionis glossam de Bruto.* (Vid. in Notis glossam Cod. V.)—v. 8. O, P, V, possunt.

ODE XV.

V. 1. (Vid. Notas.)—2. *Al.* Helenam, *al.* Helenen.—9. A, I, M, T, V, heu, heu.—12. T, ad rabiem.— 20. B, H, cultus. φ, γ, O, cultus *var.* crines. P, crines *var.* cultus.—21. *Decem Codd.* Lertiaden, *inter quos* φ. N, Non tu Lertiaden. γ, Nam non Lertiaden. M. Nonne Lertiaden.—24. γ, I *et aliq. recent.* Teucer et.

ODE XVI.

A, I, AD TINDARIDEN. B, E, φ, PALINODIA GRATIDIÆ *vel* TINDARIDIS. D, PALINODIA. γ, H, PALINODIA GRATIDIÆ. V, AD GRATIDIAM.—A, *glossa* « Tindaridi satisfacit. B, φ, *glossa duplex nomen*

Digitized by Google

Gratidiæ *et* Tindaridis *confirmat.* γ, *glossa idem innuit quod Scholiastes Cruquii.*— v. 3. A, pone *corr.* B, φ, γ, ponis.—6. V, mentes.—8. *Omn. Codd.* sic. — 9. B, φ, *glossa* « Hispanicus aut Bawarius. » E, *glossa* « Hispanicus aut Baioarius. » — 13. P, abdere.—15. V, Resectam.

ODE XVII.

V, ad Tyndarim (vid. Not.) T, *glossa* « eadem Oda est cum alia. » φ, *glossa addit* « plene cupiens satisfacere. » γ, I, *idem innuunt.* — 8. E, H *et al. tres* colubros, *cæt. omn.* colubras.—9. A, φ, M, I, hædilia. B, D, E, γ, O, P, R, hediliæ. H, V, hedilia. N, S, T, edilia. — 14. S, V, hic.

ODE XVIII.

A, *glossa* « ad Quintilium Varum. » B, *habet* Quintilium, *man. recent.* D, φ, V, AD VARUM. E, I, AD VARUM QUINTILIUM. γ, QUINTILIO VARO. — v. 2. A, B, φ, γ *et al. tres* Cathilli. D, M, N, V, Catilli. E, O, Cathili. R, T, Catili. — 5. D, φ, H, I *et al. quinque* increpat. N, putat, *var.* crepat.—7. A, B, φ, γ *et al. sex* ac. — 15. B, H, M. V, Extollens. T, *id. corr.* D, Attollens. I, *id. corr.* E. Et toll. *var.* Extoll. φ, Extoll. *var.* Et toll. *Al.* Et tollens.

ODE XIX.

A, *glossa* « pueros adloquitur. » B, φ, GLYCERÆ. — v. 2. O, R, S, Semeles, *al. omn.* Semelæ. E, I, R, T, V, jubent.— 11 A, ac. C, nec.— 13. P, *deest* hic *post* cespitem ; deest et in C *corr.*

ODE XX.

V, *glossa* « Mæcenas iturus in Apuliam mandavit Oratio ut susciperet eum in hospitio, etc. » — v. 3. B, C, elevi, *glossa* gipsavi. E, elevi, *glossa* relevi. φ, levi *corr. glos.* gipsavi, operui. H, R, elevi.

ODE XXI.

A, *glossa* « ad Chorum Virginum et puerorum. » B, C, D, E, φ, HYMNUS AD CHORUM in Dianam et Apollinem. V, *glossa* « in hac Ode continetur mera laus Apollinis et Dianæ, quam composuit in quodam festo esse cantandam eorum a pueris et puellis; seu, docet Virgines et juvenes laudes Apollinis et Dianæ quæ post de (*sic*) centum et undecim annos dicebantur, in festivitate utriusque. » — v. 5. P. comam. — 8. Antiq. *omn.* Gragi.—14. A, B, C, E, φ, *et al. octo.* populo et principe. D, N, et a principe. S, et principe, *gl.* existente.

Digitized by Google

ODE XXII.

V. 2. A, B, C, E, Mauris. D, Mauri. φ, *id. corr. Recentiores variant.* —10. (Vid. Not.)—11. A, B, E, expeditis. C, D, φ, expeditus *corr. Rec. var.*—14. A, B, C, φ, P, Daunias. V, *id. corr.* D, H *et quatuor recent.* Daunia. I, O, *id. corr.* E, *non liquet.*—17. T, campis ubi nulla pigris.

ODE XXIII.

V. 1. *Antiq. omn.* Vitat. T, *id. corr.* O, Vitas. I, N, V, *id. corr.*

ODE XXIV.

A, AD VIRGILIUM MARONEM. V, *glossa ait Quintilium fuisse fratrem vel ut alii volunt summum amicum Virgilio.* — v. 1. (Vid. Not.) — 8. *Omn. Codd.* iuveniet.—13. C, Quid *in litura.* O, Quod. (Vid. Not.) — 19. V, Durum est.

ODE XXV.

V. 1. I, vinctas.—2. H, M, N, S, V, Ictibus. P, *id. corr. Al. omn.* Jactibus.—5, γ, facilis.—7. γ, Metu olongas. H, I, Me, tu, o. N, P, Me tu o longas. — 13. D, Cupido. — 20. *Omn. Codd.* Hebro, *confirm. gloss.*

ODE XXVI.

A, B, C, φ, AD MUSAS. V, AD PIPLEAM. — v. 5. O, Mitridaten. H, Tindariden. *Al. omn.* Tiridaten *var. orthog.*—9. *Omn.* Piplea *pro Pimplea.*—10. *Omn.* prosunt.

ODE XXVII.

V. 1. V, Nactis.—5. A, C, D, E, γ, H, I *et plur. recent.* acinacis. — 13. B, E, H *et quid al.* voluptas. D, φ, *id. et glos.* « mea bibendi. » S, *id. et glos.* « dicendi amicam. » C, voluntas *corr.*—19. M, R, V, laboras Charybdi.

ODE XXVIII.

V. 3. γ, latum. A, litus *corr.* — 14. *Omn. Codd.* Judice te. — 15. P, V, mors. I, S, mors, *var.* nox. φ, nox, *var.* mors. — 19. V, densantur. A, C, R *id. in litura.*—20. D, M, capud.— 31. A, H, M, forsan, O, R, committere, forsan. S, committere? forsan. B, D, φ *et al.* Fors et.

ODE XXIX.

γ, AD HICCIUM.—v. 13. V, Dum.

Digitized by Google

ODE XXX.

V. 1. B, C, Cnidi.—2. R, delectam.

ODE XXXI.

V. 3-4. *Omn. Codd.* opimæ..... feraces. — 10. D, E, φ, ut *var.* et. B, C, et *corr.* H, ut.—11. Cululis, cullullis, culillis, culullis.—15. *Omn. Codd.* pascunt.—16. A, cichoreæ *corr.* B, M, cicoreæ. D, φ, I *et quatuor recent.* cichoreæ. — 18. *Omn. Codd.* at precor, *præter.* I, M, *de quibus dubito.*

ODE XXXII.

V. 1. A, poscimus *sed corr.* poscimur. B, φ, D, E, I, O, poscimur. B, φ, *glossa* « a Mæcenate vel ab Augusto. » C, poscimur, *corr.* poscimus, *sed glossa eadem quæ in* B; H *ut* C *sine glossa.* γ, poscimus *contrad. glos.* M *et al. recent.* poscimus.

ODE XXXIII.

A, AD TIBULLUM. E, φ, H, I, AD ALBIUM BULLUM. γ, AD ALBIUM TIBULLUM. — v. 14. A, Myrthile. N, V, Mirtile. B, C, D, φ, *et al. quat.* Mirtale. E, γ *et al. quat.* Myrtale.

ODE XXXIV.

A, AD SEIPSUM. I, AD FORTUNAM ET SEIPSUM. — v. 3. γ, retrorsus. — 5, *Omn. Codd.* relictos.—7. D, I, plerumque, per. B, E, plerumque per. B, φ, *glossa* « Jupiter qui non nisi nubilo tonare solet, per purum tonuit » *ex Porphyr.* — 13. *Omn. Codd.* insignem. — 16. M, N, huc. V, hic, *var.* huc.

ODE XXXV.

A, D, I, AD FORTUNAM. — v. 14. B, D, φ, *hunc locum de populo et imperio romano interpretantur.* D, *glossa exemplum affert* normannorum aquaticorum. — 17. γ, I, V, serva. A, Q, serva *sed* r *delet.* N, O, P, R, S, seva. *Alii omn.* sæva*—33. B, He heu. M, Q, S, V, Heu.

* B, *glossa ad verbum* cuneos « ad scindenda prosperà » *ad verbum* uncus « uncinus, substractio videlicet prosperitatis qua retrahit eos qui prospera secuntur quasi cum quodam uncino » *ad verbum* plumbum « pondus miseriarum et adversitatum per plumbum designatur. »

C, φ, *glossa* « inevitabiles Necessitates atque adversitates quibus

Digitized by Google

— 39. B, defingas. P, defingas *n. delet.* R, S, defigas. O, diffindas, *var.* diffingas.

ODE XXXVI.

V. 11-12-13. B, C, D, φ *et al. quatuor* Nec, nec, nec.

ODE XXXVII.

V. 5. B, φ, P, ante hanc. B, *glossa* « scilicet victoriam Augusti. » E, antehac *corr. Al. omn.* antehac.—28-30. O, R, venenum Deliberata morte, ferocior Sævis Liburnis, etc. E, φ, γ, H, I, P, V, ferocior Sævis Liburnis.....

LIB. II.

ODE I.

D, AD POLLIONEM Tragœdum.

ODE II.

V. 2. *Omn. Codd.* abdito. — 5. V, extenso. — 7. B, E *et tres rec.* agit. φ, aget *corr.*—13. D, durus. I, dirus *corr.*—18. I, N, O, S, beatum.

ODE III.

V. 4. *Omn. Codd.* Delli.—9. *Omn. Codd.* Quo.—11. A, B, quid obliquo. C, φ, quid *at. sec. man. reposuit* quo. E, quid *sed corr.* quo, γ, quo *var.* quid. D, H, V *et al. quinque* quo. I, N, O, quoque *.—12. B, I, P,

percutit et configit Fortuna homines per clavos et trabes designat » *cætera verbatim ut in Cod. B.*

V, *glossa ad verbum* serva « anteit ad modum pueri præcedentis dominum.—Necessitas ideo dicitur serva, quia homines Necessitate servi fiunt; ideo autem dicitur clavos trabales gestare et cætera tormenta, quia homines per Necessitatem committunt furtum et sacrilegium et hæc tormenta inde patiuntur; vel ideo quia Necessitas ministra Fortunæ et comes dicitur serva, etc. »

In Cod. E, *versus pene deleti, glossa vix legibilis.*

* B, *glossa ad primum* quo « scilicet in illo loco » *ad* v. 11, *habet* A, *glossas Acronis;* B, *ad verbum* obliquo « quia est rivorum epiteton in obliquum currere » *ad* trepidare rivo? « currere tremebunda quasi, scilicet si ea non utimur. » E, « si ea non utimur. » P, *id. idem fere Porphyrion.* (Deest in Cod. T.)

Digitized by Google

rivo.—13. *Omn. Codd.* breves *præter* I, brevis.—14, *Omn. Codd.* amœnæ.—17. A, M, lavat.—23. E, dio, *al. omn.* divo.—28. B, C, D, E *et sex al.* exitium. A, exilium *at sec. man. correxit* exitium. B, φ, cumbæ, *al.* cimbæ *vel* cymbæ.

ODE IV.

V. 18. γ, P, V, delectam.

ODE V.

D, E, I, AD SODALEM.—v. 12. D, Purpureus vario.—13. *Variant. Codd.* sequitur *et* sequetur, currit *et* curret.—16. γ, petit.—18. O, Doris.—19. B, O, renitet *var.* renidet. φ, I, Q, S, renitet.—20. D, E, R, Gnidiusque.—22. V, sagacem..... hospitem.

ODE VI.

V. 17. D, Alcon.—19. B, E, φ, P, S, fertilis. A, fertilis *corr.* D *et al.* fertili.—A, *sec. man.* nimium. H, M, nimium B, nimium *var.* minimum. O, minimum *corr.*—22. B, D, φ, H, I, O, P, ubi.—24. D, *var.* Horati.

ODE VII.

A, AD POMPIUM VARUM. D, AD POMPILIUM commilitonem. φ, H, P, AD HORATIUM POMPILIUM. γ, AD ORATIUM POMPIUM CONSODALEM. I, AD HORATIUM POMPIUM *corr.* O, V, AD POMPIUM.—v. 5. A, φ, Pompili *in litura.* B, D, H, Q, S, Pompili. E, γ, M, N, O, P, R, Pompi. I, V, Pompi *corr.*

ODE VIII.

B, E, φ, H, O, R, JULIÆ BARINÆ. γ, JULIÆ VARINÆ. I, JULIÆ BARINÆ. V, AD VARINEM.—v. 2. γ, Varine. V, Barrine.—6. D, H, M, capud.

ODE IX.

A, *glossa* « Valgiam consularem amicum suum consolatur. » B, E, φ, I, O, AD VALGIUM RUFUM.—v. 19. B, φ, P, tropæa, *al.* trophæa.—22. *Omn. Codd.* vertices.

ODE X.

B, E, φ, γ, H, O, AD LICINIUM MURENAM.—v. 9. *Omn. Codd.* sæpius.—10. *Omn. Codd.* et celsæ.—12. *Omn. Codd.* fulgura.—18. Q, quando *glossa* « aliquando. »—B, citharæ *corr.* φ, O, citharæ, *var.* cithara. γ, cithara, *var.* citharæ. H, P, citharæ, *al.* cithara.

Digitized by Google

ODE XI.

B, E, φ, γ, H, AD QUINTIUM HIRPINUM.—v. 4. D, γ, ne.—R, usus.—9. M, honos.—10. γ, H, I, N, P, V, nec.—11. V, voltu et quid.—12. T, animam, *var.* animum. — 23. A, B, D, E *et undecim al.* incomptum. Q, T, in comptum.—24. A, E, comæ. B, D, φ *et al. octo* comam. γ, I, N, P, comas. (*Deest hoc carmen in Cod.* C.)

ODE XII.

V. 4. A, S, aptare.—6. D, φ, H, I, V *et al. sept.* domitosque.—12. A, B, φ *et rec. quinque* minacium.—13. A, H *et quat. al.* dulcis. I, φ, dulcis, *var.* dulces. D, dulces, *var.* dulcis, *al.* dulces.—A, Licimniæ. B, Lycymniæ. D, O, R, S, T, Liciniæ. E, φ, Licymniæ. Q, V, Lyciniæ *.—14. P, lucidum et.—23. A, Licimniæ. B, Lycimniæ. D, Q, V, Liciniæ. E, φ, Licymniæ. H, Lyciniæ. V, *glossa* « uxoris tuæ. »—25. A, D, E *et sex al.* Cum. B *et al.* Dum. — O, fragrantia. — 28. H, N, T, occupat. A, occupat *corr.* O, occupat, *var.* occupet, *al.* occupet.

ODE XIII.

V. 8. E, φ, γ *et al. duo*, Colcha. H, Colcha *corr.* A *sec. man.* Colchica. B, Colcha, *glossa* « pro Colchica. » D, I, V *et al. quat.* Colchica. N, ille et ven. Colchica.—11. N, Te triste o. — 14. M, N *et tres rec.* Bosforum, *al. omn.* Bosphorum. — 21. S, fulve *in litura.* — 23. D, descriptas, *var.* discretas. γ, I, P, descriptas. R, desertas, *al. omn.* discretas.—28. A, γ *et al. quat.* Dura fugæ, mala.—31. T, exactos triumphos. —35. P, intortis.—38. B, D, O, laborem. φ, *id. var.* laborum.—40. S, *var.* damas.

ODE XIV.

Omn. Codd. POSTUMUM. — v. 1. V, Heu.—*Omn. Codd.* Postume.—5. A, B, D, φ *et sex al.* tricenis.—A, erunt.—14. A, raucis.—27. A, superbo *corr.*, *al. omn.* superbo.

ODE XV.

V. 2. M, relinquunt.—5. S, tunc.—9. S, tunc.—10. D, O, R, T, æstus. Q, S, ictus, *var.* æstus. P *n. l. Al.* ictus.

* B, D, E, φ, *glossam habent qua innuitur Licimniam uxorem fuisse Mæcenatis et ideo ab Horatio Dominam vocari : hæc glossa deest in Acrone, Porphyrione et in scholiaste Cruquii. Glossa Cod.* V, *idem sentit cum prioribus.*

Digitized by Google

ODE XVI.

A, AD POMPEIUM GROSPHUM. γ, GROSPHO POMPEIO. — v. 1. I, dives, *var.* divos. S, divos *in litura*. T, divos *corr.* — H *et al. quat.* inpatenti. —2. H *et al. quatuor*, pressus. Q, prensus, *var.* pressus.— 3. O, lumen, *var.* lunam.—Q, certa, *var.* clara.—17. S, *var.* sontes.—25. B, H, *deest* est.—27. V, temperat.—31. B, fors et. φ, H, fors et, *var.* forsan, *al. omn.* forsan.

ODE XVII.

V. 14. M, Gigans. R, Gegas. S, Gigas, *glossa* « recus. » *Al. omn.* Gigas.—19. B, Lœtalis. φ, H, Lœtalis, *var.* Natalis. O, P, Letalis, *var.* Natalis. I, Natalis, *var.* Lœtalis *.—25. φ, te populus. H, M, P, tum.— 26. S, strepuit.

ODE XVIII.

A, AD AVARUM. γ, H, AD VARUM. — v. 7. N, T, Laconias.—8. A, clientæ *at sec. man.* clientes. γ, clientæ, *al. omn.* clientes.—11. A, nihil supra? — 25. D, limitem, *var.* limites. H, M, O, V, limitem. — 28. R, gnatos. — 36. B, φ, revinxit. M, devexit. P, revinxit, *var.* revexit, resolvit. *Omn. al.* revexit.

ODE XIX.

A, AD LIBERUM PATREM. V, *glossa* (Vid. Not.) — v. 6. *Omn. Codd.* turbidum.—9. *Al.* Thyadas, *al.* Thiadas. — 15. D, M *et al. sept.* levi.— 21. R, Tunc cum.—23. *Omn. Codd.* Rhœtum, *sed orthographia non sibi constat.*—φ, leonum, *var.* leonis.—31. V, redeuntis, *var.* recedentis.

ODE XX.

V, *glossa man. rec.* « sunt qui jungant hanc Oden cum superiore. » — v. 1. H, T, usitata, non. *Omn. al.* usitata, nec. — 3. *Codd. aliq.* nec.—B, φ, H *et al. quat.* terra. D, terra, *var.* terris.—5-6. *interpunctio varia; optima mihi videtur in* E, φ, M, quem vocas Dilecte, Mœcenas. O, quem vocas; Dilecte: S, dilectum. —9. D, Q, resident.—11. *Omn. Codd.* superne.—13. E, γ, notior. R, nocior. H, I, otior, *al.* ocior.— 14. I, M, N, Q, Bosfori, *al. omn.* Bosphori.—22. A, luctusque, turpes et. B, D, E, luctusque turpes, et.

* B, *glossa ad verbum* formidolosus « omine mortis, qui est sicut dicunt lœtale signum eo quod qui in illo fuerint nati citius morientur. » *Duo Codd. Blandd. habebant* lœtalis horæ, *sed non glossam.*

Digitized by Google

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Sur le Traité des Mètres d'Horace *par* Diomède *le* Grammairien.

A la fin de ma note sur la publication des trois premiers Livres des Odes, j'ai dit que le grammairien Diomède les citoit dans l'ordre même où elles nous ont été transmises par les Mss. Ce fait m'étoit fourni par le savant J. M. Gessner, et je pouvois me contenter de son témoignage; mais j'ai voulu ensuite remonter à la source, et j'ai d'autant plus de raison de m'en féliciter, que l'examen du Traité des *mètres d'Horace* par Diomède m'a donné lieu à quelques remarques qui ne sont peut-être pas sans intérêt.

Diomède donne, en effet, une liste des Odes d'Horace divisées en cinq Livres, et rangées comme dans toutes nos éditions; mais il en omet quelques-unes. Dans le premier Livre, ce sont les Odes 22, 25, 29, 35; ce qui sembleroit devoir en réduire le nombre à trente-quatre au lieu de trente-huit: mais comme il indique deux fois la trente-deuxième (*Poscimur si quid*), il en compte réellement trente-cinq. Dans le second Livre, l'Ode 15 n'est pas citée, et la dernière se trouve cotée 19 au lieu de 20. Il y a une omission apparente bien plus considérable encore dans le Livre III. Les Odes 2, 3, 4, 5, 6 ne sont pas citées; et la septième, *Quid fles Asterie*, est comptée comme la seconde, de manière qu'au lieu de trente, le Livre entier n'en a que vingt-cinq. Il n'y a, au contraire, aucune omission dans le Livre IV; mais l'Epode 4 (*Lupis et agnis*) est omise dans le Livre V.

On est d'abord tenté de tirer de là quelques conclusions; et je crois par exemple qu'une des raisons qui ont pu porter l'abbé Galiani à ne faire qu'une seule Ode de la trente-quatrième et de la trente-cinquième du Livre I (*Parcus Deorum* et *o Diva gratum*), c'est que celle-ci n'étant pas citée par Diomède, il s'est cru autorisé à croire qu'elle n'étoit regardée, de son temps, que comme une suite de la précédente. C'est peut-être aussi ce silence de Diomède qui a porté M. Prædikow

Digitized by Google

à réunir en une seule les six Odes qui ouvrent le Liv. III, dont on vient de voir en effet que la première est seule indiquée. Mais ces réunions sont tellement forcées, que l'homme de sens, qui ne tient pas trop à l'honneur d'une découverte, trouve bientôt une raison beaucoup plus simple des omissions de notre grammairien : c'est que les Odes 34 et 35 du Livre I et les six premières du Livre III étant du même mètre, il seroit très-naturel que Diomède, qui ne les citoit que pour en exposer le mètre, se fût épargné tant de répétitions. Cette raison paroît d'abord d'autant plus solide, qu'elle explique également l'omission de l'Ode 15 du Livre II et celle de la quatrième Epode, lesquelles sont du même mètre que les pièces qui les précèdent, sans avoir avec elles aucun autre rapport. Mais l'omission des Odes 22, 25 et 29 du Livre I ne peut être expliquée de cette manière, en ce qu'elles sont d'un autre mètre que les Odes 21, 24 et 28; et, de plus, la double indication de l'Ode 32 (*poscimur*) nous force à rejeter sur la négligence des copistes le silence apparent du grammairien; nous aurons donc pour dernier résultat de cette partie de notre examen, que ce sont les copistes qui ont commis ces fautes et qui ont numéroté les Odes, mais que Diomède lui-même les rangeoit dans le même ordre que nous.

Une dernière observation paroîtra plus importante. J'ai dit que Diomède ne citoit les Odes d'Horace que pour en expliquer le mètre; on a toujours cru, et l'on croit encore qu'ils sont tous empruntés des Grecs; et cependant, sur dix-neuf, Diomède en excepte huit qu'il donne plus ou moins positivement comme composés par Horace. Il en qualifie trois d'Horaciens (*metrum Horatianum*), et ce sont ceux des Odes 3, 5 et 6 du Livre I (*Sic te Diva, Quis multa gracilis, Scriberis Vario*). Il affirme que deux autres ont été composés par Horace (*metrum ab Horatio compositum*), savoir ceux de l'Ode 9 du Livre I (*Vides ut alta*), et de l'Epode 11 (*Petti nihil me*); il dit enfin la même chose de trois autres, mais plutôt sur le témoignage d'autrui que sur le sien (*ab Horatio compositum dicitur*), et ce sont le mètre singulier de l'Ode 18 du Livre II (*Non ebur*), et ceux des Epodes 13 et 14 (*Horridæ tempestas*, *Mollis inertia*). Quelque nouvelle que puisse paroître cette opinion, j'avouerai que je la trouve assez vraisemblable, et que je ne vois pas pourquoi le lyrique romain se seroit borné à copier servilement les mètres des lyriques grecs, sans essayer quelquefois d'inventer, non des vers nouveaux, mais des combinaisons de vers nouvelles. La seule chose qui pourroit infirmer ici le témoignage de Diomède, c'est qu'il classe parmi les mètres composés par Horace

Digitized by Google

celui de l'Ode 9 du Livre I, connu sous le nom d'alcaïque. Il nous reste, en effet, un fragment d'Alcée qu'Horace a imité dans la première strophe de cette Ode, et qui en représente le mètre avec exactitude, non pas il est vrai dans les éditions originales d'H. Etienne, mais avec les changemens très-plausibles qu'un critique moderne, M. Stange, y a faits. Il paroît donc difficile de croire que ce mètre soit réellement de la composition d'Horace; mais une erreur de Diomède (qui même n'est peut-être encore qu'un double emploi des copistes), doit-elle argüer ses sept autres indications d'erreur? Je ne le crois pas: je ne crois pas qu'il se fût attaché à distinguer les mètres composés par Horace de ceux qu'il a copiés, s'il n'y en avoit réellement aucun de l'invention de notre poète; et je laisse aux savans plus versés dans la connoissance des fragmens qui nous restent des lyriques grecs, le soin de vérifier jusqu'à quel point ils confirment ou contredisent les assertions de notre grammairien.

(J'ai fait cet examen du traité de Diomède *sur les mètres d'Horace*, dans la collection des grammairiens latins de Putschius. Ce traité est tout différent de celui que Cruquius a imprimé, et que j'ai retrouvé dans plusieurs Mss. de la Bibliothèque impériale).

LIVRE I.

ODE IV.

Si dans la troisième strophe on ne veut pas me passer la rime de *Faune* avec *environne*, on peut changer ainsi les deux vers:

A Faune dans nos bois qu'orne un tendre feuillage
Immolons sous l'ombrage, *etc.*

Pag. 48, ligne 22: ce, *lisez* le.

ODE IX.

J'ai oublié d'expliquer le mètre de cette Ode; et il est d'autant plus nécessaire de réparer cet oubli, qu'Horace, comme je l'ai dit, s'est servi trente-sept fois de ce mètre, et que je renvoie toujours pour les détails à cette même Ode, *Vides ut alta*. On le nomme alcaïque, d'après le poète Alcée, mais ce nom appartient plus particulièrement encore aux deux premiers vers de chaque strophe. Ils sont composés de deux ïambes et d'une syllabe (*penthemimeris ïambica*) et suivis de deux dactyles; avec cette restriction que l'on peut substituer un

Digitized by Google

spondée au premier ïambe et faire longue la dernière syllabe du vers. Le troisième se forme de quatre ïambes et d'une syllabe, avec les licences que la versification ïambique admet. Le quatrième a deux dactyles suivis de deux trochées.

Je saisis cette occasion de m'expliquer sur la manière dont j'écris cette strophe, et qui diffère de celle qu'ont suivie tous les autres éditeurs. Le troisième vers ayant quatre pieds et demi, tandis que le quatrième n'en a que quatre, ils font *rentrer* celui-ci davantage, le regardant avec raison comme plus court. J'ai renversé l'ordre, en faisant au contraire rentrer le troisième vers plus que le dernier. J'avoue que j'ai eu pour but principal d'établir par là plus de ressemblance, du moins au coup-d'œil, entre la strophe latine et la mienne; *mais* j'ai pour moi une circonstance qui peut servir à m'excuser. Le quatrième vers, plus court que le troisième pour le nombre des pieds, est plus long pour celui des syllabes. Il en a dix, et le troisième n'en a que neuf. J'ajouterai que, si mon oreille ne me trompe pas, j'ai obtenu de la strophe française un effet plus ressemblant à celui de la strophe latine en faisant le troisième vers plus court que le quatrième, que si je l'avois fait plus long.

ODE XII.

En commentant le vers 31 de cette Ode, j'ai rapporté toutes les manières dont les éditeurs l'ont écrit; le *Sic Dî* reçu par Bentley, le *Dî sic* de Sanadon, le *nam sic* approuvé par MM. Wetzel et Mitscherlich, le *sic I* proposé par Cuningam: j'ai dit que la presque totalité de mes Mss. portoit *quia sic*, et j'ai cru cependant devoir m'en tenir à la leçon vulgaire, *quod sic*, parce que la prosodie rejetoit *quia*, dont la seconde syllabe est brève. Quelque bonne que fût cette raison, je crois aujourd'hui que je me suis trompé. En consultant le *Thesaurus* de Gessner au mot *quia*, j'ai bien trouvé qu'en effet Virgile en fait toujours la dernière syllabe brève, mais Gessner observe qu'elle est longue dans ce vers de Phèdre,

Ego primam tollo, nominor quia leo,

et dans celui-ci d'Ausone,

Sed quia nostro docuere in ævo.

(Prof. Burdigal. Carm. 8.)

Ce dernier exemple est du plus grand poids, puisqu'il est pris d'un vers sapphique comme celui d'Horace, et qu'Ausone étoit un poète

Digitized by Google

grammairien, très-exact à suivre les règles de la prosodie et de la versification. Il fait cette même syllabe brève dans un autre vers de la même Ode,

Obstitit nostræ quia credo mentis ;

ce qui prouve qu'il connoissoit la règle aussi bien que l'exception. Je suis même porté à croire qu'il n'a pris cette licence que pour suivre l'exemple d'Horace, et qu'il a voulu expressément le rappeler ; car son Ode commence par une strophe évidemment calquée sur la neuvième de l'Ode d'Horace qui nous occupe.

Romulum post hos prius an Corinthi
Anne Sperchei, pariterque nati
Atticas musas *memorem* Menesthei
Grammaticorum ?

Je crois pouvoir conclure de ceci que la leçon des anciens Mss., *Et minax quia*, est vraiment celle d'Horace, et qu'il faudra la rétablir dans son texte à la première occasion. Si cette restitution est approuvée, elle offrira un nouvel exemple du danger que l'on court à secouer, sans une nécessité absolue, l'autorité des Mss.

L'édition de Landinus (Venise, 1483), que j'ai en ce moment sous les yeux, porte, comme les Mss., *Et minax quia.*

ODE XIV.

Ceux de mes lecteurs à qui ces notes sont destinées, ne seront peut-être pas fâchés que je revienne ici sur le passage des Actes des Apôtres (XXVII, 17.) cité par Baxter au sujet des vers 6-9 de cette Ode. Il est assez curieux, en ce qu'il prouve que l'usage de *ceintrer* les vaisseaux se pratiquoit à cette époque. Le fait dont il s'agit eut lieu dans le voyage de S. Paul à Rome : la traduction des pasteurs de Genève le raconte ainsi : « Nous eûmes bien de la peine à être maîtres de notre chaloupe ; et, après l'avoir tirée à nous, on mit tout en usage pour la sûreté du vaisseau, on *le lia par dessous ;* et comme on craignoit d'être jeté sur quelques bancs de sable, on abaissa les voiles, etc. » J'ai allongé la citation pour prouver que le vaisseau étoit à la voile, ce qui n'est pas indifférent pour justifier le sens que je donne au passage d'Horace. Quant au mot grec (ὑποζωννύειν), qui exprime la manœuvre dont je parle et que les pasteurs traduisent

Digitized by Google

lier par dessous, il seroit rendu plus littéralement encore par l'expression marine, en y joignant une préposition : *sous-cintrer* (contraction de ceinturer); car ὑποζωννύειν vient de ζώνη, *ceinture*. Ce mot est mal traduit dans la Vulgate, et plus mal encore par Luther : il l'est bien dans notre vieille Bible protestante (ceindre par dessous), et dans la Bible anglaise (*undergird the ship*). Une chose assez étonnante, c'est que M. Schneider l'ait fort mal expliqué par *ausrüsten* (armer, équiper), dans son excellent Lexique grec et allemand. Il est vrai que c'est Polybe qu'il cite, et non les Actes des Apôtres; mais dans le passage qu'il indique, ὑποζωννύειν signifie *reficere* (réparer), par extension de *subligare*, et non pas *instruere*; et c'est ainsi que Casaubon et M. Schweighæuser l'ont traduit. J'ai long-temps cherché ce qui pouvoit avoir induit en erreur ce savant homme, et je l'ai enfin trouvé dans l'erreur qu'un savant non moins célèbre a laissé subsister dans un travail qui n'étoit sans doute que celui de son copiste. On vient de voir que M. Schweighæuser a fort bien traduit ὑποζωννύειν dans son texte; mais dans son Lexique de Polybe (*Lexicon Polybianum*), il l'explique par *instruere, parare*. M. Schneider auroit mieux fait de s'en tenir pour ce mot au Lexique d'Héderich-Ernesti, qui rapporte le passage des Actes des Apôtres, et l'explique ainsi : *Navem quassatam et fatiscentem in salo funibus colligare, ne plane dissolvatur.*

Entre mille exemples de vaisseaux *cintrés* que pourroit me fournir la navigation moderne, je citerai celui de M. le comte d'Albert de Rions, qui fut obligé de faire cette opération au Pluton, vaisseau de 74, lorsqu'il le ramena en France après la guerre d'Amérique.

Pag. 128, lig. 11, Lybie, *lisez* Libye.

ODE XVI.

Dans ma note sur Tyndaris (pag. 337), j'ai cité une remarque de Dacier qui prouve qu'Horace ne craignoit pas de nommer par leurs véritables noms les personnages qu'il accusoit de crimes ou de vices véritables. Le vers qui a fourni cette remarque à Dacier est celui-ci : (Lib. II, Sat. 1, 48.)

Canidia Albuti, quibus est inimica venenum

J'ai traduit *Canidie, femme d'Albucius*, etc., et j'ai dit que Dacier avoit tort de prendre Albucius pour le père de Canidie. Acron donne

Digitized by Google

cependant l'alternative (*filia, alii uxorem dicunt*). Voici mes raisons : les Romains de ce temps prenoient à la vérité plusieurs surnoms (*cognomina*), mais ils ne portoient qu'un seul nom de famille (*nomen*); or Albutius et Canidius, par leur désinence en *ius*, annonçant des noms de famille, il n'est pas probable qu'ils appartinssent à un même individu ; l'un, *Canidius*, devoit être le nom du père de Canidie ; l'autre, *Albutius*, celui de son mari. L'expression *Canidia Albuti* est la même que celle-ci dans Virgile : *Hectoris Andromache.*

Après avoir justifié mon opinion, je ne dissimulerai pas que plusieurs critiques et traducteurs modernes, tels que MM. Oberlin, Wetzel, Wieland et Voss en ont suivi une autre déjà proposée par Baxter. Ils entendent ainsi le vers d'Horace : « Canidie menace ses ennemis du poison d'Albucius. » Il ne s'agit, pour y trouver ce sens, que de placer une virgule après *Canidia*, et l'on ne manque pas d'autorités pour le soutenir ; car Acron et Porphyrion regardent cet Albutius comme un empoisonneur, l'un de sa mère, l'autre de sa femme. Je ne ferai point la guerre à ceux qui préfèrent cette explication ; le vers d'Horace n'en demeure pas moins une preuve de l'opinion de Dacier et de la mienne sur la liberté que prenoit notre poète de nommer les gens par leurs noms ; il n'aura plus joint au nom de Canidie celui de son mari, ou de son père, mais il aura accusé de poison un nouveau personnage qui n'est rien moins qu'imaginaire ; car on voit dans Varron, Cicéron et autres, qu'il existoit réellement à Rome une famille *Albutia.*

ODE XXVI.

La citation des Mss. n'est pas tout-à-fait exacte dans ma note sur le vers 9 de cette Ode. Ils ne portent pas *Pimplea*, mais *Piplea.* Cette leçon est évidemment corrompue, et la raison en est aisée à trouver : c'est que les copistes auront négligé de placer sur l'*i* le petit trait qui tient lieu de l'*m.* Le Ms. N, par une erreur moins excusable, porte *Pliplea.*

ODE XXXVIII.

Page 199, vers 1, au peuple, *lisez* aux peuples.

Digitized by Google

LIVRE II.

ODE II.

Voici la traduction du passage de Polybe, dont le commencement de cette Ode paroit évidemment emprunté : « De même que chez les hydropiques, l'usage des liquides ne peut ni calmer ni étancher la soif, à moins qu'on ne guérisse d'abord la disposition intérieure ; de même il est impossible de rassasier l'appétit des richesses si l'on ne redresse le vice de l'ame par le secours de la raison. » Hist. XIII, 1.

Pag. 369, l. 19, amore : *lisez* a more.

PRÉFACE.

Aux apologistes d'Horace dont je parle, pag. xlv, il faut joindre M. *Van Ommeren*, recteur du gymnase d'Amsterdam, qui publia, en 1789, en hollandois, deux dissertations très-intéressantes sur notre poète. J'en avois déjà trouvé l'indication dans M. Wetzel, mais c'est seulement depuis quelques jours que son ouvrage m'est connu par la traduction allemande que M. L. Walch en a donnée.

Page xx, ligne 9, quinzième, *lisez* seizième.
lx, ligne 7 d'en-bas, du, *lisez* tu.
lxiv, ligne 16, avant le mot *voyez*, placez un astérisque (*).

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

Préface.	*Pag.* j
Vie d'Horace par Suétone.	xlviij
Vie d'Horace tirée du Ms. V.	ljv
Notes pour les deux Vies d'Horace.	lviij et lxij
Les Odes d'Horace, Liv. I.	1
Les Odes d'Horace, Liv. II.	201
Note sur la publication des trois premiers Livres des Odes.	313
Notes du Liv. I.	323
Notes du Liv. II.	362
Notice des Manuscrits.	387
Varietates Lectionum.	413
Additions et Corrections.	423

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

AUG 4 1917

50m-7,'16

Digitized by Google

YC 55186

283270
Horatius Flaccus
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google